C 1544

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES BONS ROMANS
FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

MOEURS POPULAIRES

LE MAÇON

PAR MICHEL RAYMOND

[**MICHEL** MASSON ET **RAYMOND** BRUCKER]

CINQUIÈME ÉDITION

Ed. J. Starzenski
712.



PARIS

LIBRAIRIE DE SOYE ET BOUCHET
RUE DE SEINE, 36

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

1853

Bon à

[illegible] PAR AN
pour toute la France

3e ANNÉE
illustrée de 12 superbes grav.

LE LIVRE DES FAMILLES

L'ÉRUDITION

Histoire — Voyages — Archéologie — Littérature — Beaux-Arts
Livres anciens et nouveaux — Anecdotes

RECUEIL MENSUEL

RÉDACTEUR EN CHEF M. CHARLES BARTHÉLEMY (DE PARIS)
Membre de la Société des Antiquaires de Picardie, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques

UN VOLUME IN-8° RAISIN A DEUX COLONNES

DONNANT PAR AN LA MATIÈRE DE SIX VOLUMES

INSTRUIRE EN INTÉRESSANT.

On s'abonne à la 3e année du *Livre des Familles*, en adressant à M. P.-H. KRABBE, libraire-éditeur, 12, rue de Savoie, un bon sur la poste de la somme de [illegible] fr.; l'année commence en avril, chaque numéro paraît du 20 au 25 de chaque mois.

Il reste un petit nombre des 1re et 2e années; ils seront expédiés *franco*, contre un bon de poste de [illegible] par volume.

LA PRESSE LITTÉRAIRE

ÉCHO

DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS

On s'abonne à Paris, rue Sainte-Anne, 55, aux Bureaux des Messageries, chez tous les Libraires et Directeurs de Postes. — *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Prix : Paris et Départements, un an [illegible] fr.; six mois, [illegible] fr. — Étranger, les droits de poste en sus.

S'adresser, pour l'administration (*franco*), à M. LABORDE, Directeur, rue Ste-Anne, 55, et pour la rédaction, à M. ROLET. — *La Presse littéraire* paraît tous les Dimanches; chaque numéro contient la matière de plus de deux volumes in-8°. — *Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*

LE MACON

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MOEURS POPULAIRES

LE MAÇON

PAR

MICHEL RAYMOND

(**MICHEL** MASSON ET **RAYMOND** BRUCKER)

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

DE SOYE ET BOUCHET, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DE SEINE, 36

X-128295
40549 III

D-08/704/22

Biblioteka Śląska

5.08. [10-]

S-2258

DE SOYE ET BOUCHET, IMPRIMEURS
RUE DE SEINE, 36, A PARIS

LIBRAIRIE DE SOYE ET BOUCHET
RUE DE SEINE, 36, A PARIS



LE MACON

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LA JEUNE FILLE.

> L'histoire du monde commence par celle d'une pomme, et cela fait sourire les esprits-forts. Qu'ils aient la complaisance de se recueillir et de songer à ce qui leur est arrivé mille et mille fois. (*Un prédicateur.*)

Paris était calme : quelques patrouilles faisaient la ronde, et l'on entendait à de longs intervalles les sentinelles crier : *Qui vive! avancez à l'ordre!* Les réverbères épuisés balançaient une clarté mourante ; des observateurs nocturnes, le chapeau sur les yeux, un bâton noueux à la main, interrogeaient les bruits des rues désertes. Tout dormait, sans doute, sauf ceux qui sont chargés de l'alimentation et de la surveillance de la grande cité, sauf ceux qui conspirent contre sa fortune et ses mœurs, contrastes dont nous n'avons pas à nous occuper en ce moment.

Du haut du faubourg Saint-Denis, à travers la haie des commis de l'octroi, de lourdes charrettes, chargées de légumes et de fruits, s'acheminaient lentement. Les fouets des maraîchers retentissaient à travers les jambes des pesants limoniers sans hâter leur démarche ordinaire. Le cri des essieux mal graissés, les hennissements des chevaux, les joyeux propos des lurons qui, le fouet en bandoulière, entraient chez les épiciers pour boire la goutte du matin, éveillaient peu à peu les habitants laborieux de ce quartier ; des lu-

mières brillaient aux fenêtres, et déjà les ouvriers, sortant à la hâte, se dispersaient sur les divers points de la capitale.

Cependant, en tête de la file, Jérôme Houberot, assis sur une planchette suspendue par des courroies aux ridelles de sa charrette, Jérôme, disons-nous, lassé de maudire sa vieille jument noire dans les termes les plus énergiques du patois bas-normand, s'était assoupi sur son fouet, comme un guerrier sur sa lance. A chaque cahot sa tête changeait de position, et les soubresauts causés par l'inégalité du pavé le réveillaient à demi ; alors il bâillait effroyablement, se tordait les bras, clignait l'œil, murmurait quelques-unes des paroles sacramentelles du métier, et retombait machinalement en grommelant des mots confus.

Excités par les cris et les coups des maraîchers, les chevaux qui suivaient la charrette d'Houberot tournèrent à gauche, et prirent le pas sur la vieille jument. A ce bruit, Houberot s'éveille ; brûlant de rivaliser de vitesse, il s'escrime du manche sur sa pauvre bête. Aux esprits animaux exhalés du corps de ces quadrupèdes, la bonne créature avait sans doute reconnu qu'ils étaient jeunes et de bonne race, car elle entraîna la charrette de front avec les autres, avançant les naseaux, tandis que son maître redoublait de coups pour reconquérir la prééminence sur les maraîchers qui le narguaient.

Déjà l'on avait passé Saint-Leu ; déjà se laissaient apercevoir les galeries recouvertes d'ardoises du marché des Innocents : les échos de la Cour-Batave avaient répété le formidable roulement des roues, les hennissements des rosses et les jurements énergiques des charretiers quand, du coin de la rue aux Fers à la rue Aubry-le-Boucher, une jeune fille, chargée d'une hotte, s'élança d'un pas léger. Au cri *Gare* sorti de la puissante poitrine d'Houberot, l'enfant hésite, se retourne avec précipitation, veut fuir, le brancard l'atteint, le moyeu de la roue frappe la hotte, la jeune fille roule à vingt pas, et des milliers de clameurs retentissent de vingt groupes différents, pendant que les dames de la Halle, accourues au bruit, s'empressent de lui prodiguer des secours.

Du milieu de la charrette d'Houberot, un grand garçon aux vives couleurs, aux yeux noirs et à la large poitrine, coiffé d'un bonnet de loutre gris, vêtu d'une veste et d'un pantalon de velours brun, s'éveille, se frotte les yeux, puis, tout à coup se dresse du sein d'un entourage symétrique de fleurs et de fruits de la saison. Il aperçoit une scène de confusion, il interroge Houberot, sur lequel trois commères, les poings sur les hanches, font pleuvoir des torrents d'invectives ; il descend au moyen de l'essieu, questionne, et n'est pas écouté ; la multitude, avide de voir, le repousse jusqu'au milieu du cercle où la jeune fille, toute brillante du vif coloris de la pudeur, rattachait son blanc fichu avec de grandes épingles noires données par une modiste que la frayeur causée par le bruit venait d'attirer sur le seuil de sa boutique encore barricadée par les volets. (Voir *gravure* page 13.)

« Ce n'est rien, disait la jolie fille objet de tant de soins, je n'ai qu'une égratignure à la jambe. »

Et elle remontait précipitamment le grossier bas gris qui couvrait cette jambe.

« Chez le commissaire ! chez le commissaire ! » vociféraient en chœur les furies qui s'étaient emparées d'Houberot.

Le charretier, traqué par la populace, distribuait de grands coups de fouet à gauche et à droite.

« Ces coquins écrasent le peuple ! disait un mendiant. — Voilà-t-il pas un joli peuple ! » criait Houberot.

Et chacun de reprendre en chœur l'apostrophe qui formait un chœur menaçant :

« Chez le commissaire ! chez le commissaire ! — Je serais au désespoir, dit la jeune fille, qu'il arrivât pour moi du mal à ce brave homme. — C'est un gibier de Bicêtre ! disait l'un. — Un ivrogne ! criait l'autre. — Il faut mettre sa voiture en fourrière, insinuait un maraîcher. — Il faut le rouer de coups, » ajoutait un cul-de-jatte.

Et de toutes parts d'autres boutiques s'ouvraient, on se mettait aux fenêtres, la foule attirait la foule, et le chaos croissait de minute en minute.

Un auteur serait embarrassé de dénouer un tel imbroglio. Nous, qui ne dressons qu'un procès-verbal pur et simple, nous dirons en deux mots que, comme tout à sa fin, les furieux, enroués de leurs cris entrèrent se désaltérer, pour la plupart, dans les cabarets environnants, et que des ânes, des chevaux, des commissionnaires pesamment chargés, arrivant de droite et de gauche, divisèrent la foule, plus curieuse d'aller à ses affaires que de se faire bousculer et de s'égosiller sans savoir pourquoi ; bref, on finit par où l'on devrait toujours commencer, par laisser les intéressés s'accommoder entre eux.

La jeune fille avait ramassé sa hotte, l'avait posée sur une borne et passait les bretelles à ses bras, en glissant un regard douloureux sur une dizaine de bottes d'ognons et de céleri qui gisaient sur le pavé, et que ses enragés défenseurs avaient foulé aux pieds, souillées dans la boue.

Le beau garçon au bonnet de loutre gris, en extase, droit sur ses jambes, regardait la petite, qui ne le regardait pas. Le charretier, son bonnet sous le bras, mouillant et tournant avec ses doigts la mèche de son fouet, cherchait quelque excuse bien tournée pour désarmer le cœur de sa victime, dont la douceur, comme on l'a vu, l'avait bien plus intimidé que les fureurs et les insultes des harengères.

La fillette fit un léger soupir, le grand jeune homme fit un gros soupir, et le charretier, mécontent de lui-même, allait enchérir sur le tout, quand la petite main de la douce enfant s'appuyant sur son bras, le repoussa légèrement, et que, d'une voix argentine, elle lui dit :

« Permettez-moi de passer, s'il vous plaît. »

Houberot ne bougea pas.

« Non, mam'zelle, dit-il en se tenant ferme comme un mur d'airain, je suis un manant, d'autant plus que je sais ce que c'est que de vivre. On est charretier, c'est vrai, mais on a des sentiments, et ce tas de femmes n'avait pas besoin de brailler à mes oreilles pour m'apprendre la politesse due au sexe. J'ai servi en Allemagne, j'étais à Wagram, il est bon qu'on le sache ; mais Jérôme Houberot a toujours eu pour consigne...

La jolie fillie lui répondit en baissant les yeux :

« Je ne vous fais pas de reproches, monsieur.... »

Et avec son tablier blanc elle arrêta une larme qui allait s'échapper, puis ajouta avec un sanglot :

« Mais c'est maman qui va me gronder.... »

Un vieux soldat qui a marché de Cadix à Moscou, de Boulogne aux Dardanelles, peut savoir par cœur des proclamations superbes ; mais il ne lit pas très-couramment dans le cœur d'une fillette ingénue. Le grand jeune homme vit et comprit le regard douloureux de la jeune fille : il courut à la voiture, et rapporta dans ses bras quelques bottes d'ognons les plus volumineuses et le céleri le plus beau qu'il put choisir ; il rangea le tout dans le fond de la hotte, avec un tact et des dispositions qui lui faisaient honneur, tandis que Jérôme ébahi jetait au vent des bouffées d'interjections, et que l'enfant, radieuse de joie, répétait avec force révérences :

« Vous êtes trop aimable, mon jeune monsieur. »

Cela ne faisait point l'affaire du maraîcher, qui eût voulu sortir de là sans payer les frais de la guerre ; mais quand la fillette lui jeta un de ces regards de remercîment comme on n'en voit plus quand on a fait trente campagnes et qu'on a reçu le plus beau coup de sabre qui puisse jamais estropier une mâchoire, à peine lui resta-t-il la présence d'esprit de s'incliner, quand notre héroïne, d'un pas rapide, reprit sa course vers Saint-Leu. Nous devons ajouter qu'elle tourna plusieurs fois la tête vers l'endroit où restaient campés

en tête à tête le vieux soldat et le jeune gaillard.

« C'est bien fait, dit le premier, qui, revenu de son extase, récapitulait sur ses doigts le total de la réparation; mais, mon ami, quand, à l'entrée du village de La Chapelle, je vous ai permis de monter sur ma charrette, afin de vous reposer, je n'ai pas mis dans mon marché que, pour faire votre aimable avec une petite, qui n'est pas mal du reste, vous lui donneriez le plus beau de ma marchandise. Que diable! vous êtes trop prompt. J'ai fait une sottise, d'accord; mais la vôtre (faites excuse) est trop forte, trop de moitié, trop du tout. Si je vous la faisais payer? — Je l'entendais comme cela, dit le jeune homme. »

Il tira de la poche de son gilet une bourse de cuir à gros anneaux d'acier; prit une pièce de cinq francs, et s'écria :

« Combien vous dois-je? — Ecoutez. Pour les ognons, c'est un prix fait comme les petits pâtés : six sous la botte; c'est le prix sur place. Combien y en avait-il? — Cinq. Ça fait trente sous. — Ni plus ni moins; et le céleri? — Dame! c'est cher. Le céleri commence à ne plus rien valoir. Dix sous pour vous, c'est donner. — En tout trois livres dix : voilà cent sous, rendez-moi ma monnaie. »

Houberot serra la pièce dans une poche, tira de l'autre un sac de coutil, puis, sur le derrière de la charrette, compta trois piles de menue monnaie.

« Une, deux, trois... Elle était vraiment gentille... Quatre, cinq... Entre nous, ça doit faire une bonne petite femme... Six, sept, huit, neuf... Ça c'est un monneron... et dix... Hum, hum... onze, douze... Vous avez agi comme un bon garçon, là vrai... treize, quatorze, quinze... Moi je ne fais plus de ces bêtises-là... seize, dix-sept..... Faut pas se fier à ces airs d'innocence..... dix-huit..... C'est des enjôleuses les trois quarts... dix-neuf et vingt. Mettez d'abord ceci dans votre poche... Vingt et un, vingt-deux, vingt-trois... Si l'argent vous pèse si peu... vingt-quatre... votre magot n'ira pas loin... Vingt-cinq, vingt-six... Croyez-moi... vingt-sept, vingt-huit... n'allez pas en faire autant pour toutes les filles qui se laisseront tomber... Vingt-neuf... Ce n'est pas rare dans Paris... trente! Voilà votre compte. Prenez-y garde, ce n'est pas une plaisanterie... Reprenez vos outils, mon garçon... et quand une femme glissera sur le pavé de Paris, sauvez-vous en criant *Au voleur :* il y a dix à parier contre un que vous serez tombé juste. »

Le jeune homme l'écouta en souriant, se chargea d'un grand compas de fer, d'un marteau et d'une truelle, salua cordialement Houberot, et disparut par la rue Aubry-le-Boucher.

CHAPITRE II

LA PLACE DE GRÈVE A CINQ HEURES ET DEMIE DU MATIN.

Le bons compaignons sont presque toujours mauvaise compaignie.
(MONTAIGNE.)

Gauthier, dont cette bonne action déprisonnait le cœur, s'était mis en route sans songer à demander son chemin au charretier moraliste : aussi prenait-il une direction totalement opposée au terme de sa destination, la place de Grève.

« La pauvre petite, se disait-il, elle s'est peut-être fait beaucoup de mal! elle pleurait, elle n'a pas voulu nous dire qu'elle était blessée. »

L'imagination du jeune gars faisait un chemin rapide; elle analysait les suites d'une chute, matière toujours très-délicate. Rien n'est si doux que de tomber; du moins jusqu'au moment où la tête porte! mais qui peut en dire les suites et le résultat final? Comme le travail du cerveau donne à nos mouvements extérieurs une singulière impulsion, Gauthier, préoccupé des égratignures de la petite, de ses larmes et de ses sourires, mettait autant de rapidité dans sa course que de sollicitude dans ses idées. Bref, une sorte d'extase s'empara de lui et le retint sur place.

Les physiologistes chercheront pourquoi, depuis cinq minutes, il se livrait à la rêverie, remuant ses lèvres sans dire un seul mot, lorsqu'un éclat de rire et un *a-t-il l'air bête!* partirent à la fois d'une demi-douzaine de bouches féminines. Cette apostrophe, dont il se fit ingénument l'application obligée, lui rappela qu'il ne venait pas à Paris seulement pour se promener à l'aventure ni pour se creuser la tête afin de savoir où peuvent se blesser les gens, hommes ou filles, renversés par le moyeu d'une charrette.

Il se détermina sérieusement à demander son chemin; et le voilà tournant à droite, virant à gauche, suivant qu'il s'adresse à celui-ci ou à celui-là.

Soit maladresse, malice ou insouciance, la plupart des *cicerone* de Paris confondent très-souvent ces deux temps militaires, et, fût-on Œdipe en personne, on décrit plus d'un cercle autour du point que l'on se propose, quand on se fie aux Sphinx de nos carrefours.

Disons tout : il faut bien aussi avoir une grande dose d'obligeance pour répondre sérieusement à des questions tournées comme celles-ci :

« Elle est bien jolie!... La place de Grève... On l'aurait battue peut-être... Est-ce loin d'ici? » Puis Gauthier s'approchait d'un autre passant, et l'arrêtait pour lui dire : « J'ai bien fait de monter dans la charrette d'Houberot! Ça me coûte un peu cher; mais c'est égal, on ne la grondera pas! — C'est un fou, répétait l'un en tournant les talons. — C'est un farceur, disait un autre. »

Une jeune ouvrière à laquelle il s'était adressé murmura :

« Je le crois amoureux. »

Et, les filles étant toujours compatissantes, elle lui dit :

« Suivez-moi. »

Elle le conduisit jusqu'à la tour Saint-Jacques-la-Boucherie où, pour la troisième fois, Gauthier venait faire une station. L'aspect de ce monument qui, s'il faut en croire les traditions religieusement conservées par les commères, coûta dix-sept sous et demi au fameux Nicolas Flamel, frappa d'étonnement le jeune maçon; mais ce n'était pas, comme on pourrait le croire, au point de vue de son état.

« Voilà votre chemin, lui dit sa conductrice. — Merci, ma bonne demoiselle, répondit notre provincial. Faut-il encore passer devant beaucoup de tours comme celle-là avant d'arriver à la place de Grève? »

La jeune ouvrière sourit, se dirigea vers la rue des Ecrivains et disparut. Cette fois Gauthier ne put se tromper; il hâta le pas afin de se joindre à une troupe de maçons qui venait de traverser la rue des Arcis, et arriva en deux minutes au terme de son voyage.

Chacune de nos révolutions change la physionomie stratégique de la grande cité parisienne; et l'historien d'un temps précis doit rester fidèle à des topographies disparues. Comme il est question, ici, d'une époque dont la date remonte au-delà de 1830, on nous permettra de faire abstraction des embellissements si considérables qui s'exécutent dans les quartiers où nous ramenons le lecteur. Ce sera pour lui comme un de ces vieux manuscrits retrouvés dans les cendres d'Herculanum.

Le fond des mœurs n'a guère varié pour changer de lieux ou de décoration.

Nous avons passé par des sottises, des malheurs et des leçons. Voilà le plus clair de l'histoire. Dieu qui nous défend les sottises par ses préceptes, permet les malheurs pour notre salut. Ce sont des leçons qui profitent tôt ou tard.

Bien que les rues qui avoisinent la place de l'Hôtel-de-Ville soient habitées par une classe laborieuse, le calme le plus profond y règne encore alors qu'une population nombreuse, s'agitant, criant, chantant, rem-

plit depuis une heure l'espace qui sépare la rue Jean-de-l'Epine de la grande arcade Saint-Jean, arcade percée sur l'Hôtel-de-Ville et qui joint la place de Grève à la rue Saint-Antoine. Les cabarets sont envahis par les maçons et les manœuvres, qui se succèdent sans interruption devant les comptoirs garnis de feuilles d'étain; et six heures n'ont pas encore sonné, que vingt fois les verres de chacun des cabaretiers ont passé dans les mains de vingt buveurs, sans que le garçon ait trouvé l'instant d'effacer par l'ablution les traces que des doigts crasseux ont imprimées sur leurs rainures.

La veste et le pantalon de velours brun du nouvel arrivé devaient faire sensation parmi les ouvriers maçons, qui portaient l'uniforme du métier. Gauthier fut le point de mire de tous les regards quand il vint se mêler à l'élite de la maçonnerie; ce fut en effet au milieu du cercle formé par les meilleurs compagnons que notre héros se trouva poussé. Ignorant au quel d'entre ces compagnons il s'adresserait, il saluait de tous côtés avec un air emprunté des leçons de la civilité puérile qui mettait fort en gaîté les objets de sa politesse.

« Qu'est-ce qu'il veut donc, celui-là?—De l'ouvrage, disait Gauthier.—D'où ça qu'il est débarqué?—Je suis venu à Paris par mes jambes d'abord, et puis par la voiture d'Houberot, répondait Gauthier.—C'est encore quelque Limousin qui vient faire ses orges à Paris. — Du tout : je suis de Lons-le-Saulnier, en Franche-Comté. — Il est trop beau pour nous, l'homme de velours! — C'est tout de même de la fameuse étoffe que sa veste! disait un manœuvre en tâtant avec sa main blanche de plâtre les habits de Gauthier.—Prends donc garde, tu vas salir monsieur, répliquait un de ses camarades en heurtant le jeune maçon avec sa hotte. — Oh! il n'y a pas de danger, répondait poliment le nouveau venu; il faut bien que cela s'use.—Tu ne vois pas, disait un autre, que c'est un malin, ça veut se faire remarquer par l'habillement! — Je vous demande pardon, répondait encore notre héros, mais j'arrive, et je n'ai pas eu le temps de me mettre comme il faut avec mes vieux habits. »

On le poussait de cercle en cercle, on l'accueillait partout avec des impertinences du même ordre. Le visage du jeune maçon commençait à se rembrunir. Il avait déjà riposté vigoureusement à un gros farceur, lorsque, rejeté par une foule de plaisants près des barreaux verts du cabaret de *la Ville de Paris*, il leva un de ses poings en disant :

« Ça finira bientôt, je l'espère! Je suis venu chercher à Paris de l'ouvrage et des camarades : s'il faut, pour être bien traité ici, avoir maltraité quelqu'un des gouailleurs, qu'on me dise lequel veut que je lui prouve que Gauthier sait donner des leçons de politesse. »

Nous l'avons dit, notre héros avait de larges épaules, et sa main fermée promettait une réponse assez énergique pour que chacun reculât d'un pas en murmurant:

« C'est un homme! il a du cœur. »

Les plus mutins cependant chuchotaient :

« Il faut l'essayer. »

Mais personne n'osait approcher. Gauthier, l'œil brillant, le visage enflammé, et immobile dans sa pose académique, attendait l'occasion de faire tomber son bras nerveux sur la première mâchoire qui oserait articuler quelque chose contre lui. On a vanté le pouvoir de la parole, mais, à la faveur du coup de poing, elle a bien autrement de force sur les railleurs de bas étage. Les gens du cabaret sortirent en foule pour applaudir au courage de Gauthier; et l'un d'eux, s'approchant de lui, s'écria d'une voix éclatante :

« Le premier qui le touche aura affaire à moi! Leroux ne vous dit que cela. »

Puis s'adressant au Franc-Comtois : « Très-bien, l'ami! vous ne caponnez pas, et ça fait plaisir à voir. Entrez dans le cabaret pour boire avec nous une tournée de vin blanc. » Le jeune homme murmura quelques mots à la foule muette depuis l'allocution de Leroux, puis il suivit ce protecteur martial qui le conduisit vers une table où cinq à six compagnons trinquaient ensemble.

« Un verre blanc, cria Leroux. Vous devez avoir besoin de vous rafraîchir, pays? — Pays? répéta Gauthier; est-ce que vous seriez de Lons-le-Saulnier? Il y a des Leroux en effet! — Je dis pays, parce que vous avez prouvé que vous étiez Frrrançais; et comme je suis Frrrançais aussi..... »

Un amalgame de patois corrobora la réponse.

« Ya, ya; çai chiste, nous sommes tous pons Ffancé, tertaif! répliqua un des buveurs. — Tron dé Diou! zon lo souis dou même! dit un autre en élevant son verre. — Ché cha, camarade! pouiche que nous chommes touche dou bravo compatrioutes, remplichons nou verres et trinquons! »

Leroux prit la bouteille, Gauthier avança son verre; mais il n'y tomba que deux ou trois dernières gouttes de vin oubliées au fond de la bouteille.

« C'est une insulte, ça! murmura le nouvel ami de notre héros; inviter un homme quand il n'y a plus rien à boire! — Rabelons la carçon, dit le Strasbourgeois : c'est la Leroux qui baye.—Du tout, c'est le tour du Marseillais. — Eh! ze bayrai donc touzours, moi! Monsiou Louroux, çacoun son tour, ajouta l'enfant du Cantal. »

Leroux se préparait à répliquer, et déjà la conversation prenait un caractère hostile, quand Gauthier concilia tout en disant :

« Vous me permettrez peut-être de vous offrir la tournée. Et frappant sur la table, il dit au garçon : Deux bouteilles à quinze! — C'est pas juste ça, je ne suis pas content, disait Leroux en emplissant les verres. Je vous redevrai ça, jeune homme, parce qu'au fait, c'est moi qui vous ai invité. — A la prochaine occasion, répondit Gauthier. »

Puis la bonne intelligence fut rétablie.

Après la première libation (première depuis l'entrée du nouveau venu, car les yeux des convives attestaient qu'une soif honnête était déjà plus qu'étanchée), Leroux, que le vin rendait fort expansif, appliqua sur l'épaule gauche de Gauthier une tape vigoureuse; le voisin de droite eut soin de le retenir par un contre-coup : le jeune homme interdit regardait à gauche, puis à droite :

« Vous avez l'air d'un bon luron, disait-on d'un côté. — Nous aurons soin de vous, disait-on de l'autre. »

Il n'y avait pas moyen de se fâcher; et comment un Franc-Comtois aurait-il pu en vouloir à ceux qui lui rappelaient si bien les façons d'agir de son pays? Les deux amis se prouveraient mal le plaisir qu'ils éprouvent à se rencontrer s'ils ne se meurtrissaient mutuellement les épaules, ou s'ils ne s'écrasaient les doigts en se serrant avec affection la main. En répondant à mille questions sur son nom, sur les pays où il avait travaillé, Gauthier avoua modestement qu'il avait étudié l'architecture.

« C'est pon, ça! disait le Strasbourgeois, et, sur chaque réponse il emplissait son verre et le vidait d'un trait; c'était l'apostille. — Sans doute, c'est bon d'avoir des talents, reprit Leroux; mais, voyez-vous, camarade, si vous êtes embauché, je vous préviens, pas de vanteries, si justes soient-elles. Il n'est pas donné à tout le monde d'être bon ouvrier : que celui à qui ça tombe en profite pour gagner sa vie et aider les compagnons; mais s'il s'avise de faire sentir au maître qu'il en sait plus que les autres, ça donne la chèvre aux camarades; et, quand on ne finit pas par lui monter le coup, on sait comment s'y prendre pour le faire mettre à pied. Tout le monde a besoin de faire son chemin. Mais souvenez-vous que celui qui monte sur l'échafaudage dépend de ceux qui l'ont construit : si vous voulez qu'on l'attache solidement, faut pas s'en faire accroire ni vexer personne; sinon, gare là-dessous! »

Gauthier comprit Leroux; les métiers ont leurs traditions historiques; il s'empressa de remettre dans la poche de sa veste le livret qu'il allait étaler aux regards de ses nouveaux camarades.

Le temps passe vite au cabaret, et le temps est l'ennemi de l'homme. Ce fut l'observation que fit Leroux quand l'horloge de la Ville sonna huit heures. Le nombre des ouvriers assemblés sur la place était considérablement diminué ; on n'apercevait plus que quelques groupes partiels ; encore se dispersaient-ils de minute en minute : les maçons embauchés par les contre-maîtres avaient pris différentes directions ; les derniers partirent. Au bourdonnement de la foule, aux refrains grivois succédèrent les sonneries du marchand de coco, et les cris des fruitières ambulantes appelant l'apprenti venant chercher sur la place le déjeûner de ses compagnons d'atelier.

« Il vaut bardir, dit le Strasbourgeois. — Bah ! il est trop tard pour commencer ; la journée est perdue. Restons ici, buvons ! — Buvons ! » répétèrent-ils en chœur.

Un petit homme d'un large embonpoint, d'une physionomie hâlée et dure, entra dans la salle. Sous son épais sourcil brillait un petit œil bleu assez doux ; l'habitude de commander avec force, pour être à l'instant même obéi, donnait à sa voix une grande expression de rudesse. Tous les maçons se découvrirent.

« Un verre blanc pour M. Meunier ! cria Leroux, qui redoubla son appel malgré le geste négatif. — Merci, reprit le nouveau venu. — Est-ce que ça vous ferait rougir de trinquer avec un ouvrier ? Je ne suis plus avec vous, c'est vrai, mais nous n'avons rien à nous reprocher ni l'un ni l'autre. J'ai travaillé, vous m'avez payé : c'est quitte. — As-tu de l'ouvrage ? répondit Meunier. — Quand je voudrai ; un bon compagnon, ça n'est pas si commun, voyez-vous ! Il ne faut pas croire, parce que nous ne sommes plus ensemble, que je me passerai de manger... ni de boire. »

Et Leroux vida son verre. Le contre-maître profita de ce moment pour parler à son tour.

« Si tu veux rentrer avec moi, nous commencerons demain. — Pour quatre francs. — Par exemple ! nous sommes encore dans les petites journées, et tu perds plus de temps à toi seul que tous les compagnons ensemble. Trois livres dix. — Je veux quatre francs. J'aime mieux ne rien faire que de m'échiner pour enrichir les autres : voilà ! — Tu veux rire ? — Du tout ; pas un seul n'entrera chez vous à moins : je le défends. Voilà un jeune homme, continua-t-il en montrant Gauthier : ça a besoin de travailler, mais il n'y a pas de danger que ça se donne pour rien, c'est franc. Allez ! y a encore des Limousins sur la place : prenez-les ; ça vous profitera. »

Le contre-maître ne l'écoutait plus ; il avait porté toute son attention sur le jeune maçon, et semblait l'interroger des yeux. Gauthier, les regards fixés sur Leroux, ne savait s'il devait refuser ou profiter de l'occasion.

« Tenez, continua l'obstiné bavard, je suis bon enfant : si vous nous embauchez tous les six, je rabats les cinq sous. Ce sont tous des travailleurs. »

Meunier réfléchit un moment.

« Allons, j'y consens, » dit-il après avoir fait subir à chacun des ouvriers un interrogatoire. Tous, à l'exception de Gauthier, répondirent qu'ils étaient les premiers de la partie. « Et vous ? » dit le contre-maître au Franc-Comtois.

Gauthier balbutia quelques mots, et tira son livret de sa poche.

« C'est bien, cela, jeune homme, dit Meunier en le lui rendant : de l'ardeur ! de l'intelligence ! Vous serez bien avec moi. — Je l'espère, monsieur. — Et puis je le stylerai, repartit Leroux. — A demain, au chantier, Cour-Batave, à six heures ! leur cria Meunier en sortant du cabaret. — A demain ! répondirent-ils. — Vous voyez, camarades, dit Leroux en se frottant les mains, qu'on gagne toujours quelque chose à tenir tête aux maîtres. Si vous êtes embauchés, c'est grâce à moi ; rappelez-vous ça quand Leroux n'aura plus d'ouvrage. Ah ça ! jeune homme, vous avez besoin de faire viser votre passeport ; il faut ensuite aller chercher un autre livret : je ne vous quitte pas de la journée ; nous irons ensemble partout, et je vous conduirai ce soir à la chambrée. »

Gauthier suivit son nouvel ami à la Préfecture. En traversant les cours, il vit des gendarmes amener un homme ivre et déguenillé. L'aspect de ce misérable lui inspira tant de dégoût qu'il tourna les regards d'un autre côté, et assez à temps pour ne pas apercevoir le léger coup de tête que lui adressa Leroux. Son passeport visé, il partit pour la Halle, afin de prendre un nouveau livret chez le commissaire Masson. Après avoir passé sous la voûte, près du poste de gendarmerie, il monta l'escalier noir, traversa le palier à jour qui conduit dans les bureaux. Il examina avec surprise cette foule qui attendait que l'on voulût bien lui permettre de gagner sa vie. Combien de jurements sourds n'entendit-il pas proférer contre la lenteur nécessaire ou l'insolence prétendue du commis, peut-être un peu fier de l'importance qu'il se donne depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir !

A la chute du jour, Leroux conduisit Gauthier dans les galeries du Palais-Royal. Ce bazar lève sur tous les nouveaux débarqués le premier tribut de la curiosité provinciale. Alors il n'était pas devenu ce que le roi Louis-Philippe en a fait depuis : un lieu décent et correct. En France, les journalistes et les femmes ont gardé la liberté de se vendre ; c'est une tradition de l'antiquité. Les échappées des régions de la mythologie qui parcouraient cet Eldorado étonnèrent le pudique Franc-Comtois. Il avait un vieux fonds de bonnes mœurs qu'il ne songeait pas à gaspiller comme l'Enfant prodigue ; et, du reste, il cherchait vainement, sur le masque de ces créatures, les grâces naïves et le piquant sourire de la jeune fille à la hotte. Ce premier échantillon de Paris le flatta moins que ne l'aurait supposé son camarade, qui faisait les honneurs de la grande ville à sa manière.

Gauthier s'impatienta même assez vite.

« Allons à la chambrée, dit-il à l'oreille de Leroux. Et celui-ci répéta :

— Allons à la chambrée. »

CHAPITRE III

LA JOURNÉE DU MAÇON.

> Il faut demander le bonheur au travail.
> (NECKER.)

L'enfant du Jura, rendu robuste par la vie laborieuse et frugale de ses montagnes, devait être vivement frappé des contrastes qui s'offrent à lui quand il arrivait, avant 1830, dans la capitale. Ces rues étroites où l'avarice dispute aux locataires des vastes maisons la quantité d'air vital nécessaire pour ne pas étouffer en vingt-quatre heures, cette population hâve et maigre qui achète si cher le droit de végéter dans des cages de plâtre, ces ruisseaux qui promènent majestueusement l'infection, lui semblait autant de merveilles que le génie de l'homme avait réunies comme à plaisir. Cependant tout le monde vit, respire et rit dans ces cloaques ; il semble que la fange soit une atmosphère naturelle à la plupart des Parisiens, et que cet élément leur soit aussi particulier que l'air aux sylphes et les régions de feu aux salamandres.

C'est ce que pensa Gauthier, mais d'une manière purement instinctive. On n'ose pas réfléchir tout seul, et nous n'avons volontiers que les idées que l'on nous communique. L'homme est un animal qui pense, assurent les philosophes. Définition téméraire ! Qu'il ait la liberté de penser, je le veux bien. Peu de gens en abusent.

Quand Gauthier s'éveilla, sur les cinq heures du matin, il se leva, s'habilla ; et, comme ses compagnons dormaient encore, Gauthier, assis sur un matelas doux comme celui d'un bivouac, les jambes croisées et le

menton appuyé dans la main gauche, fit l'inspection du local et de sa disposition pittoresque.

Sous une mansarde dont le toit, affaissé en plusieurs endroits et tant bien que mal étayé de distance en distance par des poutres irrégulières, prouvait la vérité de l'adage : *Nul n'est si mal chaussé que le cordonnier*, deux files parallèles de lits très-serrés entre eux occupaient une profondeur de dix toises; des clous, en guise de porte-manteaux, suspendaient à une poutre en saillie les vêtements des dormeurs. La muraille, jadis jaune-clair, et dont les deux lignes descendantes venaient former un triangle avec le plancher, était sillonnée par la noire fumée des chandelles, par nombre de dessins grotesques et géométriques, et par des vers dont le bon goût et la cadence n'étaient peut-être pas excessivement classiques; mais Aristote et la Vénus pudique n'ont pas d'oratoire dans une chambrée. Un profond observateur eût deviné, à l'inspection des parois de la mansarde, les inclinations de chacun des camarades de chambre; mais Gauthier n'était ni observateur, ni profond surtout, et il bâilla d'une manière si bruyante que son voisin en fut éveillé.

Leroux se frotta les yeux et regarda Gauthier, qui se frottait le poignet gauche, car il s'était heurté contre le plafond oblique en imitant avec le jeu des bras les dislocations de sa mâchoire. Leroux partit d'un éclat de rire.

« Parbleu! l'ami, vous êtes bien simple d'avoir peur de bouger dans une chambrée où le moins dormeur de nous tous sourcillerait à peine quand une pièce de quarante-huit battrait la maison en brèche. » En parlant ainsi, Leroux passa son pantalon et sa veste, puis s'adressant à Gauthier :

« J'espère que vous buvez la goutte le matin? — J'allais vous la proposer, répondit le Franc-Comtois. — Allons, répliqua Leroux. »

Notre héros suivit modestement son mentor qui, le quolibet à la bouche et la parole sonore, apostrophait par des mots à sa façon, assaisonnés de charges cavalières, la maritorne de l'hôte où l'on dînait à la portion congrue, la Picarde qui ouvrait sa fruiterie, le garçon boulanger en jupon court et l'épicière, dont ils cotoyèrent en quelques minutes les diverses boutiques.

Ils entrèrent enfin dans un cabaret où Leroux trouva des amis qui assiégeaient le comptoir; mais bientôt, l'heure avançant, tous se hâtèrent de gagner la rue, les uns en disant : « Mettez cela sur mon compte, » les autres en ne disant rien. Leroux fut de ce nombre; il prit le bras de Gauthier, et s'ouvrit un passage dans la foule. Le jeune maçon voulait payer la tournée.

« Eh! laisse donc, reprit Leroux emboîtant le pas du tutoiement fraternel, gardons notre argent : nous pouvons en avoir besoin plus tard. »

En quelques instants ils arrivèrent dans la rue Saint-Denis, près d'un bâtiment en construction. Les chefs partagèrent l'ouvrage entre les ouvriers, échelonnèrent leurs brigades, et, quand six heures sonnèrent, chacun ayant roulé son pain dans sa veste, s'arma de la pioche, de la truelle, du marteau, de l'équerre, de l'auge; bientôt à leurs postes divers, tous furent en mouvement, et l'on entendit commencer, du haut en bas de cet entrelacement aérien de charpentes, les bruits monotones des pioches, des marteaux et de la batte, entremêlés du sourd roulement de la brouette qui charriait les gravois, du gémissement aigu de la scie, et des cris retentissants partis de tous les points de l'édifice, pour demander du plâtre, du ciment et des pierres à la docile armée des manœuvres.

Au premier coup de neuf heures sonné par l'horloge de Saint-Leu, tous les instruments s'arrêtèrent à la fois, comme si les ouvriers eussent été de vieux soldats à qui leur capitaine eût crié : *Arme à terre!* mouvement si spontané, si régulier surtout, qu'il est un éternel objet d'admiration pour les badauds de Paris.

« Ah ça! dit Leroux en rejoignant Gauthier, dont il avait été séparé au moment du travail, tu sais les usages, mon garçon : il faut arroser les outils et payer ta bien-venue. On s'y attend, et tu ne dois pas te faire tirer l'oreille; ça te ferait mal venir des compagnons. Je crois cependant qu'en leur offrant de remettre la partie à dimanche, ça lèverait les scrupules de ceux qui sont assez bêtes pour craindre de se mettre mal avec les maîtres. Au fait, il ne faut désobliger personne, et puis nous pourrions être libres toute la journée. Si tu veux, j'arrangerai cela. — Vous êtes bien bon, monsieur Leroux, répondit Gauthier; j'entends agir en brave, et veux faire ce qui fera plaisir aux amis. »

Leroux alla se mêler aux groupes des maçons répandus çà et là. Les uns étaient assis à l'ombre, isolés ou rapprochés, suivant ce que leurs moyens pécuniaires leur permettaient de dépense ou leur prescrivaient d'économie; les autres, en moins grand nombre, entrèrent chez le marchand de vin, et s'attablèrent dans les salles basses avec le fin fromage de Hollande, le vieux Gruyère ou le modeste cervelas de Clichy-la-Garenne, et vis-à-vis du rouge-bord de vin à douze.

Les contre-maîtres se réunirent dans une salle particulière, et les fréquents coups de sonnettes, les allées et les venues de la jeune écaillère firent conjecturer à la grosse et accorte cabaretière que le vin blanc de sa cave recevrait un furieux échec, ces messieurs, d'après toutes les apparences, venant de conclure un excellent marché.

Notre brave jeune homme cherchait des yeux son camarade Leroux, quand il entendit prononcer son nom par le contre-maître. Ce dernier, sans chapeau, une serviette à la main, venait de descendre de l'entresol, où il était avec le maître couvreur, le maître charpentier, le toiseur et le propriétaire. Gauthier l'aborda poliment.

« Je t'oubliais, mon garçon, dit Meunier avec rondeur; as-tu de l'argent? — Oh! oui, répondit le jeune homme. — Bien, mon ami; c'est que je venais d'y penser. Tu m'as l'air d'un honnête garçon, et si tu avais besoin d'argent avant la fin de ton mois, il faudrait m'en demander plutôt qu'à tes camarades; fais-leur le moins d'emprunts possible, c'est le mieux; et surtout ne te pique pas de libéralité avec tous, car ce sont de vieux renards trop fins pour toi. Ils ne t'en sauraient aucun gré, ils se moqueraient de toi. Ce n'est pas bon cœur, c'est sottise que de mordre à l'hameçon de leurs compliments. On me dit sévère, et je le suis : il le faut; mais, si tu as de la conduite, nous serons bien ensemble.

Il cessait à peine de parler que le maître charpentier mettant le nez à la fenêtre, lui cria :

« Hé! monsieur Meunier! — Je suis à vous, dit-il. » Après un signe de tête à Gauthier, il rentra dans le cabaret.

Leroux accourait :

« Eh bien, dit le Franc-Comtois. — C'est arrangé. Mais que te disait le patron? Est-ce que tu l'as apprivoisé? il me semble qu'il ne te faisait pas une mine si rechignée que celle que je lui vois d'habitude? — Il m'offrait de l'argent... Mais... — Fallait le prendre. Il ne m'en offre pas, le vilain; il sait bien que je le prendrais. Pas si niais qu'il est lourd, et tu ne l'y aurais pas attrapé deux fois. Où déjeûnes-tu? je ne te quitte pas. »

Et ils allèrent déjeûner ensemble.

Les travaux reprirent à dix heures, et le temps d'arrêt s'exécuta sur les deux heures avec autant de prestesse que précédemment : Leroux engagea son nouvel ami à dîner chez son traiteur accoutumé.

Joyeux célibataires qui n'êtes affligés que de trente ans, d'une santé fleurie et de cinquante mille livres de rentes, c'est pour vous, gens libres s'il en fut, que, au Palais-Royal, Véry, dans un brillant salon, réunit ces miroirs éclatants dont Venise n'a pu nous empêcher de surprendre le secret et de perfectionner la fabrication. Vers les six heures du soir, alors que l'Etoile du Berger se lève, après la Bourse, avant l'heure de l'Opéra qui vous attend, la nuit s'apprête à vous

donner le signal : un jour artificiel s'échappe d'un millier de tuyaux ouverts aux jets du gaz, et se multiplie par le pouvoir réfléchissant des glaces qui, de la hauteur d'appui, vont aboutir aux corniches moulées des plafonds enrichis d'or et de peintures. Des fleurs embaument cette atmosphère brûlante, et disputent aux parfums des mets le soin de charmer votre odorat. Le cristal de roche, la porcelaine de Sèvres, l'argent ciselé, le vermeil, l'acier anglais, le linge damassé encadrent votre choix sur la carte, bordure étincelante d'un tableau de maître. Aujourd'hui, les chemins de fer vous apportent les tributs des quatre parties du monde. Votre œil en savoure ici les échantillons rassemblés. Magnificence, vins généreux, chair délicate, politesse exquise, tout s'y trouve à la fois. O vieux curé de Meudon, tu n'as jamais connu ce paradis du ventre ; mais aussi, quel quart d'heure de Rabelais !...

Mais je me trompe de porte ! excusez-moi, je reviens à mes tableaux.

Dans le bout le plus obscur de la rue Quincampoix il est un antre souterrain dans lequel on parvient en se courbant si l'on a plus de cinq pieds deux pouces, comme par une poterne de place forte, mais où la brusque descente de deux marches vous restitue tout à coup la fière stature dont le ciel vous dota pour contempler les cieux. Dans cet antre, connu de réputation, et que maint passant ne devina jamais, quinze tables sans nappes, que la lame inoffensive de quelques couteaux de fer a plutôt écorchées qu'entaillées, sont chargées, chacune, de six bols blancs ébréchés par l'usage ; quelques gobelets d'étain offrent la ressemblance informe du torse qu'on étudie au Muséum, certificat authentique de leurs années de service. Un banc sert de canapé, un trident de fourchette, et la maîtresse de la maison, en vous octroyant une cuillère, ne manque pas au besoin de vous prier de ne point la corriger de ses inclinations vicieuses, vu qu'elle vous resterait en deux dans la main. Un jour terne et douteux pénètre à peine par les vitraux enfumés, tant est proche et bon voisin l'autre côté des maisons ; mais, par une compensation dont un émule de Walter Scott et un élève de Rembrandt ne sauraient manquer de faire leur profit, la cheminée du fond, dont le manteau se couronne à son bord en saillie d'un régiment de chandeliers noirs comme des hussards de la mort, est garnie dans son âtre d'un feu ardent qui jette des reflets rougeâtres sur une portion des quatre-vingt-dix figures qui se relaient jusqu'à trois reprises pour satisfaire un robuste appétit. Un vaste chaudron pendu à la crémaillère exhale une odeur aromatique, où le chou, la carotte et le haricot dominent, et bouillonnent avec la tranche de lard, la cuisse dite de bœuf et la longe de veau ; sur deux fourneaux parallèles on saute la gibelotte, on tourne le miroton et l'on saisit l'omelette, tandis que la fumée, alimentée par un bois vert qui pétille, rebrousse chemin et revient circuler sur la tête des convives pour s'échapper enfin par quelque issue dont elle connaît machinalement la position topographique.

C'est là que Leroux conduisit Gauthier. Il dirigea le choix de son ami, lui apprit quels signes francs-maçonniques existaient entre l'hôtesse et un petit nombre d'adeptes pour avoir le morceau de réserve et la côtelette de distinction ; car où la faveur ne se glisse-t-elle pas ? La république elle-même avait ses favoris.

Quand ils se retirèrent, Gauthier fouilla dans sa poche. Leroux lui fit un signe pour l'arrêter ; il salua l'hôtesse avec un sourire significatif, et poussa son ami vers la porte.

Notre Franc-Comtois allait insister ! une apparition rapide, l'ombre d'une figure qui l'occupait sans cesse se découpa en silhouette sur les vitres obscures. Il souleva le loquet et s'élança dans la rue, laissant retomber la porte ; heurté contre la saillie de la muraille peu élevée, son chapeau roula à terre. Il jeta un coup d'œil, et n'aperçut la jeune fille ni dans la rue Quincampoix ni dans la rue Aux Perles ; mais se dirigeant vers la rue Aubry-le-Boucher, il vit très-clairement la fillette disparaître à droite, vers le marché des Innocents. Emerveillé de la fugue rapide de son protégé, Leroux vint à lui, rapportant le chapeau tombé.

« Tudieu ! quel gaillard ! lui dit-il en riant ; comme une tournure te donne dans l'œil ! Morbleu ! dernièrement, au Palais-Royal, tu faisais donc l'innocent ? — Ah ! quelle différence ! s'écria étourdiment Gauthier. »

Le regard de son ami s'arrêta sur lui : Gauthier comprit son indiscrétion ; il s'étonna de rougir et de sentir le besoin de donner le change à Leroux. L'amour pur a sa délicatesse dont on sent confusément le prix ; on ne peut cesser d'y tenir sans vouloir avilir l'objet de sa pensée. Leroux semblait caustique, froid et railleur : se confier à ses sarcasmes, paraissait au jeune Franc-Comtois une soumission formelle à des affronts volontaires, un encouragement à se laisser tourmenter sur un point où il n'y avait déjà plus à badiner pour lui, car il y attachait confusément une vague idée de bonheur et d'honneur.

« C'est une dame très-respectable et que je connais, balbutia-t-il avec humeur, après une assez longue pause. — Bon ! répondit lentement Leroux ; tu m'avais dit que tu ne connaissais personne à Paris ! — C'est-à-dire que j'ai cru reconnaître... — Allons, tu as des secrets. — Non, pa..., répliqua Gauthier. Il aurait voulu dire, non, parole d'honneur ! » Le mensonge resta sur la syncope. Et tous deux, Gauthier pour ne pas se compromettre, Leroux pour réfléchir à cet incident, s'acheminèrent en silence vers l'emplacement de leurs travaux : trois heures sonnaient.

Les heures du travail coulèrent bien rapidement : il l'avait revue !... Un jeune esprit mis en course dans ces régions devine aisément qu'une mise négligée emporte avec elle l'idée de voisinage : il se promit de la retrouver ; et quand, à sa grande surprise, la cloche de six heures suspendit les instruments de travail, ce fut avec empressement qu'il déposa la truelle et le marteau pour chercher les traces de l'inconnue ! A peine écouta-t-il les ordres du contre-maître pour ranger convenablement ses outils et les serrer sous une espèce de hangar dont, en maugréant, Leroux fut forcé d'attendre la clef.

Gauthier parcourut avec soin toutes les rues voisines ; il regardait dans toutes les boutiques, allait et revenait sur ses pas ; il ne vit personne et se désola.

« Elle a dit, réfléchissait-il : Maman va me gronder ; donc elle n'est pas en condition. Mais pourquoi cet achat considérable ? peut-être sa famille est-elle nombreuse....! » Et il marchait toujours, s'épuisant l'esprit en conjectures, et tout cela pour rien.

En tournant, pour la vingtième fois, le coin d'une rue, il se trouva nez à nez avec Leroux. Jamais il ne sentit contrariété plus vive. L'œil pénétrant et moqueur de son compagnon l'importuna.

« Eh ! lui dit Leroux, où diable étais-tu donc ? — Je me promenais, je prenais l'air. — Je ne te conseille pas de le prendre davantage : la sueur t'inonde, tu pourrais gagner un rhume, le froid devient piquant. — C'est que je me hâtais pour retourner à la chambrée. — Tu lui tournais le dos. — Vrai ? Quelle distraction ! Je perds la carte, je crois. — Ou bien c'est que tu n'as pas rencontré quelque ancienne connaissance pour te remettre en bon chemin. »

L'indiscrétion était à bout portant, elle échoua. La curiosité du premier homme fut punie par le mystère. Leroux s'y trouva pris à son tour.

Gauthier prit les devants, et s'achemina vers la chambrée.

CHAPITRE IV

L'ANGLE DROIT DE FROMAGE.

> On peut quelquefois cacher un secret dans l'amitié ; mais il échappe dans l'amour. (Madame Cottin.)

Trois jours s'étaient seulement écoulés depuis que

le Franc-Comtois travaillait sous les ordres de Meunier; mais il n'avait pas fallu plus de temps à notre jeune homme pour se faire distinguer: chargé, dans cette troisième journée, d'un travail dont l'exécution présentait des difficultés de premier ordre, il s'était montré digne de la préférence. Comme il descendait de l'échelle, le contre-maître vint lui faire quelques éloges. Tout à coup un entrepreneur de bâtiments accourt, interrompt Meunier, et lui apprend que le toit d'une construction récente du cloître Saint-Jacques-l'Hôpital s'est affaissé sur l'étage inférieur, et que le mur de la cheminée, entraîné par l'éboulement, menace ruine. Meunier, en recevant cette nouvelle, ne put s'empêcher de laisser échapper un mouvement de colère et de s'écrier :

« Massacres d'ouvriers! »

Leroux descendait les derniers échelons.

« Est-ce que ce serait pour nous qu'il dit ça? murmura-t-il en mettant son bonnet de loutre sur l'oreille. »

Gauthier lui prit la main et se disposait à l'entraîner, quand Meunier les rappela.

« Suivez-moi, leur dit-il. — Il y a dix minutes que six heures sont sonnées, répliqua Leroux. »

Le contre-maître ne fit pas semblant de l'entendre, et marchant avec l'entrepreneur, il se contenta de laisser le compagnon murmurer tout bas :

« Le plus souvent que je ne lui compterai pas le quart-d'heure au bout de la semaine! Faut pas en avoir au maître, mais faut pas que le maître en ait à l'ouvrier. »

L'entrepreneur alarmiste avait de beaucoup exagéré le péril du bâtiment. Gauthier hasarda une observation, le contre-maître l'approuva et le chargea, ainsi que Leroux, de venir avec deux ouvriers commencer les réparations; puis il serra la main de Gauthier, en lui disant à voix basse : « Je suis content de vous; » et il s'éloigna. Notre Franc-Comtois rejoignit son camarade.

Sur un homme qui veut être autre chose qu'une machine et qui sent quelque désir de s'élever dans son état, les suffrages d'un chef ne sont pas sans produire un sentiment d'orgueil. Le serrement de main de l'homme dont la rudesse inspirait presque de l'effroi aux ouvriers donnait à Gauthier une noble opinion de lui-même; aussi, ce soir-là, les équivoques de Leroux ne purent lui arracher un sourire; il laissa demi-plein le verre de vin qu'il buvait habituellement au repas de huit heures. Son compagnon s'aperçut bien de cette distraction, mais il ne jugea pas à propos d'en faire hautement la remarque, et se contenta de balbutier avec un ricanement significatif :

« Ce que c'est que de rencontrer d'anciennes connaissances! »

Le lendemain, les ouvriers étaient au cloître Saint-Jacques-l'Hôpital. Modeste, mais adroit, Gauthier, sous prétexte de demander un conseil, ouvrait un avis utile, et dirigeait ainsi l'ouvrage de chacun tout en paraissant se servir de l'avis de tous. Neuf heures sonnèrent : Leroux et les deux compagnons entrèrent au cabaret voisin; le jeune maçon, qui n'avait pas pensé comme eux à la provision du matin, se mit en route pour aller chercher l'angle aigu de fromage dont se composait son modeste déjeuner.

Vers le milieu de la rue Mondétour, non loin de celle de la Grande-Truanderie, une fruiterie est placée entre un petit magasin d'épicerie et la boutique d'une mercière. Le bruit de la scie divisant les branches de fagots destinés à l'alimentation du foyer populaire, avertit le jeune maçon qu'il arrivait au terme de sa course. Un homme à figure noire, à demi courbé sur un chevalet, multipliait les morceaux de bois, et un petit garçon en chargeait une paire de crochets mise en équilibre sur un tonneau, tandis qu'une grosse femme mirait à la chandelle une demi-douzaine d'œufs qu'attendait une jeune ménagère.

« Prenez donc garde à ce que vous faites! » dit la grosse femme, qui faillit perdre l'équilibre, parce que Gauthier, ignorant qu'il fallait descendre deux marches, venait de se heurter contre elle en franchissant le seuil de la porte. — Je vous demande excuse, Madame; je ne savais pas... Je voudrais avoir... — Parlez au comptoir... Suzanne, sers Monsieur. »

Gauthier fit un demi-tour, et se trouva en face d'une jolie fille qui baissait la tête, mais dont le front venait de se couvrir d'une vive rougeur; elle lui demanda presque à voix basse :

« Que faut-il vous servir? »

Gauthier resta interdit; il ne savait que répondre : bien que les mots eussent été à peine articulés, il avait reconnu la voix de la jeune fille à la hotte; et Suzanne, de son côté, n'ignorait visiblement pas que celui qui se troublait devant elle était l'aimable donataire des plus belles bottes d'ognons et de céleri de la voiture d'Houberot.

Plusieurs secondes s'étaient passées depuis que Gauthier et Suzanne, restés immobiles l'un devant l'autre, semblaient avoir perdu l'usage de la parole. Qui dira ce que cette scène aurait duré si la grosse femme, élevant la voix, n'eût mis fin au silence en criant :

« Eh bien! Suzanne, qu'est-ce qu'il demande, ce Monsieur? — Je ne sais pas, maman. — Otez-vous de là, petite sotte? je vais le servir moi-même. Depuis trois jours vous n'êtes bonne à rien. »

Il faut qu'il y ait eu dans ces mots un charme bien puissant, car il opéra la métamorphose de la jeune fruitière : de pourpre qu'elle était, elle devint pâle. Gauthier, au contraire, rougit à son tour; sa langue se délia quand il vit la mère se disposer à remplacer sa fille au comptoir.

« Mademoiselle peut bien me servir ce que je demande, c'est un morceau de fromage de Brie. »

Suzanne, tremblante, avança la planche arrondie qui portait le fromage, et, sans s'apercevoir de ce qu'elle faisait, elle en découpa tout juste le quart et le présenta sottement au pauvre garçon sans oser le regarder. Plus attentive que sa fille au débit de sa marchandise, la fruitière s'écria :

« Jour de Dieu! cette imbécile d'enfant-là ne sait que faire pour nous ruiner! Ne voilà-t-il pas qu'elle donne dix-huit sous de fromage pour deux sous? »

Suzanne ne savait que répondre : elle jeta sur Gauthier des yeux de pétitionnaire, qui voulaient dire : « Tirez-moi d'embarras. » Le jeune maçon comprit, et se dépêcha d'arrêter la mère de Suzanne, qui s'avançait vers sa fille en levant la main pour la souffleter.

« Eh bien! qu'avez-vous donc, la grosse maman? Est-ce qu'il ne m'est pas permis d'acheter le quart de ce fromage? Je le trouve bon; et pourvu que je le paie ce qu'il vaut... »

A ces mots, la bonne femme se confondit en excuses auprès de Gauthier, qui murmura tout bas :

« Je suis bien aise de l'avoir revue! mais quelle emplette! »

Suzanne le regardait encore : il y avait tant de reconnaissance dans ce regard, qu'il jeta gaiement sur le comptoir un écu de cinquante-cinq sous.

« Rends donc la monnaie à Monsieur, dit la fruitière. — Je ne trouve pas la clef du tiroir. — C'est juste, elle est dans la commode là-bas; » et, tout en gratifiant Suzanne du nom d'étourdie, sa mère passa dans l'arrière-boutique. Son absence ne dura qu'un moment; mais il faut si peu de temps pour s'entendre! Le père avait chargé ses crochets et suivi le petit bonhomme. Gauthier avança sa main et toucha légèrement celle de Suzanne.

« S'est-on aperçu de quelque chose? — J'ai été bien battue. — Pauvre enfant! — C'est égal, je ne vous en veux pas. » Ils ne purent s'en dire davantage, la fruitière revenait. Quels regards Gauthier lança sur elle quand elle vint s'asseoir à la place de sa fille! Il ne fit guère attention à la monnaie qu'on lui rendait. « Battue! disait-il, battue! Que les parents sont injus-

tes! Hum! si j'avais été là!... » Dans sa colère, il allait peut-être laisser échapper quelques reproches contre cette mère si brutale; mais il ne devait pas se fermer la porte de la maison, et puis de son silence dépendait le repos de Suzanne. Il prit le parti de se taire sur ce qui le courrouçait si fort, et, s'emparant du fromage qu'il venait d'acheter, il sortit en répondant: « Je reviendrai, » à l'invitation que lui adressa la fruitière de ne pas oublier la boutique de madame Moreau. Suzanne alors était sur la porte.

« Demain, » dit-il bien bas; et, comme il dépassait l'angle d'une muraille qui allait lui dérober la vue de Suzanne, il tourna les yeux et surprit les regards de la jeune fille attachés sur lui avec ce doux sourire où les âmes trop promptes lisent tout ce qu'elles veulent y voir, lorsqu'il ne s'y trouve souvent que de la coquetterie.

C'est un plaisir bien vif que d'épargner des larmes à deux beaux yeux: on fait mille rêves plus fous les uns que les autres sur la solidité des droits qu'un léger service peut nous avoir acquis; mais pour que ce plaisir si pur ne soit pas terni par les malignes interprétations (et l'on en fait ordinairement sur les services les plus désintéressés, surtout quand le bienfaiteur est un beau garçon de vingt-deux ans, et que l'obligée en compte à peine seize), il faut garder son secret. C'est ce que pensait Gauthier, fort en peine de ce qu'il répondrait aux railleurs sur l'énormité de son emplette. Il s'arrêta un moment, cherchant dans sa tête quelle raison il donnerait aux questionneurs. « Je dirai que c'est un bon marché... Sans doute je ne mentirai pas: c'est un excellent marché... Mais, en vérité... Non, je ne peux pas montrer ça. »

L'opinion généralement adoptée est qu'un homme embarrassé l'est beaucoup plus qu'une femme: déjà quelques passants s'étaient arrêtés en riant à l'aspect du pauvre garçon fixé à la même place et tenant son fromage à deux mains. Regardant de tous côtés, il avise le soupirail d'une cave; il s'en approche et tourne la tête pour voir s'il ne sera pas surpris, mais il aperçoit fort à propos, à quelque distance, une vieille mendiante. Gauthier fait un signe, pose son fardeau sur une borne, se sauve avec joie en mordant son morceau de pain sec, et dit: « Suzanne ne sera pas grondée! la vieille femme en profitera! personne ne saura rien! j'ai vraiment du bonheur aujourd'hui. »

On croira sans peine que les travaux de ce jour furent gaiement terminés; et si la soirée parut longue à Gauthier, au moins se réveilla-t-il avec le doux espoir de retrouver bientôt Suzanne.

Il n'y a pas d'instant où l'on se sente plus courageux que la veille d'un premier rendez-vous. Les duellistes vous le diront, et d'autres aussi. Comme on pare habilement les coups de son adversaire! que de mots téméraires on dit aux gens qu'on aime le plus! On est bien adroit, on a l'éloquence persuasive! Pourquoi faut-il que ce ne soit que demain! se dit-on. On pousse à la roue pour faire avancer le temps. L'heure s'avance. A mesure que le pied du sablier se remplit, le sang-froid s'évapore, la tête se bouleverse, et l'on ne se remémore plus avec le même aplomb de vaillance ou largement persuasif ou la botte secrète; et le triomphe, déjà compromis, rentre dans la série des probabilités flottantes. Tel nous sommes tous; tel était le Franc-Comtois quand il entendit sonner neuf heures du matin.

Sans écouter la voix des compagnons qui l'appelaient pour déjeûner, il se dirigea vers la fruiterie où Suzanne l'attendait sans doute; car il l'avait vu sourire la veille lorsqu'il lui avait dit: Demain!

Les amoureux sont maladroits: le mystère dont ils cherchent à s'envelopper est justement ce qui trahit leur secret. Gauthier n'était ni sot ni timide; arrivé près de la maison de madame Moreau, il s'arrêta cependant malgré lui, fit deux pas de trop, revint, puis retourna, toujours en glissant un œil furtif dans l'intérieur de la boutique. L'obscurité qui régnait au fond l'empêchait de rien découvrir. En passant et repassant ainsi, il se disait: « Bien sûr qu'on s'apercevra de mes visites, et si cela pouvait faire du tort à la pauvre petite! Non, je n'entrerai pas... Si fait, j'entrerai! Que diable! j'ai trouvé la marchandise bonne: je reviens, c'est naturel... Mais si l'on allait me remarquer!... Il ne faut pas, morbleu!.... » Tout en parlant, il approchait et reculait toujours. Enfin, il s'y était pris si bien que son manége avait été remarqué, de droite à gauche, par la demoiselle de boutique de la mercière et par le garçon de l'épicier, qui se trouvaient en ce moment sur le pas de leur porte. Bloqué par les regards, il ne savait plus que faire. Ecartant une barbe de capucin et un volumineux potiron, placés en guise d'enseigne sur une planche en saillie, la mère Moreau avança alors sa face rubiconde, et se prit à dire à notre maçon, si fort empêché de lui-même: « Dites-donc, garçon.... ma pratique!.... vous ne vous trompez pas, c'est bien ici! » Interpellé de la sorte, le Franc-Comtois prit une belle résolution. A peine eut-il descendu les deux marches que, plongeant ses regards au fond de l'arrière-boutique, il découvrit la jeune fille devant une fenêtre basse, à laquelle pendait un rideau de serge rouge. Suzanne causait vivement avec une personne que l'obscurité dérobait aux yeux de Gauthier. Par degrés les objets devinrent distincts, et se détachèrent au milieu du clair-obscur. Sur une chaise placée près de Suzanne, on distinguait un chapeau d'homme. Gauthier n'avait aucune raison d'espérer ou de craindre; eh bien, il trembla.... Mille pensées se croisèrent dans sa tête; mais la vanité l'emporta sur le dépit. Par un mouvement rapide, il arrêta la fruitière, qui se mettait en devoir d'entamer un nouveau fromage, croyant que le quart restant de celui de la veille ne suffirait pas à la consommation de sa pratique. Notre héros ne se sentait pas prédestiné cette fois à tant de générosité; il ne tira de sa bourse que le modeste décime, pour prix de son déjeûner. Quelques paroles échappées à la jeune fille lui firent alors tourner la tête. Suzanne se levait: Gauthier fixa de nouveau ses regards dans l'arrière-boutique: il aperçut un jeune homme qui prenait le chapeau. Bientôt une porte ouvrant sur l'allée cria sur ses gonds; la jeune fille avança sa tête en disant: « A ce soir. » La voix que Gauthier venait d'entendre répondit: « A ce soir, ma petite Suzanne. » Enfin, comme si l'on se fût fait un jeu de déranger la tête du pauvre garçon, un baiser bien sonore, donné et rendu, vint retentir à son oreille. Oh! alors tout son sang ne fit qu'un tour — On lui a dit *à ce soir;* et elle a répondu par un baiser.... Si Gauthier l'osait, il courrait demander compte à Suzanne de cette caresse qui l'offense. La fillette a repris son ouvrage; elle murmure à voix basse une romance nouvelle. Le Franc-Comtois pense qu'elle s'amuse de son tourment: elle doit l'avoir aperçu. Dans son trouble, il avance vers la perfide, lorsque la mère Moreau, sortant de son comptoir et le prenant par le bras, lui dit avec un éclat de rire:

« Ma pratique, je crois que vous êtes diablement distrait: voilà la porte de la rue. — Excusez, je pensais... — Pardine! je m'en aperçois bien! Si c'est à votre besogne que vous pensez comme ça, vous devez être un malin dans la bâtisse. »

Suzanne a tourné la tête. Elle voit Gauthier; son ouvrage lui tombe des mains; mais le jeune homme disparaît aussitôt.

« Je n'y reviendrai pas, disait cette fois le maçon en allant rejoindre ses camarades. J'aurais bien voulu le voir le galant qui s'est permis de mettre près d'elle son chapeau, et de lui dire: A ce soir! Et de l'embrasser surtout!.... Fiez-vous donc à ces jeunes filles!.... Houberot m'avait bien dit.... Non, je n'y retournerai plus. »

La journée fut moins gaie pour Gauthier; mais le contre-maître n'y perdit rien, car, si la veille l'espoir lui avait donné du courage, la mauvaise humeur sembla l'augmenter encore: il se vengea sur le travail.

Vers le soir, il se rapprocha de Leroux, provoqua lui-même ses contes suspects et ses plaisanteries plus que légères. Ce n'est qu'en se couchant qu'il put s'apercevoir qu'il avait répondu à tous les toasts que lui avait portés son camarade de lit.

Le cabaret — nous le disons une fois pour toutes — à le prendre pour ce qu'il a d'essentiel, est la cave des petits ménages qui n'en ont pas; et, sous cet aspect, nous n'y voyons rien de répréhensible.... si ce n'est l'accident du falsificateur et de sa drogue. Au total, Noé n'a pas inutilement planté la vigne : le vin est un de nos plus robustes aliments, et, cellier pour cellier, il faut bien s'approvisionner quelque part. De l'usage à l'abus, en tout, la distance est celle du sens au contre-sens. Ici, nous retournerons la médaille. Les cartes que des désœuvrés y prennent pour droguer et tuer le temps, le lundi soir surtout, dans leurs stations prolongées; les journaux que l'on y lit de préférence, à l'effet (on le croit) de juger des événements et des idées du jour; et le compérage des hommes entre eux, monté sur la pire des cordes, vu que le plus ivrogne, lorsqu'il sait porter son vin, tient nécessairement le dé, quoiqu'il ait le moins de principes, ces trois ingrédients changent la physionomie de la chose, et nous la fait envisager sous une triste lumière. Qu'on nous passe un pareil revirement. Le cabaret est devenu le Casino des mœurs que nous a léguées la Régence, au détriment des classes que l'on qualifie trop louangeusement de laborieuses; il se transforme en espèce de mont Aventin pour agiter, entre mécontents, des projets plus ou moins bien imités de Caius Gracchus et de Catilina; c'est encore, et surtout, le vestibule des plus mauvais lieux. La santé, le bon sens et les mœurs y déclinent à la fois sur une pente rapide. Il ne dépend pas de nous, on le conçoit, de diminuer le rôle que le cabaret joue, comme institution, au milieu de tant d'autres institutions citadines, et nous n'y faisons stationner si souvent le lecteur qu'à notre grand regret....

La nuit porte conseil et fait souvent changer bien des résolutions. A son lever, Gauthier ne disait pas : Je n'irai plus chez la fruitière; mais il se répétait : « Si j'étais sûr de trouver Suzanne seule, si je pouvais lui demander : A qui était ce chapeau? pour qui fut ce baiser? » Ce qu'il murmurait tout bas à six heures du matin, il le redisait encore à neuf heures. Il était donc à moitié chemin de la boutique de madame Moreau, quand, par aventure, une petite toux sèche et continue attira son attention.

« Vous passez bien fier, monsieur... — Vous voilà, mademoiselle? — Est-ce que vous n'alliez pas chez nous? — Non.... Si.... si fait, mademoiselle. — Vous êtes venu hier.... je vous ai vu. — Ah! vous m'avez vu? et.... moi aussi.... — Comme vous me dites cela. — Il ne me semble pas.... pourtant.... que.... — Vous avez quelque chose, monsieur... Serait-ce du chagrin? J'en serais bien fâchée, car vous vous êtes montré si bon pour moi. — Ne parlons pas de cela, mademoiselle; si je savais encore que quelque service de ma part vous fût agréable, malgré.... »

« Ici Gauthier s'arrêta. La jeune fille le regarda un moment, puis répéta :

« Malgré?.... — Oh! je n'ai pas de reproche à vous faire, mademoiselle... Je n'en ai pas le droit. — Je ne vous comprends pas. — Sans doute vous ne pouvez pas savoir... Et puis, d'ailleurs, vous êtes libre. — Libre! dit encore Suzanne. — Ou peut-être ne l'êtes-vous plus?... Je ne vous l'ai pas demandé... c'est ma faute. — Ah ça! monsieur, je voudrais bien savoir ce que vous entendez par tout ce que vous me dites. Ce n'est pas bien à vous de me battre froid comme cela; car, enfin, je ne vous ai rien dit... — Vous avez raison. J'ai tous les torts : on se met des idées dans la tête.... — Oh! c'est bien vrai, on se fait des idées, on a peur de se les dire tous deux, et voilà comme on se fait de la peine quand, d'un seul mot.... — C'est qu'on n'a pas quelquefois assez de courage pour le dire, ce mot. — Cependant, lorsque c'est à une personne qui vous a des... obligations, on peut bien exiger quelque reconnaissance en retour; on ne doit pas craindre de parler quand on se conduit bien. — Mais... — Je le vois, c'est à moi que vous en voulez. — Oh! non, Suzanne.... »

Gauthier s'arrêta encore, tout honteux, et peut-être bien satisfait de voir que la liberté qu'il avait prise de supprimer la qualification de *mademoiselle* n'avait point attiré sur lui un regard sévère de la jeune fille.

« Eh bien, dit-elle avec un accent de voix si souriant et si doux que le Franc-Comtois fut sur le point de tout dire. « Eh bien, refuserez-vous de parler à celle qui n'a pas refusé vos services? »

Gauthier ne put retenir plus longtemps son secret : « Vous n'étiez pas seule dans l'arrière-boutique, hier? — Mais si, » répondit naïvement la petite fruitière.

Gauthier recula d'un pas. L'audace était vraiment trop forte.

« Attendez donc... j'étais... — Il y avait un... chapeau... près de vous. — Oui.... — Oui... un chapeau d'homme. — C'est juste, celui d'Alexandre. — D'Alexandre!... — Sans doute, de mon frère. »

Ce mot ôta presque l'usage de la parole au pauvre jeune homme : il venait d'offenser Suzanne par un injuste soupçon, et soupçonner, qui? une jeune fille qu'il connaissait à peine, et sur laquelle il n'avait aucun droit. Deux larmes roulèrent dans ses yeux; il saisit la main de Suzanne; la jolie fruitière porta furtivement ses regards autour d'elle, car le lieu où ils s'étaient rencontrés interdisait toute vive expression de sentiment. Elle retira sa main en lui disant :

« Vous voyez bien, monsieur, qu'il faut parler. — Vous m'en voulez, mademoiselle Suzanne? — Oh! non pas, vraiment... »

Il allait lui en dire davantage : la demie après neuf heures sonna.

« Au revoir, monsieur, » dit Suzanne en faisant un petit signe de tête amical. Puis elle s'éloigna avec la rapidité d'un oiseau.

Le Franc-Comtois revenait gaiement à son ouvrage : le hasard l'avait si bien servi dans cette rencontre. Jamais il n'eût osé demander l'explication que Suzanne avait provoquée. Elle avait exprimé le désir de connaître ses chagrins; elle sentait le besoin de se justifier auprès de lui : donc elle tenait à son amitié. Voilà plus d'heureuses pensées qu'il n'en fallait pour oublier l'heure. Son ballon, ravitaillé, partait de plus belle. Il revint en fredonnant, sans s'apercevoir qu'il tenait encore sous sa veste le morceau de pain qu'il avait emporté à neuf heures. Leroux, à la porte du cabaret, un verre à la main et le cou tendu vers la rue, cherchait à distinguer Gauthier parmi les ouvriers qui passaient au loin.

« Je crois que son ancienne connaissance le perd : il ne vient plus au cabaret avec moi; il se dérange. Il faudra que je veille à cela; c'est novice, ce garçon-là; je ne souffrirai pas qu'on le trompe, ni qu'on lui fasse dépenser son argent mal à propos; s'il veut faire des fredaines, c'est à moi de le conduire, attendu que c'est un jeune homme, et qu'il a besoin de conseils. »

Leroux parlait ainsi quand l'heureux Franc-Comtois, pensant toujours à sa Suzanne, heurta son camarade au moment où celui-ci se retournait pour trinquer avec deux autres compagnons. « Est-ce que tu ne vois pas clair? » murmura Leroux, qui se disposait à mal recevoir celui qui l'avait heurté. Il reconnut Gauthier; son regard se porta sur la veste du jeune homme où le morceau de pain était encore caché. « Ce n'est pas honnête ce que tu fais là, garçon! — Comment, ça n'est pas honnête? — Non, ce n'est pas honnête d'emporter son pain quand on va déjeuner en ville. Il paraît que ton ancienne connaissance traite souvent; car depuis trois jours... » Gauthier ne voulait pas répondre. « Ah ça! continua Leroux, les amis... sont des amis; aussi, comme je ne demande pas mieux que de te faire connaître les miens, j'espère bien que tu me feras inviter par les tiens. D'abord je t'avertis que je te sui-

vrai, parce que si l'on avait besoin de toi, ou bien si tu oubliais l'heure, au moins je saurais où te trouver pour t'empêcher de perdre un quart. Voilà dix heures, montons. — Oui, montons, » reprit Gauthier, satisfait que le timbre de l'horloge mît fin à des conversations embarrassantes, et n'osant, malgré son robuste appétit, mordre dans son pain devant le curieux Leroux. Arrivé au lieu du travail, il se plaça à quelque distance de son ami, puis alternativement il appliquait, égalisait la poignée de plâtre, et dévorait son déjeuner pour obéir à l'impérieuse faim, qui commande avec la même énergie aux amoureux et aux cœurs froids.

L'une des plus heureuses journées que Gauthier eût passées dans sa vie allait bientôt finir : travaillant avec courage, il ne s'apercevait pas que ses camarades, étendus sur les planches, avaient quitté la truelle et le ciseau pour se livrer au sommeil, et que depuis une heure ils dormaient. Depuis une heure aussi le contremaître montait, descendait à l'aide des échelles; il se promenait sur tous les planchers de l'échafaudage, se gardant bien d'éveiller les dormeurs. Meunier, enfin, s'approchant du laborieux jeune homme, lui frappe sur l'épaule et lui dit : « Je suis content, vous le serez aussi, Gauthier; le compagnon qui ne perd pas son temps gagne la confiance de celui qui l'emploie, et peut prétendre à devenir maître un jour. Continuez, et surtout pas de liaisons trop intimes avec les buveurs ou les paresseux. » A ces mots il lui désigna du doigt les maçons endormis. « Il n'y a qu'un moment, dit Gauthier. — Il y a une heure, dit Meunier; vous avez tort de plaider pour eux. C'est bien de soutenir ses camarades quand il s'agit de forcer les gens à se montrer justes pour eux; mais c'est mal d'encourager le vice, et la paresse en est un. »

Leroux ouvrit les yeux, il aperçut Meunier : aussitôt il se leva, fit un sifflement convenu : en un clin d'œil tous les maçons furent en activité. Meunier fronça le sourcil; puis, avançant vers eux, leur dit : « Vous avez encore besoin de repos, une heure ne suffit pas. Comme il serait injuste de forcer un ouvrier à travailler malgré lui, Bernard, que j'ai déjà trouvé tant de fois endormi, peut aller se reposer. » Leroux allait l'interrompre. « Je ne te dis rien à toi : c'est aujourd'hui seulement que je te vois te livrer au sommeil pendant les heures du travail; mais si cela se renouvelait souvent, je serais forcé de te signer ton livret, comme je vais le signer à Bernard. »

Cet ouvrier, dont nous n'avons point encore parlé, était un homme d'une cinquantaine d'années, que Meunier avait conservé par pitié, bien que son ivrognerie et sa paresse fussent passées en proverbe parmi les compagnons. Pauvre par inconduite et par lâcheté, son âge seul excitait la commisération; déjà vingt fois on l'avait menacé de le chasser, mais sa misère effrayait tellement le contre-maître qu'il se faisait un scrupule de le congédier. Cette fois la résolution était prise : Meunier voulait faire un exemple, et bien que Bernard lui fût redevable de quelque argent, il lui intima avec tant de fermeté l'ordre de quitter le travail que l'ouvrier roula son tablier, mit son bonnet sur le coin de l'oreille, et répondit : « Eh bien! oui, je m'en vas... Gredin! c'est de ta faute! dit-il en étendant son doigt vers Gauthier; tu as caponné près du bourgeois; mais ça ne te profitera pas, je ne te dis que ça! — Allons, reprit Meunier en le poussant rudement, pas d'impertinences! — C'est de sa faute si vous me renvoyez, il n'avait qu'à nous avertir. Au fait, vous devez nous donner notre compte à tous les trois : je ne dormais pas seul. C'est une injustice, et c'est ce nouveau débarqué qu'en est cause. Tiens-toi bien, garçon! »

Gauthier ne répondit pas, un seul coup d'œil de Meunier lui avait prescrit le silence. Quant à Leroux et à l'autre dormeur, interdits, ils n'osaient essayer de se justifier, tant il y avait de volonté ferme dans la voix et dans les regards du contre-maître. Bernard descendait de l'échelle en grommelant entre ses dents : « Nous compterons demain, monsieur Meunier, attendu que je vous redois quelque chose. » A ces mots l'homme sévère dans sa justice, rappelant l'ouvrier et le prenant à part, lui glissa deux pièces de cinq francs dans la main en lui disant : « Tiens, voilà ton compte. » Bernard allait articuler quelques remerciements, mais Meunier reprit son ton rude pour lui dire : « Va chercher de l'ouvrage ailleurs. — Ce n'est pas ma faute, dit Gauthier à Leroux : je n'avais pas vu venir le contre-maître. — C'est juste, reprit son ami, il ne l'avait pas vu venir, et puis j'avais oublié de lui apprendre le signal. »

Le soir, à la chambrée, on jasa sur le renvoi de l'ouvrier dormeur. Leroux défendit son camarade de lit. Calmé par les deux écus de cinq francs que lui avait donnés Meunier, Bernard finit par entendre raison, il trinqua avec Gauthier; et pour lui prouver qu'il ne lui gardait pas rancune, il promit d'être du repas que le jeune maçon devait payer pour fêter sa bienvenue.

CHAPITRE V

LA VIELLEUSE ET L'ARC-EN-CIEL.

Lorsque les hommes se rassemblent, leurs oreilles s'allongent.
(Madame ROLAND.)

Les êtres vicieux s'abâtardissent en se réunissant. (MANDEVILLE.)

Autour d'une longue table placée dans une vaste chambre grossièrement badigeonnée, et qu'on a décorée du nom ambitieux de *Salon de société*, vingt maçons endimanchés viennent bruyamment s'asseoir. Ici l'étiquette n'a pas fixé l'ordre des convives au banquet; chacun prend la place qui lui convient. Leroux, qui a retenu la veille, le local destiné au festin, fait les honneurs au nom de son camarade de lit : il félicite les compagnons sur leur exactitude, qui est sans doute la politesse des rois, mais encore plus celle des buveurs. Des fenêtres de la salle, on aperçoit la grande rue de la Courtille, dont les cabarets ne se peuplent pas absolument de tout ce que Paris renferme de familles laborieuses, mais de bonnes gens après tout, qui respectent assez les mauvaises traditions pour venir s'enivrer le dimanche du liquide rougeâtre que leurs pères buvaient à raison de trois sous par litre chez le célèbre Ramponneau. Les gendarmes, qui veillent au maintien des bonnes mœurs, et les soldats de la ligne envoyés par les casernes Popincourt et de la Nouvelle-France pour mettre la décence à l'ordre du jour dans ces lieux consacrés aux bacchanales hebdomadaires, parcourent en sens divers les ruelles, les cours et les jardins, tandis que les instruments de vingt grands orchestres se mêlent au bruit discordant des musettes qui font danser, dans les modestes bouchons de l'endroit, le robuste Auvergnat et le pesant enfant du royaume des marmottes.

Ces scènes animées ont amusé un moment les amis de Gauthier; mais bientôt l'un d'eux a fait observer qu'on est venu *A la Vielleuse* pour dîner. Leroux a crié : « A table! » après avoir gravement interrogé sa montre. « A table! » a répété chacun des affamés. On s'assied, et l'ordonnateur de la fête descend avec l'amphitryon pour examiner le menu de la cuisine et se décider sur le choix des mets.

Le lieu qu'ils viennent de quitter se métamorphose alors en arène parlementaire.

« Ils ont bien fait de s'éloigner, dit Bernard à ses amis; car je veux m'expliquer avec vous sur cet hypocrite de Gauthier. (Murmures à la gauche de l'orateur; quelques voix à droite et au centre : Ecoutez!) Oui, cet hypocrite de Gauthier dont Leroux ne s'est fait le champion que pour le gruger à son aise (bravos au centre, hésitation à droite et à gauche). Ou Gauthier n'a jamais exercé le métier ailleurs, alors il

s'est faufilé dans la partie par un mensonge (nouveaux murmures aux deux extrémités de la table, adhésion au centre); il faut alors le châtier comme un polisson (explosion : Chut! chut!); ou il a exercé, alors il sait comment il faut se conduire; il n'y a pas deux moules pour les manières entre les ouvriers. (Bravo ! bravo !) C'est donc méchamment et de propos délibéré (non !.. si fait!.. silence!); c'est donc méchamment et de propos délibéré qu'il nous a laissé prendre en faute. Vous savez ce que cela mérite. C'est la première fois, cela ne sera pas la dernière, autant vous en pend au nez à tous (quelques voix à gauche : Oh ! oh ! à droite et au centre : Bernard a raison), à tous, tant que ce gaillard-là sera au milieu de vous (agitation). Il faut donc, sans que Leroux s'y oppose, sans qu'il s'en doute même, et en dépit de la protection du patron, auprès duquel sa couardise le met en odeur de sainteté, l'évincer du milieu de nous. (L'agitation redouble, les conversations particulières s'établissent. Peu à peu le silence renaît.) — Je sais ce que tu veux dire, répond un des camarades de Bernard en débouchant sa pipe; mais tu sais que j'ai frisé le criminel de près, et que je ne suis pas sorti bien net de l'affaire de Bastien : je n'ai pas envie de figurer encore sur la sellette ou sur le banc des accusés. Ces damnés de présidents ne sont pas ce qu'il y a de plus poli dans le monde (hilarité universelle). Quoique j'aie du toupet, je ne veux plus m'y frotter; on risque trop. (L'hilarité cesse tout à coup et chacun porte des regards inquiets sur le premier orateur.) — Bon ! reprit Bernard, ne peux-tu t'absenter un quart? On n'exige de toi que le silence. (Approbation générale.) — Si ce n'est que cela, certes, ce n'est pas moi qui mangerai le morceau; on me connaît, je suis un Frrrançais, moi. — D'ailleurs, dit un troisième, faut-il tant se tarabuster la tête? La grande cheminée du mur mitoyen est achevée, et... — C'est cela, c'est cela! s'écrièrent les autres. L'homme à la pipe n'ayant pas saisi le sens de ce conseil, dit avec humeur : Laissez-le donc achever; je ne vois pas le rapport... — Mais c'est clair, dit Bernard. — Parbleu ! répéta chacun des convives. — Eh! Messieurs, expliquez-moi... — Chut! chut! s'écria celui qui se tenait aux aguets, les voilà... pas un mot de plus... Ce soir, à six heures, dans le jardin. — A six heures. »

Les verres s'entrechoquaient en signe d'intelligence lorsque Leroux, haletant sous la charge de deux énormes brocs, précéda Gauthier, porteur d'un vaste quartier de veau rôti; le garçon suivait avec la gibelotte de rigueur et la goutte d'adieu dans une dame-jeanne d'un embonpoint qui aurait fait sourire le plus grave bourgmestre d'Amsterdam. « Pas si vite! dit Leroux, nous trinquerons ensemble; est-ce qu'on doit boire comme ça à la barbe des amis quand ils ont les bras cassés et le gosier sec? » Bernard posa son verre, qu'il n'avait fait qu'effleurer des lèvres, versa un plein verre à Leroux et à Gauthier, et ce dernier prononça ce toast : *A la réussite de tous nos projets!* toast qui fut répété par tous avec un accent plus sombre et avec un échange de coups d'œil significatifs.

Le premier service fut dévoré avec cette vigueur soutenue d'appétit, apanage ordinaire des estomacs fortifiés par un travail rude. On parla peu, on but beaucoup; et, vers le milieu du service, Leroux sonna, cria et frappa sur la table pour faire remplir les deux brocs qu'il avait apportés. Les cerveaux des convives étaient dans cette première période d'échauffement où l'esprit et la gaieté se trouvent encore au fond du verre. On vantait Gauthier, on se proposait d'être souvent à de semblables réunions. Il était attendri, et peut-être devait-il cette expansion précoce de sensibilité à la qualité d'un vin loin d'avoir la force de celui de son pays, mais dont les vapeurs malfaisantes troublaient plus vite la raison. Leroux avait des projets, il se ménagea. L'homme à la pipe, qui pouvait craindre un état où le cœur se montre à nu, fut également sobre. Bernard, au contraire, ne garda plus de mesure, et quand il eut bavardé et crié, il proposa de chanter; la salle retentit d'un concert qui détonna de manière à arrêter une grande foule sous les fenêtres. Les battements de mains du dehors encouragèrent nos Orphées; les toasts se succédant à chaque refrain, les voix se mirent peu à peu en désaccord, et les sifflets, les éclats de rire partirent à la fois du fond du jardin, de la grande rue de la Courtille et de la porte même de la salle que des curieux avaient entr'ouverte à la faveur du bruit.

Bernard n'était pas endurant; il affectait des prétentions à la musique vocale, parce qu'il avait une voix criarde qu'il appelait un second dessus. Il était tout à fait hors de lui : il s'élança sur l'un des railleurs, le saisit et le poussa rudement au travers de l'escalier; celui-ci plus faible, mais moins ivre, ploya sous le faix, se baissa, et, faute de point d'appui, son antagoniste, perdant alors l'équilibre, roula sans interruption jusqu'au bas des marches, tandis que l'adversaire, s'étant saisi de la rampe, y restait cramponné solidement.

Le malheur voulut que le maître de la maison tînt dans ses mains un large bol de vin chaud, préparé pour les maçons, au moment où Bernard, multipliant la vigueur de son poids par le carré de sa vitesse, décrivit un angle d'incidence après avoir frappé le mur, et descendit avec une rapidité foudroyante les quinze marches qui restaient à parcourir. Il fut échaudé rudement par le breuvage bouillant; la douleur le rendit plus furieux. Il se redressa sur-le-champ, fit deux pas à gauche, trois à droite, et s'élança vers celui qu'il prenait pour son insolent. Le marchand de vin était un de ces gros lurons de sangfroid qui n'ont besoin de personne pour faire la police chez eux; mais un brouhaha circula bientôt parmi la foule amassée devant la porte. En ce moment l'hôtesse et les garçons, effrayés d'une irruption de curieux, rangeaient pêle-mêle sur une table éloignée tout ce qui pouvait être de bonne prise, et tandis que le traiteur, tenant son homme au collet, l'enlevait de terre comme une plume, et que les maçons accouraient relever leur camarade, quatre fantassins, attirés par l'attroupement, sortirent du poste, la baïonnette au bout du fusil, traversèrent brusquement la foule, et mirent la main sur le tapageur, qui se débattait en écumant comme un possédé.

Gauthier, que ce tumulte dégrisait un peu, intercédait pour Bernard et cherchait à le calmer, tandis que celui-ci ne demandait qu'un manche à balai pour mettre à la raison *ce tas de blancs becs*. Le maître du lieu, ne pouvant se défendre de quelque pitié pour un homme qui avait bu de son vin, sollicitait également l'indulgence pour le coupable, qui, dans un quart d'heure, devait être, disait-il, complétement calme; mais le caporal fut impitoyable, et Bernard justifia cette rigidité en apostrophant avec des injures atroces Leroux et Gauthier, les accusant de la violence qu'on lui faisait en ce moment, violence dont il saurait se venger. Leroux ricana, haussa les épaules, et sortit; Gauthier fut sérieusement affligé.

Cette conclusion d'une partie de plaisir mit du noir dans l'âme de chacun des camarades; à l'aspect du caporal, les maçons étaient partis pour ne pas se faire remarquer. Peut-être craignaient-ils d'être forcés de payer leur quote-part dans le dégât qui résulterait de l'esclandre. Gauthier solda le compte au maître de la maison. Celui-ci, de l'air d'un bonhomme qui en avait vu bien d'autres, présidait dans sa cuisine avec un calme imperturbable. Ayant fini avec l'hôte, Gauthier chercha Leroux, le vit à trente pas, du côté de Belleville, causant avec deux femmes, et paraissant leur débiter des plaisanteries dont elles riaient aux éclats. Notre Franc-Comtois s'achemina vers lui lentement, du côté opposé de la rue, et se tint immobile, le dos tourné, attendant qu'il plût à son ami de congédier son monde; il fut trompé dans cette attente. Appelé à plusieurs reprises, et ne pouvant plus décidément faire la sourde oreille, il s'avança de mauvaise grâce. Leroux fit sa présentation avec une série de formalités et une gravité comique.

« C'est un fort joli homme, dit l'une de ces deux personnes en s'emparant du bras de l'amoureux de Suzanne, tandis que sa compagne dit à Leroux avec une voix mâle : — Vraiment, il n'est pas mal du tout votre ami. »

Ce pouvaient être des parents de Leroux. Gauthier le présuma d'abord, quoique avec un instinct de répugnance qui tenait du pressentiment.

A titre d'historien, il faut nous déterminer à lever ce coin du voile sur les mœurs bohémiennes d'un assez bon nombre de ceux qui, chez nous, affichent, d'une part, fièrement, le titre d'ouvriers, et de l'autre, avec un ton presque toujours menaçant, la qualification de *classe souffrante*.

Les sept huitièmes de nos souffrances viennent de nos mauvaises mœurs.

« Que diable! dit Leroux, si vous allez toutes deux lui faire votre cour, je vais être jaloux, moi! — Ah! que t'es bête! répondit l'ingénue à l'organe viril ; on ne te dis pas ça pour que tu te fâches. — Est-ce qu'il



y aurait de la brouille dans le ménage? dit d'une voix assez douce la dame qui s'était pendue au bras de Gauthier. — Ma foi, je ne vous dirai pas, répondit-il ; car j'ignorais qu'il y eût ménage, et je ne vois pas qu'il y ait beaucoup d'amour. — Je les plains, répartit-elle avec un soupir. Oh! oui, car c'est un sentiment bien doux! — C'est vrai, dit Gauthier. — Et si prompt! continua-t-elle. — Très-prompt, ajouta-t-il, et il soupira. — Il ne lui faut qu'un coup d'œil! s'écria-t-elle avec entraînement. — Qu'un seul, reprit-il, et un second soupir lui échappa. — Et déjà on est heureux sans savoir pourquoi ; il semble qu'on a cent fois plus de choses à penser quand on ne s'occupe plus que d'une personne chérie. — Je l'éprouve, dit avec transport l'amoureux de Suzanne, depuis que j'ai aperçu mademoiselle..... »

Il allait profaner un nom sacré, il s'arrêta et rougit ; une émotion extraordinaire s'empara de lui ; ses jambes tremblaient, et il pensa avec effroi qu'un mot de plus aurait compromis la jolie fruitière.

« Oh! ne me trompez pas! lui dit d'une voix étouffée sa sentimentale compagne. »

Il la regarda avec surprise.

« J'ai juré de fuir les hommes. — Voilà, lui dit-il, un singulier serment et une plus singulière manière de le tenir! — J'avoue que mon serment a été indiscret, et que mon cœur se sent disposé à le trahir. — Ma foi, dit gaiement Gauthier, il est tout trahi, car il ne manque pas d'hommes à la Courtille, et ce n'est pas ici qu'il faut venir pour les éviter. »

Encore un mot, et l'équivoque allait cesser. Mais la fatalité gouverne le monde. Leroux, qui suivait à quelque distance, siffla d'une façon particulière, et Gauthier, à qui l'entretien déplaisait, s'arrêta.

« Eh! bien, dit Leroux, décidons ce que nous ferons ce soir. — J'ai envie de rentrer, répondit Gauthier. —

Allons donc! tu badines! — Non, ma foi! — Oh! vous ne nous quitterez pas, répartit vivement l'interlocutrice en ressaisissant le bras qu'il avait déjà retiré.—Tiens, cet autre! dit la compagne de Leroux, ne veut-il pas aller se coucher comme les poules! — Entrons voir danser à l'Arc-en-Ciel, dit à demi-voix Leroux à son ami; il faut faire rafraîchir ces dames. Qu'en dis-tu, Virginie? — C'est ça, dit celle-ci; je veux danser d'abord, et puis ton ami fera peut-être bien danser aussi Clarisse.—Je ne veux pas forcer monsieur, dit Clarisse avec un petit air modeste.—Je ne dis pas que vous m'y forcerez, mademoiselle, reprit durement Gauthier. — Il ne demande pas mieux, s'écria vivement Leroux, vous voyez bien. »

Et sans attendre que Gauthier s'expliquât plus catégoriquement, il le poussa à travers la foule qui se pressait dans la salle du rez-de-chaussée de l'Arc-en-Ciel.

L'orchestre exécutait la sauteuse: danseurs et danseuses, lancés rapidement autour du carré réservé, tourbillonnaient, se dégageaient, s'accrochaient tour à tour. L'éclat du plaisir étincelait sur les visages; les jeunes filles, assises à côté de leurs mamans, suivaient des yeux chacune des femmes, dont elles critiquaient la taille, la figure ou la toilette. Quelques physionomies grotesques, deux ou trois couples bizarrement assortis, les gaucheries de celui-ci ou les prétentions de celle-là fournissaient des quolibets aux observateurs, tandis que le maintien modeste d'une jeune vierge, l'air dégagé d'un joli garçon, faisaient soupirer plus d'une jeune demoiselle ou battre le cœur de plus d'un écolier.

Partout où le ton primitif et généreux de la famille, noyé dans une sorte de courant général, s'efface par degrés à ce contact, il n'est pas rare cependant de trouver, comme des oasis dans un désert, une foule de papas et de mamans, suivis des leurs, qui s'y mêlent par le fait, et qui s'en séparent complétement par les dispositions de l'esprit et du cœur. Les deux cités dont parle saint Augustin se discernent facilement n'importe où.

Gauthier vivait dans l'atmosphère d'une de ces cités; mais il donnait le bras à l'une des échappées de l'autre, et son imprudence, car c'en est une que de se laisser maîtriser par l'occasion, allait recevoir sa punition immédiate.

Les amis et leurs compagnes firent le tour de la salle. Il ne restait qu'une seule table; ils s'en emparèrent. Clarisse donna son châle à Gauthier qui le plia et le mit sur son chapeau. Virginie dit brusquement à Leroux, qui voulait lui ôter le sien : « Je ne veux pas; j'ai déjà pas si chaud. »

Un vieillard qui était à côté du poële, se méprenant sans doute à la voix masculine, se retourna et dit à Leroux : « Si monsieur a froid, je peux lui céder ma place. — Merci, mon vieux, reprit-elle, c'est moi qui ai froid; mais garde ta place. »

Leroux fit un grand éclat de rire; Gauthier se mordit les lèvres; le vieillard resta stupéfait, et Virginie, sans se déconcerter, frappa sur la table avec son poing, et cria d'un accent plus mâle encore :

« Garçon, du vin à quinze! »

En ce moment, un groupe assez bruyant s'approchait d'eux en circulant dans l'étroite allée formée par le voisinage des tables de droite et de gauche. Une jolie blonde aux yeux petits, mais expressifs, à la taille exiguë, mais parfaitement prise, mise avec simplicité, mais avec goût, se retourna pour examiner à qui pouvait appartenir le timbre qui venait de lui déchirer le timpan... O confusion pour Gauthier! c'était elle! c'était Suzanne!

Suzanne baissa la tête; Gauthier se flatta de n'avoir pas été aperçu. Cependant, en la suivant des yeux, il remarqua qu'elle tournait brusquement la vue de son côté. La grosse maman et le papa la suivaient; un très-joli jeune homme, qui riait beaucoup, lui donnait le bras droit, tandis qu'à sa gauche une grosse brune, très-rieuse aussi, s'impatientait de ne trouver aucune table vide, et se hissait sur la pointe des pieds pour en aviser une dans quelque partie de la salle.

Gauthier fut rappelé à lui par ce mot de mademoiselle Virginie : « Il n'entend donc pas, cet Iroquois?—Non... je pensais... j'étais... » Et pendant qu'il balbutiait, la compatissante Clarisse disait à son amie : « Es-tu d'une humeur aujourd'hui! tu tarabustes tout le monde. — Tiens! pourquoi ne tend-il pas son verre tout de suite, quand je m'égosille à l'appeler Gauthier? — Vous avez prononcé mon nom aussi haut? dit notre amoureux, et il pâlit. — Pardine! quand on veut se faire entendre... Avec cette bouteille à la main, j'avais quasi l'air d'une enseigne. »

Leroux, qui était en verve de gaieté, trouva que tout cela était la plus drôle de chose du monde; Clarisse se pâma; Virginie se tordit les bras; Gauthier seul, l'air courroucé, cramoisi de honte et son verre à la main, les regardait d'un œil enflammé qui semblait annoncer que le terme de sa patience était proche.

Une jeune femme qui occupait la table voisine, dit assez vivement à son mari : « Je ne veux pas rester dans le voisinage de ces... » Une réticence expressive donna la clef de ce qu'elle entendait de reste, et sa pétulance à sortir de place aurait suffi pour compléter la phrase.

Quittant sa banquette, elle heurta le bras de Virginie. Son mari la pria de ne pas occasionner une scène. « Bon! reprit-elle, si leurs amis disaient quelque chose, il y aurait assez de braves gens ici pour les chasser. — Cette canaille! articula Virginie qui avait cessé de rire pour se livrer à un transport de violente colère. — Monsieur, dit le garçon qui débouchait une seconde bouteille, tâchez que ces demoiselles soient moins bruyantes, car je leur ferais faire place nette à la première gaieté dont nos pratiques auraient à se plaindre. »—Bien ça! très-bien! dirent plusieurs personnes, et le brouhaha d'assentiment devint si général que Leroux, sans oser répliquer, se remit à table; mais son air menacant semblait défier les approbateurs de lui adresser la parole; personne n'y songeait.

Gauthier se leva, il prit son chapeau et allait se retirer.

« Ne vas-tu pas faire l'enfant? reprit Leroux; je t'ai engagé vis-à-vis de ces dames, et j'entends que tu restes, ou nous nous fâcherons. »

Gauthier reprit sa place, mais ce ne fut pas la menace de Gauthier qui produisit cette soumission. La jolie blonde, après avoir fait avec ses parents le tour de la salle, repassait pour la seconde fois près de lui : il voulut se dérober à sa vue. La mère Moreau, à l'aspect de la table abandonnée, appela son mari, son fils Alexandre, sa fille et sa nièce, et les installa. La grosse brune se trouva entre Alexandre et le père Moreau; puis Suzanne qui, debout, regardait avec un sourire moqueur le chamarrage indécent de Clarisse et de Virginie, alla, sur l'ordre de sa mère, se mettre dans le fond de la banquette, dos à dos avec Gauthier, qui cherchait par terre quelque chose qu'il n'avait pas laissé tomber.

« Peut-être que je gêne monsieur? lui dit la grosse maman; dame! c'est que je ne suis pas mince, et qu'on est ici, pour ainsi dire, les uns sur les autres; je vas me déranger un instant si vous voulez. »

Un non étouffé fut toute la réponse de Gauthier.

« Est-ce que vous auriez laissé tomber de l'argent, monsieur Gauthier? » dit vivement Clarisse.

Suzanne fit un bond et pâlit; Gauthier releva lentement la tête.

« Prends donc garde! dit la grosse maman : tu auras marché sur la main de monsieur. — Non, madame, répéta Gauthier. — Eh! parbleu! c'est une pratique! reprit la fruitière. Vous voilà donc par ici? c'est comme mars en carême. Moi je suis avec tout mon monde : tenez, voilà mon fils, un joli brin d'homme, je m'en vante! c'est que je tourne ça mieux que la mère de mon mari. Ça a bientôt fini son apprentissage, et dans deux ans la gaillarde que voilà le mènera

à la mairie, et puis après ça par le nez. Il n'y a pas de mal; c'est comme ça que je fais; et je le conseille aux autres, n'est-ce pas notre homme?... Suzanne, saluez donc monsieur; on dirait que vous êtes une petite fille sans éducation... Faut lui pardonner, voyez-vous, monsieur; c'est que, quand je me mets une fois en train d'en défiler, il n'y a plus de place pour personne. J'en demande pardon à votre société. Allons donc, Suzanne, quand je dis quelque chose ! »

Suzanne fit une révérence bien guindée, bien raide, et se remit à sa place.

« Si monsieur voulait, proposait poliment le père Moreau, me faire l'honneur de trinquer avec nous, ainsi que sa société? » Les deux maçons se levèrent d'un commun accord; Alexandre fit comme son père, et l'on trinqua.

En ce moment les musiciens firent entendre un prélude abominablement mélancolique, en remontant à tours de clef les cordes des violons sous le coup traînard de l'archet, jusqu'à ce qu'ils eussent à peu près rattrapé le diapason. Le donneur de cachets cria : « A vos places, messieurs ! prenez vos dames ! » Et une quarantaine de couples, quittant précipitamment leurs tables, s'élancèrent avec joie au milieu du salon. Cette effervescence folâtre fit peu à peu place à plus d'ordre, et la même voix répéta : « Il manque un quatrième au n° 2 ! » Virginie se leva; Leroux se pencha à l'oreille de Gauthier : « Il faut inviter Clarisse, lui dit-il, pour la prochaine contredanse.—Qui veut faire le quatrième au n° 8 ? » dit encore le maître du bal.

Clarisse avait entendu Leroux, elle se leva vivement: Gauthier vit l'instant fatal où sa répugnance céderait à l'ascendant de l'effronterie. Aussitôt, par une hardiesse dont l'amour et le dégoût causèrent le miracle, il saisit la main de Suzanne, et il dit à la mère Moreau avec un aplomb qui pétrifia la jeune fille : « Madame, vous permettez?... » Suzanne s'efforça de dégager sa main, et la joyeuse maman, se levant pour livrer passage, lui répétait gaiement : « Comment donc ! monsieur, mais très-certainement ! La pauvre enfant ! dit-elle en la baisant au front, son frère la faisait danser autrefois; mais depuis qu'il est fiancé tout est à l'envers, elle n'a plus le moindre petit plaisir. »

Clarisse s'était courbée pour nouer les rubans de ses souliers de danse qu'elle avait emportés dans son ridicule. En se relevant elle aperçut Gauthier qui s'était emparé de la main de Suzanne : elle se remit avec dépit à sa place. Madame Moreau faisait un sermon à son mari pour l'empêcher de boire, et Alexandre embrassait les mains de sa fiancée en lui disant *ma petite Fanchette* par-ci, *ma grosse future* par-là. Personne ne semblait disposé à parler à Clarisse; un caporal du 58e de ligne s'approcha, mit la main à son schako, et lui demanda, avec toutes les formes de la galanterie de caserne, de l'accepter pour cavalier; elle répondit avec une ingénuité charmante, se leva, et le caporal disparut avec elle.

Suzanne se plaça de manière que l'orchestre la dérobât aux yeux de ses parents; son danseur en augura fort bien; mais la perfide n'avait en vue que de cacher à sa mère qu'elle ne ferait aucune politesse à M. Gauthier.

Il y avait nécessairement de la jalousie dans cette rancune; mais, au pli de ses lèvres demi-frémissantes, à la majesté de ses paupières baissées dans le but de ne laisser échapper qu'un regard digne et dont Gauthier se sentait accablé jusqu'à terre, le malheureux pouvait épeler tout à son aise une magnifique déclaration de mépris.

« Ma mère est aveugle parce qu'elle est indifférente; et moi je vois clair parce que je ne le suis pas. »

C'est ce que se disait peut-être la jeune fruitière.....

Ils revinrent; Suzanne appuyait à peine l'extrémité du petit doigt sur la main de Gauthier.

« Eh bien ! dit sa mère, tu as l'air triste. — Oui, je suis fatiguée; j'ai une lassitude... je ne danserai plus. »

Leroux arriva avec Virginie : « Où est donc Clarisse? demanda-t-elle. Et Clarisse, rouge comme une cerise, salua le héros, qui s'éloignait, parce que le bruit lointain du tambour qui battait la retraite le rappelait à la caserne. — Eh bien ! qu'est-ce que c'est que cette bêtise-là ? dit Leroux à Gauthier, qui, avec une précipitation colérique, prenait son chapeau pour se retirer; ne vas-tu pas te fâcher parce qu'elle a dansé avec un autre? — Ah ! c'est bien cela qui m'occupe ! dit vivement Gauthier. — Il ne faut pas se mettre martel en tête, dit Virginie; si vous l'aviez fait danser, ca ne serait pas arrivé. — Laissez-moi donc tranquille, insista Gauthier. — C'est plutôt moi qui devrais me fâcher, dit Clarisse. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît? demanda notre Franc-Comtois. — Au moins on dit où on va, insista Leroux. — Eh bien ! je ne suis pas tranquille sur le sort de Bernard, et je vais voir où en est son affaire. — Bon ! s'écria le père Moreau, si ce n'est que cela, je puis vous tranquilliser. C'est ce maçon qui, je crois, a été chassé hier par M. Meunier. — Précisément, dit Leroux. — Eh bien ! continua le père Moreau, il y a deux heures, en passant près de la barrière, j'ai vu l'officier du poste, un ancien, qui a servi sous l'autre... avec moi... dans les cuirassiers... un bon enfant, quoi !... qui faisait sortir votre camarade du violon, en lui recommandant de ne pas retomber dans sa faute, parce qu'il l'enverrait coucher sans rémission à la préfecture. Il y avait là de vos amis, avec lesquels il est rentré chez Dormoy. » C'était le nom d'un cabaretier fort achalandé de La Courtille.

Gauthier se remit à sa place; mais, pour prouver à Suzanne le peu de cas qu'il faisait des femmes avec lesquelles il se trouvait, il tourna le dos à sa table, en dépit des efforts de ses trois persécuteurs, et chauffa l'entretien avec l'intarissable madame Moreau. On exécutait alors une valse, Alexandre et sa brune y brillaient. La mère parla d'eux, elle dit que son fils était imprimeur; Suzanne, questionnée par sa mère, desserra enfin les dents et fit l'éloge de son frère et de sa belle-sœur avec plus de feu qu'elle ne l'eût voulu d'abord; non qu'elle ne pensât point ce qu'elle disait, mais parce qu'elle sentait confusément que Gauthier pouvait la mettre dans la nécessité de lui parler directement. Le maçon comprenait son avantage sur la cruelle; mais il se garda bien d'en user. L'amour sincère est craintif et délicat.

Cependant, quand le maître du bal demanda qui voulait des cachets, il se perdit au beau milieu d'une phrase, et oublia ce qu'il disait et ce qu'on lui avait dit pour adresser craintivement cette parole à la jolie boudeuse :

« Voulez-vous, mademoiselle, que je prenne un cachet? »

Suzanne rougit et n'osa dire non. Gauthier avait l'air si tremblant ! Ah ! l'hypocrite !

Cette fois, Suzanne se décida pour la place la plus éloignée : pauvre petite ! ce n'était plus dans le même système.

« Ah ! mademoiselle, vous me rendez bien malheureux ! — Ah ! Gauthier, que vous m'avez fait du mal ! — Suzanne, je vous jure... — Je vois bien maintenant que vous ne l'aimez pas. — C'est Leroux qui l'a amenée. — Il ne fallait pas le suivre. — Il l'a voulu. — Où est donc le mal de désobéir à M. Leroux? — J'avais la tête un peu prise. — Voilà ce que c'est que de boire... et avec des espèces..... de cette espèce-là. — Je m'en doutais confusément, et je ne voulais pas... — Il ne faut pas aller avec ce M. Leroux. — C'est un bon enfant, il est mon ami. — Des amis comme ceux-là rendent de mauvais services. — Oh ! s'il avait su... ce que... vous savez ! — Vous ne lui avez donc rien dit? — Est-ce que j'ai mal fait? — Au contraire. — Vous ne m'en voulez plus? — Oh ! si fait : hanter les mauvaises gens, c'est presque aimer les mauvaises mœurs. — J'y renoncerai. — Parole d'honneur? — Foi de Gauthier ! — Eh bien ! je vous pardonnerai. — Pourquoi pas tout de suite? — Que vous êtes tour-

mentant ! — Dites-le ! — Ah ! Gauthier !... — Suzanne... — Eh bien ! oui. »

Tout ceci se disait à bâtons rompus, comme vous pensez bien. C'était une torture de couper la phrase par un balancé, et de n'obtenir de réponse qu'après un avant-deux ; mais c'était une liberté prodigieuse à côté de la réserve de tous les jours. Aussi sept contre-danses n'avaient pas rassasié nos amoureux réconciliés, quand la maman et le papa les arrachèrent à la huitième en disant qu'il fallait partir. Suzanne avait dit à Gauthier de perdre Leroux dans la foule. Celui-ci arrivait ; on descendit ensemble. Gauthier, qui voulait étourdiment quitter Leroux et les deux femmes, fut retenu par son ami. Il les invita donc à venir au Grand-Vainqueur, où l'on devait trouver des personnes de connaissance. Gauthier, devenu rusé, fit apporter du vin, le paya, invita Clarisse à danser, fit prendre un cachet à Leroux ; puis, feignant d'aviser, au milieu des gens qui sortaient, un des convives de la bienvenue, après l'avoir appelé trois fois il courut vers la porte comme pour le ramener ; puis il descendit l'escalier quatre à quatre et traversa la grande rue de la Courtille en courant. Chemin faisant, il aperçut Bernard et ses camarades qui sortaient de chez Dormoy, les esquiva, gagna la barrière, et atteignit la famille Moreau près la rue Saint-Maur.

Alexandre céda avec plaisir sa sœur à Gauthier pour débiter à l'aise des folies à Fanchette. Le fruitier chantait des pastorales de régiment qui se ressentaient de ses libations. La mère Moreau, qui gouvernait la démarche de son mari, fut bien fâchée de ne pouvoir décemment causer avec sa pratique ; mais, pour éviter de scandaliser les oreilles de sa fille, elle pria le maçon de prendre un peu l'avance, et les amoureux recommencèrent vingt fois la querelle et la réconciliation à travers les flots joyeux de la multitude qui descendait en chantant, pendant que les cochers, criant gare à chaque instant, lançaient leurs chevaux à bride abattue. Hélas ! la route fut bientôt parcourue ; mais, en se donnant le bonsoir, on se promit de se revoir le lendemain. Gauthier rentra chez lui ; il se coucha et s'endormit bercé par la plus douce espérance.

CHAPITRE VI

LA POSE DU BOUQUET

L'humanité renferme deux humanités : l'une se rend au ciel, l'autre à l'enfer.
(Saint Augustin).

Le jour commençait à projeter sa lumière sur les murs noircis du dortoir des maçons ; il éclairait les visages pâlis par la fatigue et les nombreuses libations de la veille. Leroux, étendant le bras et murmurant : « J'ai soif, » saisit un énorme pot-à-l'eau et le vida d'une seule haleine : « Pouah ! que c'est mauvais... ça ne vaut pas le vin de l'Arc-en-Ciel. »

En disant ces mots, les souvenirs du jour précédent revinrent en foule à sa pensée. « Le voilà donc le gaillard qui me laisse avec deux femmes sur les bras, » reprit-il en regardant Gauthier encore profondément endormi. « Attends, attends, je vais t'apprendre à dormir quand je veille.... »

Et Leroux poussa si rudement son camarade de lit que celui-ci ne se réveilla qu'assez à temps pour ne pas aller se fendre la tête contre le pied du lit de ses voisins.

« Est-ce que tu ne pourrais pas te retourner plus doucement ? balbutia le jeune Franc-Comtois en se frottant les yeux. — Allons, allons, nous dormirons ce soir ; il fait grand jour. — Grand jour !.... » répéta Gauthier.

Il se mit sur son séant ; Leroux fit de même, et, retenant son ami qui allait mettre pied à terre, il entama la conversation suivante :

« Sais-tu bien, mon garçon, que tu n'es pas fort sur l'article de la politesse ? — Bah ! Pourquoi me dis-tu ça ? — Par rapport à ces dames. — Qu'est-ce que c'est que ça, ces dames ? — Parbleu ! la tienne et la mienne. — La mienne ? Je n'y suis pas. — Eh bien, ta passion, pas la dernière, celle d'avant.... Clarisse.... Y es-tu maintenant ? — Laisse-moi donc tranquille. — Tranquille !.... Tu fais encore un drôle de corps ! Est-ce que tu crois que c'est honnête de quitter comme ça une société, surtout quand on est avec des dames ? — Je ne les ai pas été chercher, tes dames. — Non, mais moi je les avais invitées, et une sottise qu'on fait à ma femme, c'est comme si on la faisait à moi-même. — C'est bon, répondit Gauthier avec humeur. Quand on se trouve avec des dames de cette espèce-là, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de les perdre dans la foule. »

Le mot de Suzanne avait porté.

« Ce n'est pas joli ce que tu dis là, ce n'est pas joli du tout ! reprit Leroux du ton d'un professeur de civilité. Du sexe, c'est du sexe, je ne te dis que cela. Il ne faut jamais laisser personne dans l'embarras, et surtout des femmes. — Bah ! on pouvait être certain qu'elles ne rentreraient pas seules. — Vois-tu ça ! surtout si elles avaient rencontré des gaillards comme toi qui courent après la première venue. — Qu'appelles-tu première venue !... »

Ici Gauthier commençait à se sentir animé par la colère : on venait d'offenser Suzanne, de la placer sur la même ligne que Clarisse et Virginie ; il mesurait de l'œil son camarade, qui reprit en riant :

« Eh bien, oui, la première venue. Est-ce que tu voudrais me faire croire que cette jeune fille est ton ancienne connaissance ? »

Cette plaisanterie de bon goût calma notre héros.

« Elle est gentille, la petite, ajouta Leroux, je ne dis pas le contraire ; elle est très-gentille ; mais, vois-tu ? c'est trop de deux dans une seule soirée, surtout quand on a pris un engagement.... — Comment, un engagement ! — Sans doute : Clarisse me l'a dit, tu lui as fait une déclaration. N'y a pas de mal, va ! ça l'arrange... Elle est libre.... Mais il ne faut pas la promener : d'abord c'est malhonnête, et puis ça peut lui faire perdre son temps... »

Gauthier, que ces détails commençaient à indigner, se préparait à répliquer ; mais Leroux continua :

« Tu l'aimes, je le sais. Elle ne demande pas mieux que de faire une connaissance honnête. Aussi, j'ai tout raccommodé en revenant : je lui ai fait entendre que tu avais un petit coup dans la tête. Elle sait ce que c'est : ainsi tu peux être tranquille, elle ne t'en veut pas. — Eh ! je me moque pas mal de ta Clarisse ! Je ne lui ai pas dit un mot. — Si fait. Attends que je me rappelle comment tu lui as tourné cela.... Mademoiselle, depuis que j'ai vu.... Hein ! te souviens-tu ? — Ta Clarisse ne sait ce qu'elle dit. — Ce n'est pas bien non plus cette réponse-là. Il y a des femmes qu'on peut tromper sans que ça les empêche d'être à leur affaire ; mais une personne comme Clarisse, vois-tu ? se jouer d'elle, c'est lui faire du tort. — C'est assez, reprit brusquement Gauthier. — Comme ça, j'irai déjeuner seul ? Cependant c'était bien arrangé, cette partie carrée : un morceau de petit salé et trois litres à douze... Tu aurais eu de l'agrément.... C'est ces dames qui paient.... Une galanterie de leur part. Enfin.... — Je ne mettrai pas les pieds chez elles. — Sans doute, quand on a dansé avec sa fruitière... — Restons-en là. — Encore si elle te faisait crédit, ta fruitière. »

Le réveil étant devenu général, la conversation entre tous les habitants de la chambrée mit fin à l'entretien particulier de Gauthier et de Leroux. Il fut question du bâtiment que l'on venait de terminer. Le bouquet devait être posé le lendemain, et chacun accorda tout d'une voix l'honneur d'orner de fleurs cette maison à celui qui avait si généreusement payé sa bienvenue. Le choix fut spontané et la décision unanime ; Leroux seul fut d'un avis contraire : c'était, suivant lui, le plus ancien ouvrier qui devait poser le

bouquet. La majorité l'emporta ; et l'opposant, n'ayant pu décider Gauthier à le suivre au déjeuner de Clarisse et de Virginie, partit seul en murmurant :

« Ce garçon est mon ami.... c'est vrai ; mais on ne devrait pas le choisir pour être le héros de la fête ; ce n'est pas l'usage que le dernier venu ait tout l'honneur. »

Notre Franc-Comtois se fût bien gardé de refuser. L'espèce d'apparat qu'exigeait cette fête flattait d'autant plus son amour-propre que, du seuil de la fruiterie, on apercevait le faîte du monument. La rencontre de la veille l'avait enhardi ; il pouvait se permettre d'aller dire bonjour à la famille Moreau. En jasant, il glisserait un mot sur la cérémonie du lendemain. Il était fier de pouvoir prouver à la jeune fille la considération dont il jouissait auprès de ses camarades. Il s'habilla, et courut à la rue Mondétour.

Au moment où il arriva, toute la famille entourait une longue table ; du sein d'une énorme soupière s'élevait une légère vapeur d'ognon brûlé.

« Donne une chaise à monsieur, » dit le père Moreau en apercevant Gauthier. Suzanne s'empressa d'en avancer une, et l'on se serra pour faire place au siége du jeune maçon. Lui, debout, saluait tout le monde, s'informait de l'état de santé de chacun ; mais l'intraitable fruitier l'interrompit pour lui dire : « Asseyez-vous donc, nous jaserons à table... Je vous dis de vous asseoir. »

Et Suzanne reprit à son tour : « Mon père vous dit de vous asseoir. » Puis elle rougit un peu, car Gauthier venait de lui adresser un regard bien doux en balbutiant : « J'obéis. »

Le fils Moreau, occupé à jaser avec la grosse rieuse aux yeux noirs, prêtait peu d'attention à ce qui se passait autour de lui, et la mère de Suzanne, toujours active malgré son embonpoint excessif, courait à son comptoir servir une pratique, et revenait dans l'arrière-salle placer un couvert devant le nouveau venu ; puis elle retournait à sa fruiterie, et reparaissait encore près de la table pour verser le bouillon dans les assiettes.

« Allons, avalez ça, garçon, dit-elle à Gauthier en lui offrant une énorme assiettée de soupe. Si vous n'avez rien pris, ça vous soutiendra ; si vous avez déjeuné, ça vous aidera à faire la digestion. Faut pas faire de façons avec nous ; si vous ne trouvez pas la cuisine bonne, vous n'y reviendrez plus ; si notre soupe vous plaît, il y en aura toujours pour vous. »

Il y avait tant de bonhomie, tant de franchise dans l'invitation de la mère Moreau, que Gauthier n'eut pas le courage de refuser. Peut-être aussi n'en eut-il pas la pensée. Il se voyait près de Suzanne ; on venait de lui permettre de la voir tous les jours : il crut n'avoir jamais fait un repas plus délicieux.

« Aimez-vous la soupe bien chaude ?... Nous la mangeons bouillante, lui disait le père Moreau. — Certainement, répondait le jeune homme. » Et il se brûlait le palais et le gosier en avalant une cuillerée, sans oser se plaindre. « Comment la trouvez-vous, ma pratique ? répliquait la mère Moreau en venant placer sa grosse figure près de celle de son convive. — Bien bonne, répondait-il encore, ne se donnant pas le temps ni de reprendre haleine ni de laisser l'angoisse se calmer. — Ah ça ! est-ce que vous êtes comme ces petites bégueules-là ? ripostait le fruitier en montrant Suzanne et Fanchette. Vous ne mettez pas de poivre dans votre soupe ? » Alors le père Moreau s'empara de la poivrière, puis il la passa à son fils, qui la donna enfin à Gauthier, et, celui-ci, pour complaire à tous, saupoudra tellement son bouillon qu'on ne reconnaissait plus ni sa couleur ni celle du pain trempé. « Bien, bien, répétait Moreau, vous êtes un gaillard qui avez la bouche militaire, car je crois que j'aurais peine à avaler un pareil potage ; mais chacun son goût. »

Et à toutes les cuillerées qu'il avalait, l'étourdi Gauthier avait peine à retenir une toux violente. « N'importe ! murmurait-il tout bas ; s'il faut cela pour leur donner bonne opinion de moi, dussé-je en étrangler, je leur plairai, car j'ai besoin de revoir Suzanne. »

Le repas fut joyeux : Gauthier parlait de ses voyages et de ses travaux ; le père Moreau embrouillait les situations géographiques de nos départements en voulant rectifier quelques fautes de topographie échappées au jeune homme, qui s'attachait bien moins à mettre l'ordre dans ses récits qu'à contempler chacun des mouvements de Suzanne. Alexandre prenait les mains de sa future, qui s'en défendait en riant, et lui donnait des tapes assez vigoureusement appliquées, en échange de légères agaceries.

« Bien ça ! disait la mère Moreau. Voilà ce que c'est que de chiffonner une Franc-Comtoise ! nous n'avons pas la main légère chez nous. — Vous êtes de la Franche-Comté ? dit Gauthier avec surprise. — Vraiment oui, reprit la fruitière. Est-ce que vous connaissez quelqu'un de ce pays-là ? — Mais j'y suis né. — Comment, nous sommes compatriotes ! Et quel est votre endroit ? — Lons... — Le-Saulnier ! ajouta précipitamment madame Moreau. Puis elle approcha un siége et vint s'asseoir près de notre héros. — A la boutique ! cria une voix du dehors. — Quelqu'un à la boutique ! » répéta la fruitière en faisant signe à sa fille d'aller servir. Moreau allait couper la parole à sa femme pour dire : « Voyez comme cela se trouve ! »

Celle-ci l'interrompit ; puis, prenant une des mains de Gauthier dans ses épaisses mains, elle continua : « Vous êtes un des Gauthier ! J'en ai beaucoup connu ; j'ai tenu un enfant avec Gauthier-Menu. — C'était mon oncle. — Tenez, voilà une Dubreuil, reprit-elle en montrant Fanchette ; c'est moi qui l'ai fait venir à Paris pour travailler avec ma fille ; vous êtes petits-cousins tous deux. Allons, Fanchette, embrasse donc ton cousin. »

Et Fanchette se leva, elle tendit ses joues pleines et colorées, cérémonie qui ne fut pas excessivement du goût d'Alexandre ; car il tira deux fois le jupon de sa future pour la faire asseoir, avant qu'elle eût reçu la seconde accolade que lui donnait Gauthier d'un air assez embarrassé.

« C'est-y possible ! continua la mère Moreau quand le neveu de son compère eut repris sa place à table, c'est-y possible que vous soyez le fils de ce pauvre Gauthier-le-Grand-Nez ! Hein ! quel brave homme c'était, celui-là ! Oui, c'était la crème des hommes : jamais il n'a dit à sa femme plus haut que son nom ; elle faisait de lui ce qu'elle voulait. Entends-tu ça, toi, Moreau ? Si vous lui ressemblez, vous ferez un bien bon mari. »

Suzanne rentrait au moment où sa mère prononçait ces derniers mots : ces yeux rencontrèrent ceux du maçon, et tous deux sourirent.

« Il faut avouer, dit la mère Moreau, qu'il y a des drôles de rencontres, et que c'est heureux qu'il vous soit venu dans l'idée d'acheter du fromage ici. — C'est vrai ! — Pauvre enfant ! il n'y a plus que vous maintenant de cette chère famille des Gauthier ; les braves gens, ça fait envie au bon Dieu ; il les prend tous. A la grâce du Seigneur ! J'espère, pays, que ma cuisine vaut bien celle de l'auberge : il faut venir manger ici ; vous demeurerez avec Alexandre. N'est-ce pas, mon garçon ? Nous sommes de bons enfants d'abord, des Franc-Comtois enfin. Voyons, dis donc quelque chose, toi, Moreau. Parle donc, Alexandre ; et toi, Fanchette, ne laisse donc pas le pays comme ça sans lui souffler mot ! Ce pauvre pays !... »

En stimulant ainsi tout le monde, elle se gardait bien de leur laisser le temps de prendre la parole. Pour Suzanne, sur un signal de son père, elle avait quitté un moment la table ; puis elle revint, apportant une grande cruche pleine de vin.

« Très-bien, cela, mon homme ! » dit la mère Moreau en voyant arriver ce supplément.

Satisfait de voir que son attention plaisait à sa femme, Moreau s'empressa d'emplir les verres, et chacun trinqua à la santé des cousins, des compères, des

commères; bref, personne de l'arrondissement de Lons-le-Saulnier ne fut oublié, depuis le sonneur de cloches jusqu'au sous-préfet. Suzanne avança gracieusement son verre; Fanchette rit aux éclats de toutes ces reconnaissances; madame Moreau essuya plus d'une fois ses yeux humides de larmes; et Gauthier, tendant les deux bras, donna en même temps une double poignée de main bien expressive au jeune Alexandre et au père de Suzanne.

On pense bien que, dans ces moments d'expansion, les heures passèrent vite. On entendit enfin sonner midi. Il fut convenu que, la semaine suivante, Gauthier quitterait le chambrée et viendrait habiter la maison du père Moreau; enfin on se sépara. Le jeune maçon embrassa la fruitière, il embrassa Fanchette; mais quand il arriva près de Suzanne, il resta un moment interdit devant la joue qu'elle lui tendait, et le baiser fut pris si légèrement qu'à peine les lèvres du jeune homme effleurèrent les joues de la jeune fille.

Ce fut alors surtout que Gauthier répéta avec raison en retournant à l'ouvrage : « J'ai bien fait de monter dans la charrette d'Houberot, et de payer des ognons et du céleri à la jeune fille. C'est une bien bonne femme que madame Moreau !... Mais pourquoi a-t-elle battu cette pauvre petite Suzanne? »

Notre héros, en approchant du chantier, fut étonné de ne voir personne à l'ouvrage, quand il croyait arriver le dernier. Il montait rapidement à l'échelle quand, au dernier échelon, il se trouva nez à nez avec Meunier.

« Je ne croyais pas que vous fissiez le lundi comme les autres. Au moins n'est-ce que la demi-journée; mais c'est déjà trop.— J'ai payé ma bienvenue hier.— Je le sais, Gauthier. Faites en sorte qu'un accident ne devienne pas une habitude. Songez que vous devez perdre encore du temps demain. » Après ces mots, Meunier s'éloigna, et laissa l'ouvrier terminer seul sa journée.

De retour à la chambrée, il trouva tous ses camarades, à l'exception de Leroux. On causait avec feu, comme si l'on eût débattu un plan qui trouvait un aussi grand nombre d'opposants que d'approbateurs. Son arrivée fit trêve à la discussion. Sans attendre Leroux, il se coucha, et s'endormit au bruit sourd du chuchotement de trente voix diverses.

Un ciel sans nuage signala la matinée du lendemain. Les maçons avaient endossé l'habit du dimanche; quant à Leroux, qui n'était pas rentré depuis la veille, il rencontra ses camarades au moment où ils sortaient de la chambrée.

« J'ai fait un fameux déjeuner, dit-il tout bas à Gauthier. — Tant mieux pour toi, répartit brusquement notre héros. » Puis, levant les yeux sur son camarade, il s'aperçut que Leroux avait de notables égratignures sur la joue droite et une forte contusion sous l'œil gauche : « Où diable as-tu attrapé ça? — Chez Virginie... Elle est jalouse, cette fille... parce que j'ai voulu rire avec Clarisse... Oh! mais elle s'en souviendra, car je lui ai donné son affaire aussi. »

Gauthier fronça les sourcils.

« Faut pas croire que nous soyons moins bons amis, continua gaiement Leroux : c'est d'hier soir la correction... et je ne suis pas rentré à la chambrée. Tu vois bien que, quand on sait se faire respecter..... »

Gauthier ne l'écoutait plus; il parlait à droite et à gauche, pour faire diversion à un entretien qui le révoltait.

Ce n'est pas, lecteur, qu'en Franche-Comté même, il ne se trouve comme à Paris, et dans de plus méritoires ménages que celui de M. Leroux, des maris jaloux de leur domination au point de la manifester avec des gestes énergiques. L'histoire aussi, dans les rangs plus élevés, montre, par ses indiscrétions, dont la sagacité de chacun se rend juge, que les petits, qui ne s'élèvent guère en les imitant sous ce rapport, n'ont pas seuls le privilége des mauvaises manières. Ainsi l'infamie dont se vantait Leroux n'avait pas dû étonner Gauthier comme s'il eût été question d'un usage dont il ne soupçonnait pas l'existence; mais il était d'une famille où l'on entendait bien autrement la dignité de l'homme, et dans laquelle le pouvoir marital se faisait sentir seulement par une volonté ferme, sage et raisonnée. L'intérieur du ménage des parents de notre héros n'avait jamais été sous ses yeux le théâtre de ces scènes qui font de la femme la plus misérable des créatures, et de l'homme l'être le plus dégradé.

Il existe en plus grand nombre qu'on ne le pense, dans nos provinces, des familles dont l'intérieur, un peu grave et sévère peut-être, se ressent encore de l'influence des pratiques religieuses; pratiques, naguère encore, raillées et négligées de plus en plus dans la capitale, par la classe ouvrière, mais dont le résultat le plus prochain est de donner un équilibre de décence aux mœurs par l'attachement de ces familles à des habitudes minutieuses de vigilance et de régularité. L'ordre naît de l'ordre; et c'est la fortune même des plus pauvres. Les confréries de secours mutuels, nées dans l'église, depuis 1830, ramèneront le peuple à ces mœurs regrettables, dont un bien-être relatif est le moindre profit, car le bénéfice des mœurs passe nécessairement en première ligne, même en matière de budget domestique. S'il était permis de donner un sens purement naïf aux sacrements de l'Eglise, on trouverait en cela seul la justification du mot qui définit ces sacrements dans le catéchisme comme des signes visibles d'une grâce invisible. Les habitudes, en effet, améliorent ou dégradent la nature.

On était arrivé devant le bâtiment neuf. Le propriétaire, l'architecte, les entrepreneurs et le contremaître mesuraient des yeux cette habitation encore déserte. Chacun d'eux se livrait à des calculs d'intérêt, supputait les quintaux de fer et la dépense du bois dans la charpente; celui-là parlait des revenus, l'autre de la durée, celui-ci de l'entretien; et le point de vue sous lequel un observateur peut considérer une maison nouvelle leur échappait; personne d'entre eux ne la garnissait d'habitants et ne voyait de combien de crimes et de vertus ses murs pourraient être un jour les témoins : tour à tour la misère et la joie venant peupler chaque étage; là une mère, après les douleurs de l'enfantement, souriant aux premiers cris de son nouveau-né, et, quelques mois après peut-être, une malheureuse tombée par sa faute, trompée par son complice, seule, sans secours, dévorerait, à la même place, ses horribles souffrances, et étoufferait les vagissements de son enfant pour cacher son déshonneur; d'année en année, recevant de nouveaux hôtes, cette habitation, comme toutes celles qu'on élève, sera le théâtre de morts affreuses, de naissances attendues avec joie ou avec inquiétude; l'abondance y doit habiter en même temps que la faim; plus d'un criminel, découvert par la justice, en sortira pour aller recevoir le châtiment qu'il aura mérité; mais aussi, tour à tour l'amour embellira la mansarde et le premier étage; il pénétrera jusque dans la loge du portier; de nouvelles épouses, heureuses du sacrifice de leur liberté, viendront y déposer, avec un trouble plein de charmes, le bouquet virginal dont leurs mères avec orgueil les avaient parées le matin. Chacune de ces ruches est un petit abrégé du monde.

Les passants se sont arrêtés au moment où les maçons arrivaient près du bâtiment neuf. Depuis que la mère Moreau a reconnu un pays dans sa nouvelle pratique, elle ne parle plus que de Gauthier; aussi, sa tendresse pour lui est si forte qu'elle est sortie de sa boutique pour venir se mêler à la foule.

« Tu viendras avec moi, a-t-elle dit à Suzanne; mais on ne peut laisser la fruiterie à l'abandon; et le père Moreau est allé porter une falourde au dehors.— Vous ne serez pas longtemps, papa, » a dit la jeune fille, forcée de laisser partir sa mère; et pensive, elle est restée sur le seuil de la boutique, les regards fixés sur la maison neuve, et cherchant à ne pas perdre de vue l'aimable Franc-Comtois au moment où il doit venir

attacher son bouquet sur la plus haute des cheminées.

Gauthier avait posé le pied sur le dernier échelon, il allait parvenir sur l'échafaudage, quand un des compagnons, à qui Leroux se plaignait pour la vingtième fois de l'injuste faveur qu'on avait faite au nouveau venu, poussa un cri d'effroi. Bernard, l'ouvrier chassé, le repoussa en l'appelant imbécile, se mit devant lui et le regarda d'un œil qui le fit pâlir ; la plupart des maçons firent le même mouvement. Le compagnon, tremblant, alla s'asseoir sur une pierre et se cacha la tête dans les mains ; quant à Bernard, il dit gaiement : « A-t-on vu un pareil lourdeau ! il m'écrasait le pied. »

Cependant le plancher mobile sur lequel Gauthier venait de marcher paraissait avoir fléchi sous ses pas.

« Ce n'est guère solide ! disait la mère Moreau. — — Il me semble que les cordages cèdent, répétait un de ses voisins. — Eh ! mon Dieu ! voilà le nœud qui se détache ! murmurait un troisième individu. — Morbleu ! c'est vrai ! cria Leroux ; ne va pas plus haut !...» Cent voix, auxquelles se mêla celle du contre-maître et des compagnons, répétèrent : « Descendez ! descendez vite !... » Notre héros, plein de hardiesse, atteint déjà le haut d'une troisième échelle : elle tournoie ; il croit se rattrapper et ne peut. Un cri terrible retentit ; et, de l'effroyable hauteur, mesurant l'espace, Gauthier, sous lequel se fait un vide au milieu des assistants, tombe sur le pavé de la rue. (Voir *gravure* page 25.)

Suzanne a entendu le terrible cri ; elle voit au loin les passants se diriger en foule vers le point d'où il est parti ; les fenêtres des maisons voisines se garnissent de curieux, et chacun d'eux semble porter ses regards vers la terre. La jeune fruitière n'a point encore vu les rubans flotter sur la cheminée : un tremblement s'empare de tout son corps. Le père Moreau n'est pas rentré, mais qu'importe ! elle ne réfléchit pas, franchit la distance, perce la foule, arrive près de Gauthier, et bientôt ses deux mains tremblantes soulèvent délicatement la tête du pauvre garçon, qui semble ne plus devoir ni la regarder ni l'entendre.

Comme les grandes douleurs donnent souvent à ceux qui les éprouvent l'apparence d'une fausse tranquillité, pas une larme, pas un soupir n'échappent à Suzanne ; mais elle ne voit que lui, ne pense qu'à lui. Qu'importe le sang qui souille cette tête et la défigure ! ce sang n'est-il pas le sang de Gauthier ?...

« Mon pauvre pays ! » disait en sanglotant la mère Moreau, et elle tournait autour du Franc-Comtois. Le contre-maître, la main sur le cœur du jeune homme, cherchait à en surprendre les battements, tandis que Leroux, un verre d'eau-de-vie à la main, criait : — «Laissez-moi donc passer, puisque personne ne donne rien à mon camarade ! — Maman, dit d'un ton résolu la jeune fille, il faut le faire transporter chez nous, et bien vite encore ! Et tous les assistants, groupés en cercle et se hissant sur les pieds, s'entredisaient les uns à propos des autres : — Ces imbéciles, qui regardent ce malheureux, ne feraient-ils pas mieux de s'en aller s'ils ne peuvent rien pour le soulager ? »

Suzanne réitéra deux fois la proposition de faire emporter Gauthier dans leur maison.

« Fais ce que tu voudras, ma fille, répliquait en pleurant toujours la grosse maman. — Venez, venez, messieurs ! suivez-moi, portez-le ! ce n'est qu'à deux pas ; il sera bien chez nous, disait la courageuse enfant. — Soit, répondit Meunier ; et tandis qu'il aidait Leroux à porter le jeune maçon, dont la poitrine commençait à se soulever péniblement, Suzanne essayait de raffermir sa marche. — Vous êtes une bonne fille, mademoiselle, disait Leroux ; je vous en serai reconnaissant toute ma vie ! C'est mon camarade, c'est mon ami !... »

Et, comme si son malheureux compagnon eût pu l'entendre, il s'écriait :

« Mon pauvre Gauthier ! Va, sois tranquille, Leroux aura soin de toi... »

Il y avait tant de vérité dans la douleur de cet homme grossier que tous ceux qui l'entendaient ne pouvaient s'empêcher d'en être émus.

Quand on fut chez la fruitière, on plaça le mourant sur un lit ; et tandis que Suzanne, rassemblant un reste de forces, aidait sa mère dans les secours que celle-ci donnait au blessé, Leroux avait pris le contre-maître à part :

« Je suis un bambocheur, monsieur Meunier, lui disait-il ; mais, si j'ai eu le malheur d'aimer la bouteille, au moins je ne faisais de tort qu'à moi. Aujourd'hui, en buvant trop, je ferais du tort à ce pauvre garçon : j'entends que vous m'aidiez à me sevrer pendant sa maladie ; sur quinze jours de travail il y en aura huit pour Gauthier. »

Ce n'était pas par ostentation qu'il parlait haut, il n'avait pas le désir de faire admirer sa générosité ; mais il était fortement ému, et il s'exprimait avec chaleur. Cependant Suzanne l'avait entendu, et tout bas elle se disait : « Comme chacun l'aime !... Allons, monsieur Leroux n'a pas mauvais cœur. Ce n'est pas un bon sujet, mais c'est un brave homme ! »

Il n'existe pas de créature tellement abandonnée du ciel qu'elle n'ait ses moments dont l'influence devient contagieuse.

Comment refuser d'aimer les gens affectionnés à ceux que nous aimons ?

Le médecin est arrivé ; il a pansé le tête du malheureux Franc-Comtois : on ne peut rien dire sur son état ; s'il réchappe des suites de cette chute, sa maladie sera longue.

« N'importe ! dit Suzanne ; nous le soignerons. »

Mais le père Moreau, qui pensait mûrement, prend la parole et propose de faire transporter le malade à l'Hôtel-Dieu.

Là sont les meilleurs médecins, des salles disposées pour que l'on n'entende aucun mauvais bruit, tout un ensemble de précautions officieuses qui ne se trouvent pas dans l'entresol d'une petite boutique.

L'autorité de Moreau l'emporte. C'est celle de la raison, ce n'est pas celle de l'amour.

« A l'Hôtel-Dieu ! murmura douloureusement la jeune fille. Puis elle vint se placer dans le comptoir, couvrit sa tête de ses mains pour donner un libre cours à ses larmes. — Nous l'irons voir souvent. — Nous aurons une permission de tous les jours, répétait-on autour du lit de Gauthier. On est allé chercher la civière à la mairie. Bientôt le maçon, placé sur un matelas, est porté au bureau central ; et le père Moreau, qui n'a pu s'éloigner sans entendre dix fois la recommandation de sa femme de veiller sur le pays, d'écrire le nom de la salle et le numéro du lit, part enfin pour accompagner le blessé. »

Suzanne aurait bien voulu le suivre ; mais, épuisée par les efforts qu'elle avait faits pour retenir ses larmes, elle n'avait même plus la force nécessaire pour demander à sa mère la permission de ne pas quitter encore celui qu'elle n'espérait plus revoir.

CHAPITRE VII

LEROUX

Tout meurtrier doit être puni de mort.
(PUFFENDORF.)

Frivoles habitants de Paris, arrêtez-vous un instant sous le porche de la cathédrale ; contemplez cette place qui rappelle tant d'époques historiques. Pour combien de révolutions éphémères ces mille et une fenêtres, qui sont comme autant de loges d'un magnifique théâtre, ne furent-elles point pavoisées de drapeaux, ces rues sablées, ces façades resplendissantes d'illuminations ! De cette enceinte religieuse vous entendîtes, pour le vainqueur du Trocadéro, chanter par les mêmes voix le *Te Deum* qu'on entonna vingt-ans

auparavant pour le vainqueur d'Austerlitz. Vos cavalcades étaient-elles moins nombreuses, votre zèle moins pur, votre curiosité moins naïve et moins ardente, quand Napoléon brisa les faisceaux consulaires pour saisir la couronne, que lorsque la coalition brisa l'épée impériale pour nous rendre les rejetons d'une monarchie de quatorze siècles? Que de grands noms! que de grandes choses! Là, les temps passés et les temps à venir se donnent un commun rendez-vous devant la Religion, puissance immobile qui salue toutes les gloires, les bénit, et leur parle surtout de l'éternité. Si l'histoire ne ressuscitait ces gloires dans la pensée, si le ciel n'était ouvert à l'espérance, ne pourrait-on pas dire de temps à autre, aux partis renversés, aux partis qui s'élèvent: Il ne vous reste de ces jours de délire, d'enthousiasme, que cette espèce de fantasmagorie mentale qui succède à l'illusion d'un rêve. De brillants tableaux ont disparu, d'autres leur succèderont. Tout s'évanouit dans cette longue procession du genre humain sur la terre ; tout! sauf la religion et la douleur. Regardez au coin de cette rue, près de cette fontaine, ce bâtiment nouvellement restauré : c'est le dépôt central de l'administration des hospices. Fidèles à leur poste, la misère et la mort viennent ici se montrer tous les jours, et donner un démenti solennel à tant de systèmes qui leurrèrent tour à tour la classe populaire d'une amélioration dans sa destinée. Dans ce monde borné, la vie est courte et les hommes s'ignorent entre eux, malgré les rêves de perfectibilité dont ils se bercent. Si le paradis devait être sur la terre, nous l'y trouverions à demeure depuis plus de six mille ans.

Une porte assez étroite, élevée au-dessus du sol par deux degrés de pierre, ouvre sur une longue salle. Autour du mur, mal récrépi, règne un banc de chêne. Le milieu de cette vaste enceinte est occupé par quelques civières, sur lesquelles on place les moribonds. C'est là qu'on vint déposer le jeune maçon, en attendant que le médecin-administrateur eût consenti à l'examiner et à délivrer le billet d'admission dans un des hôpitaux de notre capitale.

Leroux, inquiet sur l'efficacité des secours que son camarade avait reçus, allait tourner le bouton de la porte qui conduit aux bureaux intérieurs. Il excitait Meunier et Moreau à le suivre, quand une cinquantaine de squelettes, qui parurent se réveiller sous leurs linceuls, s'écrièrent avec des voix cassées et discordantes : « Chacun son tour ; halte-là ! vous n'entrerez qu'après moi ! Prenez votre rang ! à la queue les derniers venus ! »

Ces lamentables échantillons de l'humaine infirmité se pressaient sur le banc ; tous se regardaient d'un œil faux et jaloux ; tous se disaient : « Vous ne serez pas admis ! il n'y a plus de lit ! revenez demain ! » Et, lorsqu'un de nouveaux venus paraissait être dans un état désespéré, on eût dit qu'ils enviaient des maux qui devaient lui assurer la préférence. Cette salle offrait la réunion de bien des souffrances réelles ; mais il y en avait aussi de simulées. La paresse surtout, lèpre morale qui enfante la mendicité, accourait, avide de ravir au malheureux mutilé par des accidents ou épuisé par de laborieuses veilles le lit qu'il réclamait de la charité publique.

Trois fois le cabinet de l'administrateur a été ouvert, et trois fois Leroux, empressé de voir son camarade remis entre des mains habiles, s'est avancé vers la porte ; mais toujours il a été arrêté par les nombreux aspirants qui répétaient en passant devant lui : « C'est mon tour ! » Gauthier commençait à rouvrir les yeux ; il ne parlait pas, mais, portant une de ses mains à sa tête, il indiquait le siége du mal. Meunier, penché vers lui et un doigt sur la bouche, semblait lui dire : « Ne craignez rien, mais taisez-vous. » Le père Moreau, au pied de la civière, faisait tous les efforts pour paraître sourire au blessé, et lui disait : « Ça ne sera rien, pays ; nous aurons soin de vous. On va vous faire un billet d'hôpital. Nous irons tous vous voir. Ma femme vous portera la soupe, hein ! et quand la bourgeoise ne pourra pas venir, eh bien, nous enverrons Suzanne ! »

Pendant l'allocution, le jeune homme avait tourné péniblement la tête, comme pour céder à un besoin de s'assoupir. Au nom de l'aimable fille, il voulut faire un mouvement pour regarder Moreau ; mais une vive angoisse le força de reprendre sa position et lui arracha un cri douloureux.

« Morbleu ! vous fatiguez ce jeune homme! » murmura Meunier.

Le fruitier s'assit à l'un des bouts de la civière et se tut.

Toujours attentif, Leroux a saisi le moment où le dernier admis dans le cabinet tourne le bouton pour sortir : il glisse la tête dans l'intérieur, et, sans tenir compte des efforts que l'on fait derrière lui pour l'arracher à son poste, le corps penché, le cou tendu, une jambe en mouvement pour éloigner ceux qui le harcèlent, et tenant fortement la porte entrebâillée, il crie à haute voix : « Excusez, Monsieur l'administrateur, mais il y a là mon camarade, un joli garçon, qui vient de tomber d'un troisième étage : si vous ne l'expédiez pas sur-le-champ, le pauvre diable n'en réchappera pas! Si vous êtes un brave homme, vous allez l'envoyer de suite à l'Hôtel-Dieu. — Un moment, répliquait-on. — Ça ne pourrait pas se faire tout de suite? Si c'était pour moi, je ne vous presserais pas tant ; mais Gauthier est un si bon sujet ! — Allons, faites entrer. — Vivat ! » cria Leroux ; et, quelques minutes après, le billet d'admission était signé ; les porteurs avaient monté les degrés qui conduisent dans l'intérieur de l'Hôtel-Dieu, et Meunier, Leroux et Moreau étaient autour d'un lit, attendant que le chirurgien de garde eût levé le premier appareil.

Chargé d'administrer les secours au nouveau venu, l'élève interne, averti par les sœurs, est arrivé près du lit de Gauthier ; il a détaché les bandes qui entourent la plaie ; il interroge l'état du malade, calcule les résultats de l'accident, et, après un examen dont la durée a cruellement inquiété les amis de notre héros, le disciple des Dupuytren et des Boyer ordonne qu'on ferme les rideaux ; puis, répondant aux questions de Meunier et de Leroux, il croit pouvoir les rassurer : « Le coup a été terrible, quelques heures plus tard tous les efforts de l'art n'auraient pu sauver le blessé ; mais on peut espérer, surtout si l'on évite de le faire parler. — Nous reviendrons le voir et nous ne lui dirons rien, reprit Leroux. — Bien certainement, ajouta Moreau. D'abord, moi je n'ai rien à lui conter. Ma femme fera cuire un morceau, je l'apporterai au pays et tout sera dit. — Il faut qu'il observe une diète absolue, dit l'élève en s'éloignant. — C'est ça ! murmura Leroux ; voilà comme ils sont tous, ces médecins : la diète ! comme ça soutient un malade ! — Elle peut être nécessaire, répondit Meunier, et je serais d'avis qu'on fût huit jours sans revenir ici. — Morbleu ! je ne saurais pas si mon camarade est mort ou vivant. »

Un infirmier passait en ce moment près des interlocuteurs.

« Mon ami, dit Meunier en glissant un papier dont la forme trahissait autre chose qu'une adresse, le jeune homme qui est dans ce lit est notre ami : voilà mon nom et ma demeure ; s'il y a du mieux dans son état, venez ou envoyez chez moi, vos peines ne seront par perdues ; si le malheur voulait... eh bien ! faites-moi prévenir de même ; je vous le recommande. »

L'infirmier lui promit d'être exact, et tous partirent après avoir pris l'engagement de ne revenir voir le blessé que dans le courant de la semaine suivante.

Bien que la sagesse eût dicté cette décision, madame Moreau et sa fille n'y purent voir que de l'indifférence.

« Si ç'avait été moi, disait la grosse fruitière, j'aurais demandé aujourd'hui même une permission pour le voir tous les jours, ce pauvre pays ; mais les hommes, c'est si dur ! — Je te dis qu'ils n'ont pas voulu, répé-

tait le père Moreau. — Fallait dire comme eux, papa, et suivre votre volonté, balbutiait la jeune fille en pleurant. — Suivre ma volonté ! Par exemple, n'allez-vous pas me dicter des lois, à présent? Les autres ont voulu autrement, et j'ai trouvé qu'ils avaient raison. Je suis peut-être bien le maître de mes actions. — Allons, va scier une falourde pour la pratique du troisième, dit la bonne femme en le poussant par les épaules. »

Moreau, sans répliquer, ôta sa veste et son chapeau; il ouvrit le chevalet et fit crier la scie.

« Sois tranquille : nous irons demander une permission, dit la bonne maman à sa fille quand son mari fut sorti. — Bientôt, n'est-ce pas, dites, ma mère? — Après-demain au plus tard, mon enfant; mais chut! — Oh ! ne craignez rien, je n'en parlerai pas. »

Puis la journée se termina en conversation avec les voisins qui venaient tour à tour s'informer de la gravité de la blessure et de la manière dont Gauthier avait franchi trois étages. Suzanne n'eut garde de souper; elle monta dans sa petite chambre pour y pleurer en liberté; et, comme le jour commençait à paraître, la pauvre enfant essuyait ses yeux pour la mille et unième fois en se disant : « Si ce pauvre Gauthier ne devait plus revenir ici !... »

Depuis l'instant où notre héros fit cette chute, qui, de faible et timide, rendit une jeune fille de seize ans forte et courageuse; depuis ce malheureux événement qui mit au jour la tendresse grossière de Leroux pour son camarade de lit, nous avons laissé Bernard et les maçons effrayés, mais non surpris du succès de leur crime. Les questions se succédaient autour d'eux. Après avoir brutalement répondu aux plus intrépides questionneurs : « Qu'est-ce que cela vous fait? » Bernard donna le signal du départ, et, sans dire un mot, tous les maçons se mirent en marche jusqu'au premier cabaret.

« Faut avouer que la chose a bien réussi. — Chut ! — Il n'en réchappera pas. — Taisez-vous donc ! — Du moins, il y en a pour longtemps. — Silence ! — Voilà ce que c'est que de ne pas éveiller les amis ! — Prenez donc garde ! — Ça lui apprendra à faire perdre le pain à un homme ! — Faites donc attention ! Si on nous écoutait !... »

Tels furent les premiers mots que se dirent à voix basse les compagnons lorsqu'ils se virent à table. Bientôt un chuchotement sourd succéda à cette conversation. Il semblait qu'il y eût parmi les convives de la peur, des remords, car les uns regardaient avec inquiétude les individus qui allaient et venaient devant le comptoir du marchand de vin, tandis que les autres, la tête baissée, l'œil sombre et la voix mal assurée, répondaient à peine, et laissaient toujours plein le verre placé devant eux. Bernard et quelques autres riaient du gros rire de la stupidité maligne quand elle est satisfaite du succès d'une noire méchanceté.

L'inquiétude, la crainte et cette singulière gaieté régnaient encore dans la salle du cabaret quand Leroux tomba comme la foudre au milieu des buveurs.

« Un verre ! crièrent-ils tous en même temps. — Pas de verre ! répondit Leroux d'une voix terrible au garçon qui s'empressait de poser le cristal à côtes sur un des bouts de la table. — Allons, laisse-le, puisqu'il y est, dit l'ami de Gauthier en fronçant le sourcil; aussi bien, j'ai chaud. Il versa dans son verre et but d'un trait sans trinquer, malgré l'empressement des maçons à observer un cérémonial auquel Leroux manquait pour la première fois.

« Gauthier est à l'Hôtel-Dieu, dit-il en posant son verre sur la table, et si rudement que tous les verres s'entrechoquèrent; il y est pour avoir posé le bouquet sur la nouvelle bâtisse. C'est vous qui l'avez envoyé là... Oui, morbleu ! c'est vous ! Quand je me suis plaint qu'on me faisait un passe-droit, personne n'a voulu m'écouter : ce n'était pas moi que vous jalousiez; ce n'était pas pour moi que vous aviez détaché la corde qui tenait l'échelle... Allons, taisez-vous ! vous n'êtes tous qu'un tas d'assassins ! »

Ici, de violents murmures éclatèrent.

« Silence ! dit Leroux en grinçant des dents. Je ne viens pas pour vous dénoncer : votre emprisonnement ne guérirait pas le pauvre diable. Il en réchappera peut-être... Mais, s'il n'en réchappe pas, reprit-il avec fureur, s'il n'en doit pas réchapper, il faudra que tous... oui... tous, vous la sautiez aussi ! ou bien... c'est qu'alors vous m'aurez donné mon affaire ! Jusque-là je n'en demande qu'un, mais il me le faut ! Que celui qui a donné cette belle idée aux autres se nomme : je vous le répète, cela se passera entre nous sans bruit. Je veux seulement m'assurer s'il sait aussi bien défendre sa vie que l'ôter aux autres... Eh bien ! y a-t-il parmi vous un assez hardi gaillard pour me dire : C'est moi ! »

Et, tout en parlant ainsi, il promenait des regards effrayants sur les buveurs.

« Faut-il, reprit Leroux d'une voix étouffée par la colère, que je crie tout haut : Lequel ici a préparé la chute de Gauthier? où est son assassin? Ne me forcez pas à faire du bruit. Le corps de garde est proche, et si vous avez oublié le chemin de la Grève, je pourrais vous le rappeler malgré moi ! Allons ! qu'est-ce qui se lève ici. Je perds patience !... Est-ce toi qui veux venir? ajouta-t-il en secouant avec force le maçon qui se trouvait près de lui. Vous êtes tous du complot : il faut que quelqu'un me réponde, ou je frappe sur tous. »

Et il avait levé son bras robuste sur le compagnon, qu'il tenait fortement par le collet de sa veste. La rumeur augmentait parmi les autres : on voulait se jeter sur Leroux, et, comme celui qui paraissait devoir être l'objet de sa fureur faisait un mouvement pour se débarrasser de ses mains, Leroux, trompé sur ses véritables intentions, fit un effort, l'enleva de terre, puis murmura :

« A la bonne heure ! je t'estime, toi ! »

Et il l'entraîna hors de la salle.

Les maçons, effrayés de la position difficile où se trouvait leur camarade, voulurent se précipiter sur les pas de Leroux; mais quand, sur le seuil du cabaret, il regarda en arrière, ses traits, déjà si caractéristiques, étaient empreints d'une telle fureur, qu'ils s'arrêtèrent et parurent se consulter des yeux avant d'oser faire le premier pas vers un homme si résolu. Enfin l'amour-propre les fit rougir d'avoir hésité : ils s'élancèrent dans la rue... Elle était déserte.

Toutes les recherches des compagnons furent vaines. De retour à la chambrée, ils aperçurent Leroux, seul, nu jusqu'à la ceinture, couvert d'un caleçon, occupé à tremper dans un baquet une chemise en lambeaux tachée de boue et de sang. Chacun d'eux frémit. Le vainqueur, impassible, ne changea pas de position à leur arrivée; seulement, il se tournait vers les nouveaux venus en leur lançant des regards bien significatifs chaque fois que ceux-ci chuchotaient un peu trop haut, ou lorsqu'ils semblaient vouloir lui demander compte de leur camarade.

La police, aussitôt instruite de la chute du jeune Franc-Comtois, ne fut pas sans prendre des informations sur ce funeste événement : on fit comparaître Meunier et tous les compagnons; mais on reconnut que l'imprudence seule avait pu occasionner le malheur dont l'ami de Leroux était victime, et les choses en restèrent là.

Quand nous disons que tous les compagnons comparurent, nous sommes dans l'erreur : un d'eux manquait à l'appel; mais on savait qu'à la suite d'une querelle dont il se garda bien de faire connaître le motif, il avait été si fort maltraité que ceux qui le rencontrèrent gisant au coin d'une rue le firent transporter dans le plus prochain hôpital.

C'était aussi à l'Hôtel-Dieu et juste en face du lit de sa victime que, le lendemain de son crime, un des assassins de Gauthier expirait des suites de ses blessures.

Quelques jours après, Bernard, sous prétexte de partir pour son pays, paya ce qu'il devait à la logeuse, et on ne le revit plus.

CHAPITRE VIII

LA SALLE SAINT-PAUL

Un bienfait est une chaîne délicate qui lie notre cœur. (ABBADIE).

L'après-demain tant désiré par Suzanne était enfin arrivé. Vingt fois déjà, depuis le déjeuner, la jeune fille avait fait observer qu'on devait aller le matin même chercher la permission. — A midi, répondait la mère.

Onze heures sonnaient à peine que, laissant son ouvrage, Suzanne força Fanchette d'abandonner le sien pour monter dans la petite chambre du premier. La fiancée d'Alexandre laçait le corset de la jeune fruitière, tandis que celle-ci, placée devant un petit miroir, arrangeait les boucles de ses cheveux sous les tuyaux de tulles de son bonnet de mousseline brodée.

« Suis-je bien ? » demandait-elle à sa compagne; puis elle donnait un nouveau degré de perfection à sa coiffure.

Sa cousine ne pouvait s'empêcher de sourire en réfléchissant à cet instinct de coquetterie qui dirige toutes les jeunes filles, même lorsqu'il s'agit d'aller visiter un pauvre malade gisant sur le grabat d'un hôpital.

« Maman ne sera jamais prête ! — Il n'est pas encore midi, Suzanne. — Si fait ; je crois que notre coucou retarde. — Comme tu es impatiente ! — Est-ce que tu ne me répètes pas cent fois tous les soirs : Neuf heures ne sonnent pas ; il doit être neuf heures ; Alexandre devrait être ici. — Eh bien ?... — Eh bien ! Alexandre n'est pas malade, lui ! vous n'êtes pas trois jours sans le voir ; vous n'avez pas à craindre sa mort ! — Mais Alexandre est mon futur, tandis que M. Gauthier... — M. Gauthier, reprit Suzanne en rougissant, c'est... — C'est un étranger pour toi. — Un étranger ! Du tout, mademoiselle : Gauthier est votre cousin, c'est un pays à maman. »

Et, comme si elle avait cru nécessaire de bien appuyer sur cette dernière phrase, elle répéta :

« Il m'est bien permis de m'intéresser au pays de maman ; et c'est mal de votre part de vous moquer ainsi de ma sensibilité pour une personne de votre famille. »

Fanchette ne répondit que par un sourire. La porte s'ouvrit ; madame Moreau entra en criant :

« Il y a du mieux ! il y a beaucoup de mieux ! Leroux est en bas, M. Meunier l'envoie. — Vraiment ! » reprit Suzanne.

Et sans écouter sa mère, elle jeta un fichu sur son cou ; puis, oubliant qu'elle n'avait pour vêtement qu'un léger jupon blanc et son corset, elle descendit précipitamment les quinze marches qui conduisaient à la boutique.

Moins agile, sa mère, faisant résonner ses galoches, descendait en murmurant :

« Elle est folle, cette enfant-là ! »

Et Fanchette la suivait en cherchant à modérer l'expression bruyante de sa gaieté. Bientôt tous se trouvèrent réunis dans l'arrière-salle ; car, au moment où la mère Moreau arrivait à la suite de sa fille, le fruitier, passant sa tête au-dessus de la trappe de la cave, montait des rafraîchissements pour le nouveau venu.

C'était la préoccupation du fruitier, qui trouvait son compte à la politesse.

Vingt fois il fallut que l'envoyé de Meunier répondît aux questions dont l'accablaient tour à tour et la mère et la fille.

Le papa Moreau, les deux coudes appuyés sur la table et la tête entre les deux mains, se contentait de répéter avec Leroux :

« Chute terrible !... Le trépan... Oui, la diète... du repos. — Il en reviendra, il en reviendra ! » s'écrièrent ensemble les deux femmes.

Ce ne fut pas sans un vif chagrin que Suzanne apprit que Meunier avait conseillé de ne point encore aller visiter le Franc-Comtois. On devait recevoir tous les jours de ses nouvelles, mais il fallait lui éviter la moindre surprise : sa tête était si faible ! Pendant la première et la seconde nuit, il avait été dans le délire ; le calme seul pouvait lui rendre la santé : on dut se soumettre. Leroux emporta les remerciements de la famille. Suzanne remonta dans sa chambre ; elle ôta son corset, noua négligemment un mouchoir sur sa tête, puis elle se remit à son travail, essuyant à la dérobée quelques larmes qui venaient de temps en temps rouler dans ses yeux.

Fidèle à sa promesse, Leroux venait chaque jour informer la famille Moreau de la santé de Gauthier. Meunier, sensible à l'intérêt qu'inspirait ce jeune homme à ces bonnes gens, les visitait avec une assiduité très-marquée. Il s'entretenait souvent avec Suzanne ; et quand la jeune fille, les yeux baissés, le visage couvert d'une pudique rougeur, expliquait au contre-maître l'effet que produisit sur elle le cri qui retentit lors de la chute de Gauthier ; quand elle peignait le serrement de cœur qu'elle ressentit au moment où elle souleva de ses tremblantes mains la tête du malheureux jeune homme, Meunier, dont les regards étaient occupés à surprendre le moindre mouvement des lèvres de Suzanne, avançait une main pour saisir celle de la jeune fruitière, puis répétait à demi-voix : « Bonne fille !... quel cœur ! » Alors il étouffait un soupir ; et, comme s'il eût cherché à éloigner une idée qui revenait sans cesse, il passait la main sur son front, et tournait la tête pour interroger la mère Moreau ou pour répondre à une question qu'il savait bien ne pas lui avoir été adressée.

On était au jeudi : c'était le dimanche seulement que Suzanne et sa mère devaient aller voir Gauthier pour la première fois. Madame Moreau ayant rappelé à sa fille que ce jour était celui de la fête de sa marraine, Suzanne partit de bonne heure avec le bouquet de rigueur et le biscuit de Savoie. Elle revenait chez ses parents lorsque, frappée d'une idée subite, elle se dit : « Si on me trompait ! » Et la voilà courant sur les quais, dans les rues, ne tenant aucun compte des avertissements donnés par les cochers, qui tirent à eux la bride afin de ne pas écraser la téméraire enfant ; elle passe sous la tête des chevaux, franchit les ruisseaux, heurte les passants, reçoit vingt coups de coude, et ne s'arrête, hors d'haleine, que sur les degrés du vestibule de l'Hôtel-Dieu.

Suivant l'indication qu'elle a reçue d'un des infirmiers, Suzanne est enfin arrivée à la porte de la salle Saint-Paul. Elle se prépare à l'ouvrir, mais un mouvement involontaire la fait reculer : « Que vais-je faire ? se dit-elle... Si ma mère apprend... Venir sans le lui dire... Me cacher comme si je faisais du mal !... Oh ! c'est mal faire aussi... M. Gauthier ne le lui dira pas ; mais... elle le saura peut-être par un autre... »

Pauvre enfant ! elle sent que la rougeur de son front, l'embarras de son langage trahiront son secret ; car la jeune fille sait qu'elle aime Gauthier.

Elle tient toujours la porte, l'entr'ouvre quelquefois, avec l'espérance d'apercevoir le lit du malade. Elle va prendre le parti qui lui semble le plus sage, quand une voix rauque lui dit brusquement : « Entrez ou sortez. »

Suzanne tourne la tête, et aperçoit deux porteurs qui se disposent à entrer dans la salle avec une civière sur laquelle un blessé est étendu.

« Place ! place ! » répète-t-on de tous côtés.

Poussée par les infirmiers, elle a franchi le seuil de la porte ; elle est dans la salle Saint-Paul.

La triste demeure de Gauthier est composée de deux salles dont la réunion forme le coude. La longueur de

la première partie est parallèle au cours de la Seine, et l'autre s'avance jusque sur l'eau par une ligne transversale. Des arcades s'abaissent de tous côtés sur d'énormes piliers en pierre, et de longues fenêtres, à gauche, éclairent trois rangs de lits de fer. Des tringles du même métal soutiennent des ciels-de-lit d'où tombent des rideaux blancs. Il règne dans ces lieux une chaleur tempérée, réglée par le médecin et maintenue au même degré par le thermomètre. Les tuyaux de cuivre de l'énorme poële en briques, après avoir circulé dans la longue galerie, vont promener la chaleur dans les salles voisines. Tout, dans ce lieu, annonce l'ordre, le calme, la paix, et l'habillement des saintes filles de service ajoute au recueillement religieux dont on ne peut se défendre en pénétrant dans cette enceinte.

Les yeux de Suzanne se sont fixés sur le numéro *trente*.

A l'hôpital, l'homme n'a plus de nom; c'est un numéro. Que de noms, que d'amertumes, dont ces numéros dérouleraient la liste!...

Il est là, se dit-elle. Le rideau placé au pied du lit lui dérobe Gauthier. Elle n'ose avancer, elle ne demande pas à lui parler : l'entrevoir un moment, c'est tout ce qu'elle désire. Longeant avec précaution la rangée de lits opposée, elle incline légèrement la tête et désire apercevoir Gauthier, mais elle tremble d'en être aperçue. Le saisissement s'empare de son corps; ses lèvres semblent vouloir articuler quelques mots : la pauvre enfant est sans voix.

Cependant Suzanne a vu Gauthier : sa pâleur n'a plus rien d'effrayant; ses yeux brillent d'un assez doux éclat. A demi-levé sur son séant, il paraît écouter attentivement une femme nonchalamment accoudée sur le bord de son lit. Un coup d'œil suffit pour que la jeune fille reconnaisse cette femme : c'est Clarisse, c'est l'amie de cette Virginie dont la voix mâle et les discours immodestes lui inspirèrent tant de dégoût. Non, se dit tout bas Suzanne, non, je n'approcherai pas... Je l'ai vu... il n'y a plus de danger... c'est tout ce que je voulais savoir. Et, recueillant ses forces, elle allait sortir, quand la porte s'ouvrit et la plaça en face d'Alexandre.

« C'est toi, Suzanne! — Oh! n'en dis rien, mon frère! — On le saura, car voilà M. Meunier et Leroux qui montent. — Mon Dieu! que je vais être grondée! — Pour avoir eu bon cœur? Cela ne serait pas juste. — Je n'ai rien dit à maman; et quand elle apprendra... — Ecoute; tout peut s'arranger : je t'ai forcée de venir avec moi; je suis le plus fort, j'ai pris ton bras, et nous voilà. Tu vois bien que c'est tout naturel. — Mon bon petit Alexandre!... — Allons, viens. »

Et voilà qu'aussitôt le jeune Moreau s'empare du bras de sa sœur et l'entraîne vers le lit de Gauthier.

On essaierait en vain de peindre la surprise et la joie que ressentit le malade à l'aspect de la petite fruitière; il avait appris par Meunier ce qu'il devait à ses secours. Clarisse adressa quelques mots de politesse à Suzanne; mais celle-ci n'y répondit pas : le cri que Gauthier avait poussé en l'apercevant, l'expression de plaisir qui brillait dans ses yeux avaient complétement absorbé son attention. Il étendit ses bras : poussée par son frère, Suzanne présenta une de ses joues au Franc-Comtois, qui lui dit en l'embrassant :

« Je suis aise de vous voir! Dès que j'ai pu songer à quelqu'un, c'est à vous seule que j'ai songé. — Cela va bien? » répétèrent en même temps deux voix inconnues; c'étaient celles de Meunier et de Leroux qui arrivaient ensemble. Bientôt les rideaux furent ouverts, et le lit du convalescent se trouva entouré d'amis.

Tenant une des mains de Suzanne, répondant aux marques d'amitié que lui donnait Alexandre, Gauthier oubliait que le repos et le silence lui étaient recommandés. Meunier, le plus inexorable des visiteurs, fit remarquer que le visage du compagnon s'animait singulièrement.

« Il faut nous taire, dit le contre-maître, et laisser ce jeu ne homme en repos; nous reviendrons dimanche. »

Suzann e murmurait contre ce prompt départ; même elle avait balbutié : « Déjà! » quand une sœur de charité vint rappeler Gauthier à l'ordonnance en lui indiquant du doigt le pot d'étain placé sur la planchette au-dessus de sa tête. Clarisse s'en était emparée; le verre était déjà près des lèvres de Gauthier : rouge de dépit, et d'une voix tremblante, Suzanne dit tout bas à la sœur :

« Voyez comme elle s'y prend mal! — C'est juste, ma sœur, répond la sainte fille. Puis, prenant le gobelet des mains de Clarisse, elle se met en devoir, à la grande satisfaction de la jalouse enfant, de s'acquitter de son pieux ministère.

« Allons, reposez-vous, » dit-elle à Gauthier. Et son œil doux, s'arrêtant tour à tour sur chacun des assistants, sembla dire : Il est temps de vous retirer.

« Partons, dit Meunier; nous reviendrons dimanche. — Elle y sera encore? murmura Suzanne à l'oreille de Gauthier en lui indiquant Clarisse. — Je ne verrai que vous! répliqua tout bas le malade. »

Sur la place du Parvis, Leroux et celle que Suzanne ne regardait jamais qu'en fronçant le sourcil, après l'échange de quelques saluts de pure forme, se dirigèrent d'un côté; Meunier, Alexandre et sa sœur reprirent le chemin de la rue Mondétour. Suzanne, bien rassurée par la promesse de son frère, écoutait avec intérêt les discours du contre-maître : il ne parlait que de Gauthier.

« Il est bien, mais très-bien aujourd'hui. — Vous trouvez, monsieur Meunier? — Après une si terrible chute!... — Ne parlez plus de cela, monsieur Meunier; cela fait frémir! — Il était radieux de nous voir. — Il a tant souffert! — Nous lui laisserons faire une bonne convalescence. — Il restera donc longtemps dans cet hôpital, monsieur Meunier? — Non pas; j'ai un parent à Chaillot : il sera parfaitement chez lui. Nous irons le voir; ce sera une véritable partie de plaisir; j'ai déjà pris mes arrangements. — Comme vous avez bon cœur! — L'exemple que vous donnez est si doux à suivre! car vous êtes une bien douce créature, Suzanne! — Dame! c'est si naturel de s'intéresser à ceux qui souffrent! — La fortune serait heureusement placée dans vos mains. — Je ne demande pas à devenir riche. — Je le crois, aimable fille, mais vous méritez d'être heureuse... »

Suzanne soupira...

« Oh! oui, vous le serez, » ajouta Meunier avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire.

Aussi s'arrêta-t-il tout déconcerté. Heureusement il n'était pas en butte aux regards des curieux. Il parlait à voix basse, et Alexandre avait accéléré le pas pour prévenir ses parents.

Le père Moreau gronda bien un peu en voyant Suzanne; peut-être le fit-il exprès; car sa femme, sans y mettre de malice, prenait volontiers le contre-pied de ses bouderies. La bonne mère lui coupa la parole pour demander des nouvelles du blessé. Dieu sait si l'on entra dans les menus détails! Moreau triomphait d'avoir été si bien inspiré; il trinquait avec Alexandre pour les médecins, les infirmiers, les sœurs de l'hôpital; il n'oubliait personne. Le dimanche suivant, on alla en famille à l'Hôtel-Dieu. Au retour, Alexandre prit le bras de Fanchette, Moreau marchait à côté de sa femme, Suzanne avait accepté Meunier pour cavalier. La jeune fille se plaisait avec le contre-maître : il lui expliquait ses projets pour le rétablissement de Gauthier : encore quelques jours, et le malade devait entrer en convalescence; tout était préparé à Chaillot pour le recevoir. Meunier faisait quelques sacrifices d'argent; mais il y mettait tant de bonté que Suzanne s'arrêtait quelquefois pour l'écouter; puis elle le regardait avec reconnaissance et lui disait naïvement :

« Je ne vous croyais pas si bon enfant. — Il ne faut jamais, mademoiselle Suzanne, juger le cœur d'un

homme sur les traits de son visage. — C'est bien vrai, monsieur Meunier. — Oui, car je suis bien laid, n'est-ce pas ? — Je ne m'en aperçois point. — J'ai l'air si sévère ! — Pas dans ce moment. — Si tous mes ouvriers ressemblaient à Gauthier, je n'aurais pas pris l'habitude de parler si brusquement. — Vous la perdez quand il s'agit de s'occuper d'une bonne action. — Savez-vous bien, excellente fille, que vos éloges pourraient me donner de l'orgueil ? — L'estime des honnêtes gens produit toujours cet effet-là. — J'ai donc votre estime ? répondit Meunier en s'animant par degrés. — Qui pourrait vous refuser la sienne ? »

Le contre-maître était au comble de la joie, et, bien que la gaieté de Fanchette et d'Alexandre interrompît parfois sa conversation, il n'éprouvait aucun mouvement d'humeur, car Suzanne ne demandait pas mieux que de renouer un entretien qui l'intéressait vivement.

Les visites de Meunier chez la famille Moreau se renouvelaient plus fréquemment. Enfin le malade sortit de l'Hôtel-Dieu. Ce fut un véritable jour de fête que celui où Leroux le ramena dans la rue Mondétour ; la mère Moreau oubliait de répondre à ses pratiques pour causer avec son compatriote, et l'accablait à force de soins. La résurrection et le retour de Gauthier faisaient événement dans le voisinage ; aussi la boutique ne désemplissait-elle pas de curieux, et Suzanne se laissait aller à la joie la plus franche, comme si l'intérêt que l'on portait au jeune Franc-Comtois eût rejailli sur elle. L'aimable fille en était étourdie, enivrée, comme dans un jour de fête on s'enivre du chant, des cloches, des parfums de l'encens. Cependant Meunier arriva : il fit monter le convalescent dans sa carriole ; et l'on convint que, le dimanche suivant, on irait chercher Gauthier à Chaillot pour faire avec lui une promenade jusqu'au Calvaire, si ses forces le lui permettaient et si le temps était beau.

« Encore six jours, encore cinq ! » répétait chaque soir Suzanne. Enfin elle venait de dire : « C'est pour demain ! » Meunier n'avait pas manqué de venir passer une seule soirée chez la famille Moreau. Ce soir-là il avait pris à part le fruitier, et, après une conversation assez longue, ils étaient rentrés tous deux rayonnants de plaisir. Le père Moreau semblait lui parler plus familièrement, et le contre-maître, qu'on avait vu rarement sourire, riait de bon cœur aux agaceries de Fanchette. Il aidait Suzanne à mettre le couvert, et quand il se trouvait seul avec Moreau, il lui disait à voix basse :

« Ne dites rien à votre femme ; demain je lui en parlerai moi-même, et j'espère... — Parbleu ! vous avez ma parole, et ce serait bien le diable si la bourgeoise... »

L'arrivée des enfants ou de la mère mit fin à la conversation ; on soupa en famille. L'heure du départ étant sonnée, pour la première fois Meunier embrassa les trois femmes, et, contre son ordinaire, Moreau reconduisit le contre-maître.

Alexandre fermait la boutique, Fanchette venait de monter dans sa chambre ; Suzanne et madame Moreau étaient seuls dans l'arrière-salle, occupées à ranger le couvert.

« Partirons-nous de bonne heure demain, maman ?

— Aussitôt que M. Meunier sera ici, mon enfant.

— Je suis bien sûre qu'il ne se fera pas attendre.

— Je le crois aussi pressé que nous de voir Gauthier.

— Oui, c'est un bien brave homme que ce M. Meunier !

— Le pays a eu du bonheur de trouver un pareil maître en arrivant.

— Dame ! il est si bon aussi, le cousin de Fanchette !

— C'est vrai que ça paraît être un charmant garçon.

— Ah ! si vous saviez comme il a bon cœur !.... »

Ici Suzanne rougit : elle venait d'en trop dire. Bien que madame Moreau fût une bonne femme sans malice, elle était mère, et cet instinct ingénieux de la sollicitude maternelle lui fit pressentir un mystère. Elle jeta un regard sur Suzanne, la vit baisser les yeux, et mille souvenirs vinrent en foule exciter son inquiétude. Comme il arrive souvent, elle passa de l'aveuglement au soupçon ; déjà ses sourcils se fronçaient. La jeune enfant, sans oser regarder sa mère, courut se jeter dans ses bras : « Ne m'en veux pas, maman, si je t'ai caché quelque chose. — Caché quelque chose ! reprit la mère avec trouble : serait-il possible ? — Eh bien, oui, maman. — Malheureuse fille ! — Mais il ne le sait pas ; ah ! jamais je ne le lui aurais dit. — Mais contemoi donc cela, mon enfant, » reprit d'une voix plus douce la bonne mère tout à coup rassurée.

Et voilà la pauvre Suzanne répétant mille fois à sa mère que Gauthier ignore combien elle l'aime ; et, pour justifier le sentiment qu'elle éprouve, elle raconte à madame Moreau sa première entrevue avec le Franc-Comtois. Ce n'est pas sans rire, ce n'est pas sans larmes, ce n'est pas surtout sans se jeter cent fois sur le cou de sa mère qu'elle raconte les moindres minuties de cet épisode. Toutes ont leur caractère, leur intérêt ; dans la bouche d'un tel historien, comment en échapperait-il une seule ? La brave femme écoute en riant le récit de la bonne action de son compatriote ; mais, si les ognons et le céleri excitent son hilarité, elle ne peut sans attendrissement se représenter le jeune amoureux s'embarrassant du quart d'un énorme fromage pour éviter un chagrin à Suzanne.

« C'est un honnête homme, c'est un bon cœur, ça doit faire un excellent mari, » dit-elle à demi-voix.

Suzanne sourit à son tour et se garda bien de contredire sa mère.

« T'aime-t-il ?

— Je crois que oui.

— Il ne te l'a pas dit ?

— Est-ce que cela ne se devine pas, maman ?

— C'est juste.... Mais chut ! voilà ton père. »

Madame Moreau baisa sa fille au front, et l'on se donna le bonsoir.

Cependant, une heure après, on voyait briller une clarté à travers les rideaux rouges placés devant la croisée de l'arrière-salle que, depuis longtemps, la mère Moreau habitait seule.

CHAPITRE IX

LE CALVAIRE

> Pour confier son bonheur à l'amour, il ne faut pas connaître l'homme et sa destinée. (De Laclos.)

Suzanne, en s'éveillant, courut à la fenêtre : elle poussa le volet de sapin qui s'ouvrait sur la cour, et se pencha pour apercevoir l'état du ciel. Cet examen n'était pas facile à faire : une cour de huit pieds carrés, flanquée sur les quatre faces de sept étages réguliers, offrait une longue vue très-incommode et souvent fort trompeuse pour la personne qui, du rez-de-chaussée, voulait deviner le sort du temps de toute la journée sur une fraction si peu considérable du firmament.

Hélas ! il pleuvait, Suzanne pleura.

Elle revint, se jeta sur son lit, piétina comme un enfant ; et elle fit bien, parce que cela soulage.

Et en piétinant elle s'écria : « Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

La maman Moreau entrait sans bruit dans la chambre en ce moment. Elle tenait sur son poing le beau bonnet à dentelles et rubans roses, comme un chasseur tient son faucon ; sur son bras gauche était le léger barége bleu, la robe blanche sans plis, le bas blanc et la colerette de mousseline raide, empesée, transpa-

rente; un papier entr'ouvert laissait apercevoir de petits souliers noirs de prunelle.

Et Suzanne en piétinant s'écriait : « Mon Dieu ! que je suis malheureuse ! »

Pauvre mère ! vous veillez pour que l'ingrate fille soit brillante, pour qu'elle resplendisse aux yeux d'un étranger de tout l'éclat que vous aimez à lui voir ; vous cherchez à être complice de ses victoires sur le cœur de celui qui doit vous l'arracher. Ces sacrifices d'un modeste trésor amassé à la sueur de votre front, vous en tient-elle compte ? Vous arrivez, vous croyez qu'elle pense à vous, qu'elle prémédite une caresse, un mot affectueux, seule, mais si douce récompense que vous attendez. Entrez maintenant : elle pleure, elle se désole, elle est malheureuse... il tombe du brouillard...

Les mamans ne s'habituent point à cela, et elles ont tort, car elles en ont fait autant. La grosse madame Moreau jeta tout ce qu'elle tenait sur la petite commode de noyer, et se laissa tomber sur une chaise en pleurant à chaudes larmes. Suzanne l'entendit, se retourna, et le mot de *cruelle enfant !* proféré avec des sanglots, lui révéla le mystère de ce chagrin subit. Et vite de courir, de se cacher dans le sein maternel, d'enlacer ses bras autour de l'excellente femme en se jetant entre ses genoux, et de baiser ses mains en répétant : « Ne m'en veux pas, bonne mère ! pardonne à ta pauvre fille ! regarde-moi ; je n'ai pas voulu te faire de la peine. »



Elle disait vrai ; car une fille ne voit pas de prime-abord le dessous de cartes du mariage.

Quitter ses parents, accepter à son tour des responsabilités inconnues, prendre sa part du fardeau des père et mère qui, jusqu'alors, ont été les protecteurs de nos sérénités d'enfants...

Que de choses graves ! et qu'on ne voit pas !

La mère Moreau se rappela qu'elle avait été tout aussi naïve : elle s'en fit un reproche, et pardonna vite à Suzanne.

Elle sépara machinalement les cheveux de sa fille, la baisa au front, et prit plaisir à la considérer.

« Je croyais te trouver endormie, disait la mère. — Vous avez pensé à votre fille ? disait Suzanne. — Regarde, » ajoutait la maman en lui désignant la commode. Et, à chaque nouvelle surprise, Suzanne l'embrassait ; et la mère Moreau souriait d'abord doucement, puis de toute sa joie. Enfin il y avait de l'orgueil, de l'exaltation, du délire dans son contentement lorsque Suzanne, muette de surprise, vit passer à son cou la chaîne de jaseron et le cœur d'or que M. Moreau avait donnés à sa mère le jour de leurs fiançailles.

Enfin on procéda à la toilette ; et, quoique Suzanne fit bien des folies et que sa mère l'embrassât souvent, la parure était complète lorsque six heures sonnèrent.

« Ah ça ! êtes-vous folles ? » dit le père Moreau en ouvrant brusquement la porte. « Déjà habillée, et la

1863. — De Soye et Bouchet, impr., r. de Seine, 36. — Paris.

boutique n'est pas ouverte! Qu'est-ce que ça veut dire? Commencez par ôter vite ces chiffons-là, mademoiselle. Vous savez bien que nous sommes aux ordres de la pratique jusqu'à dix heures. — C'est bon, c'est bon, on sait cela, dit la mère Moreau en nouant les rosettes des souliers de prunelle pendant que Suzanne, le pied sur une chaise devant sa mère agenouillée, achevait d'arranger sa coiffure à la faveur d'un petit miroir de 25 sous, qui pendait au bouton de la croisée. — Et on n'en bouge pas plus, dit le père. — Comme vous dites, reprit sa femme. — Comme j'ai raison de le dire, insista-t-il. Entendez-vous, mademoiselle? — Mais a-t-on vu cette rage! dit la mère Moreau. Ma fille va sortir avec Alexandre; ils vont aller chercher Fanchette, et moi je resterai. Avez-vous à dire autre chose? »

Et elle le poussa par les épaules, ouvrit la boutique, étala sa marchandise, mit tout en ordre en un clin d'œil, pendant que le père Moreau disait en allant prendre chez l'épicier voisin son confortatif matinal :

« Ce M. Meunier fera peut-être la grimace quand il verra une jeune fille si coquette; mais il a du tact, cet homme. Il s'imagine peut-être que ma femme me mène, et il m'a fait jurer de ne rien dire. C'est son affaire maintenant. »

Pour peu que le lecteur ait de complaisance, et il faut bien qu'il en mette en nous lisant, il supposera qu'il est dix heures, et que deux jeunes filles, escortées d'un jeune élégant, traversent le quinconce des Champs-Elysées pour couper à angle droit vis-à-vis l'estaminet Beaulieu; il suivra des yeux nos deux voyageuses; il les devancera même s'il veut savoir au juste quelle expression donnent à deux charmants visages l'espoir et le bonheur; mais, à la Grande-Rue de Chaillot, il fera bien de rebrousser chemin; car Alexandre n'est pas un homme à filer doux s'il surprend un regard qui fasse rougir Fanchette ou qui rende Suzanne confuse. Ce que nous en disons, c'est pour prévenir les disputes.

Au même instant une carriole arrivait dans le cloître Saint-Jacques-l'Hôpital; le maître, après avoir flatté et attaché par la bride à un anneau scellé dans le mur son cheval bas-normand, frappa deux coups à une porte dont le seuil offrait des vestiges de paille; un chien aboya, et bientôt une voix forte cria : « Veux-tu te taire, maudit animal! » Une traverse de fer glissa et l'on ouvrit. « Bonjour, monsieur Moreau. — Bonjour, monsieur Meunier. — Votre femme est-elle prête? — Elle n'en finit jamais. — Ah!..... Et votre fille? — Oh! c'est fini depuis longtemps. — Tant mieux. — Mais elle a pris l'avance avec son frère et sa belle-sœur. — Déjà! — Que voulez-vous? ils ont dit qu'ils partiraient à pied, et ma femme veut tout ce que mes enfants veulent. — Votre femme est une excellente femme. — Vous voulez dire une excellente mère. — Ces qualités marchent ensemble. — Je vous crois jusqu'à certain point dans l'erreur. — Lui avez-vous dit quelque chose? — Dieu m'en garde! car ce serait le moyen de faire de quelque chose rien du tout. — En ce cas, le départ de votre fille m'arrange. — C'est juste : nous serons plus à notre aise dans votre carriole. — Je veux dire que nous pourrons jaser librement. — Sans doute, si ma femme nous en laisse la liberté. »

Le père Moreau était un brave homme dans toute la force du mot, mais il n'avait qu'une idée dans la tête : il ne savait que contrôler ce que faisait sa femme, en lui obéissant. Cette attitude passive dans son ménage était chez lui un reste d'habitude militaire, d'où le titre de *grognard*, qui se donnait surtout à la garde impériale, comme on sait. Dans les discussions conjugales il ne se faisait pas un mérite d'avoir le dernier, et il disait à ce sujet, avec une sorte d'insouciance joviale, que la mitraille des paroles de sa femme faisait toujours taire son artillerie.

Enfin madame Moreau parut, portant le modeste bonnet rond, le faux tour de cheveux, les cinq-quarts ponceau, la robe d'indienne et les bas à côtes.

A l'aide d'une chaise, et à tour de bras, Moreau parvint à hisser sa grosse femme dans la carriole. Il ferma la boutique, monta le dernier, puis se campa sur le siége du fond. Le contre-maître donna un coup de fouet : le cheval hennit, la voiture se mit en marche; et bientôt disparut à leurs yeux la porte de la maison, puis la rue, puis l'arrondissement, puis Paris même; car ils eurent bientôt atteint l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile, monument si longtemps inachevé d'une gloire impérissable.

M. Meunier avait prudemment laissé déborder le fleuve de paroles où se noyait habituellement l'éloquence de madame Moreau. Quand le lit du torrent fut à sec, ou peu s'en-faut, comme on va le voir, il résolut de sonder le terrain, et il s'aventura, le miel sur les lèvres et la prudence dans la bouche.

« J'ai quarante-deux ans, madame. — Et moi aussi, monsieur Meunier. — On ne vous les donnerait pas. — Et vous paraissez bien les avoir. — C'est vrai; je crains aussi que ce ne soit un obstacle au désir que j'ai formé. — En vérité, je ne comprends pas cela; mais je ne suis pas obligée de tout comprendre. — Veuillez m'entendre, s'il vous plaît. — De tout mon cœur. — J'ai quelque fortune. — Ça ne nuit pas. — Ma probité me garantit la confiance des gens qui m'ont employé. — La probité est un trésor, monsieur; cela vaut mieux que des rentes... et, ma foi, les rentes sont fort bonnes aussi. — Je crois qu'une femme serait heureuse avec moi. — Pardine! je le suis bien, moi, avec mon homme, qui est un imbécile; à plus forte raison... — La vie laborieuse que j'ai menée depuis mon veuvage m'avait persuadé qu'une femme n'était plus nécessaire à mon bonheur. — Eh bien! c'était une sottise... Pardonnez le mot, mais je suis franche. — Le travail me préservait de mauvaises mœurs. — Il vous rendait un bon service, monsieur Meunier. — Mais le cœur a parlé. — Oh! je serais curieuse de savoir ce qu'il vous a dit. — Il y a trois semaines. — C'est tout nouveau, comme ça? — Je n'ai pu résister à la gentillesse unie à un bon cœur. — Je le crois bien! Je n'ai apporté que cela à mon mari. — J'ai donc réuni toute ma fortune, et, me voyant à la tête de trente mille francs... — C'est beau cela! dit Moreau qui ouvrait la bouche pour la première fois. — Examinant, continua Meunier, les probabilités de ma clientèle et de mes espérances raisonnables, ce fonds peut être doublé dans deux ans. — Soixante mille francs! murmura Moreau. — Sous ce rapport, je puis hasarder une demande honnête; qu'en pensez-vous, madame? — Que c'est un joli denier. Mais où voulez-vous en venir? — Croyez-vous qu'une mère soit contente d'offrir une dot pareille à sa fille? — Ah! monsieur, j'aurais cent mille écus que je les donnerais à la mienne! — Alors, madame, daignez offrir ce portefeuille à Suzanne; il renferme sa dot si vous le voulez... si elle y consent. »

La grosse maman resta muette. Elle regarda M. Meunier, jeta un coup d'œil sur le portefeuille en maroquin rouge, et, la bouche ouverte, les bras pendants, elle devint pâle, puis rouge, puis violette.

« C'est bien de l'honneur pour nous! dit le père Moreau. Le bonheur de notre fille nous fait un devoir d'accepter; et quant à moi... si ma femme veut... car enfin. — Ecoutez, monsieur Meunier, interrompit la fruitière en prenant une voix grave et qui domina tout, jusqu'aux murmures habituels du fruitier; vous savez que cela ne dépend pas tout à fait de nous; et vous avez trop de bons sentiments, n'est-ce pas, pour exiger que nous engagions Suzanne sans sa volonté? La tête des Franc-Comtoises est d'une trempe d'acier. Il faut qu'une femme dise oui la première, c'est la coutume; jamais nous ne contrarierons sa volonté là-dessus. Nous pouvons refuser à ses vœux, à ses prières, à ses larmes; mais en certaines occasions seulement, dont, certes, il n'est pas question ici. Mais il faut au moins que son accord nous seconde, lorsque nous pre-

nons l'initiative. Les parents qui font autrement répondent devant le bon Dieu des larmes de leur fille. Reprenez votre portefeuille, et attendons. — J'étais certain de votre réponse, madame; et je crois que si le cœur de Suzanne est libre, comme cela m'est démontré, mon caractère justifiera son choix. Je l'aimerai d'une amitié vive; elle aura de l'estime pour moi. Cela vaut mieux que l'amour et dure plus longtemps. J'attendrai donc. »

Et le pavé résonna d'une manière sourde : on était sur le pont de Neuilly.

La carriole s'arrêta près d'une auberge; on descendit. Meunier alla commander le dîner.

Pendant ce temps, Gauthier et Suzanne, Alexandre et Fanchette, après avoir couru dans le bois de Boulogne, avaient passé le bac à Surêne, puis s'étaient mêlés aux joyeux pèlerins qui allaient voir la Passion de Notre-Seigneur comme on se rend à une partie de plaisir. Suzanne fit ses prières devant la Vierge, elle brûla quelques menus cierges, fit l'aumône à tous les pauvres, acheta un chapelet qui avait touché quelque relique, et pria Notre-Seigneur de bénir ses amours.

Ainsi, ne rêvant partout que de leurs préoccupations personnelles et s'y renfermant comme dans une cellule exclusive, les hommes ne se jettent aux pieds du Dieu du monde que pour qu'il bénisse leurs rêves, que pour qu'il couronne leur ambition; chacun ne veut voir en lui qu'un complice. La prière, en effet, n'est et ne peut être qu'un moyen pour faire fléchir Dieu. Au milieu des terribles nécessités de la guerre, le prêtre découvre-t-il l'hostie sainte et déploie-t-il l'appareil religieux au sein des camps : le soldat, offrant à la bénédiction ses drapeaux, implore la mort de son ennemi; des paroles de piété du pontife, on passe au pillage, au sac, à l'incendie d'une cité. Mais nous voudrions bien savoir comment il pourrait en être autrement? Dans le sillon tracé par la vie, toutes les générations se répètent.

Suzanne n'avait pensé qu'à l'amour : la religion lui fit penser au mariage. Le mariage! c'est un mot qui rend bien grave une petite amoureuse bien folle : l'imagination va, va, elle court le galop. On aura des enfants : alors, passe-t-il un petit garçon : on lui parle, on le fait jaser, on lui paie un croquet, on le baise, et cela fait rêver. On mariera un jour ses enfants : oh! bien sûr, on écoutera leur inclination, c'est le devoir des bons parents. Voyez un peu le sophisme! C'est Suzanne qui dit cela; car le penser et le dire c'est tout un; et la petite fruitière n'a pourtant pas lu Condillac. Elle raisonne avec l'outrecuidance d'un philosophe; elle en remontrerait presque à sa mère.

Enfin on arriva à l'auberge fixée pour le rendez-vous. Gauthier fut reçu à bras ouverts par M. Meunier; madame Moreau l'embrassa de tout son cœur et regarda tendrement sa fille.

La maman prit Suzanne à l'écart et lui dit :

« Aimerais-tu mieux Gauthier s'il avait trente mille francs et quarante deux ans? — J'aime mieux qu'il n'ait pas un sou et vingt-deux ans, » répondit en riant Suzanne.

En cet instant, Moreau cria :

« A table! »

Le dîner se ressentit de la situation d'esprit de chacun. Meunier tint le dé de la conversation; on parla particulièrement de l'activité probable des travaux dans la saison qui allait s'ouvrir; et, comme il est dit que le parfait accord ne peut arriver à la fois dans l'ensemble des professions diverses, Alexandre, tout à l'heure si folâtre avec Fanchette, développa les raisons qu'il avait de craindre que l'imprimerie ne reçut bientôt un échec assez considérable. « Peut-être, disait-il, faudra-t-il s'expatrier pour cultiver cette branche d'industrie. La mère Moreau tenait une des mains de Suzanne, et toutes deux, étrangères aux idées politiques que Meunier faisait valoir pour rassurer le jeune typographe, s'entre-regardaient avec inquiétude. Quant au père Moreau, qui avait fait les guerres d'Italie, il se mêlait à la discussion à tort et à travers, en disant que le petit Caporal n'était pas mort, et qu'il viendrait ramener son fils un de ces quatre matins; qu'alors tout irait bien; qu'il n'y avait qu'à attendre. Son instinct de vieux soldat le rendait prophète. Sur ces espèces de rocs, on peut fonder bien des choses. Dieu sait ce que Moreau disait du régime parlementaire, tout en faisant de l'opposition à sa femme, qui, pour son propre compte, voyait un reflet des temps de la grande armée sur le visage basané de son mari; ce dernier s'animait sous ce regard. Il devenait éloquent; beaucoup trop, peut-être; et, à chaque période, il faisait disparaître un verre de vin. Gauthier échangeait avec Suzanne des regards significatifs, et la pauvre enfant, radieuse de le voir tout à fait rétabli, mais pensive depuis qu'elle avait fait sa prière à la bonne Vierge, souriait, puis baissait les yeux, et frappait doucement sur le bras de sa cousine, attentive aux paroles d'Alexandre, pour lui faire signe de s'échapper avec elle dans le jardin.

Enfin, l'horloge ayant sonné cinq heures, Meunier s'arracha du sein de la petite réunion. Le temps avait coulé vite pour chacun. Il appela la mère Moreau dans l'embrasure d'une croisée, lui dit quelques mots à voix basse, puis salua les deux cousines, qui tendirent à ses baisers leurs joues fraîches et vermeilles, et les hommes le reconduisirent à sa carriole.

Meunier prit Gauthier à part un instant :

« Mon ami, vous avez de l'argent sans doute, puisque vous ne m'en demandez pas? — J'ai vu Leroux hier, dit Gauthier en baissant les yeux; mais j'attends six cents francs qu'on doit m'envoyer du pays. Je me rappelle vos conseils : aussi je vais reprendre les travaux et quitter la chambrée. — Pouvez-vous me dire où vous comptez loger? — Alexandre m'a invité à partager sa chambre. — Bien! très-bien! ce sont de braves gens, que ces Moreau, et je suis bien aise que vous soyez de la famille. Nous nous reverrons. »

Il salua cordialement ses braves amis, leur donna la main, excita son bidet bas-normand, et la carriole reprit la route de Paris.

Le soleil s'abaissait rapidement à l'horizon; le ciel était pur, et un vent frais se jouait à travers les premières feuilles des arbres. Rien n'était séduisant et délicieux comme le charme de cette belle soirée. Suzanne, dont mille émotions douces précipitaient les palpitations du cœur, se trouvait trop à l'étroit dans le vaste rez-de-chaussée de l'auberge : elle se mit à la fenêtre, et jeta les yeux sur la Seine et sur les îlots dont elle est parsemée dans son cours.

Deux jeunes gens cheminaient lentement sur la pelouse, à trente pas de la fenêtre, les bras affectueusement entrelacés autour du cou. L'un gesticulait avec feu, l'autre écoutait avec attention. Ils revenaient sur leurs pas, puis retournaient et revenaient encore. Enfin Suzanne, dont la pensée planait depuis quelques instants dans les hautes régions du bonheur platonique, reconnut Alexandre et Gauthier, qu'elle considérait depuis longtemps, mais avec ce regard involontaire d'une forte préoccupation. La pauvre petite n'aurait pu dire pourquoi il y avait deux larmes sur ses joues, et pourquoi elle se hâta d'entraîner hors de la chambre et si précipitamment sa cousine, sans écouter les réprimandes de sa mère, qui murmurait en les voyant fuir avec rapidité :

« Voyez un peu mes folles! S'il y a moyen de tirer une parole de l'une ou de l'autre! »

Vous croyez peut-être que Suzanne allait rejoindre les jeunes amis.

Ames vulgaires! Oh! qu'une femme qui aime comprend mieux ses intérêts!

Qui pouvait donner à Gauthier ces gestes si vifs, à son frère cette attention si soutenue? Elle avait tout compris, et sentait le besoin de confier ses agitations à un cœur placé dans la préoccupation du sien.

Bientôt madame Moreau sortit précipitamment avec son mari de la salle où l'on avait dîné et s'avança vers

Biblioteka Sl. ska

le jardin, où Suzanne et Fanchette, assises sur le gazon, s'embrassaient, pleuraient et riaient tour à tour. Le père Moreau, tout essoufflé, disait à sa femme en la suivant à grands pas : « Je vous dis qu'un homme âgé, ça vaut mieux, parce qu'il mène le ménage, et que si j'ai fait une bêtise, ce n'est pas une raison pour que je vous en laisse faire une autre..... J'aurai une volonté peut-être ! »

Suzanne n'avait jamais entendu son père parler avec ce ton. Elle se leva, pâlit et regarda sa mère : une vive agitation colorait plus que de coutume le visage de l'excellente femme. Elle dit sèchement à son mari de se taire, s'empara de Fanchette et de Suzanne, puis marcha vers le Calvaire, où le garçon de l'auberge vint leur dire que les deux jeunes gens s'étaient dirigés.

Suzanne devinait confusément qu'elle entrait pour quelque chose dans la petite querelle de ses parents : seulement, elle y trouvait quelque obscurité. Il était étrange, pensait-elle, que sa mère eût parlé de son amour pour Gauthier, quand celui-ci ne s'était pas déclaré ; mais son père, à ce qu'elle croyait encore, venait de dire que son amoureux était trop jeune. Voyez un peu comme les têtes de quinze ans travaillent !

On marcha sans rien dire ; on arriva sur la colline sainte ; on appela : Alexandre ! on cria : Gauthier ! et les vents emportèrent les voix sans rapporter d'autre réponse que celle de l'écho, qui répétait : Alexandre ! Gauthier !

Le papa et la maman s'arrêtèrent ; ils mirent leurs mains au-dessus des yeux pour se garantir de l'éclat du soleil, dont le disque s'enfonçait sous l'horizon, et au même instant, d'un commun accord, les deux jeunes filles, rapides comme l'éclair, s'élancèrent vers le versant occidental du Mont-Valérien, à demi-montée duquel elles venaient d'apercevoir Alexandre et Gauthier se serrant dans les bras l'un de l'autre avec une effusion de cœur toute fraternelle.

« Enfin les voilà ! dit le père Moreau ; c'est bien heureux ! » Et il se hâta pour les rejoindre. Alexandre tenait alors sa sœur enlacée dans ses bras, et Fanchette, pendue au cou de Gauthier, l'embrassait de toutes ses forces. — Ah ! mon père !... Où est maman ? dit brièvement Alexandre, dont la figure était rayonnante. — Ta mère est à deux pas, répondit Moreau tout étourdi. Qu'est-ce que tu lui veux ? » La bonne femme accourut. Quand ils furent tous réunis, Alexandre, avec une gravité étudiée, fit asseoir tout le monde sur la pelouse ; il se mit entre son père et sa mère, plaça Suzanne à droite près du papa, Gauthier à gauche près de la maman. Fanchette fermait le cercle et tenait à la fois dans chacune de ses mains, la main du jeune maçon et celle de la jolie fruitière.

« Tu as quelque chose à nous dire, mon ami ? demanda affectueusement la mère. — Maintenant que tu m'as campé là, parleras-tu ? poursuivit impatiemment le père. — Vous aimez bien ma sœur ? répartit Alexandre après une pause. — Si je l'aime ! dit la mère en la regardant avec des yeux brillants de joie. — Cette bêtise ! répondit le père en donnant à Suzanne une petite tape sur la joue. — Vous estimez bien Gauthier. ? — Ce brave garçon ? si je l'estime ; après le service qu'il a rendu à ma fille sans la connaître ! dit gaiement la mère en secouant la main de Gauthier. — Ah ! murmura le papa de Suzanne, qui devint rose et brillante comme une rose et baissa les yeux, il t'a donc rendu un service ? — Oui, papa, dit-elle d'une voix tremblante. — Eh bien !..... continua Alexandre. — Eh bien ?..... s'écrièrent-ils à la fois. — Ils s'aiment tous deux ! — Vrai ! dit la mère Moreau. — Diable ! répartit son homme. — Gauthier vous la demande en mariage ! — Digne jeune homme ! s'écria la mère. — Hum ! hum ! murmura le père, je ne sais pas trop..... — Il est capable de faire son bonheur, dit Alexandre avec vivacité ; et si vous voulez, ma mère, et si mon père y consent... — Si je le veux ! s'écria madame Moreau... Certainement que je le veux ! et vous aussi, monsieur Moreau, vous le voulez, entendez-vous ? — Certainement que je le veux, si vous le voulez, ma femme... Mais vous savez... — Venez mes enfants, venez m'embrasser ! dit-elle vivement. Je savais bien que cela devait finir ainsi, et, du moment que j'ai vu le cousin, je l'ai désiré pour gendre. — Voilà donc pourquoi, dit le fruitier, tu ne paraissais pas contente, ce matin, lorque ?... — Quelle langue d'enfer ! reprit impatiemment sa femme. — Bon ! bon ! je me tairai ; mais qu'est-ce qu'on lui dira ? — Faudra-t-il vous répéter cent fois que vous ne savez ce que vous dites ?... Embrassez donc cette pauvre petite, qui est toute confuse, et dites-lui tout de suite que vous donnez votre consentement. »

Il n'y avait plus qu'à s'exécuter franchement. La bonhomie naturelle du père Moreau l'emporta sur l'esprit de calcul qui l'avait obsédé, calcul qui partait néanmoins d'un principe, du désir de voir sa fille fortunée ; car on a réuni dans ce seul mot de la langue française les deux idées souvent très-contraires de richesse et de bonheur.

Gauthier avait glissé sa confidence au frère de Suzanne en le rassurant contre les craintes que la conscription lui faisait éprouver. « Si l'imprimerie ne vous permet pas de faire des économies, comptez sur moi, avait-il dit : nous réunirons quelque argent pour vous acheter un homme, et vous épouserez Fanchette. » Alexandre s'était défendu contre l'offre généreuse de Gauthier ; mais celui-ci l'avait prié d'accepter ce service, non d'un étranger, non d'un cousin, mais d'un frère.

C'est ce dernier trait, dont le père Moreau fut instruit, qui toucha le plus son cœur. Non pas que le vieux soldat, chez lui, ne l'emportât fort souvent sur le cœur du père, en lui faisant désirer de voir son fils sous l'uniforme des cuirassiers ; mais ces velléités d'orgueil militaire duraient tout juste, comme disait madame Moreau, le temps de dire une bêtise. Il mettait tout son orgueil dans son fils, et l'on était sûr qu'il serait dévoué pour la vie à celui qui donnerait une preuve d'amitié à son enfant chéri.

Les ombres couvraient la terre, la nuit fraîchissait : on revint joyeusement. — Gauthier fut remis à Chaillot. — Suzanne et lui s'embrassèrent à plusieurs reprises ; et ce ne fut que lorsqu'à la dernière lueur des réverbères il eut cessé d'apercevoir ses amis qu'il donna le coup de marteau, auquel le portier répondit en tirant le cordon de la porte cochère.

Pour Suzanne, il fallut que sa mère se mit en colère pour la forcer à se déshabiller et à se mettre au lit. Fanchette coucha avec elle ; on ferma leur porte ; et quand on fut certain que les deux amies ne penseraient pas à se lever, Alexandre, son père et sa mère se rendirent dans la boutique. Là, on médita une lettre pour M. Meunier : la mère donnait les idées, le père faisait des objections, Alexandre rédigeait. Cela dura près de deux heures ; enfin le brouillon fut adopté, la lettre écrite et cachetée. Ou s'embrassa, et le sommeil régna dans toute la maison.

CHAPITRE X

ARÉTHUSE

> L'apparence nous fait prendre aujourd'hui des sentiments d'envie et d'amour pour des gens qui seront demain les objets de notre pitié et de notre haine.
>
> (Oxenstiern.)

Familles de bonnes et braves gens que réunissent autour de la lampe du soir des lectures faites en commun, sous l'œil surveillant de votre chef ; qui, sans doute, avez parcouru avec un doux intérêt cette première partie de l'histoire de notre Suzanne ; qui frémîtes lorsqu'elle faillit perdre la vie sous les roues de la charrette d'Houberot, et qu'elle ne perdit que du

céleri et des ognons ; qui la suivîtes à l'Hôtel-Dieu, et revîntes du Calvaire avec elle en partageant sa joie si pure et si vive, veuillez à l'instant, et malgré l'heure avancée, nous suivre dans cette campagne déserte. Tout dort ; de légers nuagent errent sur le firmament ; ils éclipsent parfois l'astre argenté de la nuit ; des étoiles brillent çà et là sur cet espace immense ; une brise insensible se joue à travers les branches de ces ormes et de ces acacias.

Avançons... ne craignant ni les revenants ni les voleurs. Ces ténèbres ne cachent point de surprises, et les nuits du mois de juin ne sont pas froides.

Nous voici dans la Grand'Rue de Ménilmontant. Demain, dimanche, ces guinguettes s'ouvriront avec l'aube matinale : les amateurs de scènes populaires viendront y recueillir des traits pour la chanson, des croquis pittoresques pour les *albums*. Les chats qui, ce matin encore, couraient sur les toits, pendent au croc dans les cuisines, confondus avec les lapins de clapier, qu'une branche de romarin sauvage embaumera d'un léger fumet de garenne ; la litarge de plomb et le bois de teinture, mariés ensemble, produiront un vin qui disputera la palme aux crus de Surêne et de Brie ; le fisc perdra le septième de sa recette hebdomadaire ; mais les hôpitaux s'engorgeront, les buveurs seront décimés, les carabins feront leur apprentissage, on débitera des cercueils, et tout sera pour le mieux dans ce monde éphémère.

Mais silence ! écoutons !

A travers les frémissements de la feuillée votre oreille attentive a recueilli quelques sons harmonieux, et cette musique mystérieuse attire vos grands yeux noirs vers une clairière éloignée, couronnée d'une pâle auréole. Il est bientôt minuit : c'est l'heure des élégies, des tombeaux, dont la littérature est passée de mode. Laissons-nous entraîner au charme qui nous attire. Nous allions tout droit jusqu'ici en gravissant une montée pénible : maintenant il faut tourner et descendre. Prenez garde ! car ici les ténèbres sont plus épaisses, et votre œil a besoin de toute sa prudence. Tournez... Bon ! ces noyers épais couvrent un étroit sentier que peut-être tout bas vous avez déjà reconnu ? Ecoutez encore..... Ah ! vous comprenez maintenant. Eh bien, oui, c'est une noce, un bal même : c'est la noce de Gauthier et de Suzanne.

Une réflexion obligée se présente ici.

Pourquoi, de préférence et dans l'intérêt d'une sympathie qui, certainement, chez le lecteur est la vôtre, ne vous ai-je pas introduit à l'église, pour vous faire assister à la bénédiction de ce mariage ?

C'est que, quoiqu'au premier rang, même dans nos ruines, l'Eglise tant de fois humiliée par ses enfants ingrats, ne tient pas encore, ainsi que ce serait de toute équité, sa place légitime dans la conscience et dans l'estime populaire. Nous sommes avant 1830 ! songez-y. Les partis dominent encore. Les révolutions, suspendues en apparence, continuent leurs secrets ravages. L'incrédulité moderne, fomentée par tant de raisonnements stupides et malsains, paie à l'Eglise un tribut, lors de la naissance, du mariage et de la mort ; mais c'est presque à titre de pure formalité, spectacle affligeant ; et, cela fait, le troupeau semble vouloir s'émanciper du pasteur. De quoi ne s'émancipe-t-on pas après cela ? nous ne le verrons que de reste. Il existe plus d'apathie et de sotte routine, cependant, que de malice délibérée chez les tristes incrédules du jour, surtout parmi les classes qu'alimente un travail sérieux et digne de ce nom. Un temps s'approche, où, las de ses philosophes et de ses romanciers, qui se titrent d'esprits forts, parce que, à l'instar de l'antique serpent, ils ont le génie de tout remettre en question, le peuple, révolté contre ce nouveau néant, saura bien se dire qu'en dehors des principes il n'est pas de mœurs, et qu'en dehors des mœurs, il n'est pas d'avenir. Il sortira de son néant et de ses divisions ; au lieu de subir une opinion factice, il en sera l'organe. Alors, pour les historiens de la vie populaire, prévaudront d'autres considérations et d'autres tableaux. Dès que le peuple rentrera sérieusement dans cette vie, la tâche du législateur se simplifiera comme par enchantement. Elles est le point de départ des associations pacifiques et de toutes les améliorations que l'on rêve...

Mais les bruits se rapprochent : nous allons gravir ce sentier à droite, et nous y serons. Nous sommes à la Fontaine d'Aréthuse, et ces lumières étincelantes, ces joyeux éclats de rire, ces plaintes déchirantes du violon assassiné par l'archet, les sons plus moelleux de la clarinette, ces coups mesurés de la grosse caisse partent de l'Ermitage, bâti près du regard qui alimente la source d'Aréthuse. Nous y atteignons ; nous y sommes. Entrez, et faisons connaissance avec la galerie.

Cet homme qui se promène d'un air si affairé, qui rit comme par ressort et fait trente salutations par minutes, c'est M. Moreau. Il cherche à se donner quelque tenue, parce qu'il sent qu'il a entièrement perdu la raison. Dieu veuille qu'il conserve l'équilibre ! C'est le moins.

Cette ingénue de quarante-huit ans, qui se tient raide comme un piquet sur cette chaise, entourée d'un cercle nombreux de chaises vides, est la marraine de Suzanne ; c'est l'entrepreneuse des chaises du boulevard du Temple ; elle est là toute seule comme au sein de sa famille. C'est une femme de condition qui a bien voulu honorer ces petites gens de sa raideur ; elle pense à son chien, et elle soupire.

Ce gros homme qui lorgne les dames avec un air malin est le compère de la commère susdite ; il est employé à la rédaction d'un journal fort spirituel : c'est lui qui le porte à domicile tous les matins.

Ce gaillard qui a les yeux à fleur de tête, qui danse les pieds en dedans, les bras écartés et la tête inclinée à gauche, c'est Leroux. Sa danseuse, vous le devinez à son air modeste, à son bouquet, c'est Suzanne. Sa jarretière pend à la boutonnière de Leroux.

Cette femme à l'embonpoint magnifique et qui fait sauter hors de cadence un volumineux attirail de broderies et de rubans, qui rit de toute la force du plus gros rire, c'est la mère Moreau. Elle s'est emparée de Gauthier, le lutine et le poursuit pour l'empêcher de rester auprès de sa petite femme ; et, comme il prend l'air boudeur, elle lui dit qu'il aura du temps de reste pour se dédommager. C'est une railleuse de première classe que la mère Moreau. Ses plaisanteries déconcertent quelquefois sa fille. Propos de noces ! La fruitière ne connaît pas le sel attique, elle ne débite que du sel gris.

Regardez cet homme : il est de votre connaissance. Vous ne vous le rappelez pas, et sa physionomie ne vous revient point ? C'est un de ces visages qui gagnent à être connus : il est fort laid la première fois qu'on le voit ; deux mois après on trouve qu'il ressemble à tout le monde ; six mois ensuite, il est bel homme. Si les traits sont dans le caractère, le sien gagne à se mettre en relief. Il a l'air contraint, il écoute avec distraction, parle peu, mais ce qu'il dit est juste, et, sans jamais se livrer, il inspire du respect, de l'estime, de l'amitié. C'est Meunier. Il est venu, car Gauthier l'a invité ; et, comme les jeunes mariés ignorent sa demande en mariage, il n'a pas cru pouvoir se refuser à l'honneur si cruel d'ouvrir le bal avec la fiancée de son protégé.

Vous cherchez Fanchette : elle n'est pas là. Chut ! Jetez les yeux dans cet épais taillis : apercevez-vous deux interlocuteurs ? c'est elle et Alexandre. Il lui demande un baiser ; elle veut être libre ; il lâche les deux petites mains qu'il tenait dans les siennes : elle lui donne un vigoureux soufflet, et se sauve au milieu de la danse en riant aux éclats, pendant que le jeune typographe, à demi-colère, la poursuit en dérangeant les groupes pour la saisir et la punir de sa mauvaise foi. Il l'attrape enfin, et, pour lui échapper, elle s'exécute franchement... Mais devant tout le monde !

Comme nous haïssons la médisance, nous ne vous

dirons pas combien de courtisans a cette petite blonde, combien d'amis a ce gros papa, et ce que cette brune vient de dire à l'oreille de Leroux. En revanche, nous aimons à parler des gens qui ont de la vertu, des mœurs, des sentiments : aussi profiterons-nous de la circonstance pour nous taire sur le reste des personnages qui sont invités comme nous à ce bal.

Cependant l'archet a fait vibrer les cordes avec des faussets plus rapides, la clarinette parcourt la partition d'une manière désordonnée, la caisse répond hors de mesure à ce redoublement de charivari... Quel vertigo semble s'être emparé des jambes tout à l'heure si lasses de ces jeunes gens! Ruse de guerre : l'infatigable Leroux cherche à tromper les observateurs ; il fait fouetter la joie à coups de musique, il fait servir le mets favori des danseurs, la *Fricassée*, cet air frénétique échappé, je crois, des jours évanouis de la Régence, et qui est aux jarrets rompus ce que la sauce piquante est aux estomacs blasés. Il y a dans vos yeux plus d'amour pour la danse que de souci pour le maçon et sa fiancée ; mais ils ont disparu à la faveur du bruit ; et mon devoir, l'inexorable devoir, nous ordonne de les suivre.

En sortant de ce jardin brillant de mille clartés, l'ombre vous paraît plus épaisse.

Nous descendons le sentier par lequel nous sommes venus; pour la seconde fois, nous voici près d'Aréthuse. Vous n'entendez rien ? Prêtez mieux l'oreille.

Ce fantôme qui se dessine contre cette muraille est le modeste phaéton d'un fiacre abrité à deux pas : il s'arrête et tousse ; son bras se lève, sa tête se renverse, il prend un julep pour son rhume ; c'est une bouteille au cachet noir. Vite, pendant qu'il ne voit rien, glissons-nous derrière cette haie.

Vous regardez partout et vous ne voyez rien ? Patience : ils ont pris un chemin détourné pour dépister les mauvais plaisants.

Les voilà ! A la lueur de la lanterne, portée par la maritorne de l'auberge, Suzanne s'avance, une main dans les mains du fiancé fier et joyeux, l'autre dans les mains de sa mère, sur laquelle sa tête est penchée. Madame Moreau pleure et veut maîtriser ses émotions : la parole expire sur ses lèvres ; elle ne peut que presser sa fille dans ses bras, la baiser au front et la mouiller de ses larmes.

A deux pas plus loin, Moreau essaie de raconter à M. Meunier, dont le bras lui donne un certain aplomb, les gaudrioles des plaisants de la Franche-Comté à ses noces. Meunier est triste, il est de mauvaise humeur même ; il est tenté de le faire taire et de l'envoyer au diable ; mais il n'en fera rien : il souffrira en silence.

Le cocher a fait avancer la voiture. Prompt comme l'éclair, Gauthier y lance la légère Suzanne, la pesante maman, l'irrésolu beau-père. Il presse Meunier : Meunier a dit : Non ! d'une voix ferme ; il sourit, salue, ferme la portière. Le cocher jure, le fouet claque et la voiture s'ébranle ; elle cahote dans les ornières, roule péniblement, s'éloigne et disparaît.

Meunier donne un écu à la vieille servante, et suit le sentier qui mène à Belleville. L'infortuné ! il soupire. Ne le suivons pas ; il cherche la solitude ; pourquoi épier ses sanglots ? Fuyons : le spectacle de la douleur sans consolation ne doit pas jeter son amertume dans notre cœur.

Fuyons également cette joie frénétique dont les accents le poursuivent et le déchirent ; retournons à Paris, où ce contraste existe peut-être à chaque pas, porte à porte, où une mince cloison sépare l'homme qui meurt de faim de celui qui meurt d'excès.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

JACQUES DELEAU

Les événements sont attachés les uns aux autres par un fatalité invincible.
(LEIBNITZ.)

Le présent est gros de l'avenir.
(LE MÊME.)

Au milieu de la pelouse qui sépare le château et le bois de Vincennes, le tumulte d'un jour de fête se faisait remarquer pendant une belle matinée du mois de juin 1817. En-deçà de quelques barrières, des boutiques foraines aux joyeuses banderoles de mille couleurs étalaient sur toute la longueur des fossés de la forteresse et de la lisière du bois leurs jouets et leurs friandises ; des toiles de coutil tendues avec des cordes aux arbres environnants formaient de distance en distance, des salles réservées où l'archet du ménétrier appelait à la danse les militaires, les citadins et les paysans, variés par le costume et réunis par la joie. Des tables entouraient de modestes tentes ; dans l'intérieur on apercevait des guirlandes de saucissons et de boudins suspendus au-dessus d'un tonneau. Quelques cabaretiers improvisés étaient agenouillés devant la canelle de cuivre ; ils mettaient la piquette en bouteille et les bouteilles en pile ; le parfum du menu poisson que de bonnes femmes remuaient dans la poêle à frire frappait l'odorat et excitait l'appétit. Sur le gazon, dans l'épaisseur du bois ou autour de quelques tréteaux qui portaient des planches raboteuses, des convives affamés se disputaient à qui mangerait le mieux, à qui rirait le plus. Au milieu de ce brouhaha, on entendait la voix du maître de jeu de ague qui comptait les anneaux que les joueurs enfilaient à la dague, le commandement du chef d'orchestre indiquant les figures des contredanses, et la sonnette argentine du marchand de coco.

Sur la place de Vincennes, en face de l'horloge, les estaminets et les cafés étaient remplis de buveurs ; une file de voiture se laissait apercevoir jusqu'au fond de la longue avenue, et débouchait indiscontinuement entre les deux colonnes de la barrière du Trône ; il en descendait sans relâche des toilettes brillantes, des jeunes gens, des mamans et des papas, qui accéléraient aussitôt leur marche pour aller au milieu de cette multitude gagner la contagion de la joie.

Le timbre de la grosse horloge avait lentement retenti, et, par un mouvement spontané, tandis qu'on relevait les sentinelles placées devant les guérites, toutes les personnes munies de montres les réglaient sur le cadran de Lepaute, qui marquait midi.

Il semblait que la nature elle-même participât de cette sérénité qui se lisait sur tous les fronts : l'or des rayons du soleil faisait étinceler ses reflets sur les murs des maisonnettes, sur le feuillage des taillis du bois, et la grande tour du Donjon se découpait avec ses flancs rembrunis sur un ciel d'azur, où des nuages légers diversifiaient leurs formes au gré du souffle de l'air.

Tout à coup des cris de terreur viennent de dominer les cris de joie ; on lit sur tous les visages une expression d'effroi, chacun semble demander à ceux qui l'entourent l'explication de ce bruit soudain. Serait-ce le feu ?... Non ! Quelques rixes entre des militaires ?... Mais l'œil perce à travers la multitude, et la confusion ne s'aperçoit nulle part... Les fenêtres se garnissent de curieux, on s'est rassemblé sur les portes ; partout des regards inquiets, partout du silence...

Cependant les cris deviennent plus distincts, plus déchirants... des vitres sont brisées avec éclat.

« Par ici ! par ici ! » a crié un villageois ; et il s'élance vers une rue étroite, à la gauche de l'entrée du village.

Quelques curieux le suivent ; les femmes rappellent leurs maris et retiennent leurs enfants, tandis que des passants ricanent, haussent les épaules, et continuent leur chemin sans attacher d'importance au mouvement de curiosité qui fait faire halte à la foule.

Alors des exclamations forcenées : « A la garde ! à la garde ! » interrompues, reprises, étouffées plusieurs fois, ont trahi la voix d'une femme. Les sentinelles du château donnent l'alerte, et quatre hommes, la baïonnette au bout du fusil, sortent par la porte de la Tour, traversent le pont-levis et marchent en hâte vers la rue. Les noms de Mathurine, de Jacques Deleau volent de bouche en bouche, et des fenêtres circonvoisines les habitants de Vincennes indiquent aux militaires la porte basse d'une maisonnette où un jeune homme, retenu par une femme, heurte de toutes ses forces en criant : « A l'assassin ! »

De proche en proche, l'alarme se répand aux environs ; et bientôt le maire, revêtu de son écharpe municipale, paraît du côté de la pelouse ; il est entouré de plusieurs personnes qui lui désignent l'attroupement. Il accourt, escorté presque aussitôt d'un renfort qui sort du poste, et il s'ouvre un chemin à travers les flots d'hommes et de femmes qui se pressent autour du centre de l'événement. Enfin les huit baïonnettes, dominant toutes les têtes, brillent auprès de la porte. Un calme profond s'établit, et la voix du maire a trois fois prononcé cette sommation : « Au nom du roi et de la « loi, Jacques Deleau, ouvrez ! »

Pour toute réponse, un dernier cri, un cri dont rien ne peut rendre l'expression, poussé par le délire, comprimé par la rage, a fait tressaillir tous les assistants.

La porte est brisée en éclats, mais un buffet placé derrière elle est poussé violemment sur les assiégeants ; le meuble roule tout à coup dans la rue et fait reculer les soldats. Un homme, les yeux égarés, la main armée d'un large couteau plein de sang, foulant du pied le cadavre d'une femme défigurée, semble défier la force armée avec un rire infernal.

Rapide comme l'éclair, l'homme qui, avant l'arrivée du maire et des soldats, s'efforçait de briser la porte, échappe aux mains de sa jeune femme qui tombe évanouie, il s'élance vers l'assassin. Celui-ci prend la fuite vers un enclos au fond de la maison ; il repousse derrière lui toutes les portes et cherche à jeter mille obstacles sur la route de celui qui le poursuit avec acharnement. Une partie des soldats s'élance sur leurs traces ; l'autre, par l'ordre du maire, court rapidement avec la foule, qui se disperse pour aller cerner les environs.

Les habitants de ce carré de maisons dont les corps de logis sont contigus à l'enclos crient aux soldats, qui viennent du côté de la place pour faire un circuit, que le dernier mur vient d'être franchi par Jacques Deleau ; il s'évade, dit-on, vers l'intérieur du village. Le maire a pensé à tout, et deux autres soldats, attirant sur leurs pas un nombre suffisant d'hommes déterminés, ont fait un pareil circuit du côté opposé. Jacques Deleau sait que de toutes les fenêtres et même des combles les yeux sont fixés sur lui : il se consulte ; il voit apparaître sur le haut du mur celui qui le premier s'est mis sur ses traces : il abandonne sa première direction, rallie ses forces, met son couteau entre ses dents, et s'enfonce avec la rapidité d'un trait dans l'épaisseur du bois de Vincennes.

Alors les trois ou quatre mille personnes qui se croisaient en divers sens se portent d'un commun accord vers le même point ; la place, la pelouse et les environs sont abandonnés ; quelques chaises seulement sont occupées par des femmes que l'on délace et à qui l'on fait respirer des spiritueux. Deux ou trois groupes sont restés immobiles, et les marchands forains tournent les yeux vers la forêt, d'où part un mélange confus de bruits qui s'éloignent, pendant que le tambour appelle sous les armes les militaires de la garnison.

Le maire et plusieurs notables de l'endroit entourent le cadavre de Mathurine, qu'un médecin a fait porter sur le lit : il a la main sur le cœur... et ce cœur ne bat plus.

L'organe de la vue a été horriblement mutilé par les derniers coups du meurtrier. On va procéder à l'autopsie cadavérique. D'horribles soupçons ont circulé : on dit que l'infortunée femme de ce scélérat était enceinte depuis quelques mois.

A deux pas de cette scène lugubre, dans la rue, sur le banc de pierre attenant à la maisonnette, une jeune femme, rappelée de son évanouissement par des villageoises, nomme Gauthier, se tord les mains en disant avec désespoir :

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu'il ne lui arrive aucun malheur ! — Tranquillisez-vous, ma petite femme, dit une bonne vieille en lui frappant dans les mains : il n'y a pas de danger, il n'était pas seul. C'est votre mari, sans doute, ou votre frère, car vous êtes bien jeune ; un joli garçon toujours, et bien courageux, ma foi ! Ce ne serait pas lui qui aurait la lâcheté de battre une femme. — Sainte Vierge ! s'écria Suzanne ; et qu'est-elle devenue cette pauvre Mathurine ? — Morte, ma fille ! morte ! Jacques a frappé du même coup sa femme et son enfant. »

Suzanne poussa un cri, se rejeta entre les bras de la vieille avec un frisson et un claquement de dent.

« On dit, » objecta une femme assez bien mise qui portait un livre de messe sous le bras et tenait avec un ruban un épagneul en lesse, « on dit que cette femme se conduisait fort mal avec Jacques Deleau. — C'est un mensonge, » répartit avec vivacité une petite villageoise toute ronde et d'une trentaine d'années : « Ma pauvre cousine était trop faible avec lui ; à sa place, je me serais vingt fois séparée d'un pareil homme. — Un mensonge ! reprit avec vivacité la dame à l'épagneul ; je ne fais que répéter ce que vient de me dire le respectable abbé Deleau son frère. — Un homme pieux, ajouta une villageoise. — Bien charitable, dit une seconde. — Un bien brave homme, insinua une troisième. — Un fameux jésuite ! dit brusquement un cabaretier voisin qui était sur le seuil de sa porte. »

Quand on prononçait ce mot dans ce temps-là, c'était comme une proclamation de guerre ; on levait des armées de furieux ; on mettait en fuite des multitudes de poltrons.

« Oui, oui, » continua le cabaretier en voyant l'escadron femelle braquer sur lui des yeux irrités, « un jésuite ! et qui s'est sauvé de Nîmes avec son frère dans un temps où il s'y faisait des choses !... Suffit. — Taisez-vous, chien de jacobin ! cria l'une des femmes, vous ne savez ce que vous dites ! — Monsieur serait bien embarrassé d'expliquer ce qui vient de lui échapper, répondit la vieille dame au livre de messe. — Qu'est-ce donc qu'on y faisait, monsieur Robillard ? s'écrièrent à la fois plusieurs personnes avec un vif intérêt. — Mon ami, reprit le maire, que le tumulte avait attiré sur la porte, soyez plus sage que toutes ces femmes, et ne vous attirez pas de désagréments, croyez-moi. — Vous avez raison, monsieur le maire ; mais on saura.... mais on saura. »

Et le cabaretier, qui n'aimait pas les jésuites, rentra, poursuivi par les huées de quelques personnes ; mais le maire ordonna d'un ton sévère le plus profond silence. La femme au livre de messe continua son chemin, en souriant ; deux ou trois personnes s'éloignèrent avec elle, et le fonctionnaire public rentra dans la chambre avec le chirurgien du château, qui accourait pour aider son confrère.

« Ma pauvre cousine ! disait en sanglotant la rondelette villageoise ; faut-il qu'on soit assez méchant !.... — Parbleu ! dit la vieille, n'allez-vous pas vous chagriner pour les propos de cette bigote ? Est-ce que nous ne sommes pas toutes là pour dire que la défunte était un ange de douceur ? Figurez-vous, madame, dit-

elle en se tournant vers Suzanne, qu'elle lui laissait garder les clefs, et que souvent il l'enfermait à la maison, où il n'y avait pas de pain, pour courir avec des femmes perdues et des paresseux dans tous les cabarets. Sans la protection de l'abbé, du moins à ce qu'on dit, car on dit plus de choses qu'on n'en croit, il lui serait arrivé cent fois de méchantes affaires : il se battait pour un rien quand il avait bu, et il buvait plutôt huit fois que sept par semaine. — C'est bien vrai, répétèrent toutes les personnes du cercle. — Et il la battait, reprenait la cousine, que c'était pitié. — Nous l'avions avertie, reprenait la vieille ; enfin elle m'a avoué que, la veille de ses noces, il lui avait donné un soufflet. — Un soufflet ! s'écria une grande commère qui se croisa les bras avec colère, et la veille des noces ! Mais comment a-t-elle été assez folle pour ne pas concevoir que celui qui débute par un soufflet finira par un coup de couteau ? »

A cet instant de l'entretien, une rumeur extraordinaire s'éleva du côté du bois, et tous, à l'exception de la cousine et de Suzanne, s'y dirigèrent en courant.

Ce qui résulte de plus vraisemblable des différentes versions faites par les témoins oculaires, c'est que Deleau, après avoir parcouru le bois dans ses fourrés les plus épais, décrivit des courbes sans le vouloir, dévia de plus en plus, revint insensiblement sur ses pas en croyant suivre une ligne droite, et qu'il se trouva dépassé par ceux qui couraient après lui. Enfin, soit que ceux-ci eussent recueilli de nouveaux renseignements, soit que des traces distinctes du passage de Jacques Deleau à travers les bruyères les eussent guidés, soit qu'ils se retirassent persuadés que leurs recherches étaient vaines, il les entendit venir, et, la crainte d'être pris ranimant son courage, il traversa résolument la foule, prêt à vendre chèrement sa vie, comptant néanmoins que l'audace de sa démarche éloignerait tous les soupçons. Ce calcul prompt comme l'instinct, qui n'est jamais si sûr qu'au moment du péril, devait lui réussir ; mais un de ses souliers, qui s'était perdu dans l'herbe, fixa sur son pied nu et déchiré par les broussailles l'attention des personnes qui se promenaient près de la lisière du bois.

Il crut être reconnu : « Eh bien, oui, s'écria-t-il avec fureur, je suis Jacques Deleau !.... » Et ce nom terrible mit en fuite les groupes, contre lesquels il se dirigea en saisissant avec force le manche de son couteau dont il fit briller la lame sanglante.

Plusieurs personnes prirent la fuite ; il les suivit en brandissant son arme ; déjà il atteignait l'une d'elles quand il perdit l'équilibre sur le bord d'un fossé. Jacques Deleau roula en jetant un cri de rage ; il se releva aveuglé par la poussière et voulut s'élancer de nouveau ; mais à l'instant même un adversaire intrépide se rua impétueusement sur lui, le saisit à bras le corps, et tous deux retombèrent.

Jacques Deleau, rugissant comme un sanglier, saisit son lutteur aux cheveux ; mais, fatigué de sa course et ne voyant plus rien, il ne put éviter la pression d'un vigoureux genou qui s'établit sur sa poitrine. Son couteau s'était échappé de sa main ; il fit des bonds prodigieux sans pouvoir ressaisir quelque avantage ; bientôt il demeura privé de mouvement, mais sans lâcher prise.

Les cris d'une femme, le bruit de mille pas précipités, auxquels se joignirent les retentissements de quelques fusils dont la crosse retombait sur la terre, furent les dernières sensations qui le frappèrent. Ses doigts se détachèrent enfin des cheveux de celui qu'il avait saisi, et il tomba en faiblesse. Alors son vainqueur se leva.

« C'est Leroux ! s'écria Gauthier en arrivant. — Ah ! ah ! dit Leroux en riant : si tu as des prétentions sur mon prisonnier, je te le cède de grand cœur. »

Clarisse était à quelques pas, en proie à la plus violente attaque de nerfs et retenue par quelques personnes. Enfin elle sauta au cou de Leroux, l'embrassa avec une joie égale, pour le moins, à la frayeur qu'elle avait eue en le voyant s'élancer sur l'assassin armé.

On avait relevé Jacques Deleau ; on lui mit les menottes, et les soldats, l'ayant entouré, regagnèrent avec Leroux et Gauthier la maison où le meurtre avait été commis. La contenance du misérable était intrépide ; il riait, et disait qu'il n'avait fait qu'une bonne action dans sa vie, et qu'il recommencerait si c'était à refaire. Gauthier cherchait à reconnaître sa femme à travers la multitude qui s'étendait sur leurs flancs en deux colonnes désordonnées. C'était à qui voudrait lire dans les yeux de Jacques Deleau : « Il faut convenir que c'est un sot, disaient les mauvais plaisants, d'assassiner sa femme un jour de fête, lorsque tout Paris est à sa porte. — Bon, disaient d'autres, il s'arrangeait bien de façon à ce qu'elle ne criât pas. — Peut-être bien qu'il n'en avait pas l'habitude, comme on le prétend, » ajoutaient plusieurs.

Prévenu par quelques personnes, le maire vint au-devant du criminel. Une garde nombreuse fut placée à la porte, et plusieurs patrouilles maintinrent l'ordre dans la place et dans la rue en empêchant les groupes de se former. Le brigadier présenta au commandant de la place les deux amis comme étant ceux qui avaient le plus puissamment contribué à se rendre maîtres de Jacques Deleau. Suzanne était toute fière des éloges que son mari recevait avec modestie, et elle tenait avec joie le bras de Gauthier, résolue à ne plus le quitter. En effet, il se préparait à partir avec elle et son ami, quand le maire fit observer que le service qu'ils avaient rendu les engageait à signer au procès-verbal. Suzanne fit une petite moue ; Clarisse répartit : « Allons-nous donc rester là ? — Non, répondit Leroux : allez toujours ; nous vous rejoindrons à Saint-Maur, chez la nourrice. » Et, avant que Gauthier eût pu embrasser Suzanne, le maire et le brigadier entraînèrent les deux amis dans la chambre du rez-de-chaussée.

Les deux femmes, ainsi congédiées, traversèrent en silence une population bruyante : elles gagnèrent une allée du bois qui se rendait obliquement à Saint-Maur, et cheminèrent sur un sable fin, protégées contre la chaleur du soleil par l'ombre chenue de quelques vieux ormes qui mariaient leur feuillage à celui des trembles et des acacias.

CHAPITRE II

EN FAMILLE

> Il ne faut pas croire qu'on vous donnera toujours du bonheur en échange de votre amitié. (L'abbé Prévost.)

Nous devons au lecteur une explication sur cette rencontre à Vincennes ; car il doit être persuadé qu'il n'y a pas de hasard dans les affaires de ce monde, et que rien n'y arrive que par des combinaisons, comme dans les effets chimiques.

Un an s'était écoulé depuis le jour où nous avons vu nos héros à la fontaine d'Aréthuse, et depuis un mois seulement un garçon était né du mariage de notre jeune couple. Le petit Henri, qui ressemblait à son père s'il faut en croire Suzanne, qui ressemblait à sa mère d'après le dire de Gauthier, et qui, suivant Leroux, manière d'esprit fort, ressemblait à tout le monde, car il avait deux yeux, un nez et une bouche, le petit Henri était bien constitué. Madame Moreau, qui s'y connaissait, l'avait dit. Fanchette avait tenu le marmot sur les fonts de baptême avec le père Moreau. En revenant de l'église, notre jeune marraine avait beaucoup embrassé l'enfant, puis regardé Alexandre, et manifesté de l'embarras chaque fois que ses yeux avaient rencontré ceux de son futur. La mère Moreau avait, à juste titre, une grande réputation de sagacité : elle

hocha la tête lorsque Suzanne parla d'allaiter son enfant. Gauthier n'était pas trop de cet avis, quoiqu'il se tînt sur la réserve; Fanchette appuyait le vœu de sa cousine; mais la fruitière, qui trouvait occasion de dire à la jeune Franc-Comtoise ce qu'elle n'osait adresser directement à une jeune mère, s'écria : « Voilà bien parler comme une étourdie! Qu'on nourrisse quand le mari a un métier qui fournit à la maison toute l'année, c'est bien; mais, quand on est obligé de travailler tous deux, faut avoir son repos toute la nuit. » La question ainsi tranchée, on s'inquiéta d'avoir une nourrice. La bonne maman avait pensé à tout. Dès le commencement de la grossesse de Suzanne, elle avisa dans la rue Saint-Denis une jeune laitière qui vendait, dans l'hiver, des fromages à la crême fort appétissants, et, dans la belle saison, les fleurs les plus nouvelles. La bonne femme aimait les jolies figures; la laitière aimait à causer; elle était enceinte, et devait vendre sa place à une de ses amies quand elle se verrait sur le point d'accoucher. Ma-



dame Moreau, en mère prévoyante, et trouvant du reste son compte à prendre les fromages et les fleurs, qu'elle débitait ensuite à ses pratiques avec bénéfice, se mit dans les amitiés de la laitière : elle lui envoya du sucre pour ses couches, lui donna un bonnet quand l'accouchée vint lui montrer son poupon. Madame Moreau le trouva joli comme un ange quoiqu'il fût laid comme un singe, et elle amena les choses au point qu'en proposant la laitière pour nourrice à Suzanne, elle était presque sûre de leur consentement mutuel. Il n'y eut rien à objecter : on donnait 20 francs par mois, et c'était à Saint-Maur que demeurait la nourrice; deux petites lieues : pour la famille ce serait une partie de plaisir.

Leroux était fréquemment venu pendant les premiers mois du mariage; quelquefois il passait la soirée avec Suzanne et Gauthier. C'était toujours un gai compagnon, un garçon franc; mais Suzanne trouvait qu'il retenait trop longtemps son mari loin d'elle. Le jeune maçon, par un baiser, savait mettre un terme aux bouderies de sa femme; cependant Leroux commençait à s'apercevoir de l'influence qu'exerçait sur l'âme de son ami la tendre jalousie de Suzanne : il était devenu plus circonspect. Deux fois, dans ses sorties matinales du dimanche, Suzanne l'avait rencontré donnant le bras à Clarisse; car il avait rompu avec Virginie. Sans y mettre de rigorisme affecté, à l'aspect de cette femme la jeune mariée éprouvait une émotion pénible; elle rendait politesse pour politesse, mais avec cette réserve dont les femmes ont seules le secret.

Suzanne, tout à fait rétablie, ne manqua pas, le matin même du jour où elle avait projeté d'aller voir son fils, de se rendre à l'église avec Gauthier, pour la cérémonie des relevailles, institution à peu près perdue dans nos villes, mais d'un sens profond chez

nos aïeux, car elle servait officiellement de transition entre le temps nécessaire aux premières fatigues d'une maternité récente et la reprise des travaux domestiques par la ménagère ; transition fort mal observée par l'avarice des peuples infidèles et sauvages, où la femme n'était à peu près qu'une esclave. Le maçon était fier : une robe blanche dessinait la taille de Suzanne ; un bonnet de tulle encadrait sa figure charmante, empreinte de ce doux abattement qui rappelle le lendemain des noces. Un prêtre en surplis récita les paroles sacramentelles, pour bénir une excellente brioche commandée le matin même, et dit une messe en action de grâces ; après quoi les époux partirent.

Gauthier avait prévenu en secret Leroux qu'il allait voir son Henri : son ami, exact au rendez-vous, l'attendait sur le chemin de Saint-Maur, où, pour ménager les scrupules de Suzanne, il eût fait semblant de le rencontrer par hasard, quand les suites de l'événement qui devait les séparer les rapprochèrent si bizarrement.

Suzanne, malgré toute la bonté de son cœur, s'efforçait en vain d'adresser la parole à Clarisse, et cette dernière, blessée du long silence de sa compagne, s'avouait tout bas qu'il y avait en effet quelque chose de déplacé dans leur association ; cette promenade monotone augmentait son embarras. Elle se décida cependant à balbutier le nom du petit Henri : la figure de la jeune mère s'anima d'un doux intérêt ; elle ne parut étonnée de s'être abandonnée à une effusion si intime que lorsque, au sortir du bois, elle se trouva en présence de sa mère qui descendait d'une voiture publique.

« Où est donc Gauthier ? » Ce fut le premier mot d'Alexandre, qui s'élança comme un trait vers sa sœur. Suzanne expliqua en deux mots l'absence de son mari. On eut toutes les peines du monde à réveiller Moreau, qui, blotti au fond du coucou, s'était laissé aller à l'assoupissement qui ne manquait jamais de s'emparer de lui quand il quittait le travail ou la table. Alexandre, après avoir salué Clarisse et embrassé sa sœur, lutina Fanchette, qui voulait causer avec Suzanne. Moreau, à demi endormi, suivit la famille en chancelant ; il baillait de toute sa force et étendait ses bras avec une espèce de frisson, à peu près comme un boule-dogue qui se redresse sur ses pattes et secoue ses oreilles en sortant de son tonneau. La grosse fruitière donna l'ordre de la marche, et l'on se prépara à surprendre la nourrice, qui n'attendait personne.

En effet, on fit tourner le bouton de la porte : le chien de la maison, qui reconnut la mère Moreau, se contenta de lui lécher la main et se remit au soleil, le museau entre ses pattes ; chacun se posta près de la porte, et l'on écouta une conversation qui avait lieu entre le nourricier, la nourrice et un troisième personnage.

« Elevez-le comme les vôtres, disait l'étranger. C'est parce qu'on vous sait bonne mère qu'on vous a prise pour nourrice.—Il est joli comme une fille, répondait le père nourricier. — Il ressemble étonnamment à sa mère, reprit à voix basse le premier interlocuteur.— C'est monsieur Meunier ! s'écria madame Moreau en ouvrant la porte ; et, courant vers le contre-maître qui tenait le petit Henri sur ses genoux ; elle lui dit avec une vivacité franc-comtoise : Vous auriez été un excellent père de famille ! »

Ce fut à qui disputerait à Suzanne le droit de s'emparer de Henri ; mais Meunier lui donna son enfant.

Après le premier tumulte inséparable d'une entrevue sur laquelle on ne comptait pas, il fut question d'improviser un dîner. Robert (c'était le nom du mari de la nourrice de Henri) s'empara de Moreau pour lui montrer comment sa cave était meublée ; car il avait déjà eu occasion de s'apercevoir du degré magnifique de perspicacité qui faisait briller le vieux soldat, lorsqu'il s'agissait de résonner bouteille.

Quand on a dégusté de tous les crus de l'Europe, c'est le moins qu'on ait des prétentions. Moreau se piquait d'un tact impérial.

Fanchette courut au jardin cueillir du cresson, et, plus leste qu'un écureuil, Alexandre s'élança par la fenêtre du rez-de-chaussée en la voyant se glisser derrière la charmille d'un petit jardin potager. Les futurs n'en font jamais d'autres.

La mère Moreau, s'appuyant sur le bras de la nourrice, la suivit jusque dans une petite basse-cour où des pigeons et des poules vivaient en république. Elle lui passa au cou un ruban de velours noir auquel pendait un cœur d'or, et pluma, de concert avec elle, quatre beaux pigeons qu'elle avait égorgés sans pitié, en essuyant les larmes de joie que le plaisir d'avoir vu son petit-fils si gaillard faisait couler sur le bout de son nez.

Clarisse, délaissée par tout le monde, car elle se tenait hors de la portée de Meunier dont l'aspect la déconcertait, s'approcha de la vieille maman du père nourricier : elle l'aida à couvrir une table d'une grande nappe de toile bise, à mettre le couvert ; elle alla chercher du menu bois, alluma dans la grande cheminée de la pièce voisine un feu clair, prépara la broche ; enfin elle se rendit utile pour ne pas paraître décontenancée.

Suzanne parlait à son enfant ; elle répondait pour lui, le couvrait de baisers, et ne s'apercevait pas qu'elle était restée seule avec Meunier. Quant à ce dernier, il en proie à une contemplation muette, les paupières humides, le cœur gros, il laissait lire sur ses lèvres tremblantes et dans les plis de son front qu'il éprouvait une de ces émotions si profondes et si amères qu'il faut avoir un courage bien ferme pour les maîtriser. Sa main se tendait machinalement vers son chapeau, il voulait partir ; mais le spectacle des naïves caresses de Suzanne et de son fils le tenait immobile sur son siége ; il s'abreuvait du charme de les contempler sans oser dire une parole, sans oser prononcer un prompt adieu ordonné par la raison, et auquel il prévoyait avec peine que cette famille de braves gens opposerait un obstacle invincible.

Lorsque la première effusion des joies maternelles se fut donné un libre cours, Suzanne fixa ses regards sur Meunier, et lui saisissant le bras avec vivacité : « Eh ! mais, lui dit-elle, pourquoi ne vous voit-on plus, monsieur Meunier ? — Vous vous en êtes aperçue, madame Gauthier ? — C'est bien naturel : nous n'avons rien fait, que je sache, pour que vous nous aimiez moins que par le passé. Savez-vous que depuis notre mariage nous vous avons presque perdu de vue ? Avant, vous veniez chez ma mère.—Chez votre mère... Oui, Suzanne, c'est vrai... je me le rappelle... mais... — Mais vous avez eu des caprices. Ah ! monsieur Meunier, c'est mal à vous, car nous vous portons certainement plus d'amitié que d'autres qui sont plus riches. — Suzanne ! voilà une dureté que je ne mérite pas. — Ecoutez-donc ! vous méritez au moins qu'on vous boude un peu. — Et pourquoi ? Parce que je ne vais pas vous donner le spectacle de mes chagrins ? — Sans doute... Vous n'étiez pas si triste que cela quand vous veniez nous voir ; vous avez la figure pâle comme un mort à présent. Vous devez compte à Gauthier et à moi de la santé de notre meilleur ami, et surtout de ses chagrins ; c'est à nous à les adoucir. — Adoucir ! s'écria Meunier avec un éclat de joie... adoucir ! répéta-t-il d'une voix plus sombre en couvrant sa figure de ses mains... Non, non, cela ne se peut plus... »

Suzanne étonnée le contempla. Elle ne voyait dans ces mots que l'expression d'une souffrance aiguë, mais elle ne devinait rien au-delà : son imagination calme et naïve ne soupçonnait point qu'il y eût de l'amour dans ce cri échappé à l'homme qu'elle aimait d'une amitié toute respectueuse. « Cela ne se peut plus ? » murmura-t-elle. — « Non, » reprit Meunier en s'essuyant les yeux. « Vos consolations me rappellent ma première femme : depuis sa mort j'éprouve un vide affreux ; je sens autour de moi une insupportable soli-

tude. — Et c'est en ne voyant personne que vous espérez diminuer nos regrets? — Ne voyez-vous pas, jeune femme, que je porte envie au bonheur des autres depuis qu'il m'est défendu d'en espérer un semblable? — Comment! monsieur Meunier; vous croyez qu'il n'y a plus de femmes capables de faire le bonheur d'un honnête homme? C'est bien mal penser de notre sexe! »

Cette répartie fit sourire péniblement Meunier; mais ce sourire s'effaça quand Suzanne eut ajouté : « Il ne manque à mon désir que d'être l'amie de celle que vous aimerez. — Vous vous intéressez bien cruellement à moi, Suzanne! Mais, croyez-moi, ma figure est vieillie par le malheur, elle me nuit. Il ne suffit pas d'avoir un bon cœur, une âme vive : il me manque l'attrait du jeune âge. — Quand on fait des heureux, on peut le devenir. Qui s'oppose à votre bonheur? — Suzanne! Suzanne! » dit alors Meunier en se levant et en portant les yeux vers le ciel, « n'insistez pas! C'est mon secret : je m'ôterais ma consolation la plus pure si j'avais l'imprudence de vous le révéler. »

L'arrivée de Moreau et du père nourricier interrompit cet entretien. Moreau portait un panier plein de bouteilles; Robert était muni d'un trousseau de clefs qu'il mit au clou, d'une lanterne qu'il souffla; il posa sur la commode de bois de chêne une dame-jeanne de cristal où perlait l'eau-de-vie de Montpellier. « Vous dînerez avec nous? dit-il à Meunier. — Non, mon ami, répondit le contre-maître en prenant son chapeau. —J'ai dételé votre cheval, objecta Robert.—Je partirai à pied. — Par exemple! s'écria madame Moreau qui arrivait avec la nourrice. On se rencontre une fois par hasard, et... — Voilà Gauthier! s'écrièrent à la fois Alexandre et Fanchette : A table! à table! »

Fanchette, sur un signe de sa tante, enleva le chapeau de Meunier et courut le cacher ; Suzanne adressa au contre-maître un regard où se lisait le reproche; et, moitié de gré, moitié de force, il céda en disant : « Je m'en doutais. »

On faisait une douce violence à sa volonté vaincue.

Madame Moreau, prenant alors garde à Clarisse, dit tout bas à Suzanne : « Est-ce que la connaissance de monsieur Leroux se propose de dîner à notre table? »

Cette question, à laquelle Suzanne ne put répondre, ne fut pas faite avec assez de mysеère pour échapper à Alexandre et à Meunier : ils échangèrent un regard et le contre-maître fit un signe d'intelligence au jeune Moreau. Robert et le fruitier posaient des siéges autour de la table quand Gauthier et Leroux entrèrent et furent salués d'une acclamation unanime. La vieille maman du nourricier s'empressa de poser sur le rond de bois une énorme soupière de faïence et déprisonna, en ôtant le couvercle, un énorme tourbillon de vapeurs parfumées qui se répandirent dans la salle et excitèrent l'appétit en interpellant l'odorat.

Tandis qu'on se plaçait tumultueusement à table, Meunier et Leroux avaient disparu. Le père nourricier allait les appeler, la mère Moreau lui fit signe de se taire et les lui désigna : ils se promenaient au fond de la cour et semblaient causer avec vivacité. Clarisse, inquiète, se tenait debout, jetant à droite et à gauche des regards furtifs ; elle aurait voulu être à cent lieues.

Enfin la voix de Meunier se fit entendre : « Telle n'a pas été mon idée, disait-il avec douceur; vous ne m'avez pas compris, Leroux. — Laissez donc, monsieur Meunier! répondait l'ouvrier : je sais ce que parler veut dire et j'entends à demi-mot. Au fait je me croyais avec des amis. Allons, toi, dit-il en rentrant à Clarisse, prends ton châle et filons! »

Clarisse obéit; Leroux prit son chapeau. Gauthier stupéfait le rappela, mais son ami tira la porte et disparut avec sa belle après avoir salué la compagnie. Meunier expliqua au Franc-Comtois comment il avait cherché à élever quelque doutes dans l'esprit de Leroux sur la convenance de l'admission de Clarisse dans la famille de ses amis. Leroux, s'étant piqué, brisa la conversation et prit un parti violent.

Partout, les mœurs établissent des distinctions, des barrières; et c'est une leçon à méditer que ce sentiment de noblesse qui persiste dans les rangs populaires en dépit de tant de sophismes, d'exemples honteux, ou de mauvais tableaux dont on empoisonne l'esprit public avec les romans et les théâtres. Le digne et l'indigne ne vivront jamais sur un pied commun. Malgré la molle indifférence qui caractérise les relations ordinaires au milieu de nos cités, ce sentiment de pureté première survit, comme une monnaie mise en circulation; l'effacement de son effigie n'y fait rien. Sans doute, on ne s'explique pas toujours nettement ce que l'on éprouve ; mais on l'éprouve, et la protestation de la conscience est pleine de révélations divines.

On parla gravement pendant la première partie du dîner : le proverbe a dit *silence pendant le potage!* mais l'incident avait mis du noir au fond des âmes. Vers la fin, le torrent avait pris son cours, et le nourricier proposa tant de santés au père Moreau pour le retour du petit Caporal, que l'un fut reporté dans son lit et que l'autre s'endormit sur la table. On dort bien partout.

Suzanne et Fanchette, cédant aux agaceries mutuelles d'Alexandre et de Gauthier, qui riaient sous cape, faillirent se fâcher sérieusement sur l'avenir du petit Henri : la mère en voulait faire un ouvrier comme son père; mais Fanchette, bien autement ambitieuse, prétendait le lancer dans les belles-lettres, qu'elle aimait à la fureur depuis que son cousin lui apportait les épreuves d'une nouvelle édition de *Paul et Virginie*. Madame Moreau les traita de folles toutes deux, disant qu'il fallait attendre que le marmot fût grand, pour savoir s'il ne serait pas trop faible pour un métier rude ou trop bête pour marcher sur les traces de Bernardin de Saint-Pierre, ce qui était puissamment raisonné, comme le fit observer Meunier.

Enfin, quand les étoiles se montrèrent à l'orient, et que vers l'occident le soleil se coucha dans de larges bandes de pourpre sous les clairières de la forêt, on mit Moreau, tant bien que mal, ployé en quatre, sur la banquette au fond de la carriole de Meunier ; madame Moreau se plaça auprès de lui au risque de l'écraser contre les parois de la voiture ; les deux cousines s'établirent sur la banquette de devant. On renouvela mille fois les recommandations à la nourrice, puis on se dit adieu. Meunier fit retentir son fouet, et la carriole, éclairée longtemps par Robert, qui resta sur la porte avec un flambeau, disparut au milieu d'une sombre avenue de maisons dont les toits étaient déjà blanchis par les rayons de la lune.

Pour Gauthier et Alexandre, qui avaient préféré revenir à pied, ils causèrent le long de la route avec cet épanchement que favorise, surtout entre deux jeunes gens, une promenade nocturne sur la pelouse d'une forêt silencieuse, lorsque la lune glisse son rayon d'argent entre les rameaux des arbres.

Enfin on se sépara. Alexandre, qui avait conduit son beau-frère jusqu'au coin de la rue Saint-Magloire, lui donna une poignée de main en le quittant; il cria d'une voix sonore : « Adieu, ma sœur! » prit sa course et entendit retomber la porte de l'allée, que Gauthier avait ouverte avec son passe-partout.

CHAPITRE III

LA RECONNAISSANCE DU MONT-DE-PIÉTÉ

> Le suicide est le dernier des crimes; non-seulement parce que l'on n'en commettra plus d'autres après celui-là; mais parce qu'on en a dû commettre bien d'autres auparavant.

Neuf heures du matin viennent de sonner : Clarisse se glisse avec précaution hors du lit et referme les rideaux de calicot blanc sur Leroux qui repose encore.

Elle passe à la hâte un jupon d'indienne, et se place devant un miroir pour arranger le madras de Jouy. Un mouvement de son bras, pendant cet acte de toilette, a détaché je ne sais quel papier fixé entre le cadre et la glace. Le papier vole et tombe; Clarisse le ramasse : c'est une reconnaissance du Mont-de-Piété. Déjà dix fois elle a voulu la serrer dans sa commode, mais Leroux le lui a défendu : on peut venir à chaque instant chercher cette reconnaissance; l'objet engagé ne lui appartient pas. « Encore, se dit Clarisse avec dépit, si cet argent eût été pour nous, cela m'aurait aidé à faire aller la maison!... Leroux ne veut plus travailler depuis sa rencontre de Saint-Maur avec Meunier... Enfin, ça ira tant que ça pourra; et, quand je n'aurai plus rien, il faudra bien qu'il se décide à trouver de l'ouvrage. »

Cette exclamation de Clarisse, faite involontairement à voix haute, tire Leroux de son sommeil; il écarte les rideaux et demande quelle heure il est.

« Neuf heures sonnées, mon ami. — Déjà! J'ai donc bien dormi! Le déjeuner est-il prêt? — Tu ne me demandes pas s'il m'est possible de t'en donner un aujourd'hui? — Elle a raison, » reprend-il tout bas. Il se dispose à refermer les rideaux sur lui, quand plusieurs coups sont frappés à la porte. Clarisse court ouvrir en tirant après elle la porte vitrée de la chambre du fond, et Leroux, en prêtant l'oreille, passe à la hâte un pantalon.

« Vous allez me répondre qu'il n'y est pas, dit la voix tremblotante d'une personne âgée : c'est inutile, mademoiselle : nous savons que Leroux, ouvrier maçon, demeure ici, avec vous, et qu'il n'est pas sorti. N'est-ce pas, mon frère? »

Un bruit inarticulé et sourd fut toute la réponse de ce frère qu'on interpellait.

« Mais, messieurs, disait Clarisse, attendez au moins qu'il soit habillé. »

Le rideau qui se souleva sur le châssis de la porte vitrée laissa voir à Leroux la figure grimaçante d'un petit vieillard maigre. Celui-ci jeta un œil furtif dans la seconde chambre et dit en laissant retomber le rideau : « Il ne nous échappera pas : il n'y a pas de seconde porte. — Si monsieur voulait me dire son nom, balbutia Clarisse émue, je préviendrais Leroux.—Bon! Eh! quand il saura que nous sommes les frères Duval, propriétaires rue de Limoges, en sera-t-il plus avancé? A-t-on besoin de savoir le nom des gens que l'on vole? — Ah! monsieur, que dites-vous? — Oui! que dites-vous? s'écria avec impétuosité Leroux, qui se précipita dans la chambre et se trouva face à face avec une espèce de géant à figure stupide qui s'était jeté entre lui et le petit vieillard. — Doucement! doucement! dit ce dernier... Sois tranquille, frère; et vous, monsieur Leroux, pas de bruit; ne nous forcez pas à un éclat : la justice se mêlerait de l'affaire, et nous gagnerons tous à nous passer d'elle. N'est-ce pas, mon frère? »

Le grand Duval fit un signe de tête et un ricanement imbécile pour donner à entendre qu'il avait compris.

« Expliquez-vous tout de suite et sans détour! s'écria Leroux. — Je ne viens pas pour autre chose; vous verrez que je suis franc, et ce n'est pas ce qui vous amusera le plus; quant à la promptitude, j'ai soixante-dix ans : c'est vous dire que je parle lentement et beaucoup; vous prendrez patience, s'il vous plaît. — J'attends, dit Leroux. — Et moi aussi, j'attends, dit le vieux petit homme, j'attends que mademoiselle (et il fait une révérence ironique à Clarisse) nous fasse l'honneur de se retirer — Mais, monsieur... dit la jeune femme confuse. — Allons! laisse-nous, reprit Leroux. — Si cela peut vous être égal, » continua le vieux Duval en lui indiquant la porte.

Clarisse, rouge de dépit, rencontra le regard de Leroux : il était si impérieux qu'elle saisit sans murmurer son panier, puis un pot de ferblanc, et sortit en tirant la porte avec violence.

Leroux invita les frères Duval à entrer dans l'autre chambre. Le plus robuste des deux fit passer l'autre devant pour lui servir de porte-respect; il lui donna un siége, en prit un autre à côté de lui, et fit une invitation muette à Leroux de s'asseoir également.

Il y avait autant de finesse dans les traits du grêle vieillard que de nullité sur le visage de son frère cadet, et il pouvait paraître singulier qu'on eût besoin d'un individu semblable pour traiter une affaire de quelque importance; mais le spirituel vieillard avait entendu parler de la force prodigieuse de Leroux, et, comme la nature de l'entretien qu'il devait avoir avec celui-ci était fort chatouilleuse, il s'était adjoint son frère, beaucoup moins logicien que lui, mais bien plus favorablement taillé pour répondre avec quelque avantage à un gaillard de cinq pieds six pouces.

« Vivement! vivement! dit Leroux; dépêchez-vous de m'apprendre...— Comment je sais que vous êtes un fripon, n'est-ce pas? — Vous mentez! s'écria Leroux, car une accusation de ce genre se porte devant les tribunaux... — C'est selon : j'ai préféré avoir un tête-à-tête avec vous. Eussiez-vous mieux aimé des menottes, quatre gendarmes et un juge d'instruction? — Que puis-je avoir de commun avec tout cela? — Une misère! une bagatelle! On vous aurait demandé comment ma montre d'or est passée dans vos mains. — Je ne sais ce que vous voulez dire; vous avez été trompé, monsieur Duval. — Patience; écoutez! Ma montre porte le nom de l'horloger Leroi et le chiffre 720, et elle est engagée pour 65 francs, sous le numéro 2649, au nom d'Hippolyte Leroux, né à Bayonne en 1792, domicilié rue de la Bibliothèque.... Ah! est-ce vous, hein? Leroux pâlit, frappa son front de ses mains. — Dieu! s'écria-t-il, être accusé de vol! — Oui, je conçois, c'est affligeant, dit le vieillard, mais c'est comme cela. Je n'agis pas comme un étourdi, moi : je ne me suis pas borné à ces renseignements, j'en ai recueilli... qui sont beaux! et je sais de quoi vous pouvez être capable. — Et que vous a-t-on dit? s'écria Leroux d'une voix étranglée en lui jetant un regard étincelant. — — Là, là, ne nous emportons pas, jeune homme : il faut bien être accusé quand on est accusable. Je sais que vous êtes du soir au matin au cabaret, que vous avez renoncé au travail : dites, qui peut fournir à tout cela? celle avec qui vous vivez, peut-être? — Je suis sans doute un mauvais sujet, dit Leroux avec agitation, mais un voleur!... un voleur!... — Allons, mon garçon, le cœur sur la main : évitez-vous un réquisitoire et Bicêtre. »

Leroux se redressa brusquement. Duval cadet l'imita aussitôt, le vieillard recula sa chaise; mais Leroux ne s'était levé que pour aller prendre la reconnaissance attachée au miroir.

« Voilà, dit-il au vieux Duval, ce que vous réclamez. — Eh! allons donc! dit ce dernier en examinant le papier avec ses lunettes, mais sans le prendre. — Prenez-la, lui dit Leroux. — Point du tout, mon ami : d'abord c'est ma montre que je veux, et ensuite il faut que vous la rapportiez à mon domicile pour que vous ayez la garantie par-devers vous que je suis bien Duval, celui à qui la montre a été volée; car je ne vous accuse pas d'être le voleur de première main, mais seulement le recéleur. — Je vous la reporterai, monsieur. — C'est bien comme cela que je l'entends. — Mais croyez bien que je ne pensais nullement faire mal. — Ah! ah! j'entends : vous l'avez recélée innocemment. Vous serez bien habile si vous me persuadez. — Je suis la seconde victime de votre fripon. — Cela vous regarde; si le partage n'a pas été avantageux pour vous... — Le partage!... Il faut, monsieur, que vous sachiez tout. Je connais à peine ce malheureux; je l'ai vu par hasard à l'auberge, il s'est assis souvent à ma table. On se rencontre deux fois, on se dit bonjour, on fait connaissance en buvant. Je ne sais tout ce qu'il m'a raconté, qu'il n'osait trop chercher de l'ouvrage; qu'il était conscrit réfractaire. Oh! d'abord ça ma donné du froid pour lui, car c'est une lâcheté que de ne pas faire son service, et la peau d'un

homme n'est déjà pas un bijou si rare. On avance ou on est tué ; il faut bien qu'il en reste sur le carreau. Mais, quand il m'a parlé d'une vieille bonne femme de mère à moitié aveugle et paralytique, ça m'a entortillé ; je me suis laissé aller à mon bon cœur : je lui ai ouvert ma bourse. Mais ça ne pouvait pas durer, puisqu'il est vrai de dire que je ne travaille pas. Alors il m'a demandé comme un service de porter au Mont-de-Piété la montre de sa mère, leur dernière ressource, et cela sous mon nom, attendu qu'il n'a pas de papiers et qu'on le recherche ; si bien que j'ai donné à plein collier dans le panneau. Il m'a heureusement laissé ce chiffon de papier ; et depuis trois jours il a disparu. Mais, fût-il à cent lieues, si j'apprends où il est, le gredin, il peut compter !... » Et ici Leroux fit un geste terrible.

« Ce sera parfaitement vu, dit le vieillard en hochant la tête ; du moins si ce que vous dites est vrai. — Vous en doutez ! — Un peu. Toutefois, si votre histoire est d'un menteur, elle est, à coup sûr, d'un garçon d'esprit. Au reste, ça m'est égal ; tout ce qui m'importe pour le quart d'heure, c'est que vous restiez persuadé que, si je n'ai pas ma montre après-demain soir au plus tard, je vous ferai empoigner comme receleur. — Vous serez satisfait, dit Leroux avec effroi ; mais emportez au moins une idée plus favorable de moi. — Je voudrais vous faire ce plaisir-là, mais c'est impossible. Je vous jugerai suivant votre conduite. Mais, alors même que vous ne seriez pas ce que j'ai dû supposer, votre manière de vivre me forcerait encore de porter mon estime ailleurs. Je ne suis pas venu pour vous faire des compliments. Allons, frère. »

Les deux Duval gagnèrent la porte. Clarisse, après avoir fait ses emplettes, était restée sur le palier, où elle essayait vainement d'entendre ce qui se disait dans l'intérieur. Elle jeta un coup d'œil colère aux visiteurs quand ils passèrent devant elle, et courut dans sa chambre, où Leroux, froissant dans ses mains la reconnaissance de la montre et l'adresse de Duval, disait entre ses dents :

« Si le gredin tombe dans mes mains, il peut bien être sûr qu'il aura volé pour la dernière fois ! — Eh bien ! Leroux, qu'est-ce qu'ils te voulaient donc ? — Rien !... Ma cravate... mon chapeau. — Tu ne déjeunes pas ? — Il faut que je le retrouve et qu'il meure sur la place ! — Tu m'effraies !... Dis-moi... — Clarisse, laisse-moi ! pour Dieu ! laisse-moi ! Tu vois bien que je suis hors de moi. — Mon pauvre ami ! mon bon Leroux ! — Je n'ai jamais éprouvé ce que j'éprouve !... Si : une fois... une fois seulement... contre les assassins de Gauthier. — Il t'en récompense bien ! dit amèrement Clarisse. »

Une exclamation douloureuse est toute la réponse de Leroux ; il se promène dans la chambre, en proie à la plus poignante agitation. Enfin il s'habille précipitamment et s'élance vers la porte. Clarisse s'oppose à son départ, et d'un air suppliant lui prend les mains :

« Quand reviendras-tu ? — Est-ce que je le sais ? Tiens mon déjeuner prêt. — Tu me dis cela pour te débarrasser de moi. — C'est possible. — Confie-moi ton chagrin. — Je ne te dois pas de compte. Je n'en rendrais jamais à ma femme... à plus forte raison... — Tu m'as traitée bien durement, Leroux, mais jamais comme cela... — Ne vas-tu pas pleurer maintenant ! Je t'ai dit que j'allais revenir. — Bien vrai, Leroux ? — Bien vrai ! »

Clarisse lui saute au cou : il ne peut s'empêcher de l'embrasser ; même il ne se dégage pas trop brusquement de ses bras ; mais quand il se voit libre il franchit rapidement l'escalier, gagne la rue et court sans reprendre haleine jusqu'à l'auberge où son prétendu réfractaire avait l'habitude de prendre ses repas.

Les tables étaient encore garnies d'ouvriers qui terminaient leur déjeuner : son voleur n'y était pas, on ne l'avait pas revu. Il attendit jusqu'à l'heure du dîner : peine perdue, aucune nouvelle encore ; on ne savait ni son nom ni son adresse. La colère de Leroux avait fait place à l'abattement ; il ne voyait que la prison, il frémissait.

« N'avoir pas un ami, se disait-il, pas un ! Si Gauthier était dans un malheur pareil, il n'aurait pas à se plaindre de mon abandon ; il viendrait à moi, parce qu'il sait que j'ai de la tête et que... Au fait, ce n'est pas sa faute : c'est un enfant qu'on mène facilement ; et peut-être, s'il connaissait ma situation... Il la connaîtra ! je n'aurai peut-être jamais que cette occasion d'éprouver son amitié. »

Content de sa résolution, Leroux demanda une plume, de l'encre et du papier ; puis il écrit ce billet :

« Nous ne nous voyons plus depuis que j'ai demandé « mon compte à Meunier. Si tu m'en veux parce que « j'ai montré du cœur, tant pis pour toi : ça prouve « que tu n'en ferais pas autant à ma place ; à ton aise. « Quand tu voudras me voir, tu me feras plaisir. Je « tenais à te bouder, mais le malheur est là, et, dans « ce cas, je craindrais de te faire outrage. J'ai besoin « de soixante-cinq francs pour demain, pour aujourd'hui même, si cela se peut. Envoie-les-moi si tu « crains, en me les apportant toi-même, de déplaire à « Meunier ou à ta femme. Nous n'en serons pas plus « mauvais amis pour cela. LEROUX. »

Il plie la lettre, la cachète, et sort pour la première fois d'un cabaret sans rien prendre. « Gauthier me répondra, » dit-il en jetant sa missive dans une boîte aux lettres. Et, la tête plus calme, il rentre chez Clarisse, qui l'attendait avec inquiétude.

Il passe la nuit et une partie du lendemain sans trop d'impatience. Cependant l'instant fixé par Duval approche : Gauthier ne répond pas. Sa journée doit être terminée, il devrait être près de son ami. Leroux descend dans la rue, il se promène, il s'assied sur une borne ; son cœur bat à l'aspect de chacun des hommes qu'il voit s'avancer vers lui ; il s'informe aux passants de l'heure qu'il peut être : « Huit heures et demie, » lui dit-on.

« Il ne viendra pas, c'est fini ! Je ne peux compter sur personne ! J'ai bien fait de ne pas m'exposer à être refusé en face. » Alors il remonte chez Clarisse, qui, depuis la scène de la veille, n'ose plus l'interroger. Les bras croisés sur sa poitrine et froissant sa chemise avec colère, Leroux laisse échapper des mots entrecoupés : « Je n'aurais jamais cru cela... Ce n'est pas un homme !... Pourtant je n'irai pas... non... je n'irai pas !... Qu'on me condamne... n'importe ! ça ne m'ôte pas ma probité... Pour une misérable somme... Bicêtre !... le bagne !... Non !... non !... On m'y traînerait peut-être, mais mort !... Mourir pour si peu !... Non, il m'en faut !... » Et, s'arrêtant devant Clarisse : « Tu m'entends, lui crie-t-il en la regardant jusqu'au fond de l'âme, il me faut de l'argent, j'en veux !... — Crois-tu, mon ami, que, dans l'état où je te vois, s'il m'était possible ?... — Tu m'en trouveras, il faut que tu m'en trouves ! — Veux-tu donc que je vole ? »

Cette question atterre Leroux ; il se cache la tête dans les mains. Cependant, après un temps, il la relève : une lueur d'espoir brille dans ses yeux. Il ouvre la commode de Clarisse, il en tire une robe de mérinos, un châle de soie, s'empare d'une boîte qui renferme un collier de perles blanches et un peigne en corail ; puis il fait un paquet du tout et part sans rien dire à Clarisse.

Il descend la rue Saint-Honoré, cherchant à découvrir la lanterne d'un bureau de prêt sur gages ; et bientôt il se trouve dans une salle où une trentaine de personnes viennent offrir à cette administration de secours publics l'occasion d'exercer la charité sur un pied que l'on traite volontiers d'usuraire, après s'être félicité d'abord de la ressource. Comme étant le dernier arrivé, il se voit forcé d'attendre. Dieu sait les malédictions philanthropiques auxquelles il se livre contre cette institution. Les livres et les journaux, dans nos derniers temps, ont mis des lieux communs de colère et de rage à la portée de ceux que l'accident

et la mauvaise conduite retiennent dans la détresse. On peut dire que c'est leur consolation. Il faut ajouter qu'elle est faible. Leroux s'assied sur un banc ; il est absorbé dans ses réflexions, il ne prend pas garde à ce qui se passe autour de lui.

Il ne voit pas cette jeune fille qui vient apporter en tribut une douzaine de chemises de calicot, et qui, tout en balbutiant, cherche à faire élever le prix de son dépôt jusqu'à la valeur d'un chapeau de paille cousue avec lequel elle espère humilier ses compagnes au bal de l'Ermitage.

Le spectacle de cette femme qui tient deux enfants mal vêtus lui échappe également : il ne la voit pas joindre une croix d'or qu'elle détache de son cou à sa pièce de mariage, et laisser échapper une larme en recevant un prêt insuffisant. Tout à coup elle ôte son alliance de son doigt et la glisse à l'employé, qui lui compte dix francs. Ses enfants auront du pain !... si les numéros du prochain tirage amènent la chance qu'elle poursuit à la loterie.

De gais compagnons succèdent, et, sur trois montres d'argent, trois fois huit francs leur sont comptés. Ils s'éloignent ; et l'on est forcé de les rappeler, car ils oublient de prendre leurs reconnaissances ; ils ne songent qu'à l'écot qui doit les tenir éveillés bien avant dans la nuit.

Les philanthropes seraient plus modérés s'ils voyaient tous les revers de médaille...

Dans ce lieu, où les besoins réunissent et confondent toutes les classes, la politesse des employés est calculée sur l'importance des objets qu'on leur apporte et sur le costume des solliciteurs : les guenilles du pauvre sont reçues avec dédain, examinées avec une expression de répugnance ; on rejette le dépôt de celui qui n'a besoin que d'un pain et qui ne peut offrir une valeur triple du prêt de trois francs ; mais on accueille avec égard l'homme couvert d'un manteau et l'élégante qui viennent apporter des diamants ou étaler un riche cachemire. Tour à tour la faim ou la débauche s'y présente : l'ouvrier réduit à la misère par la cessation des travaux y succède au fashionable qui vient mettre en gage l'habit qu'il n'a pas payé ; le dénûment y entre avec timidité, la coquetterie avec impudence ; enfin le besoin et le vice y trouvent, à un intérêt exorbitant, un secours mesquin et ruineux sur nantissement exagéré.

Enfin Leroux s'approche.

« On ne reçoit plus personne, dit le commis. — J'attends depuis trois quarts d'heure. — Allons finissons-en ! Qu'apportez-vous ? (Et il examine les effets contenus dans le foulard.) Vous n'aurez pas grand'chose là dessus. Combien voulez-vous ? »

Leroux n'a qu'une idée fixe, celle de la somme qui peut servir à dégager la montre de Duval ; aussi répond-il : « Soixante-cinq francs. — On vous donne vingt francs, et pas un sou de plus. — Et que voulez-vous que je fasse de vingt francs ? — Nous avons assez de guenilles, dit le commis. » Et il ferme la grille de fer en repoussant le paquet.

« Misérable ! lui dit Leroux, ce sont nos guenilles qui te donnent du pain ! »

Mais le commis s'éloigne en sifflant ; et le garçon de bureau, suivi d'un énorme chien, vient éteindre les lumières en disant à Leroux : « C'est fini pour aujourd'hui, l'ami ; ces messieurs sont partis pour aller en soirée. Revenez demain matin ; vous ne vous arrangerez nulle part mieux qu'ici : nous avons la réputation de traiter les gens en conscience. » Leroux reprit son paquet et sortit en répétant : « Je suis perdu ! »

Clarisse était encore à la même place quand Leroux rentra comme un fou et jeta le paquet à terre. Elle apprêta le couvert ; il mangea pour éviter de sa part des supplications nouvelles ; mais il était préoccupé ; il nommait sourdement Gauthier, souriait avec rage, puis tombait dans une espèce d'apathie ; enfin il se jeta tout habillé sur le lit. Clarisse ne put dormir ; elle veilla près de lui, cherchant à pénétrer le sens des exclamations qu'il répétait pendant un sommeil agité. Le matin il se leva, se promena dans la chambre sans parler ; mais quand il vit Clarisse se disposer à sortir, il l'arrêta et lui dit d'une voix qui la fit tressaillir : « Où vas-tu ? — Je sors pour chercher le déjeuner. — Tu le feras pour midi, entends-tu ? Va. On doit venir me voir, je veux être seul. — Ce sont ces gens d'hier encore ?... — Oui... non !... Qu'est-ce que ça te fait ? — Où irai-je ?... Chez une voisine ?... — Une voisine ? reprend Leroux avec vivacité ; je te le défends ! entends-tu ? je te le défends ! »

Le ton qu'il prend en donnant cet ordre suffit pour ôter à Clarisse l'envie d'insister davantage : en dix minutes son ménage est rangé ; elle met un léger panier à son bras, et sort en silence. Leroux court à elle : « Voyons ! embrasse-moi ! » lui dit-il avec épanchement, et il l'étreint dans ses bras ; elle descend lentement. Leroux lui crie : « Demande en bas s'il n'y a pas une lettre de Gauthier. » Le corps penché sur la rampe, il attend avec anxiété. Un *non* parti du fond de l'allée vient lui ravir sa dernière espérance.

Considéré profondément, dans ce qu'il a d'absolu pour ainsi dire, le suicide répond au sentiment, toujours un peu romanesque, de l'importance que l'orgueil s'attribue. Quiconque a brillé, répugne à descendre, et, dans son duel inégal avec l'opinion qui va le frapper, triomphe à sa manière en s'y dérobant. Disons-le ! rien n'est moins populaire, si nous prenons ce dernier mot dans son acception la plus large. Leroux se mettait de l'état-major au milieu des siens. L'homme qui ne croit à rien, et c'était le cas de ce malheureux, croit encore à son misérable honneur, si souillé soit-il. Voilà ce qu'il veut dérober à la flétrissure matérielle de la justice humaine, parce que (ce qui pourrait bien être traité de lacune dans nos lois modernes) toute espèce d'enquête se trouve arrêtée par la mort. Si ce faux héroïsme ne suspendait pas l'action investigatrice des lois, bien des suicides n'auraient pas lieu. Pourquoi donc le pilori recule-t-il devant le corps inanimé de celui qui brave tout, le ciel et la terre ?

Nos aïeux voyaient plus loin que nous.

Leroux rentre, pousse le verrou, ferme solidement la fenêtre, bouche le trou de la serrure, intercepte, au moyen d'une couverture, le courant d'air de la cheminée et fixe une seconde couverture sur la porte. Il tient le dernier clou, quelques pas retentissent sur l'escalier : —C'est Gauthier ! pense-t-il ; le marteau prêt à frapper reste suspendu. On approche ; Leroux a déjà mis pied à terre : il va tirer le verrou et ouvrir ; mais le bruit des pas s'éloigne et se perd dans le fond du corridor supérieur... Imbécile que je suis ! se dit-il : je ne dois plus compter sur personne. Et il enfonce le clou à grands coups de marteau.

Ensuite il remplit de charbon un large fourneau, bat le briquet, enflamme quelques papiers, s'agenouille, gonfle ses joues, excite le feu, et sourit avec angoisse à la vapeur bleuâtre qui s'exhale du brasier ; puis il s'assied, porte à sa bouche un flacon d'eau-de-vie, et se dit avec résolution : — Non ! je ne travaillerai pas dix ans au profit de l'Etat sans l'avoir mérité !... L'exposition !... le carcan !... Allons ! du cœur ! C'est sitôt fait de nous ! »

L'atmosphère s'épaissit ; ses yeux se troublent ; le breuvage exalte son cerveau ; la bouteille s'échappe de sa main et se brise à terre ; un engourdissement s'empare de tous les membres du malheureux, sa tête s'appesantit et vient rebondir sur la table placée près de lui.

CHAPITRE IV

LES CINQUANTE-DEUX SOUS

Les répugnances diminuent par l'accoutumance. (NICOLE.)

Plus d'une fois, depuis le voyage à Saint-Maur, Gau-

thier avait pris la route et la demeure de son ami; mais il craignait de rencontrer Meunier ou quelque compagnon de travail; il craignait bien davantage encore les reproches de Leroux. Alors, rebroussant chemin vers le chantier, il se disait : — Suis-je donc un enfant, pour avoir peur d'eux tous? J'ai le droit de voir ceux qui me plaisent : demain je prendrai un parti vigoureux. Mais le lendemain Suzanne, heureuse de voir qu'un autre ne partageait plus la tendresse de son mari, sous prétexte d'aller faire ses provisions, un joli mouchoir sur la tête, un panier sous le bras, l'accaparait encore en offrant de le conduire au travail. On égayait la route par des projets sur l'avenir du petit Henri; et peu à peu le maçon oublia la résolution qu'il avait prise de revoir Leroux. Ainsi s'écoulait cette vie paisible jusqu'au jour où la lettre du désespéré arriva dans la rue Saint-Magloire. Suzanne était seule, son mari ne devait pas rentrer de la nuit : le ministre de la guerre donnait un bal; des travaux extraordinaires avaient été commandés à Meunier, Gauthier dirigeait une partie des ouvriers. Enfin le travail fut terminé, les maçons se retirèrent. Gauthier accourait empressé de revoir sa femme, quand le marchand de vin dont le magasin était contigu à la porte de sa maison l'aperçut et lui remit le billet de Leroux. A peine l'eut-il lu qu'il se dit : « Monterai-je chez Suzanne? courrai-je chez mon ami? » Incertain un moment, il se décida enfin, et bientôt, traversant la rue Saint-Denis, il laissa loin de lui le Carreau des Innocents.

Il touchait au but de sa course, lorsque son nom fut prononcé par une femme : Gauthier reconnut Clarisse. « Où allez-vous, monsieur Gauthier?—Voir Leroux.— Il ne vous attend plus. — Je n'ai reçu sa lettre que ce matin. »

En parlant ainsi Gauthier continuait à marcher vers la demeure de son ami. « Ne montez pas, monsieur Gauthier, dit Clarisse en l'arrêtant sur le seuil de l'allée : il attend quelqu'un, et m'a défendu de rentrer avant midi. — C'est sur moi qu'il compte; montons ensemble. » Gauthier gravit l'escalier.

Arrivés sur le palier, le maçon et la jeune femme frappèrent légèrement à la porte. Personne ne répondit. Le même silence régna après des coups plus violents. Clarisse conçut alors un soupçon affreux : elle se précipita dans les bras de Gauthier en s'écriant : « Nous n'avons plus de Leroux! — Plus de Leroux! répéta le maçon en pâlissant. — Oh! dit Clarisse dont les sanglots étouffaient la voix, comment n'ai-je pas compris son désespoir quand il m'a dit hier : — Clarisse, il me faut de l'argent! »

Gauthier resta frappé de stupeur. La jeune femme n'avait pas la force d'ajouter un mot, et tous deux, appuyés sur la rampe, semblaient vouloir s'interroger, mais ne s'adressaient pas une parole.

Cependant, un léger bruit vint à se faire entendre dans l'intérieur de la chambre; un rayon de joie brilla dans les yeux de Clarisse. « Ouvre, Leroux! c'est moi! » crie Gauthier.

Puis ils prêtent attentivement l'oreille. Bientôt une sueur froide coule sur leurs fronts : ils entendent distinctement un frôlement sur le pavé de la chambre, semblable à celui d'un corps qui se traînerait avec effort; une main glisse contre la porte pour atteindre à la serrure. Les deux amis de Leroux attendent avec anxiété qu'il ait fait glisser le verrou; mais la main retombe à terre avec bruit, et un soupir se dégage du fond de la poitrine du malheureux, qui vient d'épuiser ce qui lui restait de forces. Puis le silence règne. « Il est mort! dit Clarisse. »

A ces mots, Gauthier, sans réfléchir au danger qu'il va courir, saute de la fenêtre du carré sur celle de la chambre; un clou fiché dans le mur et l'appui de la fenêtre, voilà tout ce qui le garantit d'une chute de quarante pieds. A ce mouvement, Clarisse se cache la tête dans les mains. Le clou qui retient Gauthier tremble sous son poids, le plâtre vieilli se détache. Le maçon comprend son péril : il brise un carreau, et se retient au chassis de la croisée au moment où le clou va rouler dans la cour. Alors s'exhale de la chambre la vapeur bleue du charbon. Gauthier a tiré le large rideau, et bientôt un cri terrible prouve à Clarisse qu'il a revu son ami. Ouvrez! ouvrez! dit-elle. — Son cœur bat encore, répond Gauthier.—Que je le voie, » s'écrie la jeune femme. Et bientôt un étroit espace réunit Leroux, privé de sentiment, et tout ce qui dans ce monde s'intéresse au sort de ce malheureux.

Les sanglots de Clarisse ont été entendus. Pendant que les voisins se rassemblent pour jaser, un étudiant a quitté sa mansarde et ses livres, et vient offrir les secours de son art. Il s'empresse de déshabiller Leroux, l'inonde d'eau et de vinaigre, tandis qu'avec des linges chauffés au charbon embrasé qui venait de servir le desespoir, Gauthier essuie le visage et la poitrine de l'infortuné. Dix fois, on a recommencé cette aspersion. Clarisse interroge le jeune docteur, qui répond : — Il respire, nous le sauverons.

Leroux, longtemps exposé au grand air, semble reprendre ses sens. On l'a porté dans son lit. Il ouvre enfin les yeux et voit à son chevet Gauthier, Clarisse et le médecin.

« Voilà ce que je craignais, murmure-t-il. Quand on est décidé à mourir, c'est une honte de ne pas achever ce qu'on a commencé.

—Laissez circuler librement l'air autour de lui, » dit l'étudiant. Et, sans attendre de remerciement, il s'éloigne, remonte à sa mansarde, ne répond aux curieux que par un salut; après quoi il ferme sa porte sur le nez des indiscrets, et reprend ses méditations studieuses.

Leroux fait signe à son ami de venir près de lui : « As-tu de l'argent?—Combien te faut-il?—Soixante-cinq francs. — Tu les auras. — Aujourd'hui? — Dans une heure. — Tu pouvais m'obliger, et..... tu m'as laissé.... »

Gauthier l'interrompt pour lui expliquer comment la lettre lui est parvenue si tard. Leroux apprend à son ami quelle accusation pèse sur lui, le danger qu'il court, et le Franc-Comtois promet qu'il sera de retour dans une heure.

En quelques minutes il fut près de Suzanne. « Leroux! répondait-il à chacune de ses questions; il faut penser à Leroux! » Et il fouillait dans les tiroirs de la commode, il rassemblait la menue monnaie, comptait, et s'interrompait pour dire à sa femme : « Donne toujours, il n'y en aura jamais assez. — Mais pour qui cet argent? — Pour sauver l'honneur de celui qui m'a déjà sauvé la vie. — Tu as vu Leroux? — Il est dans un bien déplorable état. — Il aura fait quelque sottise.— N'en dis pas de mal, Suzanne; il a bien souffert. Il voulait mourir : il y a de bons sentiments chez cet homme-là. — Est-ce un bon sentiment que de vouloir mourir? Qui te prouve que ce n'est pas de l'orgueil après une mauvaise action? Ceux qui veulent sauver leur honneur devraient-ils commencer par le compromettre?... — Il n'a d'espoir qu'en nous : ne l'abandonnons pas! Donne, donne tout ce que tu as! — Il ne me reste qu'un mois en réserve pour la nourrice de Henri. — — Donne, te dis-je! »

Suzanne, non sans hésiter, lui remit les 20 francs. Gauthier les prit avec précipitation : il avait 40 francs. « Il en manque encore vingt-cinq! » Puis, sans ajouter un mot, il prend son chapeau, court chez Meunier pour le supplier de compléter la somme. Le contremaître, libre de travaux, est parti pour la campagne. Gauthier se décide à retourner chez Leroux, dont il pressent l'impatience. A son arrivée, la joie brille sur les visages, mais bientôt ils reprennent une teinte sombre quand il prononce ces mots : « Il me manque vingt-cinq francs! — C'est beaucoup, dit Clarisse. — C'est tout! dit Leroux. » Clarisse saisit les hardes qui sont encore dans le foulard : « Vingt francs! s'écrie-t-elle, et ces cinq francs qui nous restaient pour vivre! — Va, va! » dit Leroux.

Au bout d'un quart-d'heure, assis sur son séant,

l'ami de Gauthier regardait en souriant l'argent pour lequel il aurait donné sa vie : « C'est peu de chose, disait-il ; je vaux plus que cela. Allons chercher la montre. »

Puis il se leva, s'habilla. « Apprête le dîner, dit-il à Clarisse : Gauthier mangera la soupe ; nous trouverons bien crédit pour vingt-quatre heures. »

Le jour finissait quand Leroux, appuyé sur le bras de son ami, arriva au bureau du Mont-de-Piété. Il apprit avec joie que la montre de Duval n'avait pas été portée au dépôt. Le commis compta la somme, et allait remettre l'objet dégagé quand le caissier fit observer qu'il manquait 52 sous.

« C'est impossible, dirent encore Leroux et Gauthier. — La somme principale y est bien, objecta le commis, mais il manque les intérêts. — Qu'allons-nous faire ? » dit Gauthier. Leroux resta quelques secondes la bouche béante et les yeux fixes ; puis, avec vivacité : « Je sais où trouver le reste, dit-il ; viens, suis-moi. » Il reprend son argent, descend le passage de Radzivill, et s'arrête à la porte d'une fort belle maison de la rue du Lycée, où il monte en priant Gauthier de l'attendre. « C'est singulier, dit celui-ci en se promenant, je ne lui connais pas d'amis dans ce quartier. »

Des paroles assez vives prononcées au bas de l'escalier attirent son attention. Il voit un homme, le visage enflammé de colère, et tenant par la basque de l'habit un adolescent qui cherche à lui échapper : « Laissez-moi, dit le jeune homme d'une voix étouffée. — Tu me suivras, ou je suis capable de tout si tu mets les pieds dans cette maison de jeu. — De jeu !... » répète Gauthier. Et, frappé de l'idée que Leroux est venu livrer au hasard la somme qui devait sauver son honneur, il n'entend plus rien de la conversation du vieillard et du jeune homme. Il monte rapidement l'escalier, quand son ami descend à sa rencontre en criant : « Vivat ! j'ai gagné ! » Un vice allait payer la dette d'un vice.

Le succès semblait justifier Leroux : aussi Gauthier ne trouva-t-il aucun reproche à lui adresser. La doctrine du succès est nécessairement à la mode chez ceux qui n'en ont pas ; elle a ses martyrs assez nombreux, mais qui sont sans honneur et sans gloire. La montre fut bientôt entre leurs mains. Un cocher de fiacre, averti de l'impatience des deux amis, les conduisit de toute la vitesse de deux chevaux poussifs, aiguillonnés pour le moins tout autant par la faim que par le fouet. Pendant le trajet, Leroux avait vidé ses poches dans le chapeau de Gauthier, qui avait compté plus de 700 francs. « Mon coup était hardi, disait Leroux ; je ne me fierai pas tant au hasard une autre fois. — Une autre fois ?.... Est-ce que tu veux encore ?.... — Je ne dis pas non.... mais sagement.... La roulette.... vois-tu.... c'est une affamée, qui vous mange jusqu'au dernier sou quand on veut lui faire rendre gorge ; mais, si vous vous contentez de petites saignées, elle devient docile ; c'est dans sa politique. Il lui faut de petits gagneurs pour attirer de gros perdants ; tu conçois ! »

Gauthier ne concevait pas ; il fallut mille et mille explications pour lever un coin du voile.

Sans l'étourdissement du gain, il aurait manifesté mille et mille répugnances. Mais, comme disent les gens commodes, ce n'était pas le moment de faire de la morale.

La lourde caisse du fiacre cessa d'être ballottée sur ses larges courroies. « Nous y voilà, dit Leroux. Allons, prends ta part et descendons. »

En entendant frapper à sa porte, l'aîné des frères Duval s'arrêta court au moment de se mettre au lit. Il prit son bougeoir, fut à la porte et demanda : « Qui est là ? — Leroux. — Que venez-vous faire ? — Apporter ce que vous savez. — Voyons. » Et Duval ouvrit la porte ; il prit sa montre, la considéra, puis répondit : « C'est bien. » Ce colloque se tenait sur le palier : Duval avait jugé à propos de tirer la porte sur lui. Puis, avançant son bougeoir pour distinguer le visage de Leroux et de son compagnon : « C'est singulier, dit-il, ils ont l'air d'honnêtes gens. » Il rentra chez lui, prit une bourse de soie verte sur sa table de nuit et revint sur ses pas : « Si vous n'aviez pas eu la précaution de m'apporter cette montre aujourd'hui, dit-il, je serais allé demain chez le procureur du roi : innocent ou coupable, une fois dans ses griffes, il n'aurait pas manqué de faire son métier en vous perdant de réputation. Je vous dois donc une réparation. Le *minimum* est de seize francs, en voilà soixante ; j'espère que c'est raisonnable. » Et M. Duval ferma la porte ; Leroux et Gauthier se retrouvèrent dans l'obscurité.

La voiture roula de nouveau, et Leroux rentra chez lui pour conter à Clarisse sa bonne fortune. Le traiteur le plus voisin fournit un excellent souper. La séduction du luxe commençait, avec ses mille et une nuits qu'on écoute si facilement. Les fortunes que nous avons rêvées ne tiendraient pas dans le monde. On fait en commun des tours de Babel sur l'emplacement d'un écu de 6 livres. Il fut convenu pendant le repas qu'on mettrait de côté l'argent gagné à la roulette, et que les 60 francs de Duval serviraient à tenter la fortune. Nous serons modestes, s'étaient dit les deux maçons : chacun 1,200 francs par an, c'est tout ce qu'il nous faut.

Dix heures du soir allaient sonner quand on se sépara. Leroux avait besoin de repos : son funeste projet du matin, les événements de la journée avaient fatigué cette tête de fer.

Suzanne ne fut pas médiocrement surprise lorsqu'elle vit son mari lui rapporter la somme qu'il avait emportée le matin. Gauthier n'osa lui faire aucune confidence sur le jeu, mais il arrangea si adroitement son récit qu'elle ne put soupçonner la vérité.

Pendant plusieurs jours encore, Gauthier reprit ses journées ; il accordait quelques instants à Leroux, qui venait l'attendre, le soir, pour le conduire à deux pas de la maison de jeu. De modestes bénéfices entretinrent leur ardeur, qui prit un caractère plus prononcé. Gauthier fit alors de plus rares apparitions au chantier.

Créé pour des destins infinis, le cœur de l'homme recèle des activités dévorantes, et, si rien de surnaturel ne leur ouvre la voie, leurs flammes rebroussent contre le monde. L'homme alors, selon les occasions ou selon sa trempe, devient, tantôt un révolutionnaire, tantôt un joueur. Mais aura-t-il la chance et le temps ? Ne semble-t-il pas que nous soyons d'une race de grands seigneurs déshéritée par ses propres folies ou par celles de ses aïeux, qui joue de son reste pour tout reconquérir ? Qu'est-ce que la Fortune pour le joueur ? Dans l'écu que le rateau du banquier lui laisse, il voit des millions et s'y rattache avec frénésie. Les millions gagnés lui semblent, au contraire, d'un intérêt médiocre. Il les dédaigne. En somme, il se balance entre deux misères. Qui donnera le change à ces bouillonnements dont l'or n'est certainement pas le dernier mot ? Quelle satisfaction, ici-bas, pourrait nous fixer et nous sourire ? Sénèque et les philosophes donnent moins encore à ces terribles appétits. Je comprends davantage le triple désintéressement du Capucin. Il marchera les pieds dans la boue, mais nous y sommes tous plongés ; il se soumet à l'obéissance, mais on nous y réduit sous quelque régime que ce soit et quoique nous fassions ; il renonce aux joies de la terre que déjà son uniforme rebute, mais ces joies passent aussi rapidement que des ombres. Le Capucin parle à sa croix ; la croix lui répond, et cela lui suffit. N'est-il pas plus intelligent que tout le reste ? Evidemment la nature ne nous bégaye que la plus mauvaise moitié de notre propre secret, et Dieu nous doit l'autre...

Cette singulière existence durait depuis deux mois. Suzanne voyait arriver l'argent des journées ; elle n'avait à se plaindre que de Leroux, qui venait le dimanche, à six heures du matin, lui enlever son mari. Les joueurs cependant commençaient à perdre ; il avait fallu entamer les fonds mis en réserve pour combattre

la mauvaise fortune. A force de vouloir réparer les pertes, on diminua si considérablement la caisse que Leroux, dans un moment de désespoir, fit entendre à Gauthier qu'il fallait risquer le reste.

C'était un samedi soir. Tandis que Leroux redemandait à la roulette compte de ses rigueurs, Gauthier, pâle et tremblant, se promenait lentement dans l'allée du n° 129, au Palais-Royal, en baissant les yeux et en songeant à l'avenir.

Un fonds de froideur qu'il n'avait pas même essayé sérieusement de vaincre, l'empêchait de pénétrer dans ces lieux, flétris à bon droit par le préjugé populaire. Il attendait ainsi toutes les fois, l'esprit vide et le cœur navré, jusqu'à ce que Leroux vînt remonter sa philosophie qui s'aguerrissait.

Un homme vint se placer devant lui et l'empêche de continuer sa promenade. Le maçon lève les yeux et reconnaît.... Meunier.

« Que faites-vous là, Gauthier? — Ah! c'est vous, monsieur Meunier! Par quel hasard! — C'est à moi de



vous adresser cette question, car depuis cinq semaines.... — Suzanne a été malade.... il m'a fallu.... Si j'avais pu vous rencontrer.... — Il fallait venir travailler, vous m'eussiez vu. Comment pouvez-vous vivre, malheureux jeune homme?.... Et votre femme, votre enfant?.... Mes questions vous embarrassent... Ah! Gauthier, qui m'eût dit qu'un jour vous n'oseriez m'avouer vos moyens d'existence! »

Comme Meunier achevait ces paroles, Leroux, le visage animé, l'œil fier et le rire sur les lèvres, descendit en criant : « Je savais bien que la chance reviendrait! » Gauthier était au supplice. Il eût voulu imposer silence à Leroux. Meunier murmura : « J'avais refusé de le croire, et je me repens d'avoir éclairci mes doutes. — Ah! c'est vous, notre ancien! dit Leroux d'un air dégagé. Vous nous trouvez en train de faire fortune. Je crois que nous aurons bientôt besoin de votre ministère. Cela sera drôle, je pense, de vous voir faire des maisons pour nous! »

Meunier, sans regarder le vaurien, prit la main de Gauthier; il la secoua fortement et dit : « Mon ami, votre conduite me fait beaucoup de peine; mais vous êtes libre de vos actions. Je vous donne encore quinze jours pour mener ce train de vie : passé ce terme, ne comptez plus sur moi. Si Dieu n'a pas fait justice de vos espérances dans quinze jours, c'est qu'il vous réserve pour un effroyable châtiment. »

Et il s'éloigna.

« L'insolent! dit Leroux; il sera peut-être bien heureux de nous trouver un jour. »

Non moins que le suicide, à propos duquel nous avons déjà fait une remarque analogue, le jeu, pris comme horizon d'existence, n'est guère dans la ligne modeste des mœurs de la classe vraiment laborieuse; et l'on ne sort de son rang que lorsqu'on n'en a pas. Malgré Leroux qui le poussait, non sans dessein, car,

disait superstitieusement ce dernier, une main novice porte bonheur, Gauthier n'osait franchir cette ligne. En ceci, l'instinct l'éclairait. Ne devient pas joueur émérite qui veut. Encore faut-il un ton quelconque et des manières propres à ce genre de vie, car chaque façon d'être a son uniforme. Notre Franc-Comtois aurait craint de paraître emprunté, peut-être même suspect, parmi ces libres dispositaires d'une fortune chanceuse; et, pour sûr, la chose aurait eu lieu. Le mari de Suzanne restait dans la noblesse de sa condition par ses scrupules; il persistait encore dans le cercle de son état même par l'usage qu'il faisait de sa portion des bénéfices communs, n'osant ni s'habiller mieux que d'habitude, ni pénétrer dans les restaurants et dans les cafés, ce qui faisait hausser les épaules de Leroux. Ces modifications, d'ailleurs, auraient mis Suzanne en alerte. Avis à ceux qui se croient les peintres des mœurs populaires, et qui se prennent tout au plus eux-mêmes pour les types des fantaisies qu'ils décrivent. Du fond de leur cabinet, les auteurs, race d'êtres fort équivoques, brouillent volontiers les degrés sociaux en les faisant tous à l'image de leur propre pêle-mêle. Evidemment Leroux appartenait à quelques-uns de ces mixtes bâtards, qui se sont multipliés à l'excès avec nos temps d'écrivaillerie, de cabotinage et de fanfares d'égalité. Dans les corporations d'arts et de métiers de nos aïeux, on l'aurait mis au ban des états, comme un Bohémien.

Le gain, la bonne chère et la joie firent bientôt oublier à Gauthier l'*ultimatum* du sévère contre-maître. Il fut convenu entre les deux maçons que, puisque Meunier lui mettait le marché à la main, Gauthier ne retournerait plus au chantier; et la combinaison des chances favorables du jeu devint bientôt leur seule occupation. Cependant les propriétaires en herbe semblaient n'avoir rencontré une veine heureuse, ce jour-là, que pour être amorcés plus perfidement par la Fortune. La réussite rend audacieux, et leur audace fut punie par des pertes successives. Les quinze jours n'étaient pas expirés que notre Franc-Comtois, malgré sa résolution, avait pris le parti de se montrer plus souvent au travail. Enfin on était au samedi de la dernière semaine, jour marqué par Meunier comme le terme de sa patience; les joueurs avaient en vain eu recours aux expédients, la fortune leur était décidément contraire. Entré avec de l'or dans la maison de jeu, Leroux était venu retrouver Gauthier au cabaret le plus voisin, et, jetant une pièce de 20 sous sur la table, il s'était écrié : « Voilà tout ce que j'ai pu sauver! » Puis les deux amis, se regardant avec douleur, avaient machinalement entre-choqué leurs verres en signe d'adieu.

On était alors au 10 août : c'était la fête de Suzanne, et la famille Moreau, depuis près d'une heure, entourait la table où l'on avait mis le couvert; on attendait Gauthier impatiemment. Madame Moreau ne pouvait voir sans un sentiment de douleur une énorme dinde se dessécher par ses fréquents contacts avec le feu; son mari, pour se faire une contenance, bouchait et débouchait les bouteilles; Fanchette garnissait un petit bonnet pour son filleul et prêtait en souriant l'oreille aux discours d'Alexandre, qui, accoudé sur le dossier de sa chaise, lui parlait à voix basse. Pour Suzanne, parée du barége bleu et de la robe à petits pois que Gauthier lui avait donnés l'année précédente à pareil jour, elle allait et venait de la fenêtre à la porte avec un peu d'inquiétude, mais beaucoup plus d'espoir.

Enfin on entendit des pas sur l'escalier : « Le voilà! » s'écrièrent les cinq convives. Fanchette s'élança vers la porte et ouvrit : ce n'était pas lui.

« Est-ce ici que demeure le Franc-Comtois? demanda, en portant la main à son bonnet, un gros gaillard en costume de maçon. — Viendriez-vous de sa part? s'écria vivement Suzanne. — Non, ma petite dame : c'est le contre-maître qui m'a dit comme ça, en quittant la journée : « Tourangeau (c'est mon nom), tu « passes rue Saint-Magloire : tu monteras, n° 16, au « cinquième, chez le Franc-Comtois; tu lui demande- « ras des nouvelles de sa femme, et tu lui remettras « son argent. » Vous sentez bien que ça m'était égal, « à moi, qui passais dans votre rue pour aller au garni. »

Ces paroles occasionnèrent une espèce de rumeur dans la famille; mais la fruitière seule osa exprimer tout haut la surprise que lui causait cette attention de Meunier.

« Votre contre-maître est bien bon, lui dit-elle; mais il n'a donc pas vu Gauthier aujourd'hui, pour vous donner la peine?... — Dame! moi, ça ne me regarde pas, répond M. Tourangeau. Quant à la peine, c'est vrai que c'est haut; aussi j'avais appelé d'en bas, attendu que ça coûte après l'ouvrage, cinq étages de plus. — Ainsi ton homme n'a pas travaillé aujourd'hui? — Eh bien! non, maman! il n'a pas travaillé; c'est comme l'année dernière. Ce pauvre garçon a couru tout Paris pour acheter son bouquet. — Allons, approchez, venez vous rafraîchir, dit à son tour le père Moreau, qui voyait qu'on n'adressait plus la parole à l'envoyé de Meunier, et qui voulait profiter de l'occasion pour déguster le mâcon à seize sous le litre. — Merci, mon brave homme; il n'y en a pas de trop pour vous. — Morbleu! vous me tiendrez compagnie. — Pas si bête : ma hotte m'attend dans l'allée, et il y a tant de canaille dans ce quartier!... »

Puis il tira coup sur coup son bonnet, sa révérence et la porte. Madame Moreau s'empara d'un chandelier, et courut l'éclairer par-dessus la rampe en criant :

« Vous remercierez bien M. Meunier. — Il n'y a pas de risque! » répondit-il. Et comme la lueur vacillante de la chandelle empêchait M. Tourangeau de bien discerner où il posait le pied, il dégringola une dizaine de marches. Madame Moreau poussa un cri : « Faut avouer, lui cria-t-il, que vous avez là un véritable escalier de chien! » Puis il disparut.

Suzanne, croyant avoir deviné l'emploi du temps de Gauthier, s'efforçait d'éloigner les soupçons de sa mère. Moreau, fatigué d'attendre, s'était écrié :

« Au diable ceux qui sont si longs pour faire une galanterie! Mangeons! — Ça fait venir les gens, dit Alexandre. — C'est vrai! dit Fanchette. — Tout de même, il y a de cela, reprit Moreau. Ils viennent quand on se met à table, parce qu'on se met à table quand ils doivent venir. — Mangeons! » avait répondu la mère Moreau, qui doutait fort que le mari de sa fille revînt assez tôt pour les retrouver; et, bon gré mal gré, il fallut que Suzanne, Alexandre et Fanchette se missent à table. La prédiction se réalisa comme toujours : quand Gauthier arriva sur le palier, le retentissement des fourchettes lui apprit que sa femme n'était pas seule; il heurta, on ouvrit. A son aspect la joie brilla sur tous les fronts, sa femme lui sauta au cou; mais, préoccupé de ses pertes au jeu, il resta froid à ses caresses; il se laissa presser la main par Alexandre sans répondre à cette preuve de cordialité; un bonsoir bien sec fut la seule parole que les convives purent lui arracher. Il vint s'asseoir à table, et, sans mot dire, promena autour de lui un œil morne et surpris. Impatientée de ce silence, la grosse maman, qui voyait sa fille s'efforcer avec peine de garder son sourire, jeta brusquement sa fourchette sur la table et dit à son mari :

« Partons, Moreau! — Tu as raison, femme. » Et le fruitier s'était levé. « Allons, Alexandre, Fanchette! vous ne voyez donc pas que nous sommes de trop ici? » Les jeunes gens repoussèrent leurs siéges. « Mais, maman, pourquoi vous en aller? dit Suzanne émue et suppliante. — Pourquoi? parce que cela me saigne le cœur... Tu ne vois pas qu'il ne fait rien ici pour nous retenir? »

Gauthier, déjà surpris de cette réunion, le fut bien davantage d'entendre ce reproche; le trouble que la mauvaise fortune avait jeté dans ses idées ne lui permettait pas d'adresser une question. Il vit la famille se préparer à partir; il entendit les murmures d'A-

lexandre et de Fanchette, les sanglots de sa femme, et rien ne l'éclaira sur le motif de l'irritation universelle. Ce fut seulement lorsque les parents, en dépit des supplications de Suzanne, sortirent de la chambre, que la cause de leur éloignement subit lui fut révélée.

« Tu n'oublieras jamais ma patronne, toi ! dit la fruitière à son mari. — Jarnidieu ! répondit Moreau ; c'est le 15 d'août, et depuis trente ans je ne me fais pas tirer l'oreille pour y penser ! — Et mais, se dit alors Gauthier, c'est aujourd'hui la Sainte-Suzanne, et je l'avais oublié !... »

Il n'osa hasarder un mot quand il se trouva tête à tête avec sa femme ; il cacha même la surprise qu'il éprouva quand il apprit que Meunier lui avait envoyé de l'argent. Il recevait ainsi trois leçons dans un jour.

CHAPITRE V

LA PAIE

C'est avoir de la foi de reste, que d'avoir foi dans sa raison.
(MÉNOCHIUS.)

Une trentaine d'ouvriers sont réunis dans la cour d'une maison de la rue de Lancry ; à la ceinture de leur tablier de peau blanche pendent la truelle et le marteau. Quelques-uns, accroupis sur des sacs près d'une charrette dételée, fument leur pipe avec une gravité tout à fait musulmane ; d'autres, groupés en rond, assis sur des baquets et des seaux, traitent quelque point de maçonnerie et discutent sur le choix de la guinguette où ils se réuniront le prochain jour de repos ; d'autres, impatients de voir arriver l'instant de la paie, fredonnent des refrains à voix basse et jettent les yeux sur un petit jardin, au fond duquel on aperçoit une maison à un seul étage peinte en brique et ornée de contre-vents. Le jardin est séparé de la cour par une grille de bois et un rempart de pierres à hauteur d'appui. La porte de cette maisonnette est élevée au-dessus du sol par quatre marches de forme demi-circulaire, et les persiennes qui servent à la clore sont ouvertes de droite et de gauche. De cinq en cinq minntes, un ouvrier en sort, s'éloigne en comptant son argent et cède la place au compagnon qu'on appelle.

Le nom de Gauthier a retenti : ses camarades le tirent de la rêverie apathique dans laquelle il est plongé ; il les remercie, et, la tête basse, les bras croisés, il se dirige avec quelque répugnance vers la chambre du rez-de-chaussée, où Meunier l'attend.

« Asseyez-vous, mon ami, lui dit Meunier. J'ai à vous parler ; mais auparavant je veux terminer la paie. »

Gauthier s'incline en silence ; et, tandis que Meunier adresse des encouragements ou des reproches aux ouvriers qui viennent, à tour de rôle, comparaître devant le bureau du contre-maître, il feuillette machinalement un livre d'architecture, ou considère les dessins géométriques dont les murs sont décorés.

Depuis un an une révolution complète s'était opérée dans le caractère de Meunier. Ce n'était plus cet homme brusque et emporté que nous avons connu ; son humanité n'était plus secrète et inattendue ; il était devenu plus affectueux en devenant plus à plaindre ; il y avait sur ses traits une teinte pénible ; ses cheveux noirs étaient mêlés de quelques cheveux blancs ; on voyait qu'un grand chagrin avait pesé sur lui.

Les chagrins cachés tuent ; c'est avec des vertus qu'on s'oppose à leur action. Meunier avait vu s'évanouir un espoir de bonheur ; mais il aimait encore mieux celui de Suzanne que le sien. Il voulut, par un héroïsme de générosité, d'autres diront par un raffinement d'amour, contribuer au repos de celle qu'il aimait, et il vit dès lors dans Gauthier un ami et non un rival : il s'attacha de cœur à ce jeune homme, et devina bientôt en frémissant l'ascendant que Leroux exercerait sur ce caractère ingénu s'il ne volait à son secours. Il se promit de ne pas l'abandonner ; mais, pour écarter toute autre pensée, pour éteindre le sentiment qui lui parlait pour Suzanne, pour lui donner le change, il accepta plus d'occupations qu'il ne l'aurait volontiers osé dans d'autres temps ; elles l'étourdirent et lui firent trouver la paix de l'âme dans l'agitation de l'esprit. Il tenta la fortune comme un soldat désespéré qui veut mourir et qui trouve la croix ; le succès couronna ses entreprises. Bientôt il ne fut plus l'artisan de sa richesse : on vint à lui de toutes parts ; et, comme le vulgaire des hommes accorde du génie à tous ceux que le hasard s'obstine à favoriser, on le prisa plus qu'il ne s'estimait lui-même. Ses fonds se multiplièrent, il acquit la maison qu'il habitait ; mais il n'en conserva pas moins ses goûts modestes et sa conduite réglée : en travaillant sur une plus large sphère, il ne cessa pas d'être en rapports journaliers avec ses ouvriers ; il fut toujours pour eux le contre-maître. On eût dit qu'il ne s'apercevait pas qu'il fût riche ; et, sans sa bonté, dont il donnait d'abondantes preuves, on aurait pu l'accuser d'avarice.

Le dernier ouvrier venait de sortir : Gauthier, averti par le silence qu'il était seul maintenant, s'approcha du bureau, et mit devant les yeux de Meunier une petite note où il avait inscrit le nombre de ses jours de travail. Le contre-maître, sans y regarder, compta plusieurs pièces de cinq francs ; il les plaça devant Gauthier, marqua la quotité sur un registre ; puis, désignant l'argent au maçon stupéfait :

» Prenez, Gauthier, lui dit-il. Je vous ai envoyé un à-compte samedi ; voilà le reste de votre mois. — Mais, monsieur Meunier, dit en rougissant le mari de Suzanne, vous savez bien que je n'ai presque pas travaillé. — Oui, Gauthier ; mais il ne faut pas que votre femme sache que vous avez perdu votre temps au jeu. »

Le Franc-Comtois pâlit. Meunier continua :

« Vous avez repris le travail : vous avez donc tout perdu ? »

Gauthier se frappa le front avec le poing. Meunier se leva, alla à lui, l'attira vers une chaise et le fit asseoir :

« Me croyez-vous votre ami ? — Je ne mérite plus de l'être ! je suis indigne de votre bonté ! — Calmez-vous ; ne pleurez pas comme un enfant ; ayez de l'homme dans votre repentir. Nous sommes seuls : ouvrez-moi votre cœur. Pensez-vous que j'aie quelque ressentiment contre vous, que je veuille abuser de votre secret ? — Oh ! non, monsieur Meunier ! Suzanne en mourrait ! — Aidez-moi donc à le lui cacher. » Et Meunier le força de prendre l'argent. « Que fait Leroux ? reprit-il ensuite. — Rien, monsieur Meunier. — Rien ! et il ne vient pas me voir ! et vous n'osez me le recommander ! — Oh ! il vous en veut trop. Vous savez... à Saint-Maur. — Eh bien, Gauthier, parlez sans détour : avais-je tort ? Votre mère, votre cousine, votre femme... et Clarisse ! — Il a été trop vif ; je le lui ai dit ; il en est convenu. — Mais c'est donc un orgueilleux sans raison, qui met sa gloire à persévérer dans une inconvenance ? Ne doit-il pas des égards à son ami ! Moi, je ne lui en demande aucun : je me soucie peu de sa haine ; j'ai son estime, et je suis prêt à lui rendre des services ; mais Gauthier, je crains pour vous son amitié ! — Leroux est un honnête homme ! — Oui, si l'on entend par là qu'il n'a ni tué ni volé ; non, dans un sens plus large. Il n'a pas précisément le cœur mauvais ; mais c'est une mauvaise connaissance. Aussi la différence de vos mœurs n'a pu rendre votre liaison bien intime. Le titre d'époux d'une femme vertueuse vous impose des devoirs : sa réputation de coureur l'oblige, pour ainsi dire, à n'en respecter aucun : vous commencez la carrière d'un honnête homme : il est entré depuis longtemps dans celle qui mène à tous les vices ; vous ne pouvez espérer de

lui donner le goût des bonnes mœurs et du travail; peut-être finirait-il par vous faire partager celui de la paresse et du désordre. » Gauthier baissa la tête sans répliquer un seul mot. Ce muet assentiment fut compris par Meunier, qui s'empressa de continuer : « Dût-il m'en coûter un peu de honte, il faut que ma vie vous serve de leçon. Si je n'avais été qu'un homme froid, il me conviendrait mal de vouloir m'ériger en moraliste. N'ayant eu aucun penchant vicieux à combattre, comment apprendrais-je aux autres à vaincre les leurs? Mais songez que cet homme qui vous parle, cet homme honoré de tous ceux qui le connaissent, a passé par le vice, et ne s'est arrêté qu'assez à temps pour éviter d'être compté au rang des misérables que flétrit la société. J'ai appris comme on rétrograde sur un penchant funeste, et je dois voler au secours de ceux qui s'y engagent. Votre intelligence et l'éducation saine que vous ont donnée vos parents vous rendent digne de cette confidence. Gauthier, vous saurez tout. »

Le Franc-Comtois regarda Meunier avec surprise; il paraissait touché de sa confiance. Le contre-maître se leva, ferma la porte; et, comme sa servante passait devant sa croisée, il lui cria : « Je n'y suis pour personne. » Aussitôt après le contre-maître ferma les persiennes, il tira sa chaise près de celle de Gauthier et lui dit :

« Meunier n'est pas mon nom, mais je dois à ma famille de le taire. Ma famille comptait avec une distinction héréditaire dans les rangs de cette noblesse, qui payait, depuis un temps immémorial, des priviléges onéreux et jalousés, au prix du sang qu'elle était fière de verser sur les champs de bataille; milice invincible dans l'estime de l'Europe, que la paix seule ramenait dans ses foyers, pour s'y ruiner dans le repos après s'être ruinée par la guerre. La jalousie ne voit pas trop le fond des choses qu'elle attaque. Je le dis par expérience personnelle. On s'en prend à des formes, et l'on se croit de la profondeur. Un esprit fatal aux institutions d'autrefois circulait autour de mon berceau quand je vins au monde. Tourmenté par sa prospérité même, dont les loisirs le rendaient inactif, mon père sacrifiait à cet esprit fatal. Il donnait dans les travers philosophiques, avec les partisans des idées anglaises; rêvant ainsi qu'eux constitutions écrites, bornes et pondérations de pouvoirs supérieurs, assemblées périodiques pour le gouvernement des nations, réformes des abus, liberté de tout dire, et moyens nouveaux pour multiplier les richesses. Chaque année, il passait en Hollande pour l'impression de quelque pamphlet volumineux. Autant il s'était montré dévoué jusqu'à l'aveuglement sur le champ de bataille, ce qu'attestent ses blessures, autant il était devenu tracassier pendant la paix. L'orgueil des conseillers prend volontiers le ton de la révolte. On le menaça trente fois de la Bastille. Je me persuadai facilement dans mon enfance, que, jusqu'à mon père, tout était resté dans le chaos. Avec l'âge, cette foi s'efface devant celle dont je m'épris pour moi-même. Mon père ne me parut plus qu'un logicien timide, et je le dépassai rapidement; puis d'autres me dépassèrent à mon tour et me firent horreur. Tandis que, du haut d'une situation élevée, nous attaquons le monde par en haut, d'autres, par-dessous, en plus grand nombre, l'attaquent par en bas. Le génie de la destruction est le plus répandu de tous les génies; il n'a besoin que de l'exemple. Ce qui, dans l'estime de l'homme de cœur ou de bon sens que ne possède pas ce parti pris de tout dénigrer, faisait la splendeur légitime des institutions de nos pères et leur essence, c'était que le caractère de l'homme se faisait remarquer sur tous les échelons de ce vieil édifice. Chacun d'eux, clergé, noblesse et corporations d'états, avait dans sa circonscription définie, ses priviléges et ses charges qui se compensaient. Chaque individu, dans son cadre, avait sa place au soleil. Dans l'ordre moral, ce n'est pas le brutal niveau de l'égalité, c'est le cachet de la distinction qu'il faut imprimer partout. Par embarras de choisir, disait-il, entre les religions, mensonge qu'il s'alléguait sans en examiner une seule, mon père professait une croyance vague qui me permit de n'en pratiquer aucune et de n'en avoir pas du tout. Il s'était fait un Dieu commode et nul que je supprimai. Cependant, et comme tout ce qui tient une plume en ce bas monde, en nous dérobant au joug de toute autorité, divine ou politique, nous comptions bien rendre notre propre autorité respectable aux multitudes ; stupidité qui se répète d'échelons en échelons dans les rangs de la révolte. La révolution éclata; j'avais seize ans. Je m'enthousiasmai de cet amour de la patrie que j'avais entrevu si pur dans mes études ; à l'âge où l'on est encore enfant, je me préparais à devenir un grand homme. Je me jetai à corps perdu dans les clubs. Avec de la poitrine et du feu, l'on y devenait facilement un orateur. J'y dépensai mon bagage d'idées nouvelles, que, du reste, je trouvai moi-même très-restreint. Mon père, indigné, me chassa; ma mère, trop faible, m'envoyait de l'argent, que je dépensais en orgies patriotiques au milieu d'une jeunesse folle de liberté, avide de gloire, mais surtout de distinctions ; et l'amour de l'égalité dont nous faisions parade pouvait se traduire ainsi : au-dessus de nous, rien ; au-dessous, tant qu'on voudra. Bientôt le pouvoir dérobé à la monarchie tomba entre les mains de la populace. Alors la terreur se montra dans sa hideuse furie ; l'ivresse générale m'aveuglait, je courais avec les plus hardis : j'étais à Paris, le bonnet rouge sur la tête, quand j'appris que, dans les tumultes du Dauphiné, celle de mon père avait roulé sur l'échafaud. Gauthier, cette idée que mes opinions étaient parricides me poursuivit longtemps ; son premier effet, fut de me jeter dans l'excès contraire. Mon patrimoine avait été incendié; j'émigrai. Mon nom, mon repentir, mon malheur, furent mes titres pour combattre, au milieu des insensés qui favorisaient les déchirements de la patrie, sous les drapeaux et à la solde de l'étranger. Ce fut mon second crime. Le sort nous trahit, la coalition nous abandonna. J'errai de cour en cour, mendiant mon pain et offrant mon épée à tout le monde ; mais celles des généraux français signaient partout la paix à force de victoires. L'Europe tremblait d'offrir un asile aux proscrits ; elle se vengeait d'être humiliée par la France en nous humiliant. Jeté entre l'enclume et le marteau, j'apostasiai ma cause, je passai aux vainqueurs. Ils sont plus généreux que les lâches : j'eus mon pardon. Je reconquis mes grades dans l'armée d'Italie, sous les yeux d'Augereau. Je me crus destiné à un rapide avancement, et je fis manquer, par mon entêtement à vouloir remporter un léger avantage sur l'ennemi, une bataille qui dépendait d'une retraite adroitement calculée, et qui devait décider de toute la campagne. Bonaparte me cassa à la tête de mon régiment. Ici, Gauthier, le secret que j'ai à vous confier doit mourir dans votre sein. J'avais, en courant les théâtres et les bals pour m'étourdir, fait connaissance d'une jeune actrice, entretenue richement par un militaire que sa turbulence à l'armée avait fait rejeter comme moi dans la foule. Il me chercha dispute, nous nous battîmes, je le blessai; nous nous réconciliâmes, et l'amitié naquit entre nous de cette estime réciproque que les spadassins ont l'un pour l'autre. L'objet de notre dispute y perdit ses deux prétendants. Il était de ce parti de mécontents qui rêvait la chute du consul. Nous conspirâmes. La conspiration fut étouffée ; nos complices gardèrent le silence jusque sur l'échafaud, et nous fûmes impunis. La politique n'anoblit rien, quoiqu'on en dise : nous étions des assassins, Gauthier ! Que Pichegru soit honoré par un parti, qu'importe? nous méritions l'échafaud, qu'il évita par un suicide. Une fatalité constante pesait sur moi, mais aussi je lui tendais volontairement la main. Je n'avais eu que des opinions, et c'est peu de chose. J'en avais parcouru le cercle entier, les trouvant tour à tour étroites et sanglantes. En dehors des croyances, que signifie ce tumulte de clameurs? Mais je perdis toutes mes opinions sans conquérir une croyance, et

mon cœur demeurait vide. Gauthier, je connus le jeu, et il me fut contraire. Cela doit être : c'est l'entreprise d'un calculateur qu'une maison de jeu, c'est un coupe-gorge d'où il ne doit sortir que quatre joueurs sur cinq. Sur cent joueurs, la roulette en dévalise vingt par soirée. De Frascati, où nous avions brillé, nous roulâmes ensemble dans les tripots obscurs, où, de dupes, nous devînmes fripons. Quand on n'a que le succès pour principe et pour dieu, la friponnerie n'est qu'une manière de corriger la fortune de ses infidélités. L'honneur, alors, c'est-à dire le pouvoir d'esquiver le suicide et les galères, est tout entier dans le dernier écu qui peut ramener la chance. Encore quelques pas, et le pli était pris; notre destinée tournait à l'infamie, quand mon ami apprit qu'un héritage considérable l'appelait dans la Champagne. Il me laissa ce qu'il put réunir et partit. J'avais trente et un ans; ma figure voilait une âme déjà flétrie par l'habitude du vice, mais au fond de laquelle il restait néanmoins quelques bons sentiments. Je plus à une veuve qui avait de la fortune, et quand mon ami fut de retour, il me trouva riche et marié. L'intérêt m'avait décidé plus que l'amour, Henriette n'était ni jeune ni jolie, mais elle unissait une âme d'une trempe forte à un caractère affectueux. Le faste de la représentation devint ma passion dominante; j'achetai maison de campagne, maison de ville, équipages; on jouait chez moi, je donnais des dîners, des bals. Ma femme voulut me faire des objections : je cria, je m'emportai; elle insista : nous eûmes deux appartements séparés; et mon ami, qu'elle avait pris en horreur, acheva de m'éloigner d'elle. La flétrissure d'une banqueroute allait mettre fin à mes égarements : Henriette a tout deviné; elle accourt m'arracher violemment à mon ivresse; elle vend ses bijoux, ses biens, son patrimoine; et, presque nus, mais quittes envers la probité commune, nous allâmes cacher notre misère dans un département où nous étions inconnus. Là j'appris que, jeté en prison, convaincu de fraudes et de faux, celui dont j'avais partagé les désordres s'était empoisonné. Bonne Henriette! pas un seul mot amer, pas le moindre reproche ne sortit alors de tes lèvres! Elle pleura quand elle apprit la mort de celui que je lui avais préféré; elle ne me dit point que le travail était notre seule ressource: elle se montra d'une activité qui me fit honte. A trente-trois ans je n'étais bon à rien, je le sentais; et je voyais ma vie passée, perdue sans fruit, à de vaines recherches sur la profession que je devais embrasser. Enfin je secouai cette paresse léthargique. Des carrières nouvellement creusées pour des travaux que l'Empereur faisait exécuter sur toute la France employèrent des milliers de bras : j'abjurai mon orgueil, je devins ouvrier. Peu à peu je trouvai que le travail console et rétablit la paix dans les idées; j'aimai mieux ma femme à mesure que je la connus; l'aisance de la médiocrité effaça la trace de mes chagrins; les plaisirs du cœur ramenèrent les qualités de l'âme, et le bien-être, fils de l'ordre, revint au milieu de nous. Huit années de bonheur s'écoulèrent; seulement, la stérilité de ma femme était un sujet d'affliction pour nous. J'avais étudié : d'ouvrier, j'étais devenu maître. Quelques lambeaux de mon ancienne éducation me firent sentir combien j'avais perdu en la négligeant, car l'éducation est la gloire de l'ouvrier; elle l'éloigne de la tentation de s'avilir, elle lui inspire le goût de son état. C'est tout à la fois un délassement dans le repos et un rempart contre l'oisiveté. Je vois encore notre chaumière, le jour où ma femme me dit : Retournons à Paris, Meunier. On ne t'y connaît plus, tant mieux! tu n'y trouveras aucun de ceux qui t'ont jadis entraîné hors de la route du bien; tes habitudes sont prises, nous avons des épargnes, et c'est le centre de l'activité. Je la crus, je consentis à mon malheur. A peine étions-nous à Paris que l'Europe, jadis écrasée par la France, poussa impétueusement sur elle des flots de légions armées : le cri *aux armes* retentit; la garde nationale fut organisée. Blessé dangereusement à l'inutile affaire de Paris, je fus ramené demi-mort. Quand je revins à la vie, Henriette n'était plus!... »

Meunier se tut; il frappa sa tête de ses mains, quelques cris sourds et inarticulés sortirent de sa poitrine... Gauthier était profondément ému... Meunier se leva, il marcha dans l'appartement... Des larmes se firent jour à travers ses yeux; elles le soulagèrent... Il se rassit, et prit la main du Franc-Comtois.

« O mon ami, lui dit-il avec feu, vous avez connu le travail de bonne heure; votre conscience n'est pas souillée par des reproches comme ceux que la mienne m'adresse si amèrement; vous avez eu les premières affections de votre femme; elle est jeune, elle est aimante, et ne songe ni à vous résister ni à vous conduire; vous n'avez pas été élevé dans l'orgueil de la fortune; vous n'avez pas connu les angoisses de l'ambition punie, de l'extravagance humiliée; vous avez connu la religion dans vos montagnes; votre père ne vous a pas maudit avant de mourir, et vous n'avez pas eu de patrimoine à dissiper; tout vous sourit: un enfant, seul trésor que Henriette et moi nous eussions désiré, un enfant vous a été donné; vous formerez son cœur à la religion, à la prière, à l'amour, son esprit au travail, son avenir aux laborieuses félicités qui sont notre lot sur la terre, et qui sont le plus riche apanage que Dieu puisse nous constituer ici-bas pour nous enseigner à mériter ses affections éternelles; mais songez que mes liaisons me firent ce que je fus; qu'elles seules me conduisirent à ma perte; que les amis sont trop souvent des guides trompeurs, des piéges dont il faut se défier, et qu'une femme a droit de vous demander compte des vertus auxquelles elle a confié son sort. Les moyens, entre amis, pour jouir de la vie, se bornent communément à rejeter tous les scrupules : c'est sur ceux-ci qu'une femme fonde la garantie de sa félicité. Soyons délicats en matière d'honneur; ne rabaissons pas trop le titre d'honnête homme; ne le fixons pas au dernier degré de l'échelle. La vertu, c'est toujours un accroissement du cœur. Il était au moins séduisant par son éducation, son caractère brillant et ses manières, celui qui pesa sur ma vie comme un mauvais génie; mais Leroux, qu'il est loin de vous par l'esprit et par le cœur! qu'il est loin surtout de Suzanne! Qu'a-t-il fait pour vous de si héroïque qu'elle n'ait surpassé? Il vous donne l'exemple du désordre, et votre femme est la vertu même; et votre enfant! ne lui devez-vous rien? vous êtes-vous acquitté de tous vos devoirs en lui donnant la vie? Leroux n'a pas de devoirs, et il n'en veut pas. »

Meunier parlait avec âme, et Gauthier se sentait l'esprit comme transporté dans une région supérieure. Le pilote échoué par la tempête a un ascendant inévitable sur ceux qui vont tenter la mer et qui n'en connaissent pas les écueils. Gauthier écoutait encore, que Meunier ne parlait plus.

« Oui, dit-il enfin, oui, monsieur Meunier, vous avez raison! Vous m'avez ouvert les yeux : je vois où j'allais; je serais indigne de votre confiance si je me retirais sans vous jurer de profiter de vos malheurs, si je n'étais fermement résolu d'éviter à Suzanne la douleur d'être sacrifiée à un ami. Leroux me sera toujours cher, sans doute; mais il doit être mon mauvais génie s'il me conseille autrement qu'elle, autrement que vous. »

Il n'y a personne qui n'ait goûté, au moins une fois dans sa vie, le charme de ces épanchements intimes où l'on dévoile tous les mystères de son cœur, où l'on met, pour arrêter un imprudent, l'autorité de sa propre expérience à la place de ces lieux communs de morale empreints de tant de sécheresse. Alors la conscience est plus portée à se calomnier qu'à se disculper; car le cœur habitué à la vertu est d'une sévérité outrée pour lui-même; c'est avec des paroles de fer qu'il s'arrache des larmes de sang, et dans l'aveu de son abaissement on voit éclater sa grandeur.

Depuis la mort de sa femme, Meunier, comme isolé sur la terre, n'avait trouvé personne qui remuât ses

souvenirs : Suzanne avait enfin réveillé cette sensibilité active qui l'avait dévoré dans son jeune âge; et, comme il s'était épuré au creuset du temps, il opposait ses lumières à ses passions. Travailler au bonheur de la femme qu'il avait jugée digne de placer dans son cœur, auprès d'Henriette, fut la loi qu'il s'imposa. Il ne trouva rien de plus décisif pour retenir Gauthier dans ses devoirs que le récit de ses propres égarements.

Cette confiance émut vivement le jeune maçon, dont le caractère recevait facilement une empreinte. Aussi, quand il quitta Meunier, les pensées qui l'occupèrent furent plus pures et plus réfléchies que d'habitude; il forma la résolution de se donner tout au travail, et de partager désormais son temps de manière à ce que Suzanne conservât ce calme d'esprit dont la durée peut s'appeler du bonheur.

Et d'abord il voulut lui causer une surprise agréable : il s'arrêta, rue Saint-Denis, devant l'étalage d'une boutique de lingère; il prêta une attention complaisante à mille objets d'utilité première et à quelques-unes de ces brillantes futilités qui ajoutent tant de grâce à la gentillesse d'un minois chiffonné.

Enfin, comme tous les gens embarrassés du choix entre deux choses dont ils sont également tentés, il se décida pour les deux à la fois; il mit la main au bouton de cuivre de la porte.

Un coup de sifflet le fit retourner, il ne vit personne autour de lui : c'était pourtant le sifflement de Leroux. Une sueur froide coula sur le front du Franc-Comtois.

Plusieurs éclats de rire qui partirent d'un fiacre arrêté dans la rue lui prouvèrent qu'il ne s'était pas trompé. Il plongea ses regards dans l'intérieur, et aperçut Leroux et Clarisse. Un autre couple était avec eux.

« Gauthier, qu'est-ce que tu fais aujourd'hui? — Rien; je rentre. Bonjour, mesdames. — Allons donc! tu veux rire. — Non, parbleu! ma femme m'attend. — Eh bien! tant mieux : tu es sûr de la trouver en rentrant. Viens avec nous. — Pourquoi veux-tu le détourner? dit Clarisse; il a raison. — Toi, fais-moi le plaisir de tenir ta langue. — D'abord je ne suis pas habillé, je n'ai ni chapeau ni cravate. — Si ce n'est que cela, tu sais bien que nous ne sommes pas gens à y regarder, n'est-ce pas, Ferdinand? — Tiens! répartit le personnage interpellé, entre amis, le costume n'est pas l'homme. — Et un joli garçon est toujours bien habillé, dit avec un sourire l'amie de Clarisse, qui s'appuyait sur l'épaule de M. Ferdinand. — Vous êtes bien aimable, madame; mais j'ai donné parole à Suzanne. — Oh! diable! c'est vrai, dit gravement Leroux; tu es un fier homme de parole, toi! — Tu me dis cela parce que je n'ai pas tenu celle que je t'avais donnée hier soir; mais il y avait quelque chose à faire chez nous : j'ai travaillé jusqu'à minuit. — Tais-toi donc, farceur! j'ai été frapper à ta porte, et tu étais couché depuis la chute du jour. Je te jure, d'abord, que si tu ne viens pas, je ne vais plus te voir. Tu me dois cela. — Bon! c'est une menace en l'air. — Foi de Leroux! C'est honteux de voir un homme qui n'ose pas quitter le cotillon de sa femme sans un congé de sa part! — Adieu, Leroux; adieu, mesdames, dit Gauthier; et il s'éloigna. — Je veux être le dernier des hommes, s'écria Leroux, si je le revois de ma vie!... Tais-toi, Clarisse! tu vois bien qu'il est décidé; il faut que je prenne mon parti. Je voudrais avoir posé le bouquet moi-même, et m'être rompu le cou! Marche, cocher! — Non! non! » s'écrièrent Clarisse et Ferdinand. Ce dernier ouvrit la portière, il sauta dans la rue, rattrapa Gauthier, à qui déjà, le dernier mot de son ami avait fait ralentir le pas; Clarisse les rejoignit. Déjà des curieux s'approchaient; on pouvait craindre que Leroux ne se donnât en spectacle. Moitié de gré, moitié de force, on ramena Gauthier près de son violent ami, on les força de se réconcilier. Gauthier monta dans la voiture, et prit place dans le fond entre Clarisse et Hélène, la compagne de M. Ferdinand. Il consentit à accompagner les amis, à dîner même avec eux; mais il fut bien stipulé qu'il se retirerait de bonne heure. Le cocher qui enrageait, car on l'avait pris à la course, apprenant qu'il aurait un bon pourboire, reprit joyeusement son fouet, et se démena comme un forcené pour mettre ses deux rossinantes au galop; bientôt la voiture, lourdement balancée, s'éloigna par la porte Saint-Denis, et disparut en séparant les groupes formés par une foule de gens endimanchés qui se dirigeaient avec une joie tumultueuse vers le village de La Chapelle.

Et cependant Suzanne fut seule tout le jour. Elle savait que Gauthier était en habit de travail : de minute en minute, elle l'attendit jusqu'au déclin du jour. Toute la soirée elle prêta l'oreille au moindre bruit; chaque fois que la porte de l'allée retombait, elle tressaillait d'espoir; mais, après quelques secondes, ce tact délicat qui fait reconnaître à une femme le bruit des pas de celui qu'elle aime la détrompait amèrement; elle poussait un soupir, reprenait son ouvrage, remontait sa lampe dont la lueur mourante lui annonçait le moment où elle serait forcée de quitter la brassière qu'elle ourlait... Enfin minuit sonna.

CHAPITRE VI

LES DEUX CLOISONS

La curiosité cloue l'oreille à une porte, quelque désagréable que soit ce qu'on entend. (Richardson.)

La résignation consiste-t-elle à croiser les bras, à subir sans résistance la violence et la honte? (Lessing.)

Six heures du soir venaient de sonner. Une quinzaine de maçons, libres de leurs travaux, s'étaient réunis dans l'étroite salle d'un marchand de vin de la rue de Charonne; autour d'une table chargée d'un broc, ils festoyaient le jambon fumé. Un carré de serge verte était déployé sur un des coins de la table : deux joueurs, les cartes en main, jouaient le prix de leur souper au piquet, et, suivant les chances du jeu, se renvoyaient des plaisanteries dont la légèreté eût fait sur des caractères moins lurons l'effet d'un emporte-pièce. On arrosait de temps en temps la partie d'un verre de cette liqueur rouge qu'on boit à Paris pour du vin. Les appels au fabricant étaient si fréquents qu'il n'avait pu servir encore un buveur solitaire qui se tenait dans un cabinet particulier entre la boutique et la salle. Enfin les turbulents convives, après avoir évaporé en gais propos ce qu'ils avaient d'impertinences à se dire, s'attablèrent avec un peu plus de calme, et le bruit s'organisa d'une manière décente : ils ne crièrent pas tous à la fois, mais l'un après l'autre.

Le garçon alors entra dans le cabinet particulier et demanda ce qu'il fallait servir.

« Une bouteille à quinze... Dites-moi : Leroux est venu? — Sur les deux heures. — Et il a dit qu'il reviendrait ce soir? — Pour sûr, monsieur. — Bon. »

La bouteille cachetée et les verres furent bientôt posés sur la toile cirée qui couvrait une petite table, et notre questionneur resta seul.

La lueur du jour pénétrait dans ce cabinet, et de là se répandait, mais un peu obscurément à cause des rideaux qui couvraient le vitrage, dans la salle où les maçons jouaient et buvaient ensemble. Aussi force fut d'y allumer un quinquet, qui rendit visibles les ténèbres de ce pandémonium bachique et donna à la joyeuse assemblée je ne sais quoi d'aussi sépulcral que les créations échappées aux pinceaux de Rembrandt. Quelquefois une ombre venait se projeter sur l'épais rideau de mousseline, et y marquait la silhouette démesurée d'une figure hétéroclite; c'était, à vrai dire, une espèce de représentation des ombres chinoises.

Un violent éclat de rire de l'un des maçons se fit entendre, et la surprise qu'il excita parmi les camarades

se manifesta par un silence profond. Tous s'étaient tournés vers lui.

« Vous ne savez pas ce que Varnier vient de me conter à l'oreille? — Comment veux-tu qu'on le sache, imbécile? — Imbécile toi-même! Je te le donne à deviner en cent. — Ma foi! j'aime mieux te payer à boire, si ça en vaut la peine, que de me creuser la cervelle. — Si ça en vaut la peine! je t'en réponds. Vous savez bien Gauthier?... — Oui, dirent tous les autres. — Eh bien! il est... Et aussitôt deux cornes se dessinèrent au-dessus de la silhouette qui faisait ombre sur le rideau... Ma foi! sa femme est gentille et mérite bien... — Chut! s'écria l'un d'entre eux : il y a quelqu'un dans le cabinet à côté; ce sont peut-être des femmes... — Eh bien! qu'est-ce que j'ai dit de mal? — C'est parler pour ne rien dire; qui t'a prouvé cela, bavard? — Oh! mon Dieu! comme il est devenu scrupuleux, celui-là, depuis qu'on lui a soufflé sa particulière! Il se hérisse tout de suite quand on parle de quelque chose de semblable. — Je te prie de mesurer tes paroles à mon égard, et te conseille de continuer ton histoire sur Gauthier. — Tu me conseilles, tu me pries! Savoir si je veux... — Allons! dit un autre, voilà que tu te fâches aussi! Sois donc calme. Puisque tu sais vexer les autres, il faut être endurant. — Ah bien oui! me fâcher! Tant il y a que voici le fait. D'abord et d'un : Gauthier ne travaille plus. — Ensuite? — Meunier, qui fait feu des quatre pieds contre nous quand nous faisons quelques petits accrocs à la semaine, ne se plaint pas quand il la déchire d'un bout à l'autre. — C'est vrai, ça. — Parbleu! et il le paie sans retenue comme s'il utilisait tout son temps. — Tu es bien sûr de ce que tu dis là? — Comme je suis sûr que ça te fait plaisir de l'apprendre. J'ai vu le registre où il est couché en belles lettres moulées longues d'un pouce, et à la date de la dernière paie. — C'est peut-être une avance? — Oui! une avance de cinquante écus, n'est-ce pas? Tu as l'air d'un fameux jobard, toi! — J'ai l'air... de ce que j'ai l'air, au fait! Mais ça ne prouve rien, et tu m'as l'air, toi, d'un faiseur de propos. — Allons! allons! le front te démange encore. — Pas tant qu'à toi, laisse faire! Au moins, moi, je n'étais pas encore marié, et toi?... — Sont-ils embêtants avec leurs disputes! dit un autre. Voyons, Varnier, contes-nous ce que tu lui as dit, pour que nous riions à notre tour. — Je vais vous raconter ça sans tant de cérémonies. Meunier et Gauthier faisaient en même temps la cour à Suzanne. C'est le contre-maître qui a manigancé le mariage; mais c'était de convention entre la famille et la petite. J'ai bien vu dans ce temps-là qu'il en voulait : c'était bien la plus drôle de chose que de voir sa figure couleur de citron devenir rouge comme un œuf de Pâques quand il allait avec elle causer au comptoir, pendant que le futur avalait des médecines à l'Hôtel-Dieu; il prenait la main de la fille, il faisait les beaux bras, il poussait des soupirs à effrayer les passants.....

« Silence! » dit Gauthier d'une voix sourde en se précipitant vers Leroux qui, la joie sur les traits, venait d'ouvrir la porte du cabinet; et, pâle, tremblant de tous ses membres, le Franc-Comtois le poussa vers la rue; il jeta vingt sous sur le comptoir, et marcha rapidement jusqu'au prochain détour de la rue en serrant avec violence le bras de son ami stupéfait; puis, s'arrêtant tout à coup, croisant les bras et fixant des yeux égarés sur Leroux : « Mon ami, je suis déshonoré! lui dit-il. — Tu es fou. — Suzanne et Meunier!... Les misérables! — Pas possible!.... Comment! tu les aurais surpris? — Que Dieu les en préserve et fasse que je ne les rencontre pas!... Je les... — Qu'est-ce qui t'a dit cela? — Dans le cabinet... tout à l'heure... j'écoutais... j'ai entendu les camarades en faire gorge chaude; mon sang bouillait, je me suis contenu; mais j'étouffe!... j'étouffe!... — As-tu une preuve? Ils s'aimaient avant mon mariage. — Ta! ta! ta! ta! c'est de la bêtise, ça! Voyons, remets-toi. — Ils s'aiment, te dis-je!... Cette rencontre à Saint-Maur... l'argent qu'il m'a forcé de prendre... les conseils qu'il me donnait contre toi... car on craignait tes conseils!... — Qu'est-ce que ça prouve? je t'en donne bien contre lui, des conseils... Mais que parles-tu d'argent donné? — Oui, de l'argent que je n'avais point gagné... Oh! maintenant je vois bien qu'il voulait acheter ma honte pour m'en rendre complice, pour m'avilir et me lier! Conçois-tu, Leroux? payer un homme pour qu'il se familiarise avec une bassesse! Le pain que je mange, je le devrais à l'infamie de ma femme! »

Leroux sifflottait entre ses dents pour se donner une contenance, hésitant à répondre d'abord. Puis, enfin, reprenant la parole :

« Oui, je conçois, c'est vexant; mais ça s'est vu; et, dans ce cas-là, il faudrait se faire une raison... — Leroux! je suis marié! Ce n'est point une maîtresse que j'ai prise avec moi! — Raison de plus pour ne rien brusquer. Si tu n'avais pas dit *oui* devant le maire et le curé, je te conseillerais de la planter là; car le caprice est passé, et voilà les castilles qui commencent; mais il n'y a pas moyen, vois-tu, mon garçon? Je n'ai pas le plus léger soupçon sur Suzanne, et je te blâme de t'emporter pour de sots bavardages en l'air. Les ouvriers se jalousent entre eux; ça leur fait de la peine qu'on ne te laisse pas pourrir dans la misère; leurs têtes travaillent : chacun veut expliquer le pourquoi des bonnes grâces du contre-maître; et, comme ça n'est pas bien malin de mettre sur le compte de la facilité d'une femme le bien qu'on fait à son mari, ils ont cru arriver au vrai en s'arrêtant au plus commun. — Si tu savais avec quelle assurance ils parlaient de cette liaison! — N'as-tu pas l'air aussi d'être bien sûr de ton fait? Cependant où sont tes preuves? Voyons, réfléchis, et dis-moi si, raisonnablement... — Raisonnablement! Tu parles comme... — Comme un homme qui a son bon sens, conviens-en. Sur un simple bavardage, n'allais-tu pas causer des chagrins à cette pauvre Suzanne, qui, j'en suis sûr, a déjà plus versé de larmes à cause de nous que nous ne valons tous deux? Je ne suis pas meilleur qu'un autre, mais je ne suis pas si bête que toi. Allons, remets-toi! Viens boire un coup avec moi, et nous jaserons là-dessus. — Ne crois pas que je reste en repos tant que le doute me poursuivra. — Ce n'est pas non plus mon avis. On t'a bouleversé l'esprit; mais, comme je crois que ce sont des mensonges, ne va pas en étourdi faire une scène! On te jurerait que tu te trompes, et tu n'en saurais pas plus. Surveille ta femme, à la bonne heure; m'est avis que tu t'en trouveras bien. Pourtant, dame! si le malheur voulait... — Je les tuerais, Leroux! — D'accord, c'est dans l'ordre; mais, jusque-là, de la prudence, Gauthier! car si elle est sage, et je le crois... — Mais les autres, les autres, Leroux! tant qu'ils croiront cette fable, puis-je m'exposer à les voir tous les jours? — Ah! ceci, c'est autre chose. — Resterais-tu avec des camarades qui se croiraient en droit de te mépriser? — Tu me connais, Gauthier! — Pourrais-tu recevoir les ordres d'un homme que tu supposerais être le séducteur de ta femme? — Non certes. Il faut le quitter. — Eh bien! c'est tout ce que je voulais savoir. — Mais songe que Suzanne est la mère de ton enfant; on ne badine pas avec ces choses-là! Voyons, quel prétexte prendras-tu pour ne pas faire d'esclandre? — Sois tranquille : on n'en manque jamais lorsqu'on veut. — A la bonne heure. Moi je me charge de te trouver de l'ouvrage; dans le compagnonnage il y a toujours de la ressource. »

La sérénité avait reparu sur les traits de Gauthier. Il serra cordialement la main de son ami, et tous deux, en se quittant, promirent de se revoir le lendemain.

Les conseils de Leroux et la demi-heure de marche nécessaire à Gauthier pour revenir chez lui avaient changé ses dispositions. Il conservait bien un reste de soupçon, suite naturelle de ce qu'il avait entendu; mais il lui répugnait d'accuser Suzanne; et, s'il persévérait dans le projet d'épier la conduite de sa femme, ce n'était plus que pour acquérir une preuve éclatante de son innocence. Peut-être pleurait-elle en ce mo-

moment sur la froideur de son mari! C'est ce qu'il se disait en ouvrant doucement la porte avec sa double clef pour la surprendre. Il entre : la chambre est déserte! Oh! alors la colère s'empare de lui; il pousse brusquement tout ce qui se trouve sous sa main, s'assied, se relève, se promène à grands pas, et froisse machinalement un papier qu'il a pris sur la cheminée.

Enfin Suzanne rentre, et court à lui avec empressement.

« Déjà! mon ami! — Cela vous contrarie? Vous ne croyiez pas que je rentrerais sitôt! — Comment, Gauthier! que veux-tu dire? — Pourquoi n'étiez-vous pas ici? Je veux trouver quelqu'un quand je rentre chez moi! — Mais n'y suis-je pas toujours? — Le sais-je, moi, puisque, une fois que je rentre plus tôt que de coutume, je ne trouve personne ici? Une honnête femme instruit toujours son mari de ce qu'elle fait! — Aussi t'avais-je laissé un mot sur la cheminée... Tiens! il est dans tes mains : c'est ce papier que tu chiffonnes. »

Gauthier déploya l'écrit et s'empressa de lire : Suzanne lui apprenait que, sa mère étant venue, elle était sortie pour la reconduire jusqu'à la rue Mondétour.

« Eh bien, Gauthier, avais-tu raison de te fâcher? — Oui, reprit-il durement, quand même ce que vous me marquez serait vrai. » Suzanne fondit en larmes et s'écria : « Grand Dieu! vous l'entendez, il me soupçonne! — Une femme qui veut mériter la confiance de son mari ne doit jamais quitter la maison. — Gauthier, mon ami! je t'en prie, viens chez ma mère, et tu verras..... Oh! je ne me croyais pas si malheureuse! »

Et elle attirait son mari vers la porte. Emu du désespoir de sa femme, Gauthier cherchait à la calmer par de plus douces paroles, mais la jeune femme insistait pour qu'il vînt chez la mère Moreau s'assurer de la vérité.

« Non, disait-il, non, je n'irai pas! je n'ai pas besoin de voir des gens auxquels je ne pourrais m'empêcher de répondre avec vivacité quand il me rapporteraient les plaintes que tu leur fais sur ma conduite. »

Suzanne n'avait rien à répondre : elle connaissait la vivacité de sa mère; elle craignait l'emportement de son mari. Le plus profond silence succéda à cette vive altercation, et ils se mirent au lit sans s'adresser un mot.

Bien plus tourmentée que Gauthier par cette explication pénible, Suzanne, depuis deux heures, s'efforçait en vain de trouver le repos, lorsque la conversation suivante entre les habitants d'une chambre voisine séparée de la leur par une faible muraille attira son attention.

« Mille tonnerres! Catherine, pourquoi laisses-tu cette porte ouverte à tout venant? — Pour toi, Georges. Je t'ai entendu monter; alors... — Hum!... il n'y a rien sans doute pour souper ce soir? — Tu te trompes, ta soupe est sous le matelas. — C'est bien heureux qu'on ne m'ait pas mis dans le sac aux oublies! — Il m'arrive plus souvent d'y être de ta faute que toi de la mienne. — Tout ça c'est des raisons! Je n'entends pas qu'on me raisonne! je fais ce que je veux! — Mon Dieu! qui vous en empêche? — A la bonne heure. — Avec vos cris vous allez réveiller Jacques. Il s'est blessé à la cuisse en sciant du bois aujourd'hui... Pauvre enfant! il connaîtra la peine de bonne heure! — Le voilà bien à plaindre! un mauvais sujet à qui vous avez appris à me répondre! — C'est vous qui lui cherchez toujours dispute; vous ne l'aimez pas. — Et Rose, où est-elle? — Dès ce matin je l'ai mise en apprentissage. — Et peut-on savoir où? — Chez notre voisine du premier; elle y sera couchée et nourrie, c'est cela de moins pour moi. — Ah ça, on me prend donc pour un zéro ici? Pourquoi n'a-t-on pas demandé ma permission? — Parce que voilà près de six mois qu'on ne peut pas tirer un mot de vous. Et puisqu'il en est ainsi, Georges, et qu'aussi bien il faudra tôt ou tard que nous ayons une explication, autant vaut que ce soit aujourd'hui : nous avons le temps. — Je vais me coucher. — Georges, vous m'entendrez. D'abord, votre lit n'est plus le mien : j'ai débarrassé la soupente, j'y ai dressé un lit, et vous y monterez. — Comment! qu'est-ce que ça veut dire, Catherine? — Cela veut dire, monsieur, que je suis lasse de donner le jour à des malheureux. Nous en avons deux ici, deux en nourrice, et je ne veux pas être réduite à les voir mourir de faim sur la paille! Vous ne voulez pas me seconder; vous aviez un bon état, vous l'avez quitté pour courir toute la journée avec des ivrognes, sans vous inquiéter si vos enfants avaient du pain! Je devrais être morte à la peine, car c'est moi qui nourris toute la maison. — Que ne le cries-tu plus haut? Tu m'arranges bien sans doute avec toutes tes commères de voisines! — Mes voisines, Georges, ignorent le train que vous menez et les larmes que je verse; mais ce n'est pas une raison pour que vous vous en moquiez; car, si on nous trouve morts de faim un de ces quatre matins, on saura pourtant bien que c'est de votre faute. — Catherine, je ne te conseille pas de m'échauffer les oreilles! — Vous vous les refroidirez ensuite; mais sachez une fois pour toutes que, si vous me poussez à bout, je retournerai dans nos montagnes de Savoie avec mes enfants, dussé-je les porter sur mon dos, dussé-je y aller pieds nus et mendier tout le long de ma route! Dans le pays on dira : Catherine a bien fait, et Georges... Vous savez ce qu'on dira de vous! Ah! ma pauvre mère! si elle savait votre conduite et mes chagrins, elle viendrait, elle me dirait : Notre fille, il n'y a pas des mille et des cents dans nos cabanes, mais il y a chez moi assez pour tes pauvres petits; ça s'élèvera. Tu as du cœur, tu es forte : tu travailleras. Viens, plante-moi là ton Georges! Ça s'est fait une famille à soi : ça n'a d'amitié que pour une bouteille, de rapports qu'avec le cabaret; il travaille deux jours et boit pendant cinq! Le bon Dieu s'est trompé : il a fait un tonneau au lieu de faire un homme... Et ma mère est têtue, Georges! Si tu me forces de recourir à elle, tu ne nous reverras de ta vie ni les uns ni les autres! Que veux-tu? je ne peux pas sans aide élever quatre enfants. — Je gagne si peu! — Je ne te demande pas beaucoup, seulement le pain de chaque jour. J'ai du cœur, Jacques se rétablira; il m'aide bien, Jacques! l'apprentissage de Rose aura un terme : nous pourrions encore, si tu voulais... Mais non, rien... rien! — Eh bien! je te promets quarante sous par jour. — Va pour quarante sous! et que je puisse compter dessus. — Mais cette soupente... C'est une plaisanterie, n'est-ce pas, Catherine? »

Ici il y eut un instant de silence, et Suzanne entendit des murmures de supplication.

« Oh! non, non... plus, Georges... Laissez-moi; vous ne devez plus y songer. Tu coucheras là-haut et moi ici, c'est décidé. — Oui, pour qu'on rie de moi, n'est-ce pas? Tu es bien aise de faire dire aux autres : Ce Georges, sa femme le mène comme un petit garçon! Mais j'espère te prouver que je suis un homme!... — Pas de sottises, Georges, et surtout pas de bruit! Je n'en fais pas, moi; tout le monde me croit heureuse encore; je sais que je serais blâmable si je me permettais de blâmer mon mari. Personne ne saura cet arrangement; que me servirait de faire rire à vos dépens et aux miens, puisque, avec des soins, de la tendresse même et de la bonne conduite je n'ai pu influer sur la conduite du père de mes enfants? »

Le calme régna dès cet instant dans la chambre voisine; et Suzanne, que cette scène avait vivement frappée, comprit, grâce à l'exemple de Catherine, qu'il fallait dorénavant qu'elle cachât ses douleurs, même à sa mère, et que, dans un malheur inévitable, une femme devait au moins ennoblir sa conduite par une résignation courageuse.

CHAPITRE VII

LA PARTIE FINE

Une société où les caillettes donnent le ton est une société de paresseux.
(RÉTIF DE LA BRETONNE.)

Quatre femmes travaillaient autour d'une table de noyer dont les frottements de la serge avaient rendu la surface éclatante ; sous leurs pieds, des tapis en sparterie, imitant le gazon, protégeaient la propreté du carreau rougi par l'encaustique ; sur une cheminée de marbre noir une glace, plus large que haute, allait aboutir à un plafond peu élevé ; un lit en tombeau étalait son acajou dans une alcôve profonde ; quelques chaises de merisier et une armoire en placage revêtue d'ornements de cuivre complétaient l'ameublement de ce lieu ; des jalousies maintenues à un certain éloignement par des tringles de fer protégeaient, sur l'étroit balcon des fenêtres, quelques arbustes dans leurs caisses peintes en vert ; des rideaux jaunes relevés sur des patères de cuivre doré ornaient l'alcôve et les deux croisées. Il y avait dans ce luxe, dans ce demi-jour, dans le désordre coquet de cette chambre, et surtout dans les discours, la toilette et le maintien de ces femmes, ce je ne sais quoi de guindé et de libre, de commun et de recherché, de prétention à l'esprit et de papillonnage insipide qui semblait indiquer que la maîtresse de la maison, mademoiselle Hélène, occupait un rang intermédiaire entre les deux plus mauvais étages des souterrains de notre société. Si par le mot de *peuple*, il faut, comme nous le croyons, entendre la collection des familles qui vivent sérieusement dans le respect des mœurs du ménage, le lecteur se dira que dans ce tableau nous dérogeons tout à fait à la peinture des mœurs populaires.

C'était une figurante de la Gaieté qui, ce jour-là, recevait ses meilleures amies.

« Où sont ces messieurs ? dit Clarisse, qui venait de gravir six étages sans reprendre haleine. — A l'estaminet, ma toute bonne, répondit Hélène. Mon Dieu ! que tu as un joli barége ! j'en demanderai un pareil à Ferdinand. Il te va comme un ange ! — Tu trouves ? — Délicieux ! Avec cela que tu as aujourd'hui l'air et le teint à ravir. — As-tu vu Leroux ? — Oui, ma belle : il a amené son ami de l'autre jour, tu sais, à La Chapelle ? — Gauthier ? — C'est cela. Dieu ! que ce garçon est naïf ! il rougit comme une fille ; il a eu peur, je crois, que je ne voulusse l'embrasser. As-tu vu, dis donc, Rose ? — Si je l'ai vu ! répondit celle-ci ; il m'a écrasé le pied en se reculant, et il ne savait comment s'excuser. J'aurais volontiers ri comme une folle, mais je souffrais le martyre. — Il faut convenir, reprit une autre, qu'il est fort bien. — Prenez garde, Victorine ! dit Clarisse en riant ; n'allez pas vous en passionner, ma belle. — Quelle folie ! dit Victorine dédaigneusement ; est-ce que je n'ai pas mon affaire ? — Ton vieux jaloux ? s'écria Hélène ; laisse donc ! c'est comme rien. Au surplus, à dîner, je mettrai le joli garçon près de toi, et tu lui lanceras des œillades meurtrières. Il est capable d'en perdre l'appétit et de casser quelque chose. Pourtant ne va pas trop le troubler ; car, s'il a blessé Rose quand j'ai fait un pas vers lui, il me tuera si tu lui fais des avances. — Je vous préviens, dit froidement Clarisse, qu'il a une femme très-jolie. — Eh bien ? demanda Victorine. — Et qu'il en est très-amoureux. — Qu'est-ce que cela fait ? répondit Hélène. Ferdinand aussi aime sa femme, mais il m'aime par-dessus tout. — Elle est drôle, cette Clarisse ! dit avec amertume Victorine : elle défend la fidélité de M. Gauthier de manière à nous laisser croire qu'elle en sait quelque chose. — Ah ! ah ! dit Rose avec malignité, voilà Victorine qui prend feu ! — Eh ! mais ! s'écria Hélène, si je ne me trompe, c'est notre monde qui revient, et rien de prêt ! Que mangerons-nous ? — Quelque chose qui ne soit pas long à préparer, répondit Rose. — Appelle la petite de la portière : nous l'enverrons commander des côtelettes, avec des œufs et une salade ; c'est tout ce qu'il nous faut. »

Victorine se mit à genoux devant l'âtre, ouvrit le fourneau, prit de la braise avec les pincettes, déchira quelques chiffons, et Clarisse, ayant plongé une allumette dans le tuyau de plomb d'un briquet de Fumade, la lui passa tout enflammée. Rose, poussant la jalousie et se penchant par la fenêtre, appela Colette avec une voix perçante ; et Hélène, après avoir jeté sur son lit l'ouvrage de ses amies, étendit une serviette sur une table de noyer, puis la chargea de huit assiettes de forme et de valeur inégales, véritable mosaïque de luxe et de misère qui prouvait comment dans cet autre monde on entendait l'économie domestique.

Quatre hommes parurent dans la petite pièce d'entrée. M. Ferdinand invita ses amis à ne pas se heurter contre le lambris de cette espèce d'antichambre ; Hélène offrit poliment des siéges à ces messieurs, elle leur glissa des fragments de tapis sous les pieds pour ménager son parquet ciré, et donna des ordres à la petite Colette, qui était montée aux cris de Rose.

Pendant un quart d'heure on échangea des civilités, et Gauthier fut tout honteux en voyant mademoiselle Victorine le débarrasser de son chapeau, dont il ne savait que faire. Clarisse l'aida à prendre une contenance en engageant une conversation où Victorine vint se mettre en tiers, malgré les railleries que Rose lui glissait à l'oreille.

« Pourquoi donc, mon cher Ferdinand, disait Leroux, avez-vous quitté votre place de sous-chef au Théâtre-Français ? — Pour des difficultés avec les sociétaires. Ils trouvaient toujours qu'on n'applaudissait pas assez ; avec eux, moi et mes hommes nous étions sur les dents. Et puis, voyez-vous ? la tragédie tombe, le public n'en veut plus. Les boulevards sont remontés d'un cran : j'ai pris l'administration du théâtre de M. Marty, et ça va comme sur des roulettes ; le service y est moins dur : après la première représentation, le public se charge du reste ; c'est lui qui fait les trois quarts de notre besogne ; il y a un bénéfice tout clair. M. Gauthier est tombé en de bonnes mains ; et, s'il a de l'entente, je me charge de lui faire avoir de l'avancement dans la chose ; il peut devenir lieutenant. Ça vaut mieux pour lui que de travailler de son état. — Tu entends, Gauthier ? lui dit Leroux. — Quel état aviez-vous donc, monsieur Gauthier ? demanda Victorine. — Maçon, répondit-il en rougissant. — Oh ! mon Dieu ! si l'on peut être maçon ! dit-elle en joignant les mains et en regardant Hélène. — Il faudra faire quelque chose pour lui, dit celle-ci à son Ferdinand. — Madame ! cria la petite Colette qui se tenait respectueusement sur le seuil de la porte, voilà la fruitière qui monte avec les œufs. — Pourquoi donc, petite sotte, n'as-tu pas apporté toi-même ce que je t'avais dit de prendre ? — Elle a prétendu que je ferais quelque miracle. — Tu vas voir, dit Hélène à Ferdinand, que cette dinde de fruitière va m'apporter son mémoire ! »

Des sabots résonnèrent dans le corridor. Une grosse femme entra et jeta une falourde dans l'antichambre ; puis elle s'avança vers l'autre pièce avec une corbeille d'osier qui contenait un quarteron d'œufs.

« Excusez si je m'assieds ; mais quand on a monté six étages... » Et elle se jeta plutôt qu'elle ne se posa sur le premier siége vide.

« Eh ! c'est madame Moreau ! dit Leroux. — C'est vous, mauvais sujet ? — Eh bien, Gauthier, lève donc la tête. On dirait que tu as peur de ta belle-mère ? — Peur ! dit le Franc-Comtois en pâlissant, et pourquoi ? — Vous aussi, gendre ! C'est gentil, quand Suzanne vous croit à l'ouvrage ! — De quoi se mêle donc la fruitière ? dit Victorine en passant la corbeille à Hélène. — De ce qui me regarde, la belle : je puis bien parler à mon garçon. — Oui, sans doute, ma belle-mère, mais ailleurs que chez madame : ces explica-

tions sont déplacées ici. — C'est juste, reprit Leroux; nous sommes ici pour nous amuser. — Ça veut dire que je suis de trop, n'est-ce pas? ajouta madame Moreau avec vivacité. — J'espère que la fruitière ne se permettra pas d'esclandre chez moi? dit Hélène d'un ton hautain. — Madame Moreau sait trop ce que c'est que de vivre, reprit Leroux avec un ton flatteur, pour ne pas se comporter poliment dans une société... — Que je respecte comme... je le dois, dit amèrement la mère de Suzanne, mais où Gauthier ne devrait pas être. — Ah ça! dit Gauthier, dont quelques ricanements échauffaient la tête, qui vous a chargée de veiller sur moi? — Qui? malheureux! Est-ce que tu ne causes pas de la peine à ta femme? est-ce que ta femme n'est pas notre fille? Nous te l'avons donnée pour que tu fasses son bonheur, et non pas... »

Gauthier se leva impétueusement, Leroux se mit devant lui.

« La belle-mère a raison, dit-il : elle croit que tu flânes, et ne sait pas que tu n'as plus d'ouvrage. — Comment! reprit la bonne femme, plus d'ouvrage! Est-ce que Meunier l'a remercié? — Pas tout à fait : c'est lui qui a remercié Meunier.—En voilà bien d'une autre! et je serais curieuse de savoir... — Eh bien, conte-lui ça, dit Leroux à Gauthier. — Tu peux bien le lui dire toi-même, » reprit le Franc-Comtois en se rasseyant de manière à tourner le dos à la fruitière.

Pendant cette explication les quatre jeunes femmes, en se renvoyant quelques sourires pleins de malice, ne restaient pas spectatrices inactives : Hélène cassait les œufs contre le bord d'une tasse et les versait dans un large saladier, où Rose les fouettait avec une fourchette en fer; Clarisse soutenait le manche de la poële, dont le bassin était posé sur des charbons ardents, et Victorine agitait avec la pointe d'un couteau de menues tranches de lard, à qui l'action du feu donnait à petit bruit une teinte dorée. Ferdinand semblait assister à une petite comédie, et ricanait de temps en temps en portant son lorgnon à ses yeux et en balançant une de ses jambes qu'il avait croisée sur l'autre.

« Au fait, et rondement, dit pour la seconde fois la mère Moreau. — N'est-il pas vrai, dit Leroux en s'adressant au cercle, qu'un ouvrier doit avoir son salaire, et *recta?* — Ça doit être, reprit chacun des assistants. — Mais rien de plus, ajouta-t-il; les ouvriers ne sont pas des mendiants, ils ne tendent pas la main. — A quoi tout cela rime-t-il? reprit la fruitière. — A la suite d'un travail, Meunier a distribué des gratifications : les uns ont accepté, parce qu'il y a des gens qui savent dévorer des affronts; mais Gauthier, qui a de l'âme, s'est trouvé vexé ; n'est-ce pas, Gauthier?

Celui-ci fit un signe affirmatif.

« Et c'est pour cela, dit la mère Moreau en laissant tomber ses bras, qu'il s'est brouillé avec ce brave homme? — Je veux la justice, mais rien que ça, reprit Gauthier. — Mon ami s'est emporté, ajouta Leroux ; il a jeté l'argent au nez du contre-maître ; puis des mots... quoi!... enfin tout ce qu'on fait pour remettre un homme à sa place quand on a du cœur.—Et quand on n'a pas l'ombre du sens commun, » ajouta la belle-mère.

Les autres approuvèrent Gauthier; Clarisse seule garda le silence. Leroux renchérit sur les éloges qu'on donnait à son ami pour faire partager l'enthousiasme à la mère Moreau. Peine perdue : elle continua à murmurer au milieu du concert de louanges : « Mon gendre a fait une bêtise.

« Vos reproches seraient justes, objecta Leroux, s'il n'était pas sûr de trouver de l'ouvrage; mais nous sommes ici pour lui en avoir.—Ici! murmura la bonne femme en jetant un coup d'œil circulaire sur la réunion ; hum ! ça m'a l'air d'une triste besogne. — Mais a-t-on jamais vu? dit Hélène avec emportement. Songez que nous ne sommes ni vos gendres ni vos filles!... — Dieu merci! dit en s'inclinant madame Moreau. — Cette impertinente ! dit Hélène tremblante de colère. — J'espère que vous avez fini ! cria Gauthier, que Clarisse retint en arrière.— Comme c'est incivil, ces gens du commun ! balbutia Rose. — Qu'est-ce qu'on peut attendre d'une fruitière? » ajouta Victorine.

Madame Moreau s'échauffait et allait répondre, quand on heurta à la porte.

« Allons! allons! femmes, taisez-vous! » dit Ferdinand d'une voix brusque.

Hélène courut ouvrir : c'était le garçon charcutier. Il mit sur un plat de faïence les côtelettes de porc frais, dont la sauce répandit dans la chambre une odeur fortement aromatique. Hélène s'était penchée vers l'épaule de Ferdinand et lui parlait bas à l'oreille; il répondit : « Laisse-moi tranquille ! » Alors la figurante alla fouiller négligemment dans le sac à fermoir d'acier que Rose tenait encore suspendu à son bras, puis elle dit au garçon en lui mettant deux sous dans la main : « Voilà toujours pour votre peine; vous ne perdrez pas tout. Je passerai demain chez vous. »

Le marmiton, déconcerté, fit un sourire niais et sortit d'un air assez gauche. Quant à madame Moreau, elle ne bougeait point, au grand désappointement d'Hélène, qui paraissait être sur les épines.

« Eh bien! madame, qu'attendez-vous? lui dit-elle enfin. — J'attends mon dû. Il y a bien assez longtemps que je vous fais crédit, et je n'ai pas le moyen de perdre mon argent. — Par exemple ! en voilà une sévère! — Sévère ou non, c'est comme ça. Je n'ai pas mis dans mes conditions avec mon gendre que je fournirais à ses parties fines ; j'ai fait mon mémoire, et je ne sortirai pas d'ici sans être payée. »

Pour le coup, l'orage éclata : Gauthier, l'œil étincelant, menaça madame Moreau; Clarisse la suppliait de ne pas attirer les voisins et d'être plus sage que les autres, qui criaient toutes à la fois ; madame Moreau dominait intrépidement sur le tout; enfin M. Ferdinand, la toisant avec un dédain majestueux, fouilla dans son gilet, et lança deux pièces de cinq francs sur la table en disant : « Que cette femme se paie. » Hélène s'élança ; mais, par un mouvement plus rapide, la corpulente fruitière saisit l'argent, et, regardant Hélène en face : « Reste trente sous, dit-elle, et la fourniture d'aujourd'hui. Quand faudra-t-il revenir pour le reste? — C'est bon ; vous enverrez votre mari. — Pas si bête, voyez-vous? les hommes, ça se laisse endormir. »

Les trois amies firent un éclat de rire moqueur.

« Riez, riez, mesdemoiselles, dit madame Moreau en ouvrant la porte : une femme doit toujours craindre les mauvaises connaissances pour son homme. »

Puis elle articula quelques mots sans suite parmi lesquels on distingua les noms de sa fille et de son gendre, et le bruit de ses sabots cessa bientôt de se faire entendre.

Gauthier, prévoyant ce que sa belle-mère était capable de faire, cherchait des yeux son chapeau, que mademoiselle Victorine avait posé sur le couvrepied du lit. Victorine devina son intention : elle fit un signe à Hélène, et celle-ci, d'un air indifférent, alla donner un tour de clef à la serrure; elle mit la clef sous une fontaine de marbre, et rentra au moment où Clarisse glissait l'omelette sur un plat en lui donnant la forme consacrée. Rose posa quatre bouteilles sur la table et donna le signal du dîner.

« Sais-tu où est mon chapeau? dit Gauthier d'une voix timide. — Pourquoi faire ? » reprit tout haut Leroux.

Chacun les regarda, et Gauthier, décontenancé, ajouta d'une voix basse :

« Je veux aller chez moi. — Le dîner est sur table; on ne quitte pas comme cela des amis. — Comment! s'écria Hélène en minaudant, M. Gauthier veut nous abandonner? — Cela n'est pas galant, ajouta Victorine en lui faisant des yeux où se lisait un aimable reproche. — Mais il a raison, dit Clarisse : il ne veut pas que sa belle-mère le prévienne auprès de sa femme. — Oh! parbleu! c'est déjà fait, reprit Leroux, et il

n'en serait que plus ridicule. Un homme qui se respecte ne doit pas avoir l'air de craindre le premier propos qu'on pourrait faire sur son compte. — C'est bien vrai, dit étourdiment Rose; on dirait tout ce qu'on voudrait sur moi, que ça ne m'empêcherait pas d'aller mon train. — Le dîner va se refroidir, s'écria Victorine : allons, à table, monsieur Gauthier. »

Elle plaça notre Franc-Comtois à côté d'elle, le servit, se fit verser à boire et trinqua souvent avec lui, tandis que chacun des couples, s'isolant en quelque sorte au milieu des autres, s'excitait à être gai et à paraître spirituel.

Ce fut pendant deux heures un chaos de cris, d'éclats de rire et de chant. Ce qui se dit entre des consciences désœuvrées, dans de semblables festins, ne saurait, à moins d'un parti pris de corruption, être, de notre part, l'objet d'une peinture de mœurs, sauf à prendre l'expression à contresens. Les libres chansonniers de ce temps malade y fournirent leur tribut, comme d'usage. Ils ont trop souvent de l'esprit pour ceux qui n'en ont que de la plus triste espèce. Déjà dix bouteilles avaient été mises à sec, quand Ferdinand, tirant sa montre en chrysocale, déclara qu'il était quatre heures un quart, et qu'il fallait aller rejoindre au plus tôt le bataillon des amis à l'estaminet. Les chapeaux furent donnés par Rose, et l'on se dirigea vers la porte, qu'Hélène courut ouvrir.

Tandis qu'elle reconduisait Ferdinand jusque sur le palier, Victorine retint Gauthier dans la première pièce, après avoir fermé la porte de la chambre où Rose et Clarisse causaient encore.

« Vous verra-t-on ce soir? dit-elle en donnant à sa voix un accent de timidité. — Oui, mademoiselle, dit Gauthier en lui prenant la main. — Demandez un billet de deux places à Ferdinand, » dit-elle avec vivacité, et d'un son de voix si doux, avec un intérêt si expressif que Gauthier, dont les fumées du vin avaient exalté la tête, la perdit, cette fois, tout à fait.

Hélène, rentrant sur la pointe du pied, fit un éclat de rire.

Gauthier se sauva. Il faillit rouler jusqu'au bas de l'escalier, tant la pente était raide et les marches étroites. Tandis qu'Hélène riait comme une folle, que Victorine croyait se justifier par sa mauvaise humeur, Rose entr'ouvrit la porte de la chambre du fond et regarda d'un air ébahi; Clarisse, qui n'en était plus aux soupçons, dit tristement : « Leroux fera un mauvais sujet de ce jeune homme, et, en vérité, ce serait dommage. »

« Oui, » disait Ferdinand à Gauthier, sur le bras duquel il raffermissait sa démarche en lui soufflant au nez la fumée d'un cigarre, « vous connaîtrez de braves garçons, des Frrrrançais, sacrebleu! C'est tout rond, ça! Le métier est facile, et, voyez-vous, j'ai un chef de file qui vaut son pesant d'or! Il y a, ce soir, un fameux mélodrame de M. Guilbert Pixérécourt. C'est un auteur, celui-là, qui a le tact : il nous donne tous les billets de parterre et de l'orchestre rubis sur l'ongle. Ça réussira, ou sinon!... »

Et il manqua d'enfoncer la porte de l'estaminet en quittant le bras de Gauthier. Il alla d'un trait, jusqu'au fond de la salle, reprendre l'équilibre sur le dernier tabouret.

Nous ne ferons pas de réflexions pathétiques sur l'abus des claqueurs au théâtre. A quoi bon? De gais cabaleurs, dépensiers et joyeux, vont siffler tout ce qui s'y joue, bon ou mauvais, après en avoir fait entre eux le serment au dessert. Le théâtre, de son côté, se met forcément sur ses gardes. Un mal en neutralise un autre. Entre deux excès rivaux, l'impartialité des vrais juges et du vrai public retrouve une sorte de chance...

Les claqueurs défilèrent devant le chef; ils reçurent leurs billets suivant les conditions d'usage, c'est-à-dire les uns au prix d'un petit verre, les autres avec quelque argent en sus, et la dame du café compta à Ferdinand le montant des billets qu'elle avait vendus à moitié prix.

Gauthier insista pour aller chez lui; mais il s'engagea, sur parole, à rejoindre Leroux et ses nouveaux amis, à l'heure convenue, rue des Fossés-du-Temple. Alors il reçut un billet de deux places, et arpenta rapidement le chemin de son logis, tandis que ses amis achevaient noblement de se mettre en état d'applaudir avec connaissance de cause la prose honnête et morale du Corneille des bonnes gens.

Tourmenté par l'idée de la visite de sa belle-mère chez Hélène, Gauthier arrive chez lui couvert de sueur. Cette fois il n'a pas sa double clef, et Suzanne est encore sortie. Il descend dans la rue, va et vient, se demande s'il doit rejoindre ses amis, et se dispose à s'éloigner enfin, quand la marchande de vin sort de sa boutique et l'appelle :

« Vous demandez votre femme? — Oui. Sauriez-vous?... — Je l'ai vue avec votre mère, il y a bien une heure. Elle paraissait avoir bien du chagrin. Est-ce que vous seriez sans ouvrage? — Mais où est-elle allée? — Chez... chez... J'ai le nom sur la langue... Attendez donc... monsieur... monsieur... votre contre-maître, enfin. — Meunier? — Oui, c'est cela. »

Gauthier rougit, puis pâlit, et part comme un trait.

CHAPITRE VIII

LE PREMIER SOUFFLET

> Les plus coupables sont les moins indulgents. C'est la règle.
> (Beaumarchais.)
>
> Les hommes faibles, injustes, passionnés confondent la force avec la violence.
> (Bonaparte.)

C'était par une froide soirée d'automne : le soleil, voilé par les vapeurs qui s'exhalaient des flancs de la terre, jetait çà et là quelques rayons rares en se penchant vers l'occident; des feuilles rougies par ses feux se détachaient des arbres rabougris qui attristent nos boulevards, et, après avoir erré au gré de la bise, elles allaient s'arrêter sur un pavé humide, incessamment battu par le piéton. Le frisson causé par les premiers jours pluvieux engageait déjà la plupart des habitants de Paris à troquer diverses parties de la parure d'été contre un costume moins léger; l'aspect d'un vêtement blanc produisait une impression glaciale. La femme de Gauthier était trop éloignée de toutes les idées auxquelles nos gens du monde accordent une attention presque vétilleuse pour s'apercevoir de la curiosité bizarre dont sa robe blanche, son châle exigu et son léger bonnet de mousseline la rendaient l'objet. Toute à des sensations supérieures, elle oubliait sa misère, et pensait à reconquérir pour elle l'amitié de son mari, et pour Gauthier l'affection du contre-maître.

Elle passa devant ces spectacles à la porte desquels une foule de désœuvrés attend chaque soir l'instant d'échanger contre un argent perdu quelques longues heures d'ennui. Elle excita l'attention sans le savoir, s'attira des compliments sans les entendre, et se trouva bientôt dans la rue de Lancry, devant la porte cochère de la maison de Meunier. Elle souleva le marteau, heurta doucement, et la porte céda sous une légère pression.

Elle avança timidement vers la loge du portier, fit glisser le carreau mobile, et, d'une voix mal assurée, demanda si Meunier était chez lui. Quatre à cinq femmes, réunies dans cette espèce de niche, semblaient se livrer à une conversation si intéressante que Suzanne se vit forcée de réitérer sa question : alors tous les regards se dirigèrent vers elle. La portière répondit que toutes ces dames attendaient le propriétaire, et qu'il ne tarderait pas à revenir; puis, ouvrant la porte de la loge, elle désigna un banc de bois à Suzanne en lui disant : « Faites comme les autres, as-

seyez-vous, ma petite demoiselle; vous aurez ici plus chaud que dans la cour. » La femme de Gauthier se glissa aussitôt dans le cercle et prit possession de la place indiquée. D'un coup d'œil elle parcourut l'assemblée, et bientôt la conversation lui apprit que celles qui l'entouraient appartenaient toutes, en qualité de mères ou d'épouses, à quelques ouvriers de Meunier.

« Et comme ça, M. Meunier vous paie tous les deux mois? dit la portière à une femme en habits de deuil. — Oh! mon Dieu! oui, ma chère dame, comme si mon pauvre défunt existait encore. C'est vrai que c'est à son service qu'il s'est blessé, mais combien d'autres maîtres!... — Ce ne sont pas seulement ceux qui ont travaillé pour lui qui lui doivent des bénédictions, répliqua une vieille dont un garde-vue de taffetas vert protégeait les yeux : pas un de mes garçons n'a gâché une poignée de plâtre pour son compte, et cependant il n'a pas oublié que la mère Moulin a fourni douze sujets au métier, et que, depuis la mort de son dernier, elle n'a pour vivre que les bienfaits des maîtres. »

A mesure que l'on déroulait la liste des bonnes actions du contre-maître, Suzanne sentait naître en elle plus d'espoir.

« Comment peut-on avoir le cœur de faire une scène à un homme comme ça? reprit la portière. — Est-ce que ces ouvriers ne l'adorent pas comme le bon Dieu? dit la vieille. — N'y a-t-il pas partout des mauvais sujets, mère Moulin? Tenez, je vais vous conter... c'est une affaire qui a fait bien du bruit. Vous savez peut-être que l'un de ses premiers compagnons l'a quitté? — Gauthier, reprit la veuve. — Justement. Voilà comme ça s'est fait. »

Au nom de Gauthier, Suzanne se leva : elle ne voulait pas entendre le mal qu'on aurait pu dire de son mari; le sang lui montait violemment à la tête. Elle demanda à sortir.

« Que voulez-vous, ma petite dame? dit la portière. — J'ai besoin de prendre l'air, » reprend Suzanne.

Et elle se fit jour à travers les quatre personnes qui se pressaient dans la loge. « Comme vous êtes rouge! » continua la portière. Suzanne fit un signe de tête pour la rassurer, et referma précipitamment la porte de la loge.

Le léger mouvement de fièvre que Suzanne avait éprouvé en entendant parler de la dispute de Meunier avec son mari s'apaisa quand elle eut respiré l'air. Le spectacle de ce petit jardin que le contre-maître cultivait pour se délasser, ce chèvrefeuille protégé contre le vent d'automne par les murs environnants, et dont les guirlandes encore fleuries se déployaient sur un bosquet de treillage, annonçaient que les mœurs de Meunier n'avaient rien perdu de leur douceur et de leur bonhomie; elle espéra.

Une voiture s'arrêta dans la rue, et ce cri : « La porte! » fut deux fois répété d'un ton de maître. La portière sortit de sa loge, et, tandis qu'elle soulevait avec effort la pesante traverse de fer et faisait rouler sur leurs gonds les massifs battants de la porte cochère, la veuve, la vieille et deux ou trois autres personnes se rangèrent contre la muraille et saluèrent en même temps Meunier, qui, debout dans sa carriole, répondit avec affabilité à ces politesses, pendant que son cheval l'entraînait avec rapidité dans la cour.

Suzanne reconnut l'équipage du contre-maître : c'est dans cette carriole que Gauthier convalescent fut emmené à Chaillot. Ainsi, chez Meunier, elle n'a entendu parler que de ses bonnes actions, et le premier objet qui s'offre à ses regards lui rappelle le souvenir d'un bienfait. Meunier descend de sa voiture, il décachète quelques lettres qu'on lui remet, parcourt la liste des personnes venues pour le voir, et va prier celles qui se trouvent là de le suivre, quand la portière lui désigne enfin l'épouse du Franc-Comtois, qui s'avance alors en tremblant, et dit d'une voix mal assurée : « C'est moi, monsieur Meunier. — Vous, Suzanne! »

La jeune femme, en roulant entre ses doigts une des pointes de son châle, comme pour se distraire d'un extrême embarras par une occupation futile, ajoute : « Je venais..... je voulais vous parler..... mais peut-être..... »

Meunier, surpris de cette visite, ne pensait pas à répondre à Suzanne : elle interprétait mal ce silence. Ma visite le contrarie, pensait-elle; il ne veut pas entendre parler de Gauthier. Cependant il se tourna vers les gens qui étaient derrière lui : « Veuillez attendre un peu, leur dit-il; je suis à vous dans un moment. »

Une vive rougeur colora les joues de Suzanne. Meunier prit la clef du jardin sur le petit mur d'appui de la grille; il ouvrit la porte, et prenant le pas sur Suzanne, il entra dans une allée étroite et sablée. Toujours silencieux, il fixa les persiennes contre le mur et poussa les deux battants de la porte vitrée. Il avança presque sur le seuil de la chambre un fauteuil à la femme de Gauthier, et s'assit à quelques pas d'elle.

Suzanne se recueillait, et laissait errer ses regards sur le jardin. Meunier, par un excès de délicatesse devenu instinctif chez les hommes qui ont vieilli dans des mœurs mondaines, laissait ainsi la jeune femme en vue de plusieurs témoins.

Mais un rayon du soleil, perçant les nuages, s'était dirigé soudain sur les yeux de Suzanne : Meunier repoussa machinalement un des battants de la porte vitrée garnie d'un léger rideau, et son calcul se trouva innocemment dérangé.

Suzanne enfin dit à voix basse :

« Gauthier ne travaille plus chez vous? — Et c'est d'aujourd'hui seulement que vous le savez? Je me doutais bien que ce n'était plus en vous que votre mari mettait sa confiance. — Monsieur Meunier, je ne vous ai point dit... — Non; mais je vous connais, Suzanne : vous n'eussiez point attendu jusqu'à ce jour pour venir me trouver. — Il a donc bien des torts envers vous? — Suzanne, vous devez comprendre ce qu'il a dû m'en coûter... — Cependant... sa probité?... — C'est tout ce qui lui reste à perdre. — Je vois que je me suis trompée : je n'ai plus qu'à sortir. — Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour arracher votre mari à sa perte! Je lui ai parlé comme je parlerais à mon frère, je lui ai dit... ce que jamais autre homme sur la terre n'entendra de ma bouche. — Mais vous l'avez laissé partir? — Je ne devais pas donner à mes autres ouvriers le droit de m'insulter. — Vous aviez dit : « Gauthier restera toujours avec moi; je ne le considère pas à l'égal des autres : c'est plus qu'un ouvrier. » — Il m'a rappelé sa condition et la mienne. — Et ne ferez-vous rien pour celle dont l'estime vous paraissait si précieuse... il y a trois mois encore? Ne pardonnerez-vous pas un moment d'erreur? Hélas! c'est moins sa faute peut-être que celle... — De Leroux, je comprends. Bonne Suzanne! vous n'accusez pas Gauthier de vos peines! — C'est encore moins Leroux que j'accuse que cette chute... vous savez... La faiblesse de sa tête pourrait venir... — Vous me rappelez que c'est en travaillant pour moi... — Je me rappelle encore mieux l'affection que vous sûtes lui montrer... — Eh bien! Suzanne, il ne sera pas dit que Meunier vous aura refusé ce qui était en son pouvoir. — Ce sera une grande leçon pour lui. — Vous pouvez lui dire de revenir. — Le lui dire! murmura Suzanne pensive; il ignore ma démarche! Monsieur Meunier, si j'osais vous demander plus encore... — Exigez tout, Suzanne. — Je n'exige rien; mais s'il savait que c'est à ma prière... peut-être... Dites-moi : faut-il humilier son mari? — Vous voulez que ce soit moi?... — Vous n'en aurez que plus de droits à sa reconnaissance et à la mienne. — J'y consens encore, Suzanne; il faut que ce soit pour vous. Ce soir même on ira de ma part chercher Gauthier. — Vous êtes son sauveur, son véritable ami? »

Et comme elle laissait échapper cette exclamation, un homme couvert de sueur, pâle, tremblant, parut sur le seuil de la porte : c'était Gauthier.

Depuis le mot fatal prononcé par la cabaretière, Gauthier n'avait eu qu'un sentiment, qu'un but, c'était

d'éclaircir un doute et de consommer une vengeance. Les caresses de Suzanne n'auraient donc été qu'une dérision amère, qu'un jeu de la bassesse pour voiler une perfidie, et Meunier, par des générosités calculées, voulait le préparer à un trafic infâme! de longue main il négociait avec lui de sa honte pour composer à meilleur prix de l'adultère! C'est ce qu'il se disait en parcourant comme un fou les rues et le boulevard.

Quatre femmes parées avec coquetterie ont passé près de lui comme il allait tourner le coin de la rue de Lancry : « Courage, Victorine, a dit la voix de Clarisse. Tu vas voir Gauthier, car il t'attend, n'est-ce pas? — — Je voudrais bien que vous eussiez déjà des motifs d'en être jalouse, » répond une voix qui retentit à son oreille comme celle de la conscience; et les éclats de rire d'Hélène et de Rose ont couronné cette saillie.

Loin de calmer un coupable, le souvenir de ses torts est un aiguillon pour sa colère. Une sorte de fatalité représente à Gauthier l'infidélité de sa femme en regard de la sienne; le rire infernal semble éclater en-



core à ses oreilles, et les furies qui déchirent son âme lui ont crié : Le vice est châtié par le vice! Ta femme, par l'oubli de ses principes, te punit de l'oubli de tes serments.

Tout à coup Gauthier, les cheveux en désordre, traverse la cour de Meunier; il passe au milieu d'un groupe où pérorait la portière; elle le désigne aux femmes dont elle est entourée : « C'est lui! s'écrie-t-elle, c'est ce coquin dont je vous parlais! Vient-il faire encore un mauvais coup?... »

Et Gauthier tombe comme une bombe près de Suzanne.

Elle se lève à son aspect. Meunier quitte également son siége; il sourit, et tend la main en signe de réconciliation. Gauthier s'est avancé vers lui et lui a porté le poing sous la figure : « Gredin! dit-il lui jetant un regard terrible, je te reverrai! »

Puis, revenant sur sa femme, il lève la main et lui donne un soufflet!... Enfin, il lui désigne la porte : « Marche! dit-il, voilà ton chemin. » Il la saisit par le bras, la précipite vers le jardin, se retourne encore vers Meunier, le menace, mais sans pouvoir articuler un mot; ses lèvres sont violettes, ses yeux lancent des flammes. (Voir *gravure* ci-dessus.)

« Scélérat! lui crie Meunier, tu viens de briser le dernier lien qui t'attachait à la vertu! »

Gauthier a rejoint Suzanne, qui, la tête baissée, le visage couvert de larmes, passe rapidement au milieu des femmes réunies dans la cour. Le maçon les regarde, et ce regard effrayant fait expirer sur leurs lèvres l'expression d'horreur qui se lit sur leurs visages. Arrivé au milieu de la cour, Gauthier s'arrête, fait deux pas pour retourner vers Meunier, qui vient à lui; mais il voit sa femme franchir le seuil de la porte cochère. De la tête et du poing il semble encore menacer, puis il se précipite sur les pas de Suzanne.

La jeune femme marchait avec tant de vitesse que son mari avait peine à la suivre ; elle voulait échapper à l'attention que Gauthier appelait sur elle en la poursuivant avec des sarcasmes et des menaces : « Oui, tu ne me savais pas si près... Ah ! vous voulez des adorateurs, misérable femme !... » Parfois, au détour d'une rue, la malheureuse, haletante, prête à tomber, se retournait vers Gauthier, joignait les mains, demandait grâce : « Grâce ! » répétait-il avec violence pour ameuter les passants ; « ah ! tu me demandes grâce !... Allons, marche ! marche ! » Et, la repoussant, il la forçait de courir devant lui en lui marchant sur les talons.

Enfin elle arrive chez elle, monte précipitamment ses cinq étages, allume en tremblant sa chandelle à la lumière d'une voisine ; elle entre.

Gauthier pousse brusquement la porte et vient se placer devant Suzanne, qui s'est laissée tomber sur une chaise.

« Ce sont donc là tes courses chez ta mère ?... Je t'y ai trouvée enfin ! — Enfin ! Que voulez-vous dire ? — Créature infâme ! oseras-tu le nier ? — Dieu ! quel soupçon !... — Je le savais depuis longtemps. — C'est la première fois. — Taisez-vous !... Et l'on m'accusait d'y donner les mains ! — Ah ! Gauthier !... — Taisez-vous !... Et moi qui me suis laissé dire par Leroux que c'était impossible.... — Oh ! mon Dieu ! à quel degré de honte suis-je donc descendue ?... Gauthier, mon ami, je t'en jure par mon Henri, par ma mère !... — Ta mère ! c'est elle qui t'a livrée... Je la punirai, je la châtierai devant son imbécile de mari... Mais toi, toi ! tu périras de ma main. — Malheureux ! souviens-toi de Jacques Deleau ! — C'est toi qui l'as voulu ! »

En achevant ces mots il lève le poing. Suzanne veut échapper au coup dont elle est menacée ; son siége glisse ; Gauthier se précipite sur elle ; d'une main il la saisit aux cheveux, porte l'autre à son cou ; des mots sans suite font deviner son horrible dessein. Dans une crise nerveuse, il va serrer les doigts, quand des coups redoublés retentissent à la porte. Il s'arrête ; Suzanne se dégage de ses mains, elle jette ses cheveux en arrière, et, faisant un effort sur elle-même, elle parvient à articuler ces mots :

« Qui est là ? que voulez-vous ?

— C'est moi, voisine ! nous venions voir.... nous croyions avoir entendu du bruit.

— Ce n'est rien, ce n'est rien...

— Ouvrez donc ! Est-ce qu'il vous serait arrivé quelque chose ? » (Voir *gravure*, page 00.)

Suzanne ouvre enfin, et cinq à six voisines paraissent sur le carré.

« Pardon, voisine, nous avons eu peur : ce bruit...

— Oui, nous croyions avoir entendu comme des coups.

— Des coups !..... Oh ! non..... non.... Nous nous amusions, reprit Suzanne en s'efforçant de sourire.

Bah ! dit une des femmes en cherchant à glisser ses regards dans la chambre. C'est étonnant comme votre gaîté nous a fait peur ; on aurait cru entendre les cris d'une personne qui étouffait.

— Vraiment ! dit péniblement Suzanne. Nous ne pensions guère à nous quereller.

— Dame ! reprit une vieille, les bruits sourds, ça produit toujours un drôle d'effet. Dans mon jeune temps, quand je jouais avec mon pauvre défunt, les voisins s'imaginaient toujours que nous nous battions ; et, Dieu merci ! c'était pourtant un brave homme... comme le vôtre, voisine. »

Suzanne ne répondait que par de légers coups de tête à ces questions embarrassantes.

« Ma foi ! répartit avec un malin sourire une petite figure grêlée, c'est quelquefois bien brutal, un homme. Combien y a-t-il de pauvres femmes qui sont maltraitées par des coquins de maris sans que personne en sache quelque chose !... Elles se laissent assassiner comme des moutons, que c'est pitié ! On voit ces saintes victimes toutes meurtries, et on se demande.... (tout en parlant ainsi, elle a fixé ses regards sur Suzanne) et on se demande, reprend-elle plus lentement... Tiens ! ces deux égratignures que vous avez au cou ! »

Suzanne porta la main à sa gorge et rougit ; la petite femme donna un coup de coude à une voisine pour lui faire remarquer le trouble de Suzanne.

« Allons, excusez, madame Gauthier. Nous saurons que vous jouez quand nous entendrons le même bruit.

— Le même ! répéta douloureusement Suzanne en fermant la porte ; puis elle revint se jeter sur une chaise.

Pendant cette conversation Gauthier s'était retiré près de la fenêtre, et faisait en murmurant résonner les vitres sous les coups mesurés de ses doigts : « Va vivre avec lui, disait-il, plus vile que la dernière des dernières... Effronterie incroyable !... En plein jour, devant témoins !... Qui sait si mes soupçons à présent ne doivent pas remonter plus loin ?... Oh ! comme je la méprise !... Elle a raison, je ne dois pas salir mes mains !... Mais son misérable protecteur !... il me reverra !... puis je partirai... loin... en pays étranger !... Maudit soit le jour qu'Houberot !... »

Comme il achevait ces mots, que Suzanne écoutait avec effroi, elle poussa un cri, et ses sens l'abandonnèrent.

Le retentissement sourd d'une masse qui tombait sur le plancher fit retourner Gauthier. Suzanne gisait à terre ; ses épais cheveux, étalés en désordre autour de sa figure, en faisaient ressortir toute la pâleur. Ses yeux secs étaient ouverts, et leurs pupilles, disparues sous la paupière supérieure, auraient donné à ses traits l'expression d'une tête de marbre blanc si la contraction de tous les muscles, le tremblement de ses lèvres et le grincement de ses dents n'eussent dit que la vie était là, avec l'énergie des spasmes et la fièvre des convulsions. Ses mains étaient jointes et ne pouvaient se désunir, quoique ses bras se tendissent avec violence. Sa poitrine gonflée se soulevait contre son corset et laissait échapper un râle sourd.

Gauthier ramena un moment ses yeux sur les vitres ; mais ce stoïcisme calculé ne pouvait durer longtemps : il alla lentement vers Suzanne, se pencha, contempla sa figure, et, à la lueur terne que jetait la longue mèche d'un bout de chandelle prêt à finir, il reconnut qu'elle était au dernier période d'une violente attaque de nerfs, à laquelle succéda un profond évanouissement.

Bientôt, de pâle qu'il était, le visage de l'infortunée devint pourpre ; le sang remontait avec violence. Gauthier la saisit, l'enlève de terre, la pose sur le lit ; il promène avec égarement les yeux autour de lui, voit briller des ciseaux sur une chaise, s'en empare, coupe d'une main tremblante la robe, le corset, la chemise, il rompt tout, arrache tout ; il court à une petite fontaine, jette avec ses doigts de l'eau glacée sur le cou, sur la gorge, sur le visage de Suzanne : « Malheureuse !..... malheureuse !..... » répète-t-il en frissonnant.

Enfin les symptômes effrayants se calment. Suzanne ouvre les yeux, ses larmes coulent abondamment, ses bras sans force se désunissent, son œil humide cherche Gauthier, debout devant elle ; sa bouche, pleine de pardon, murmure : « Gauthier !... Gauthier !... »

Gauthier, l'âme troublée par le remords, a saisi sa femme dans ses bras ; ceux de Suzanne l'environnent bientôt ; elle répète son nom, elle le presse sur son cœur, dont Gauthier peut compter les battements précipités. « M'aimes-tu ? » dit-elle d'une voix brisée par la douleur. Gauthier ne répond pas. La question revient suppliante sur les lèvres de Suzanne ; les doutes s'évanouissent ; Gauthier demande pardon ; Suzanne a pardonné.

Huit heures sonnaient à l'horloge de Saint-Leu.

CHAPITRE IX

LE LENDEMAIN ET LA VEILLE

Souvent nous ne comprenons pas bien toute notre infortune : le temps se charge de nous l'expliquer. (L'abbé PRÉVOST.)

La fortune ne porte pas toujours des coups mortels ; elle tue à coups d'épingle. (DIDEROT.)

Le jour, affaibli par un épais brouillard, glissait sa clarté monotone à travers le double rideau de la croisée. Suzanne, un bras arrondi sous sa tête, et l'autre nu, posé sur le lit, les yeux battus par la fatigue, regardait avec une douce expression de reproche et d'amour Gauthier qui s'habillait en silence. Les sourcils du maçon étaient légèrement froncés ; il était distrait et rêveur ; sa respiration, d'instant en instant plus pénible, indiquait assez que les réconciliations de la veille plaidaient dans son cœur contre ses emportements. Il fut bientôt prêt ; il tournait à droite, à gauche, bouleversait tout sans rien chercher ; il s'approchait de la porte et n'osait sortir ; il songeait à Suzanne, et craignait de lui parler. Celle-ci l'examinait furtivement ; il n'y avait aucun reproche sur ses lèvres ; on devinait que son âme n'était occupée que de ces idées de sérénité franche qui succèdent aux crises d'une réconciliation conjugale.

Gauthier continuait à tromper son embarras par une occupation sans but. Fatigué de cette contrainte, il va tirer le verrou de la porte. Suzanne se met à demi sur son séant, tend ses bras vers lui, et dit : « Tu pars sans m'embrasser ! »

Gauthier revient près de sa femme, il la serre dans ses bras. « C'est joli, monsieur ! vous alliez me quitter ainsi ? N'avez-vous donc rien à me dire ? — Pardonne-moi, Suzanne ; je suis un... — Oublions cela, Gauthier. — Oh ! jamais tu n'y pourras penser sans me regarder comme un méchant homme. — Pourquoi, si je dois à cette scène le retour de ta tendresse ? Allons, n'en parlons plus. Asseyez-vous, monsieur, au pied du lit... plus près... là... Causons. » Gauthier s'assit. « Donnez-moi votre main. — Que fais-tu, bonne Suzanne ! tu la presses sur ton sein, et c'est cette main !... Ah ! je suis un malheureux !... — Non, mais un homme sans confiance envers votre petite femme, envers votre Suzanne, qui vous aime tant, qui souffre quand vous n'êtes pas près d'elle. Jugez quelles douleurs j'ai dû éprouver pendant plus de trois mois ! — Jamais je ne pourrai réparer mes torts. — J'espère bien, moi, que réparerez tout ce mal-là par une meilleure conduite. Vous penserez à moi, à votre enfant. — Pauvre petit ! depuis si longtemps !... Nous semblons l'abandonner. — Non, monsieur, non, tout le monde ne l'abandonne pas ; sa mère songe à lui, et elle va le voir quelquefois. C'est bien triste, Gauthier, de faire seule ce voyage. J'ai pleuré souvent en arrivant sans toi chez la nourrice. Je me disais : Henri connaît sa mère, mais son père... il ne le reconnaîtra plus... Cependant j'ai soin de te nommer devant lui. — Suzanne, tu me fais mal en me parlant ainsi. »

Et des larmes roulèrent dans les yeux de Gauthier. Profitant de ce mouvement de sensibilité, la jeune femme continua : « Tu verras donc toujours Leroux ? — Cela te déplaît, Suzanne ? — Oui : c'est de lui que sont venues toutes les peines que tu m'as faites ; car tu n'es pas méchant, toi, Gauthier, et sans ses conseils... — Ecoute, Suzanne : ne l'accuse pas de ma mauvaise action d'hier ; s'il avait su ce que je voulais faire, il m'eût retenu, car une fois déjà... — Et toujours contre Meunier ? — On sait qu'il t'aimait, qu'il t'a demandée en mariage. — Lui, Meunier ! — Tu ne pouvais l'ignorer ? »

Elle devint grave, elle quitta la main de Gauthier, prit une de ces attitudes inimitables qui sont un vivant certificat de bonne foi ; le mensonge n'a pas cet élan sévère et digne.

« Je te jure que c'est la première fois qu'on me parle de cet amour. — On m'a fait croire que tu le partageais ; on m'a dit que ses bontés pour moi ne venaient pas d'un mouvement généreux de son cœur, mais bien d'une convention coupable faite entre vous deux. »

Une compassion charmante embellit les traits de Suzanne.

« Et tu as pu le croire ! — Mon amie, ma bonne Suzanne, j'ai parfois comparé la triste existence à laquelle je t'ai condamnée au sort heureux que Meunier pouvait t'offrir : j'imaginais alors que la même pensée s'était emparée de toi, et... — Ah ! je le sens, tu n'étais pas heureux non plus ; peut-être même souffrais-je moins que toi, car tu ne croyais plus à ma fidélité, et je n'ai jamais douté de la tienne. »

Au moment où Suzanne prononce ce dernier mot, Gauthier tire de la poche de son gilet un morceau de papier ; il le parcourt des yeux : c'est le billet de spectacle qu'il a reçu la veille. Il le jette à terre ; un reproche secret vient ajouter à son émotion.

« Tu ne crois plus maintenant que j'aie voulu te tromper ? — Suzanne, ne me rappelle pas mes injustes soupçons. — Vois-tu, mon ami ? s'il est vrai qu'autrefois Meunier ait eu le désir de m'épouser, c'est moi maintenant qui te prie de ne plus travailler chez lui. Dussions-nous être plus pauvres encore, au moins nous serons plus heureux. — Oh ! je pouvais me dispenser de retourner chez lui : Leroux m'avait offert... — Toujours Leroux ! — Non, Suzanne, non, je ne ferai pas ce métier-là, je te le promets ; demain j'irai *faire grève*. — Et aujourd'hui tu resteras toute la journée avec moi ? — Toute la journée, ma petite femme ! »

Suzanne a passé ses bras autour du cou de son mari, elle l'embrasse vingt fois ; puis elle saute en bas de son lit, s'habille à la hâte, et sourit à Gauthier, qui lui offre d'aller chercher le déjeuner. Pendant son absence Suzanne range son ménage, et chasse dans l'âtre, en balayant la poussière, le billet de spectacle que Gauthier a laissé tomber de sa poche.

Cette journée contrasta singulièrement avec la précédente et avec celle qui eut lieu neuf mois après.

L'historien moderne, avide d'enregistrer les misères des peuples, heureux d'avoir à peindre une époque de famine, les malheurs d'une guerre civile et le bouleversement d'un empire, car sa palette est alors chargée des tons les plus vifs, s'arrête et se tait quand les annales du monde cessent de lui offrir des désastres à raconter. Son silence marque le repos des gouvernés, la bonne intelligence entre les gouvernants, et le lecteur intelligent peut remplir les lacunes par ces mots : « En ce temps-là les princes furent bons, les peuples furent heureux. » Hélas ! ces lacunes sont rares, et, parmi les mille et un feuillets de ce livre ensanglanté, tour à tour écrit par les passions contraires, et que l'on peut être tenté de considérer comme une calomnie en parties doubles contre le genre humain, le lecteur trouve à peine à reposer ses yeux sur deux ou trois intervalles blancs. Le romancier doit au contraire, lui, dans une limite dont il reste le juge, passer sous silence cette continuité de coups mesurés dont la succession fatale sape lentement la fortune la mieux établie ou détruit la force morale des individus. Ainsi, dans l'histoire des peuples, une lacune indique toujours le bonheur ; dans l'histoire des particuliers, ce n'est souvent qu'un moyen pour rompre l'uniformité qui naîtrait du récit des querelles domestiques et des misères intérieures, renouvelées chaque jour.

Neuf mois donc sont écoulés.

Il est deux heures du matin : une lumière brille encore dans la chambre de Suzanne ; une glace ne reflète plus la clarté de cette chandelle posée sur le manteau de la cheminée ; sa lueur ne sert maintenant qu'à faire ressortir l'éclat d'un papier verni qui rem-

place le miroir. Le silence de la nuit n'est plus interrompu dans cette demeure par le battement précipité de la montre d'argent; un petit coussin en soie fixé sur la muraille indique la place que ce meuble occupait jadis. Les rideaux de mousseline rayée qui paraient la fenêtre n'interdisent plus aux voisins le pouvoir de plonger un œil curieux dans l'intérieur de ce logement, et plus d'un d'entre eux a pu s'apercevoir que les rayons de l'immense armoire de chêne ne fléchissaient plus sous le poids du trousseau de Suzanne. Une flèche en bois doré, soutenue au plafond par une gance de coton blanc, fait soupçonner qu'autrefois un ample rideau de lit en protégeait le mystère. Au milieu de la chambre, une table chargée de quelques assiettes, d'une tourtière, de trois tasses de porcelaine, trahit un repas du soir peu en harmonie avec la misère qui règne dans ces lieux. Aux pieds de la table, et sur un matelas étendu à terre, Gauthier repose tout habillé. Une femme est couchée sur le lit : c'est Clarisse. Elle dort, tandis que, étouffant les cris que paraissent vouloir lui arracher les premières douleurs de l'enfantement, Suzanne se promène dans la chambre. Tantôt elle s'assied sur une chaise, tantôt elle s'approche d'une barcelonnette, qu'elle met en jeu pour apaiser les pleurs du petit Henri, dont le sommeil est troublé par la clarté qu'il n'a point coutume de voir briller à cette heure.

Aux cris poussés par l'enfant, Clarisse fait un mouvement; Suzanne se retourne avec effroi; elle éprouve une émotion pénible en songeant que cette femme peut l'arracher à ses tristes pensées. Oui! Clarisse est là. Le lecteur ne s'en étonnera qu'à demi sans doute. Sa présence résume la situation, et lui donne un caractère. Les relations changent avec le destin, qui n'est, dans ses fatalités même, que la déclaration de notre âme. Qui sortira Gauthier de cet abîme?... La solitude, l'heure, l'obscurité qui règne au dehors, la pâle lumière qui éclaire l'intérieur de cette chambre, le désordre misérable qui l'encombre, ont plongé l'âme de Suzanne dans une espèce d'apathie qu'on pourrait prendre pour de l'insensibilité : ce n'est pourtant que le recueillement du désespoir. Dans quelques heures un autre enfant lui sera donné... Effrayée de la perspective que lui offre l'avenir, Suzanne se reporte en imagination vers la première année de son mariage. Ce n'est pas sans un certain charme qu'elle se rappelle l'inquiétude vague qu'elle éprouva quand les premières souffrances l'avertirent qu'elle serait bientôt mère... C'est avec amour qu'elle appelait sa délivrance : elle n'ose la désirer aujourd'hui; elle n'a point de bonheur à promettre à l'enfant qui va naître!... Alors, comme aujourd'hui, une sorte de désordre se faisait remarquer dans ce logement; alors une femme aussi était là pour lui prodiguer ses soins, mais Suzanne éprouvait du plaisir à lui parler de ses craintes et de ses espérances : cette femme était sa mère!... Depuis longtemps Suzanne a dû renoncer à voir sa mère assise à son chevet : dans un accès de colère, le maçon a chassé la famille Moreau. Un jour le fruitier, instruit de la conduite de son gendre, s'est permis, hélas! en serrant le petit Henri dans ses bras, de lui dire : « Pauvre petit! tu n'as qu'un bon père, et c'est moi! » Ces mots ont exaspéré Gauthier, et Suzanne n'a jamais eu autant à pleurer, même lorsque la nourrice, fatiguée de prendre soin d'un enfant sans en retirer le salaire convenu, ramena Henri et dit aux parents : « Je n'ai pas le moyen de le nourrir pour rien. S'il doit pâtir, j'aime mieux que ce soit chez vous; je n'en veux plus. »

La nuit qui précéda la naissance de Henri, Gauthier, fatigué par le travail, s'était jeté aussi sur un matelas dans un coin de la chambre, et reposait en attendant qu'on le réveillât pour aller chercher l'accoucheur. Aujourd'hui, il attend que Leroux vienne l'avertir qu'il est l'heure de conduire sa femme... à la Bourbe! « Il a pu me proposer d'aller à la Bourbe! murmure-t-elle; comment Gauthier a-t-il osé prononcer ce mot?... Et elle jette sur Clarisse un regard où se peint l'indignation, car elle aussi a dit : « Il faut aller à la Bourbe.— Oui, il le faut, reprend tristement Suzanne, il le faut! Le jour commence à paraître; il ne nous reste rien! je me dois à l'enfant que j'ai, à celui qui va naître. Mais si j'allais mourir... »

Et elle s'éloigne du berceau de Henri; elle ouvre un tiroir de sa commode, en tire une petite boîte, compte vingt-cinq pièces d'or.

Cependant son front est triste, ses regards sont mornes, et sa voix éteinte répète douloureusement : « La misère! la misère! »

Elle enveloppe cet or dans du coton, le serre dans la boîte qu'elle ficelle, prend une plume et écrit sur le couvercle : « Cette somme appartient à mon frère « Alexandre Moreau. » Puis elle signe cette apostille.

« Oh! s'il connaissait toute notre détresse, le pauvre garçon viendrait, se dit-elle; il me forcerait d'user de cet argent, fruit d'un an d'économies, et qu'il destine à une première mise de fonds s'il tombe à la conscription. Mais il ne saura rien : son bon cœur le mettrait dans l'embarras pour le moment fatal... Et son mariage!... sa Fanchette!... Oh! je n'accepterais pas. » Elle place alors la boîte, dans un carton, sur une des plus hautes planches de l'armoire.

Enfin on frappe, et Clarisse s'éveille. « Déjà le jour! » dit-elle. Suzanne ouvre la porte à Leroux; et, pendant qu'il réveille rudement Gauthier pour le faire mettre sur pied, Clarisse s'informe avec intérêt de l'état de Suzanne et l'encourage par de douces paroles. Gauthier regarde sa femme, et, n'osant dire un mot, il lui tend les bras. Suzanne fait un effort sur elle-même et s'y repose en sanglotant.

« C'est dur! oui, c'est bien dur! lui dit Leroux; mais enfin la raison le veut. Vous ne resterez pas longtemps à l'hospice, ma petite mère... Voyons, Gauthier! te voilà plus faible qu'un enfant! Est-ce qu'un homme ne doit pas donner l'exemple du courage? Descends avec moi, et viens prendre une goutte!... » Et il entraîne le Franc-Comtois en disant aux deux femmes : « Nous vous attendons en bas. »

A peine Leroux et Gauthier sont-ils disparus que Clarisse, frappée d'une idée, s'écrie : « Ils ne pensent à rien, ces hommes; et un fiacre! — Ce n'est pas la peine, répond Suzanne, j'irai comme je pourrai... Nous n'avons pas d'argent. — C'est bon! c'est bon! dit Clarisse, nous arrangerons cela. » Et elle descend précipitamment l'escalier.

Encore quelques instants, et la jeune femme aura laissé son fils aux soins d'un homme dont la tendresse paternelle doit lui paraître douteuse... Si elle osait... sa mère est à quelques pas... elle ne demanderait pas mieux que de veiller sur son petit-fils... mais il faudrait apprendre à sa famille le motif de son absence!... Appuyée sur la porte entr'ouverte, les yeux fixés sur le berceau de Henri, elle rêve au moyen d'accorder ses doubles devoirs de mère, quand elle entend la voix cassée de madame Martin qui gronde son chat. C'est cette voisine âgée qui vint se mêler aux curieux le jour où une affreuse querelle préluda à une réconciliation de bien peu de durée; c'est cette femme qui appuya du récit de ses jeux bruyants dans son ménage le noble mensonge de la femme de Gauthier. Une inspiration brille dans les yeux de Suzanne. Elle prend son enfant endormi, monte courageusement un étage, pousse du pied la porte de madame Martin, et pose sur le lit de la bonne femme son fardeau chéri.

Tout cela s'est fait si vite que la vieille, accroupie devant un fourneau pour veiller à l'ébullition de son marc de café, n'a pas eu le temps de placer sur son nez ses lunettes, que la vapeur de l'eau bouillante avait ternies et dont elle achevait d'essuyer les verres.

« C'est vous, madame Gauthier? dit-elle en s'avançant. — Oui, madame Martin. Comme je vais être éloignée de la maison pour quelques jours... — Y pensez-vous? au moment d'accoucher! quelle imprudence! Votre mari est donc fou? — Si je ne savais qu'il y va

de la vie de celui que je porte, jamais je n'eusse consenti à mettre les pieds dans cette maison. — Quelle maison, mon enfant? — Vous ne comprenez pas? dit Suzanne en baissant les yeux. — Pauvre femme! répond la vieille en joignant les mains; serait-il possible!... — Et si j'avais du moins ma mère pour me remplacer près de mon Henri!... — C'est vrai! un homme! ça ne sait guère... Mais, voisine, si vous le voulez, moi, je le garderai, cet innocent! — Je venais vous le demander... c'est un service... — Vous voulez rire... A-t-il de belles couleurs!... Oh! j'en aurai bien soin; il jouera avec minet. — Si vous saviez ce qu'il m'en coûte!... — Allez, je me mets bien à votre place!... Tenez, malgré ce que vous m'en avez dit l'autre fois, j'ai bien vu que vous n'étiez pas fort heureuse... Les hommes quelquefois... Mais qu'est-ce que j'entends?... une voiture qui s'arrête à la porte de l'allée!... »

Suzanne incline la tête en signe d'adieu; elle embrasse à plusieurs reprises son enfant, mais légèrement toutefois, pour ne pas le réveiller; elle presse la main de madame Martin, qui la reconduit avec des paroles d'encouragement jusque sur le palier.

Clarisse et Leroux sont montés ensemble. Suzanne demande son mari : il est en bas, dans le fiacre. Appuyée sur les bras de Leroux et de Clarisse, l'infortunée mère descend avec peine les cinq étages; elle s'arrête pour écouter si ce n'est pas la voix de Henri qui se fait entendre, et soupire avec amertume.

Ils sont arrivés au bas de l'escalier; Gauthier tend la main à Suzanne; Clarisse la soutient pour la faire monter, et va monter après elle, quand Leroux la retient: « Et ton châle, lui dit-il, que tu oublies là-haut? — Tais-toi, lui dit Clarisse en lui prenant la main... Tu paieras le fiacre. — Bon! reprend-il en regardant l'écu de six francs qu'elle vient de lui glisser, je comprends. Et il crie au cocher : Rue d'Enfer, n° 74! »

CHAPITRE X

LES AMIS ET LA FAMILLE

> L'hirondelle entendit les cris de ses petits, et vint aussitôt les couvrir de ses ailes. (BERQUIN.)

Depuis huit jours Suzanne, grâce à sa douceur et à l'intérêt qu'inspire sa jeunesse, est l'objet des soins de vingt compagnes d'infortune qui sont venues comme elle payer dans un hospice leur tribut à la nature, et rendre inséparables les souvenirs de l'enfantement et de la misère.

Depuis huit jours Leroux et Gauthier semblent être sous l'influence d'une grande pensée : leurs entretiens avec Clarisse sont froids; à peine s'ils trouvent une réponse à lui faire sur les questions les plus vagues et les plus indifférentes; mais dès que les amis se trouvent seuls, leur conversation s'anime : ils parlent de la nécessité de trouver de l'ouvrage; il semble que le travail soit le but de leurs longues et continuelles absences. Cependant on ne les a pas vus une seule fois, depuis le départ de Suzanne, se diriger vers la place de l'Hôtel-de-Ville, où se réunissent les maçons sans travail.

Un nouveau personnage les accompagne dans leurs promenades, qui se prolongent presque toujours fort avant dans la nuit. C'est un homme d'une quarantaine d'années, grand, sec, pâle, et dont le chef est à peine couvert de cheveux rares et gris; quelques rides sillonnent légèrement son front; des sourcils à peine marqués couronnent des yeux d'une couleur incertaine et qui ne paraissent lancer que des regards obliques; sa figure n'a pas une expression déterminée; c'est avec peine qu'on parvient à deviner un sourire sur ses lèvres plates et pincées. L'attitude de cet homme contraste singulièrement avec la démarche fière et assurée de Leroux. Frému, c'est son nom, n'appuie jamais un pied ferme sur le sol; il se laisse marcher. Ses bras, pendants à ses côtés, obéissent mollement aux mouvements irréguliers de son grand corps à demi courbé. Celui qui lui adresse la parole est obligé de bien prêter l'oreille, s'il ne veut pas lui faire répéter deux ou trois fois une réponse balbutiée à voix basse et dans des termes ambigus. Il y a dans ce personnage un air de lassitude continuelle qui fatigue celui qui l'écoute. Cependant il est des moments où cette tête courbée se relève avec audace, où ces yeux à demi-éteints lancent des éclairs, où ces bras deviennent forts et vigoureux, où cette voix est assez puissante pour commander l'attention et pour inspirer de l'effroi; enfin il est des moments où ce mol individu marche d'un pas ferme vers un but périlleux. Peut-être retrouverons-nous Frému dans un de ses jours de métamorphose : pour aujourd'hui, nous le voyons causant indifféremment avec Gauthier et Leroux, que le hasard peut-être a conduits du côté de la Bourbe, et qui attendent à la porte de l'hospice une occasion pour avoir des nouvelles de la santé de Suzanne.

Gauthier n'a pu revoir cet asile du vice et du malheur sans éprouver un sentiment pénible. Son soupir a été surpris par Leroux, qui le secoue fortement, et, le traitant d'homme sans énergie : « J'aime Clarisse, lui dit-il; mais, si jamais elle avait le *malheur* de me donner un enfant, je ne balancerais pas à l'envoyer ici, parce que c'est la place de nos femmes, cette maison-là. La Bourbe, c'est fait pour qu'on y accouche; et, morbleu! quand on n'a qu'à choisir entre laisser périr faute de soins une pauvre créature ou l'envoyer à l'hospice, le choix n'est pas difficile à faire. Un fiacre, en route! et voilà. On a la conscience nette, et l'enfant vient à bien. »

Le mot de *malheur* échappe volontiers à l'ouvrier des villes, dans le cas dont parle Leroux. La philosophie moderne, dans presque tous ses degrés, fait écho sur ce point. C'est le symptôme d'un monde prêt à tomber en poudre; et, si comme tout semble en donner la preuve, l'industrialisme fait banqueroute tous les sept ans, que penser des civilisations fondées sur la splendeur des capitales?...

Frému a fait de la tête un signe dubitatif. Gauthier va répliquer, lorsque Clarisse paraît en s'écriant : « Enfin vous voilà! C'est bien heureux! après quarante-huit heures d'absence! » Leroux se retourne sans s'émouvoir, et répond : « Eh bien! qu'est-ce que tu as à dire encore? — Beaucoup de choses, et je vous cherche partout. — Il fallait venir ici tout droit. — Qui se douterait qu'après avoir été huit jours sans vous informer de cette pauvre Suzanne, on vous trouverait à sept heures du matin à sa porte, et cela le lendemain de son accouchement? — Suzanne est accouchée? reprit Gauthier avec inquiétude. — Oui, hier, et d'une jolie petite fille encore! — Nous la baptiserons aujourd'hui, dit Gauthier. — Ça fait que nous ne serons pas venus pour rien, ajoute Leroux. Nous irons à la barrière Fontainebleau : le vin est bon par là. Qu'en pensez-vous, père Frému?—On le dit, murmura le compagnon.—Il faut entrer voir Suzanne, » continua Gauthier en s'empressant d'aller sonner à une petite porte.

Clarisse allait le retenir pour lui faire observer qu'il n'était pas encore l'heure d'être admis au parloir; mais le portier sortit en ce moment, il repoussa Gauthier en lui disant : « Il est trop matin, mon brave homme : repassez dans une demi-heure. » Et le malappris ferma sa porte sur le nez du maçon.

Clarisse prenait son attente en patience : elle se contentait de jeter de temps en temps des regards sur Frému, qu'elle ne connaissait pas encore, et, levant les épaules, elle se disait : « Où ces coquins d'hommes ont-ils été déterrer ce fainéant-là? »

L'ennui du désœuvrement se lisait sur le front des trois amis. Leroux consultait la profondeur de la rue pour trouver un cabaret; Frému contemplait l'échafaudage placé contre le mur de l'hospice : plusieurs

maçons réparaient une brèche produite par la vétusté de l'édifice. Clarisse, qui avait aussi porté les regards de ce côté, réfléchissait sur le prétexte de l'interruption absolue des travaux que Leroux lui donnait pour légitimer sa paresse ; elle se préparait à lui montrer des compagnons qui savaient trouver de l'ouvrage, lorsqu'elle en fut empêchée par l'approche d'un manœuvre qui venait à elle avec un air moitié niais, moitié riant, où l'embarras et la résolution se montraient tour à tour.

« Ce garçon-là, dit-elle en se tournant vers Leroux, n'est-il pas de ta connaissance? — Certainement, répondit celui-ci ; c'est Tourangeau, ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Gauthier, qui, assis sur une borne, et les bras croisés contre la poitrine, paraissait songer tristement à l'avenir. — Est-ce que vous seriez avec M. Meunier? dit Gauthier avec trouble et en s'élançant vers Tourangeau. — Y a beau jour, ma foi, que je l'ai envoyé promener, répondit avec un gauche empressement le manœuvre, vous pouvez me croire. Vous savez que je ne suis pas homme à vous faire des contes; je ne comprends rien aux finesses, moi. — Ça n'empêche pas d'être un bon enfant, ajouta Leroux. Aussi tu vas nous payer bouteille, n'est-ce pas? — J'ai justement vingt sous pour ça. — Oh! oh! dit Leroux à Gauthier, voilà mon vilain qui se déboutonne le gousset pour la première fois. Je n'ai jamais vu la couleur de son argent de ma vie. La rareté est trop merveilleuse, ajouta-t-il en s'adressant à Tourangeau, pour ne pas te prendre au mot sur-le-champ. »

Puis il indiqua un cabaret au coin de la rue. Tourangeau fit une grimace, hocha la tête, et montra du côté où il était venu un cabaret deux fois plus éloigné, vers lequel il se mit en marche.

« Non pas, dit Gauthier en le saisissant par le bras : celui-ci est plus proche de nous. — Mais le vin de l'autre est meilleur, insista le manœuvre en avançant toujours. — C'est que nous sommes ici pour affaire, dit Leroux, et nous ne voulons pas nous éloigner. — Je m'en doute bien ; mais je ne peux pas faire autrement ; sans ça, vous sentez bien que ça me serait égal. — Monsieur, dit Clarisse avec un léger sourire, a peut-être un compte en souffrance chez le marchand où nous voulions entrer. »

Tourangeau, pour toute réponse, fit un ricanement forcé en tournant d'un air gauche sa pièce de vingt sous dans ses doigts. Leroux le suivit en entraînant tout le monde sur ses traces. « Je gagerais, dit-il, que Clarisse a mis le doigt sur la vérité. »

Arrivés enfin devant le comptoir désigné par Tourangeau, Leroux s'arrêta. — Non pas, objecta le manœuvre ; entrons dans la salle. Il faut que je vous fasse causer un peu : ce n'est que pour savoir ce que vous faites par ici que je puis dépenser ces vingt sous-là. » Il poussa les quatre personnes vers une salle basse et les contraignit obstinément à s'asseoir à la première table près l'entrée, quoique la lumière du jour n'y parvînt qu'avec peine et qu'il y eût beaucoup d'autres tables vides que le voisinage des fenêtres éclairait mieux. « Ma foi ! l'ami, dit Leroux en essuyant son verre avec le mouchoir de Clarisse, je t'estime puisque tu as quitté ce dogue de Meunier, qui mord tous ceux qui lui font manger du pain. » Tourangeau, d'un air effrayé, lui fit signe de ne pas dire de telles choses tout haut, et servit à boire d'une main tremblante. « Mais où travailles-tu ? continua Leroux sans prendre garde à ce mouvement. — Je ne travaille pas pour le moment. — Tu es donc de l'affaire avec les amis? — Quels amis? demanda Tourangeau, et quelle affaire? — Parbleu ! la coalition, reprit vivement Leroux. Et montrant Frému : monsieur est un des chefs, et nous courons avec lui depuis huit jours pour embaucher les camarades. — Vous voulez dire pour les débaucher, répondit niaisement Tourangeau. — Ça n'est pas trop bête ce qu'il dit là, murmura Frému. — Voilà donc ces grandes affaires ! s'écria Clarisse. — Certainement, reprit Gauthier ; et, si nous n'avons pas utilisé les mains, je vous réponds que nous avons furieusement travaillé des jambes. — Parbleu ! ajouta Leroux, puisque tu n'as rien de mieux à faire, si tu veux, nous te mettrons dedans. — Je ne demande pas mieux. Qu'est-ce que je gagnerai à cela? — Nous réglerons l'affaire après le baptême. — Ah ! il y a un baptême ! s'écria joyeusement Tourangeau ; et qui est le parrain? — Moi, dit Leroux, et je suis avec ma commère. — Et qu'est-ce qui a fait l'enfant ? — C'est Gauthier, mon garçon. — Bon ! s'écria Tourangeau en se tournant vers le mari de Suzanne. Est-ce que vous êtes bête de faire comme ça des enfants coup sur coup ? » Puis, comme si une idée eût tout à coup pénétré à vif dans le tuf de son intelligence, il dit à Leroux : « Est-ce que vous venez apporter votre filleul aux Enfants-Trouvés? » Gauthier rougit et fit un mouvement brusque. « Oh ! la tête lourde ! riposta Leroux. Puisqu'on te dit après le baptême... Tu vois bien que le marmot n'est pas avec nous : donc nous l'allons voir ; c'est clair. — Bah ! insista Tourangeau, est-ce que vous n'en venez pas? — On n'entre qu'à huit heures et demie, murmura sourdement Gauthier. — Ah !... bon... bon... dit lentement Tourangeau ; je vois, je comprends. » Puis, frappant son verre sur la table : «Eh bien ! je vous le dis tout net, j'aime mieux être un vilain, comme m'appelle monsieur Leroux, et ne jamais payer à boire à personne, que de laisser aller ma femme à la Bourbe à force d'avoir soutenu ma réputation de bon enfant avec des ivrognes. — Tourangeau ! dit Gauthier avec colère, gardez vos réflexions pour vous ! — Ça ne me regarde pas, c'est vrai, continua le manœuvre ; mais je n'aurais jamais cru ça ni de vous ni de la famille de votre femme, et je vous réponds que j'en toucherai un mot au père Moreau quand je le verrai. Encore un fameux godailleur que celui-là ! Il n'y a pas de jour que je ne le rencontre et qu'il ne me paie la goutte. — Ne va pas t'aviser de parler de cela ! dit brusquement Leroux : la famille Moreau n'en sait rien, et tu n'en serais pas le bon marchand si tu t'avisais de lui en débiter quelque chose. — Allons, monsieur Leroux, dit Tourangeau avec un air niaisement malin, ne vous fâchez pas, et soyez sûr que ce ne sera pas par moi qu'ils le sauront. »

Sur ces entrefaites, la porte d'un petit cabinet qui précédait la salle où se tenaient les interlocuteurs fut ouverte et refermée violemment : un homme en sortit, jeta trente sous sur le comptoir, dit un mot à l'oreille du marchand de vin, s'élança dans la rue et courut vers un cabriolet qui stationnait à quinze pas de là ; il sauta dans l'intérieur, poussa le cocher qui dormait : « Crève ton cheval, s'il le faut ; voilà un louis, lui dit-il. — De tout mon cœur, notre bourgeois. Où allons-nous? — Rue Mondétour. » Et le cabriolet partit avec la raideur d'une pierre qui se détache de la fronde.

Le bruit de la porte du cabinet avait excité l'attention de Tourangeau. Il souleva comme par distraction le rideau qui pendait au vitrage de la salle, jeta un coup d'œil au dehors, versa sans plus de façon tout le reste du vin dans son verre, but d'un trait, dit tout haut : « Je n'ai plus rien à faire ici, » et s'achemina vers le comptoir en tirant ses vingt sous de sa poche.

« C'est payé, lui dit le garçon. — Eh bien, tant mieux ! » répondit le manœuvre en remettant l'argent dans son gousset. Et puis il fit une inclination gauche du côté des amis, et se mit à jouer des jambes dans une direction opposée à l'hospice de la Maternité.

« Comme il nous quitte, dit Leroux en le suivant des yeux. Si on ne le savait pas imbécile, on pourrait le croire fou. — C'est vrai qu'il n'est pas trop éveillé, » ajouta Clarisse.

Ici Frému tira sa montre ; tous se levèrent et sortirent. Gauthier éprouvait un violent malaise et une vive impatience. Aussi prit-il les devants à la hâte, et ne se retourna, pour faire signe aux autres d'avancer, que lorsqu'il vit la porte de l'hospice ouverte.

La perspective d'une pièce de 20 francs au bout d'une course de vingt minutes donnait au cocher une

ardeur qu'il faisait partager à son cheval à force de coups de fouet sur les reins. Quant à l'individu qui payait si généreusement, il trouvait que la malheureuse haquenée ne courait point encore au gré de son envie. Bientôt cependant le cocher lâcha la bride, ouvrit la portière du cabriolet, et dit : « Nous y voilà, bourgeois ! » L'équipage s'était arrêté devant une fruiterie.

Meunier descendit précipitamment, et, après avoir répondu aux premières questions de la fruitière et de ses enfants surpris de sa visite, il s'écria :

« Savez-vous où est Suzanne ? — Bonté divine ! vous me faites peur, monsieur Meunier ! Son mari l'aurait-il chassée aussi ? Qu'elle vienne ici, cette chère enfant. — Je cours chercher ma sœur, interrompit Alexandre. — Vous avez raison, mon ami, dit Meunier, mais ce n'est pas chez elle que vous la trouverez. — Expliquez-vous, s'écria madame Moreau, où est ma fille ? — A la Bourbe ! »

Ce mot ne fut pas prononcé sans peine par le contre-maître. Il y eut un moment de silence ; bientôt les larmes coulèrent abondamment sur les joues de madame Moreau. Pour Fanchette, elle portait sur Meunier des regards inquiets comme pour demander une explication. Elle devinait bien qu'il y avait du malheur pour la femme qu'on envoie en ce lieu ; mais le véritable sens d'un mot qui a quelque chose d'ignoble échappait à son intelligence.

Une rencontre fortuite et le peu de défiance que devait inspirer Tourangeau avaient éclairci les doutes qui s'étaient élevés dans la tête de Meunier en voyant le mari de Suzanne rôder aux environs de l'hospice.

Madame Moreau, mêlant aux expressions de sa reconnaissance pour Meunier des signes de colère contre son gendre, ôta son tablier, prit son châle, saisit Alexandre et Fanchette par le bras et les obligea à monter dans le cabriolet.

« Qui gardera la boutique, ma tante ? — Tiens, voilà ton oncle ! » répondit la digne femme en désignant Moreau qui revenait de la Halle, ployant sous le faix d'une hotte pesamment chargée. Alexandre, sa mère et sa future étaient singulièrement serrés dans le cabriolet ; qu'importe ? le jeune homme saisit les rênes, et le cocher monta derrière. La famille s'éloigna à l'instant où le contre-maître, resté sur le seuil de la boutique, fit un signal à Moreau, qui, au milieu de la rue, les yeux fixes, la bouche béante, restait appuyé sur son bâton.

Si le cocher avait été comme le vent, Alexandre parcourut avec la rapidité de la foudre la route qui conduit à l'hospice de la Maternité. Une demi-heure seulement s'était écoulée depuis que Meunier avait promis un louis au conducteur du cabriolet, et celui-ci l'avait déjà gagné.

Lorsque madame Moreau pénétra dans la chapelle de l'hospice avec Fanchette et son fils il y avait tant de foule qu'il ne lui fut pas possible de parvenir jusqu'au chœur : on allait donner le baptême aux nouveaux-nés de la maison. Le chapelain prit sa feuille ; il appela Gauthier, qui s'était placé près de la grille qui entoure l'autel. A ce nom, madame Moreau, assise dans un coin obscur, se leva avec fureur ; mais ses enfants la retinrent en la suppliant de ne pas faire un éclat. (Voir *gravure*, page 65.)

« C'est moi qui devais être la marraine : c'était un droit, ça ; et voir cette fille-là l'emporter sur moi !... — Calmez-vous, ma mère, disait Alexandre ; ne nous occupons pas de ces gens-là : songeons seulement à faire sortir ma sœur d'ici. — Tu as raison. Mais, n'importe comment ils nommeront cette pauvre petite créature, je ne lui donnerai jamais le nom que ces coquins-là lui feront porter. Tiens !... on l'amène... ce cher bijou... il a un ruban rose... c'est une fille !... Va voir, Alexandre, si elle est gentille ; dis-moi bien si elle ressemble à Gauthier... ce serait un meurtre. Si j'avais été aussi malheureuse que ma fille dans mon ménage, jamais tu n'aurais ressemblé à ton père. »

Alexandre se glissa dans la foule. Il n'était plus séparé de Leroux et de Gauthier que par un pilier quand il vit Clarisse s'avancer vers lui. Elle se pencha à son oreille et lui dit :

« Paul, n'est-ce pas un de vos prénoms ? — Oui, mademoiselle ; mais pourquoi ? — Je dirai que c'est aussi un de miens. » Alexandre la comprit et lui serra la main.

« Ne vous éloignez pas ; nous nous reverrons. » Elle rejoignit Leroux sans qu'il eût pris garde à ce mouvement.

Madame Moreau était toujours sous l'influence d'une grande agitation : sa poitrine se soulevait fortement sous son mouchoir ; ses yeux lançaient des flammes sur Leroux et Clarisse, qui, les mains étendues sur leur filleule, juraient de renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, serment banal pour la plupart des tristes chrétiens de notre malheureux siècle, et que l'on prononce tout juste au moment où l'on songe le plus à quelques mauvais plaisirs mondains.

« Ma tante, ne regardez donc pas de ce côté : cela vous fait mal. — J'ai tort, mon enfant. Prions, cela chasse les mauvaises pensées. »

En faisant avec une espèce de rage le signe de la croix, l'excellente femme, qui ne se savait pas si comique, débita de cette façon l'oraison dominicale, qu'elle jugeait souveraine contre le péché de colère : *Pater noster*... gredin de gendre !... *qui es in cœlis*... le diable te torde le cou !.., *sanctificetur nomen tuum*... je ne veux plus en entendre parler... *adveniat regnum tuum*... il finira mal, c'est sûr !... *fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra*... faut-il que Suzanne ait eu la bêtise de lui obéir !... *panem nostrum quotidianum da nobis hodie*... il la laissera mourir de faim... *et dimitte nobis debita nostra*... je suis bonne, mais... *sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*... il faut qu'il sache de quel bois je me chauffe !... *et ne nos inducas in tentationem*... j'éprouve une démangeaison de lui arracher la figure !... *sed libera nos a malo*... dût-il me tuer sur la place !... *Amen*... je n'y tiens plus...

Et en effet, en terminant sa prière, elle avait repoussé violemment sa chaise et fait quelques pas pour courir à Gauthier, quand elle se trouva nez à nez avec Alexandre, qui la força de se rasseoir en attendant que l'on pût parler au chapelain. Bientôt il n'y eut plus dans l'église que les personnes qui n'avaient pas fini leurs dévotions. Leroux et Gauthier, après avoir donné un baiser à la petite Pauline, étaient sortis avec Frému et Clarisse pour se rendre à la barrière la plus voisine, « Allez devant, avait dit la jeune femme, j'ai quelque chose à dire à Suzanne. » Et, revenant sur ses pas, elle entr'ouvrit la porte de la chapelle, fit un signe à Alexandre, qui la rejoignit aussitôt :

« Voilà la clef de Gauthier, lui dit-elle. — Il ne va donc pas rentrer chez lui ? — Je le crains ; mais emmenez votre pauvre sœur, car elle se sent bien malheureuse ici. — Nous la reconduirons aujourd'hui si c'est possible. — On vous le permettra. Ah ! si j'avais eu le moyen de l'empêcher de venir ici, jamais elle n'aurait mis le pied dans cette maison. Allez parler au chapelain ; moi je passe sur la place des fiacres : il y en aura un à la porte. Je suis forcée aujourd'hui de suivre Leroux ; demain je serai près de votre sœur. » Et elle partit.

De retour près de sa mère, Alexandre raconta la conversation qu'il venait d'avoir avec Clarisse. Madame Moreau ne put s'empêcher de dire : « C'est cependant une bonne créature ! »

Comme le chapelain passait près de la famille, Alexandre l'aborda en lui demandant s'il n'était pas possible d'obtenir à l'instant un ordre de sortie pour sa sœur.

« M. le docteur Chaussier est, je crois, encore dans la maison, répondit le chapelain ; je vais le trouver, il signera de suite l'*exeat* de la femme Gauthier. »

En effet, M. Chaussier n'avait pas quitté l'hospice. Aussi, peu d'instants après, Suzanne parut, s'appuyant sur le bras de l'ecclésiastique; près d'elle marchait une jeune élève de madame La Chapelle qui tenait la petite Pauline.

Quand l'accouchée aperçut sa mère, elle ne put que lui jeter un regard où il y avait tout à la fois de la joie, de la douleur et de la honte.

Elle se laissa porter dans le fiacre, en tournant ses yeux humides de larmes vers la petite créature dont les lèvres avides demandaient le sein maternel. Fanchette prit l'enfant des mains de la sage-femme et le déposa sur les genoux de sa cousine après avoir délicatement effleuré de ses lèvres une figure dont la ressemblance avec Alexandre lui parut frappante, peut-être parce qu'avec de la vivacité dans l'imagination, on trouve tout ce qu'on veut dans des traits qui sont encore informes.

Notre Franc-Comtoise s'installa près de sa cousine; Alexandre et sa mère se placèrent sur le siége de devant, et le fiacre s'achemina vers la rue Saint-Magloire avec la lenteur d'un corbillard.

« O ma sœur, » dit Alexandre à Suzanne en la prenant dans ses bras pour la monter chez elle, « tu avais de l'argent à moi, et tu as été là-bas! Je t'en voudrai éternellement! »

Elle sourit péniblement, et lui ferma la bouche.

Dès que madame Martin eut appris le retour de Suzanne, elle descendit avec son Henri, puis lui apprit longuement et avec amertume que, depuis son départ pour la Bourbe, le pauvre petit n'avait pas reçu un seul baiser de Gauthier; le maçon n'était pas revenu dans la maison. L'indignation de la fruitière était au comble; Fanchette ne concevait pas comment son cousin avait pu changer à ce point.

Pendant ce récit Alexandre avait couru à la fruiterie pour y chercher des rideaux, qu'il étendit devant la fenêtre. Alors force fut aux voisins, qui aggravent le poids de la misère en l'épiant avec une curiosité insupportable, de déserter la fenêtre du carré où ils s'étaient mis en observation.

En cherchant la layette dans la commode, madame Moreau devina l'horrible gêne de sa fille : de nombreuses reconnaissances du Mont-de-Piété, ce fut tout ce qu'elle y trouva. Elle dénoua le coin de son mouchoir et déposa dans le tiroir trois pièces de cinq francs.

Suzanne entendit le son de l'argent : ce trait de bonté acheva de briser son cœur, elle s'évanouit.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LA QUITTANCE ET LE COIN DE LA RUE

Que de vertus sortent du vœu de pauvreté, tandis que la dégradation s'accroît dans le sein du paupérisme.

« Ma mère! ma bonne mère!... Alexandre! Fanchette!... ne me quittez plus; sans vous je serais si malheureuse!.. » dit Suzanne en r'ouvrant les yeux.

Elle promena ses regards autour d'elle, et un soupir de douleur s'échappa de sa poitrine : ceux qu'elle venait de nommer n'entouraient plus son lit; ses parents avaient fait place aux amis de son mari; Clarisse et Leroux soutenaient la tête de la jeune femme et cherchaient à lui faire reprendre ses sens. A leur aspect, les paroles avaient expiré sur les lèvres de Suzanne; loin de leur savoir gré des soins qu'ils lui prodiguaient, elle repoussait le couple importun, et prêtait l'oreille à une discussion assez vive qui s'était engagée, sur l'escalier, entre Gauthier et la mère Moreau.

« Scélérat! disait la fruitière, tu veux donc faire mourir ma fille? — Moi? ajoutait le maçon, je ne veux que son bonheur; et il n'y en aura pas pour elle tant que les mauvais conseils d'une mère l'empêcheront d'aimer son mari. — Mes mauvais conseils? répondait avec fureur la bonne femme... je ne lui en ai jamais donné qu'un, c'est celui de te prendre pour époux. — Ne remettez jamais les pieds chez moi! Si votre fille a le malheur de vous recevoir, vous vous en repentirez tous. »

En achevant ces mots, il rentra brusquement et poussa la porte avec colère.

Suzanne, non moins effrayée que surprise de cette terrible menace, n'osa pas hasarder une seule question. Elle n'ouvrit la bouche que pour demander qu'on mît ses enfants près d'elle, et, donnant le sein à son nouveau-né, l'infortunée ne répondit plus que par de légers mouvements de tête aux offres de service de Clarisse. Incapable de lutter avec avantage contre Gauthier, surtout lorsque celui-ci se sentait animé par la présence d'un homme tout-puissant sur lui, Suzanne se résigna; et telle est la force de la tendresse maternelle, que la pauvre femme, abattue sous le poids du chagrin, trouvait encore des chants à fredonner pour apaiser les cris de ses enfants; mais ç'eût été comme de la mécanique pure sans une [illegible] de réserve extérieure, assez éloquente par elle-même, et qui ne permettait pas de lui dire un mot.

Regardant avec indifférence tout ce qui se passait autour d'elle, Suzanne ne chercha pas à s'opposer au départ de Gauthier quand elle le vit se décider à suivre Leroux et former le projet de ne pas coucher chez lui pendant les neuf jours qu'on savait être nécessaires au plein rétablissement de l'accouchée. Elle ne manifesta aucun sentiment de joie ou de peine lorsque Clarisse, approchant un fauteuil près de son chevet, dit en s'asseyant : « Voilà mon lit; ces messieurs en auront un plus doux dans la rue de la Bibliothèque. » Seulement, un frémissement intérieur la saisit en entendant son mari murmurer à l'oreille de Leroux : « Les amis valent mieux que les parents! Tu as bien fait de me donner le courage de chasser sa mère. » Suzanne ne put sans effroi se remémorer les paroles cruelles dont son oreille avait été frappée lorsqu'elle revint de son évanouissement; elle serra douloureusement sur son sein l'enfant qu'elle allaitait, en se disant : « Ma mère aussi m'a nourrie : comment! un jour on pourra donc me chasser de chez toi! » Cette idée pénible l'occupait tellement qu'elle entendit à peine le bonsoir de Gauthier, qui partait avec Leroux. « Tu ne m'embrasses pas? » dit Clarisse à ce dernier, en poussant le mari de Suzanne vers le lit de sa femme. Celle-ci se laissa prendre un baiser sans y répondre, et les deux amis sortirent.

Quelque résolution qu'on ait prise de dévorer sa peine en secret, il est impossible que le désir de parler ne se fasse pas bientôt sentir quand on a près de soi une personne attentive à vos moindres besoins. Clarisse était vraiment bonne, affectueuse; il n'y avait pas de faux empressement dans les petits services qu'elle rendait à Suzanne et à ses deux enfants. Elle écoutait avec patience ses observations sur l'habillement de nuit et le coucher du petit Henri; elle recommençait sur nouveaux frais à l'emmailloter en suivant de point en point les instructions de Suzanne. Cette active complaisance ne pouvait être méconnue par le cœur aimant de la femme du maçon. Satisfaite de voir ses désirs remplis, Suzanne laissa sans le vouloir échapper ces mots :

« Voilà justement comme ma pauvre mère m'a enseigné à mettre un maillot. — C'est une digne femme que votre mère! — Et dire que je ne la reverrai plus! — Par exemple! Voulez-vous bien ne pas pleurer

comme ça! Est-ce qu'il faut être esclave des volontés d'un homme? Quand ce qu'il commande est injuste, ce n'est pas un mal de lui désobéir, et c'en est un de ne pas faire son devoir envers sa mère. — N'est-ce pas, mademoiselle Clarisse, je ferai bien de ne pas écouter Gauthier? — Il faut aller chez vos parents, ma bonne amie, et, si votre mari y trouve à redire, il faut l'envoyer promener. Vous avez des enfants : si vous les priviez du bien qu'on peut leur faire, ce serait un crime, voyez-vous? Gauthier se plaint des conseils que madame Moreau vous a donnés : eh bien! puisqu'il a plus de confiance en moi, suivez les miens, ayez du courage, montez-vous la tête!... Les hommes s'habituent à nos larmes : ils ne résistent pas à une ferme résolution. — Je n'aurai jamais la force de supporter tranquillement même l'injuste colère de Gauthier. — Eh bien! on sort en secret. — Ce serait le tromper. — Cela vous fait peur? Oh! si je n'avais que de pareilles fautes à me reprocher!... » Clarisse sourit en parlant ainsi; et dès lors la meilleure intelligence règna entre elle et Suzanne : on convint que, dès que la jeune mère se sentirait moins faible, on irait dans la rue Mondétour.

Suzanne comprit, grâce à l'adresse que mit Clarisse en lui racontant le commencement de la scène violente qui avait eu lieu entre son mari et sa mère, que Gauthier et madame Moreau ne devaient avoir à se reprocher tous deux qu'un peu d'emportement. La belle-mère avait adressé de dures observations à son gendre sur l'état misérable où l'avait réduit une mauvaise liaison; incapable d'entendre sans colère maltraiter son ami, le maçon, exaltant les services que Leroux lui avait rendus et oubliant ce qu'il devait à la famille Moreau, s'était livré à un tel mouvement de fureur, qu'une rupture pouvait seule terminer l'entretien. « Mais le temps, disait Clarisse, arrange bien des choses. Gauthier n'est pas méchant, madame Moreau ne demande qu'à vous revoir : ainsi il n'est donc pas possible que cette querelle les éloigne pour toujours l'un de l'autre. »

Ainsi consolée, Suzanne s'endormit profondément. Clarisse, étendue dans le fauteuil, ne tarda pas à suivre son exemple; le *Traité de l'éducation des filles*, par Fénelon, qu'elle avait trouvé sous sa main, et qu'elle parcourait, les yeux à demi-fermés, s'échappa bientôt de ses doigts engourdis et roula sur le carreau de la chambre.

Les neuf jours s'écoulèrent assez paisiblement pour Suzanne. Sa garde-malade, voyant que ses soins n'étaient plus aussi nécessaires, prit le parti de se rendre aux prières de la jeune femme, qui l'avait engagée à retourner le soir chez elle pour prendre du repos. « Aussi bien, avait dit Clarisse, faut-il travailler, car nos hommes sont sans ressources. » Et, dès que la nuit tombait, elle prenait congé de Suzanne; mais elle ne voulait pas encore la quitter pendant la journée, quoique celle-ci lui eût plus d'une fois fait observer combien de temps elle perdait en lui donnant ses soins.

« Vous tomberez malade, ma pauvre Clarisse, si vous me soignez tout le jour et si vous passez la nuit à travailler. »

Clarisse ne pouvait s'empêcher de rougir en écoutant la remarque naïve de Suzanne, et, lorsque celle-ci insistait pour l'engager à venir travailler près d'elle, la maîtresse de Leroux mettait une légèreté si singulière à combattre le projet de Suzanne, que tout autre que la femme de Gauthier eût conçu des soupçons pénibles sur les moyens d'existence de Clarisse.

Quant à Leroux et à Gauthier, ils n'avaient trouvé pour vivre que quelques journées de travail, en remplaçant par hasard des camarades indisposés ou paresseux. Rien n'annonçait pour les deux maçons un avenir meilleur; mais Suzanne souffrait moins, sa misère lui semblait supportable : son mari avait promis de ne plus se livrer à la débauche; il lui parlait affectueusement, et même il avait pu l'entendre sans impatience se plaindre de ne plus voir sa mère. C'était le neuvième jour après l'accouchement. Clarisse n'était pas encore arrivée; Gauthier avait dû aller de grand matin faire la journée d'un maçon blessé la veille. Suzanne se disposait à habiller ses enfants, quand trois petits coups frappés à sa porte l'arrachèrent à ses occupations du ménage.

Le visiteur était un joli garçon d'environ vingt-huit ans; son élégant costume du matin et ses formes polies trahissaient l'opulence unie à une brillante éducation. Suzanne, confuse, avait avancé un siége, et elle s'empressait de réparer autant qu'elle le pouvait le désordre de son ménage et celui de sa toilette.

« Je suis désespéré, madame, de vous causer le moindre dérangement par ma visite inattendue; mais, quand j'ai su que mon homme d'affaires allait user de rigueur contre une de mes locataires aussi jolie, aussi intéressante que vous l'êtes, car il a devant moi rendu cet hommage à vos charmes, j'ai voulu moi-même m'entendre avec vous pour savoir s'il ne serait pas possible de concilier les intérêts du propriétaire sans affliger une femme aimable. — Monsieur, je n'ai pas le plaisir de vous comprendre, répondit Suzanne avec embarras. — Ignorez-vous qu'un congé vous a été signifié par huisier? Croyez, madame, que si j'avais géré moi-même ma propriété, je ne m'y fusse pas pris avec tant d'impolitesse; mais M. Bertrand est un excellent calculateur, et voilà tout; il congédierait son père même pour trouver à la fin d'un trimestre son addition exacte; et telle est sa sévérité envers moi, qu'il me remettrait le soin de mes affaires s'il apprenait que j'aie fait une grâce à un locataire insolvable. — Je vois, monsieur, dit Suzanne en s'efforçant de retenir ses larmes, que je dois bientôt quitter cette maison et laisser en paiement mon pauvre ménage. — Ne vous affligez donc pas ainsi. Il n'y a qu'un moment que je vous connais, et vous ne concevez pas quels regrets j'éprouve en pensant que je puis être compté pour quelque chose dans vos chagrins domestiques. — Votre homme d'affaires a fait son devoir, je n'ai point à me plaindre de lui; je ne me plains que de ma misère. — Pauvre petite femme! si jeune, si jolie!... Et penser qu'un mari!... — Monsieur, reprit Suzanne avec vivacité, mon mari n'est pas moins malheureux que moi, et, s'il était en son pouvoir... — Cependant on m'a dit... — Cessez, monsieur, cessez d'insister, je vous en conjure. Les pauvres gens sont toujours coupables; en les accusant de leur malheur, ceux qui sont au-dessus de la misère se font un mérite de ce qui n'appartient souvent qu'à la fortune. — Je n'ai jamais pensé comme ceux-là; mais il m'est permis... — Vous avez raison : celui qu'on ne paie pas a le droit de nous reprocher d'avoir manqué de moyens d'existence. On humilie ceux qui sont sans ressources; c'est une manière de se payer. — Madame Gauthier, vous ne m'avez pas compris... Cependant une jolie femme est bien un peu coupable quand elle ressent les atteintes de la misère : il est dans le monde tant de gens disposés à sécher ses larmes! — Pardon, monsieur, dit Suzanne en se levant, mes enfants s'éveillent. Veuillez ne revenir que pour vous entendre directement avec mon mari.— C'est aussi un congé que vous me donnez... Je vous ai déplu, et pourtant, en me rendant ici, mon dessein était de vous offrir protection contre la rigueur de mon homme d'affaires; j'évitais à dessein votre mari, je ne m'en cache pas. Près de lui ma démarche n'aboutissait à rien, et vous le savez aussi bien que moi sans doute. N'êtes-vous pas cruelle de peser mes manières à la rigueur, et de répondre par un cri de révolte à l'hommage dont je ne pouvais me défendre? Je venais prendre des arrangements. Vous devez à vos enfants de ne pas les exposer à coucher dans la rue... Le mot est cruel, je le sais, mais je devais le prononcer. Songez-vous à tout ce qu'il y aura d'affreux pour vous de vous voir déposséder de vos meubles? — Monsieur, parlez, par-

lez ! Quelles que soient vos conditions, je veux les connaître. »

Suzanne s'était assise de nouveau près du jeune propriétaire ; il avait pris une de ses mains ; et, la serrant affectueusement, il continua :

« Madame, tout le bien qu'on m'a dit de vous me prouve que vous êtes digne d'un meilleur sort. Je suis riche : je puis vous être utile... Votre mari... »

Ces derniers mots rassurèrent la jeune femme.

« Votre mari, continua-t-il peut, grâce à ma protection, obtenir un emploi qui vous mettrait à l'abri du besoin ; mais il faudrait aussi avoir pour moi un peu de reconnaissance. — Ah ! monsieur, nous ne sommes pas ingrats. — J'en doute encore... car vous venez de retirer votre main, sur laquelle j'allais.....

La réticence et le jeu des regards avaient complété l'impertinence.

« Monsieur, monsieur, sortez d'ici !... Je vous comprends : ce n'est pas l'intérêt du malheur qui vous attire ! — Vous le voyez ! vous êtes une ingrate. — Dans votre intérêt, monsieur, éloignez-vous, sinon j'appelle au secours ! — Que ces femmes du peuple sont ridicules ! dit le jeune homme en se levant ; elles méritent bien leur misère. — Vous avez le droit de me chasser d'ici, de me réduire à chercher un asile pour mes enfants et moi ; vous n'avez pas le droit de m'offenser ! »

Suzanne prononça ces dernières paroles avec fermeté, son doigt disait le reste. Le jeune homme, déconcerté, prit son chapeau et s'éloigna en murmurant : « Vous réglerez avec mon homme d'affaires. »

L'indignation de Suzanne s'était peu à peu calmée. Bientôt de pénibles réflexions vinrent se présenter en foule à sa pensée : « Quel sort est le nôtre, se disait-elle ; il y a même pour nous de la honte à être vertueuses ; ne pouvant vaincre notre fidélité à nos devoirs, on nous humilie ! » Elle pleurait encore quand Clarisse arriva. Le cœur de Suzanne était trop oppressé pour qu'elle ne saisît pas l'occasion qui se présentait de confier ses peines à quelqu'un. « Voyez-vous ! disait Clarisse, ce monsieur veut se payer avant l'échéance du second terme..... Il s'adresse bien, ma foi !..... Vous avez eu raison, Suzanne..... On ne s'y prend pas ainsi... Cependant vous voilà sans ressource... aucune ! — Aucune, reprit Suzanne. — Et c'est sans doute un vieillard, ce propriétaire ? — Non... il est jeune. — Jeune ! Et Clarisse s'approcha de la glace et arrangea sa chevelure... Peut-être est-il bien laid ? ajouta-t-elle. — C'est un bel homme, au contraire. — Ah ! il est bel homme ! reprit l'amie de Suzanne en se composant un sourire devant le miroir... Je gagerais qu'il a le ton brusque. — On ne saurait exprimer de plus mauvaises pensées avec une voix plus douce. — Mais savez-vous que vous alliez faire là une conquête superbe ? — Clarisse, ne plaisantons pas. — Et pourquoi donc ? C'est fini, il n'y reviendra plus... Eh ! mes pauvres amis, vous voilà certains de perdre votre mobilier. — C'est une pensée affreuse ! — Sans doute... Diable !... Mais comment faire ? Et tout bas Clarisse répétait : Jeune, bel homme, de la douceur. Puis, comme frappée d'une idée soudaine, elle reprit avec légèreté : Où demeure-t-il, ce terrible séducteur ? — Rue de Cléry. — Son nom ? — Eugène Bonval. — Au revoir, Suzanne. » Et, sans donner aucune excuse sur sa brusque disparition, elle s'éloigna rapidement. Suzanne allait la rappeler quand la porte s'ouvrit de nouveau. La jeune femme poussa un cri de joie et tomba dans les bras de sa mère. « Allons, c'est bien... c'est bien, dit la mère en repoussant doucement Suzanne qui la tenait encore embrassée ; donne-moi mon garçon. Et la fruitière s'assit pour prendre sur ses genoux le petit Henri, qui depuis quelques minutes tendait les bras à sa grand'mère. — Pauvre bichon ! disait la bonne femme, j'ai fièrement pensé à toi depuis que ton père m'a mise à la porte. — Ne parlons plus de cela, maman, reprit Suzanne. — J'y pense encore, mon enfant ; ça ne peut pas s'oublier ; et, vois-tu ? je ne serais pas ici si cette bonne fille n'était venue me dire combien tu avais le désir de me voir. — Comment ! c'est Clarisse ?... Oh ! c'est vraiment un cœur... — Bien sûr que si ton... ton... mari n'avait qu'une amie comme ça, tu ne serais pas si malheureuse, ma pauvre enfant... Mais, puisque le bon Dieu veut nous envoyer des peines, eh bien ! il faut du courage... On surmonte tout avec l'amour de ses enfants et de travail... A propos du travail, je me suis occupée de toi depuis qu'on a eu le cœur de me chasser d'ici. — Bonne mère ! — T'es mon enfant... On aura beau dire, je songerai à toi ; et, quand je pourrai te faire du bien, vois-tu ? n'y aura pas de risque que j'y manque. Je t'ai trouvé de l'ouvrage chez une fameuse couturière, madame Herbin, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de l'Echelle. Faut t'y présenter ce soir. Au moins, si Gauthier s'obstine à ne pas travailler, t'auras toujours du pain à donner à tes enfants. — Et cette pauvre petite que je nourris !..... Je me vois forcée de refuser cette madame Herbin. — Par exemple !... Elle te donnera de la besogne chez toi. C'est une mère de famille : tu lui diras ta position, elle ne refusera pas de t'employer. »

On convint donc que Suzanne irait le soir même chez la couturière en vogue. Madame Moreau, après une visite de deux heures, se préparait à sortir quand Clarisse entra. Ses yeux étaient brillants, son teint animé, un sourire de satisfaction errait sur ses lèvres ; et la mère de Suzanne lui serra cordialement la main, et partit après avoir embrassé Suzanne et les petits enfants.

« Tenez, dit négligemment Clarisse en tirant de son sein un papier, voilà votre affaire. — Quel est ce billet ?—C'est votre quittance... vous ne devez plus rien, ma bonne amie, — Clarisse !... Oh ! je n'accepte pas... vous-même si embarrassée aussi !... — Chut ! ne parlez donc pas de ça... — Vous aurez fait un sacrifice ? — Non, Suzanne... non, je vous assure. — Si j'avais su, je ne vous aurais pas parlé de mes peines. — Prenez... prenez cette quittance. Au moins, maintenant vous conservez votre ménage. — Excellente amie ! — Je vous dis que vous me remerciez trop. » Et, tout en se défendant contre les expressions de la reconnaissance de Suzanne, Clarisse s'efforçait de retenir un mouvement sardonique. C'était le second service que Clarisse rendait à madame Gauthier dans une même matinée ; car Suzanne attachait un grand prix à l'attention que son amie avait eue d'aller avertir sa mère. Libre de soins auprès de la jeune femme, Clarisse la quitta bientôt pour retourner chez elle. Les travaux du ménage occupèrent Suzanne le reste de la journée ; et, lorsque la nuit fut venue, elle coucha le petit Henri, prit son plus jeune enfant sur ses bras et se dirigea vers la demeure de madame Herbin.

Un embarras de voitures la contraignit de s'arrêter entre les rues du Coq et de la Bibliothèque. Suzanne restait comme à son insu sous le poids d'une vague préoccupation, se demandant toujours, on doit le penser, au moyen de quelle prompte ressource, Clarisse si pauvre avait obtenu si vite une quittance offerte le matin même au prix le plus outrageant, lorsque les fredonnements hardis d'une créature effrontée qui passait et repassait à trois pas, en faisant faction dans la rue, réveillèrent des ombres dans sa mémoire et des solutions étranges dans sa réflexion. Comment s'y tromper ? mais comment y croire une seconde ? Le refrain lancé par la voix de cette malheureuse à l'oreille des passants affairés ou distraits, dont la plupart la repoussaient du coude, la compagne de Leroux, cette femme déjà trop tolérée peut-être par Suzanne que les tristes relations de Gauthier entraînaient de plus en plus dans un compromis, Clarisse l'avait chanté ce refrain, le matin même, pour bercer les douleurs enfantines de Henri. La lumière, cherchée confusément par Suzanne, se fait dans sa pensée à cette sorte de contact avec une apparition révoltante. La sueur de la honte mouille son front. Ses genoux s'entrecho-

quent. De l'angle d'une porte qui la soutient et qui la dérobe dans l'ombre à tous les regards, Suzanne ose fixer ses yeux sur cette apparition qui revient. Le vif éclat d'un magasin de nouveautés a rapidemment illuminé les traits de la femme perdue, le chamarrage significatif de sa parure, ses regards armés d'effronterie. Suzanne croit rêver; elle proteste contre l'évidence : « Non, non, se dit-elle; cela ne se peut! Ce ne saurait être là Clarisse, qui me nomme et que ce matin encore je nommais mon amie. Gauthier n'en est pas venu là! Mon mari ne saurait m'avoir affichée sur cette ligne dans son esprit. Il ne l'oserait! Il ignore... il doit ignorer... Je le calomnierais... »

Un homme s'approche. C'est Leroux! Il parle à Clarisse qui fronce les sourcils et qui fait un geste de refus. Leroux insiste et semble menacer, Clarisse hausse les épaules et cède. Du coin de son mouchoir qu'elle dénoue, elle retire quelque chose, une pièce de monnaie sans doute; puis, de plus belle, redevenue libre, avec le même refrain qui la rend l'objet des regards, reprend sa faction interrompue; tandis qu'à deux pas, au coin d'une rue sordide et mal éclairée, Leroux entre chez un marchand de vin...

D'un bond, Suzanne s'élance de l'autre côté de la rue. Elle n'a plus à redouter que la malheureuse l'aperçoive... Une curiosité sans frein cloue ses regards vers le cabaret.

Clarisse, après deux ou trois tours, y pénètre. A travers le vitrage d'une salle basse, Suzanne la voit s'approcher d'une table, et, comme le ferait un jeune soldat sur le champ de bataille afin d'isoler son cœur des bruits du canon, trinquer avec un verre d'eau-de-vie contre trois verres de vin qui viennent simultanément à sa rencontre. L'un des individus, c'est Leroux; celui d'ensuite, Suzanne ne le connaît pas. Le troisième... Plus de doute, Seigneur! Le destin de Suzanne s'abaisse d'un degré nouveau. Gauthier le sait et l'a voulu... Que devenir? que faire?... Elle presse son enfant contre son cœur, rallie ses forces, adresse au ciel un regard qui ne se définit pas, et continue son chemin...

CHAPITRE II

LA SAMARITAINE ET LES CONSPIRATEURS

> Ses disciples vinrent en ce moment et s'étonnèrent de le trouver en conversation avec cette femme.
>
> (S. Jean, IV, 27.)

Vers la fin du mois de juin 1830, c'est-à-dire assez longtemps après les derniers événements de l'histoire que feuillette en ce moment le lecteur, il mourut au Bon-Pasteur, à Nancy, une femme du nom de Clarisse Amand, dont les derniers instants édifièrent toute la Communauté. Après un noviciat sévère et deux fois redoublé, la recluse se préparait à prendre le voile. Les sœurs du Bon-Pasteur déployèrent une certaine pompe à ses obsèques, et le curé de la cathédrale, un de ces vieux prêtres dont le zèle avait passé à l'épreuve de la grande Révolution, édifia ses paroissiens par le récit des austérités et du repentir de celle que l'on s'habitua, d'après lui, à nommer la Samaritaine.

C'était, du reste, le titre d'un manuscrit que l'on trouva dans la cellule de la novice du Bon-Pasteur.

Nous en avons détaché quelques pages ayant trait à notre histoire, et nous les donnons sans autre commentaire.

« L'idée de me substituer à Suzanne vis-à-vis de son jeune propriétaire, disait Clarisse dans ce manuscrit, à la faveur d'une scène facile à jouer, me passa par la tête, tandis que la pauvre enfant, le cœur encore gros de ce qu'elle regardait à fort bon droit comme une insulte, me détaillait avec surabondance et colère des propositions que rien n'excusait à son égard, si ce n'est la sotte grossièreté de mœurs qui distingue la triste race de nos collégiens émancipés. Blasés dès l'adolescence et vieillis avant d'avoir vécu, certains hommes placent brutalement la misère en face d'une capitulation sordide. A cela, des idées de calcul se mêlent, comme de tirer le meilleur parti possible d'une mauvaise créance. Quelques maximes sévères dispensent en tous cas ces messieurs de faire des offres de surintendant. Le tarif de l'immoralité s'est abaissé dans leurs consciences au profit de leur avarice; ils aiment et préconisent le bon marché partout; et la moralité de telle ou telle femme, qui ne sait déjà plus ce que c'est que le mot et la chose, se déprécie volontiers à leurs yeux dans la proportion des exigences qu'elle manifeste. On veut des bonnes fortunes d'Altesse en se conduisant comme des goujats.

« En cela le mal n'est pas grand. Ces Don Juan de la petite espèce finiront sans doute par déshonorer le vice. Après eux, le mal ne sera plus possible.

« Il suffisait au plus d'un léger brin de toilette pour conquérir, dans l'estime de M. Eugène Bonval, la frêle apparence de supériorité mondaine qui flatte l'orgueil de nos corrupteurs à la mode. J'y pourvus en quelques secondes chez une amie des bons et des mauvais temps, dont le miroir me prophétisa les honneurs d'une réception triomphante. Au sortir de chez cette amie, je me sentais *comme il faut* jusque dans le bout des doigts. On écrirait un singulier chapitre à propos de l'influence des chiffons, et, pour mes péchés, hélas! j'aurais pu l'écrire de trop bonne heure.

« Je regardais presque ma démarche, hélas! comme une bonne action; et, certes, tel chansonnier fameux qui confond le pur et l'impur sous la même accolade, m'en eût félicitée. Dans une époque où les législateurs et les peuples s'inclinent devant les chansonniers, je pouvais prétendre à me faire illustrer par un Plutarque d'occasion.

« A l'âge de dix-huit ans, lors de mon échappée du foyer maternel, j'avais débuté, dans Paris, par être quelque chose comme sous-maîtresse dans un pensionnat où l'on enseignait à peu près tout, sauf la bonne conduite.

Lorsque la nécessité s'en mêle, toutes les femmes romanesques naissent *bas-bleus*. J'avais eu mes triomphes comme une autre. Ma cervelle était une vraie bibliothèque des romans.

« Cette esquisse sur laquelle je n'insiste pas, et pour cause, explique au delà du nécessaire la témérité de la préoccupation qui me travailla l'esprit tandis que la femme de Gauthier versait des larmes.

« Par moments, toutefois, sa rougeur me gagna le front; son indignation me fit battre le cœur.

« Tandis que je me trouve lancée sur ce ton, je dirai l'un de mes rêves de cette époque, si tragiquement évanoui plus tard.

« Malgré ma vie, malgré la sienne, et peut-être parce que nous n'avions plus rien à nous dissimuler l'un à l'autre (du moins le croyais-je), Leroux commençait à m'apparaître sous le jour d'une illusion dont je ne me réveillai qu'à la suite d'une révélation ultérieure.

« Oserais-je la dire, mon Dieu?

« Je me posais et je m'affermissais alors devant la perspective d'un mariage avec lui...

« Et d'où ce rêve m'était-il venu? Précisément de ma honte. J'en éprouvais une étrange en me sentant auprès de Suzanne. La femme de Gauthier ne prêchait pas, ne moralisait pas, n'avait (comme ses parents), sur le chapitre des devoirs religieux qu'un horizon assez étroitement circonscrit. N'importe! La vie de famille trempe solidement ces gens-là de race en race, dans leurs montagnes, et, jusqu'à ce qu'une occasion sérieuse, soit de chagrin, soit de reconnaissance, les appelle au sentiment clair d'une autre vie, s'ils ne font pas strictement le bien comme on doit l'entendre, par rapport à Dieu, du moins ils ne font pas de mal par rapport à ce qui les environne ici-bas. La jurisprudence de Dieu

leur sera légère... Si frustes qu'ils soient, on comprend qu'ils ont, à la manière des vieilles générations féodales, porté de père en fils, je ne sais quel puissant uniforme, que l'honneur est à l'ordre du jour dans leurs foyers domestiques, et que leur être en a le pli. La légitimité du sang éclate en cela. L'honnêteté, cette gloire des femmes obscures, s'est transmise en eux de mère en mère, comme une noblesse, comme une religion. L'esprit de charité qui donne des mœurs et du cœur, semblait parler dans les manières de Suzanne, alors même que c'était elle qu'on obligeait. Sa reconnaissance valait de l'or. Elle la faisait accepter si délicatement qu'on aurait voulu pouvoir lui rendre tous les services dans l'intention de s'enrichir l'âme auprès d'elle. Suzanne vous remboursait en monnaie de Dieu. Dans les abominables routines de mon train d'existence, le charme de ses manières m'apprenait à frémir de moi-même. Sa délicatesse m'en donnait.

« Lorsque, dans de trop rares, mais sérieux moments d'intimité, je parlais à mon pauvre Hippolyte Leroux des qualités et des vertus de la femme de son ami, et des blessures affreuses que sa naïveté me faisait sans le vouloir, l'ami de Gauthier se promenait de long en large en laissant gazouiller tous mes attendrissements, tous mes remords; puis, à son tour, il faisait un soupir et me disait : « Vois-tu, Clarisse ! nous sommes la perte de ces gens-là ; ça ne doit pas durer de la sorte. »

« Voilà sur quelle pointe d'aiguille je bâtissais mystérieusement ma tour de Babel.

« Il m'a fallu passer par ces corridors de mes antécédents pour expliquer comment le service que je rendis à Suzanne opéra sur moi-même une réaction qu'un incident imprévu rendit définitive.

« Tout alla de soi-même avec le gamin en question. Un propos en l'air m'ayant appris que ledit Eugène Bonval était un auteur en herbe et qu'il frappait à la porte du Vaudeville pour en obtenir les honneurs, j'entremêlai ma démarche en faveur de Suzanne (au sujet de laquelle je débutai par le gronder) d'une prière d'appuyer mes propres débuts à ce théâtre. Ma toilette, mes belles échappées de *bas-bleu*, récemment arrivée de sa province, me valurent tout à la fois sa conquête, un acrostiche à ma gloire et la quittance des deux termes de Suzanne. Je vis de prime-abord qu'en prenant l'apprenti littérateur par l'acrostiche, on en ferait un héros.

« Eh bien, mon abjection ne me parut que plus amère quand je me retrouvai près de Suzanne, lorsque je revis Leroux; précisément à cause de ce sophisme de bonne action dont la pensée m'avait traversé l'esprit. Je me dis alors que la plus obscure de toutes les religieuses fait mille et mille fois plus de bien sans y songer que n'en font en y songeant toutes les courtisanes de l'univers ; et cela, rien que par le parfum de pudeur qu'elle laisse transpirer tout autour d'elle; que Suzanne pouvait me deviner et rougir, se sentir flétrie de mon acte; et que, décidément, puisque je confondais ainsi toutes les notions, je n'étais pas même digne de Leroux, car, si le malheureux avait des appétits de loup, du moins, comme le loup du fabuliste, il ne cherchait pas à les colorer d'un sophisme, ce qui, dans les régions du mal, est le comble de la scélératesse.

« Examen fait, aujourd'hui, je ne retranche pas un mot de ce *meâ culpâ*.

« Je me disais cela, le soir même, en me promenant avec des colifichets d'effrontée, sous l'éblouissement des magasins illuminés par le gaz, en chantant...

« Misère de ma vie, Seigneur ! voilà donc l'échantillon des créatures que vous avez appelées à vous par votre sang répandu sur le Calvaire !!!...

« Le lendemain, j'étais impérieusement appelée chez le commissaire de police. J'en pris alarme un instant, à cause de la réunion des confédérés de la maçonnerie dont je savais le fin mot. Quoi qu'il en fût, je ne pouvais balancer. Je suivis l'agent.

« Qui le croirait? il ne s'agissait que d'Eugène Bonval et d'une vengeance imbécile que sollicitait contre moi l'amour-propre humilié. Le soir même, en se rendant au théâtre du Vaudeville, après un gai repas avec ses collaborateurs, le jeune propriétaire m'avait croisée sur sa route, et reconnue, non sans en douter d'abord. Il suffisait de s'en référer aux plus simples renseignements. Le pauvre niais n'en obtint que trop.

« Moi, je n'avais vu personne. J'étais comme insensée du mépris qui bouillonnait contre moi dans mon propre cœur.

« La confrontation fut curieuse, on peut le croire. Aux proportions où descendait en vingt-quatre heures de temps l'héroïne de ses rêves, l'affaire, d'après son dire, se ravalait à l'escroquerie. Exposition faite de sa plainte dans des termes que je confirmai flegmatiment quant aux détails, le Don Juan dégrisé se fonda sur ma bassesse et sur ma sujétion à la police pour me redemander sa quittance et son acrostiche...

« Vint le tour de ma plaidoirie. Avec un sangfroid superbe, je répartis que le jeune auteur devait se féliciter de la mésaventure, que j'étais en droit d'exiger par là des indemnités nouvelles, et que, pour peu qu'il eût d'esprit, il trouverait dans cette historiette, dont l'acrostiche était le côté le plus bouffon, le plan d'un vaudeville à grand succès...

« Le brusque éclat de rire du commissaire ayant eu des échos dans un salon voisin, Bonval, déconcerté de l'indiscrétion du magistrat, se prit à décamper sans demander son reste.

« Ce fut bien une autre scène après son départ. Mes sanglots et mes remords éclatèrent avec une énergie que Dieu m'a fait la grâce de rendre féconde. La rieuse du salon, qui, pour mon salut, se mêlait de bonnes œuvres, me prenant en pitié, pensa dès lors à m'arracher à l'existence indigne en dehors de laquelle je fis dès ce jour au moins le premier pas... »

Fermons ici le manuscrit de Clarisse et reprenons le fil de cette histoire.

Trois hommes étaient assis devant la table du cabaret lorsque Suzanne, plus affligée encore qu'indignée de la découverte qu'elle venait de faire, contemplait la femme qu'elle avait cru jadis avoir pour rivale sollicitant le mépris et l'insulte des passants. Nous avons vu la mère du petit Henri serrer son fils dans ses bras et s'éloigner avec un sentiment d'effroi : non moins curieux, mais plus courageux qu'elle, pénétrons dans la salle du cabaret. Nous n'en avons que trop pris l'habitude depuis le commencement de cette histoire.

« Allons, laisse-nous, dit Leroux à Clarisse. »

Elle s'éloigna, et la conversation entre Gauthier, son ami et le troisième individu continua : « Ce serait un coup hardi, monsieur Frému ! — Ce serait un grand bénéfice à faire, Gauthier ! — Et une grande vengeance à tirer de ces gredins de maîtres qui vivent de notre sueur ! ajouta Leroux. — Et vous espérez que nous en aurons beaucoup pour nous? — Pardine ! Gauthier, quand tous les ouvriers seront bien avertis que le premier qui s'avisera de travailler passera par les mains d'un Leroux ! — D'un Frému ! reprit l'autre. — Et d'un Jacques Deleau ! dit en entrant un quatrième individu. — Arrive donc ! dit Frému. »

Gauthier et Leroux firent un mouvement en arrière après avoir jeté les yeux sur le nouveau-venu, puis se regardèrent comme pour se consulter.

« Comme ces messieurs te regardent ! reprit Frému en s'adressant à Deleau. — C'est que nous sommes en pays de connaissance. — Oui, je vous ai déjà vu quelque part, balbutia Gauthier. — Au bois de Vincennes ! ajouta brusquement Leroux. — Et je puis dire que chacun de nous y a fait son devoir, continua Jacques. — Alors buvons à cette heureuse rencontre, continua Frému en remplissant les verres. »

Deleau tendit un moment son verre à Leroux et à Gauthier, mais Leroux n'eut pas le courage de lui rendre son salut. — Eh bien ! murmura Jacques Deleau, est-ce que je ne suis pas venu ici pour m'entendre avec des lurons comme moi ?... Frému, tu m'avais an-

noncé de bons enfants, et je ne vois que des poules mouillées! — Ah ça! monsieur Deleau!... dit Leroux en se levant. — Sortons! ajouta Gauthier. »

Frému ne savait comment s'expliquer ce changement dans les idées de ses amis, mais ne voulant pas perdre en discussions des instants précieux, il se leva, poussa la porte, et, d'une voix grave : « Messieurs, dit-il, s'il existe entre vous quelques querelles particulières, vous en parlerez plus tard. Mais c'est l'intérêt général qui nous réunit, et c'est à lui qu'il faut d'abord obéir. — Aussi bien, interrompit Deleau, je n'en veux pas aux amis d'avoir montré de la répugnance à se trouver avec moi, c'est juste... Ils m'ont arrêté quand on a couru sur moi pour savoir ce qui m'avait porté à laisser ma femme sur le carreau ; ils n'ont entendu qu'une cloche. — Dites donc le tocsin qu'on sonnait quand vous vous êtes échappé, reprit Leroux avec un sourire amer. — Bref, mes amis, qu'on m'a mis dans ce temps-là tous les torts sur le dos, et que c'est bien heureux pour moi qu'il y ait eu des gens bien posés



dans ma famille, parce que, sans eux, je ne serais pas aujourd'hui à conduire une révolte aussi légitime que celle que nous voulons organiser. Je suis de la partie maintenant ; il ne faut pas que ça vous étonne : j'ai voulu me dépayser, et pour ça la bâtisse est un bon état... Allons ! pas de rancune entre nous !... Mettez, amis, que dans l'affaire de Vincennes il y a eu trop de vivacité de ma part. Quoique, après tout, en matière d'honneur, un homme soit excusable au fond de la conscience des autres hommes d'avoir eu du sang dans la tête, et, par suite, au bout des doigts. Cependant je ne voulais pas la tuer, la pauvre créature ; mais le couteau s'est trouvé sous ma main, elle est venue se jeter sur le couteau : vous voyez bien que c'est elle-même qui s'est punie de son infidélité... Au surplus, si ça s'est passé mal... c'est passé. — C'est juste, dit Leroux ; et puis une femme qui vous manque, il ne faut pas la manquer. »

Leroux mettait déjà, comme on dit, de l'eau dans son vin. En affaires décisives, les plus compromis ont des titres ; et les antécédents tachés de violence ne sont pas un titre d'exclusion contre un conspirateur.

« Cependant.... répliqua Gauthier. — Oui, je te conseille de parler, toi qui voulais tuer Suzanne. Elle était innocente, elle ! — Allons, mes amis, ajouta Frému, je vois que nous sommes tous de bons enfants. Au surplus, notre camarade Deleau n'a que cela à se reprocher ; il peut lever hardiment la tête : faisons la paix et occupons-nous de notre affaire. — Tope ! dit Leroux. — Ça va ! reprit Gauthier. — Alors trinquons ! » ajouta Deleau. Et le choc des verres termina cette explication. Après avoir bu, les quatre amis s'accoudèrent sur la table ; leurs têtes se rapprochèrent, et Deleau dit à voix basse : « Nous sommes trois mille ouvriers. — Mais c'est une révolution, reprit Gauthier avec effroi. — Tous sont décidés à ne plus travailler à

1853. — De Soye et Bouchet, impr., r. de Seine, 36. — Paris.

moins qu'on augmente le prix des journées. Demain dimanche, à dix heures, aux carrières de Ménil-Montant, ils y seront tous, et nous nous entendrons pour tenir un mois. — C'est peu, dit Leroux. — C'est assez, reprit Frému, pour dégoûter ceux qui ne peuvent vivre à rien faire. Ceux-là retourneront dans leur pays : alors tout l'ouvrage nous restera, et nous nous ferons payer ce que nous voudrons. Que la chose réussisse d'une façon ou d'une autre, qu'est-ce que cela nous fait, pourvu qu'elle réussisse? — C'est bien dit, ça, Frému ! Et Leroux tendit sa main à l'orateur. Nous rattraperons ce qu'ils nous redoivent. — Il faudra être raisonnable, objecta Gauthier; d'ailleurs on ne me redoit rien, à moi. — On ne vous redoit rien ! reprit Deleau. Et quand le maître vient vous dire : J'ai éprouvé des faillites ; on ne me paie pas : voyez si vous pouvez travailler au rabais ; et que la misère, le besoin de donner du pain à votre famille vous obligent de prendre ce qu'il veut bien vous donner pour chaque journée de travail, ne savez-vous pas qu'il s'enrichit de tout ce qu'il vous retranche? — De tout ce qu'il nous vole ! ajouta Leroux. — Pardine ! dit Frému, croyez-vous que, sans les baisses des journées, Meunier aurait fait une pareille fortune? C'est encore celui-là qui vient de fourrer dans la tête des chefs l'idée de rabattre cinq sous par homme. — Faut l'assommer ! dit Leroux avec colère. — Non pas, interrompit Jacques Deleau. — Ça serait une horreur, murmura Gauthier. — Dites une sottise, continua Frému ; un meurtre qui n'est pas nécessaire est toujours nuisible; ce n'est pas la mort d'un seul maître qu'il faut jurer, mais la ruine de tous. — Avec ça, dit Deleau, que si l'un d'eux recevait un mauvais coup, les poltrons se sauveraient et les imbéciles nous livreraient, parce qu'ils croiraient que la justice n'est plus de notre côté. — Ainsi c'est convenu, reprit Frému, demain aux carrières pour le serment. — Ah ça ! mais si nous ne voulons pas les laisser travailler, il faut qu'ils vivent, ces hommes. Je mets cent francs. »

A cette proposition de Jacques Deleau, Frému répondit par l'offre de la même somme. « Et vous? dit ce dernier à Leroux et à Gauthier. — Combien mets-tu, Gauthier? — Et toi, Leroux? — Tout ce que je pourrai rassembler d'argent et d'effets chez Clarisse. — Et moi, toutes mes reconnaissances du Mont-de-Piété. — Il ne faut pas vous gêner, mes amis, reprit Deleau. — Comment donc ! est-ce que vous croyez que l'intérêt personnel l'emporte chez nous sur l'intérêt général? répliqua aussitôt Gauthier qui se sentait animé par le vin et la présence de Leroux. — Et puis, dit Frému, ce n'est qu'un sacrifice du moment pour un avenir assuré. Quand les maîtres verront que nous pouvons nous passer d'eux, ils capituleront, et les conditions, réglées par nous, ne pourront manquer de nous payer l'intérêt de notre argent. — Notre mise sera plus que doublée, dit vivement Deleau ; et nous ne risquons rien que de prendre plus doucement nos vacances ; car, maîtres de la caisse générale, quand ce que les autres auront mis, et tout le monde mettra, quand leur quote-part sera mangée, eh bien ! nous retirerons notre enjeu, tous frais faits. Je n'ai qu'un mot à dire : je les mène comme je veux. — Et moi, dit Leroux, ils me craignent trop pour ne pas m'obéir. — Quant à moi, ajouta Frému, je suis sûr de leur confiance. J'étais de la conspiration de l'arc de l'Etoile : j'ai fait capituler l'empereur Napoléon qui revenait de Wagram. »

A ces mots, Gauthier, Jacques Deleau et Leroux ôtèrent leur chapeau.

« Ainsi donc, mes amis, nous sommes sûrs que l'un de nous quatre sera chargé du maniement des fonds. Si avant un mois les maîtres demandent à parlementer, vous voyez qu'il peut nous rester du boni. — C'est une affaire d'or ! dit Frému. — Et une affaire d'honneur pour l'ouvrier ! répondit Leroux. — Allons ! ajouta Gauthier, je suis des vôtres ! C'est à la vie à la mort entre nous, car le traître qui vendrait nos noms à la police... suffit ! — C'est dit, reprit Leroux d'un air sombre. » Et les conjurés trinquèrent une dernière fois. Alors chacun se leva de table. Leroux sortit le premier : il siffla sur la porte du cabinet, et comme il rejoignait ses camarades qui sortaient par une autre porte, Clarisse entra. Le garçon marchand de vin compta le total de l'écot, et Clarisse paya. « A demain ! dit Frému à Leroux et à Gauthier qui partirent ensemble. — A demain ! leur cria de loin Jacques Deleau. » Bientôt l'assassin de Vincennes et le conspirateur de l'arc de l'Etoile disparurent aux regards des deux amis. Ceux-ci firent quelques pas sans dire un mot, puis s'arrêtèrent tout court : « Où allons-nous, Gauthier? — Chez moi, Leroux, prendre tout l'argent que j'y pourrai trouver pour la caisse générale. — A la bonne heure ; je te reconnais pour un homme de résolution. — Tu verras !... Mais ne me quitte pas : ma femme n'aurait qu'à faire des enfantillages ! »

Leroux sourit, et les deux maçons se remirent en route.

CHAPITRE III

LES FRÈRES ET LES TRAITRES

Quiconque assemble le peuple l'émeut.
(Le cardinal de Retz.)

Suzanne n'était point encore de retour quand Gauthier et son ami arrivèrent rue Saint-Magloire. Ce fut avec un sentiment de satisfaction que le Franc-Comtois tira de sa poche la double clef de son logement : l'absence de sa femme lui semblait une marque certaine de la protection du ciel.

« Dépêchons-nous, dépêchons-nous ! dit-il en courant à la commode. Suzanne ne peut être loin, et si elle revenait !... — Eh bien ! est-ce que tu n'es pas chez toi? est-ce que tu dépends d'elle? — Non sans doute, mais j'aime autant qu'elle ne sache rien. — Poltron ! quand on t'a dit que tu retrouverais ton argent, et plus encore. — Je le sais bien ; mais les femmes, ça ne comprend pas toujours comme nous. — Alors cherche donc. »

Gauthier furetait, et, à chaque reconnaissance du Mont-de-Piété qu'il trouvait, il disait à Leroux avec une espèce d'effroi : « Prends, prends toi-même. — C'est juste : tu as si peu de tête. »

En quelques secondes, Leroux était devenu possesseur de toutes les reconnaissances de Gauthier : « Il n'y a plus rien, plus rien du tout, » répétait le mari de Suzanne. Et son ami, calculant ce que pouvait produire la vente de ces papiers, murmurait : « C'est bien peu ! c'est trop peu pour nous faire adjuger la direction de la caisse. »

En bouleversant tout dans un des tiroirs avec l'empressement de la peur, Gauthier fait rouler une petite boîte qui rend un son extrordinaire.

« As-tu entendu? dit-il à Leroux. — Oui, c'est le choc de plusieurs pièces d'or. Je reconnais ce bruit-là : il a tant résonné à mes oreilles quand je faisais la martingale. »

Gauthier, surpris de trouver de l'or chez lui, n'ose à peine y toucher : « Vois donc, Leroux, vois donc toi-même, » dit enfin le mari de Suzanne en lui désignant la boîte. Leroux s'en empare ; il l'approche de la lumière : « Il y a quelques mots écrits sur le couvercle, dit-il. — Lisons : *Cet argent appartient à mon frère Alexandre Moreau...* Laissons cela, laissons cela, mon garçon. — Je croyais que ta femme ne voyait plus sa famille. — On me trompe. Parbleu ! je devais m'y attendre. — Et tu n'as pas plus de colère? — Que veux-tu? Quand une femme a dans l'idée..... — A ta place, répond Leroux qui ne cesse de regarder la boîte, à ta place, je me vengerais. — Nous serions bien avancés. — Sans doute : ça nous mettrait à la tête de la conju-

ration par la somme que nous apporterions à la masse. — Oh! Leroux! Leroux! c'est à son frère. — Est-ce que je dis de le prendre, cet or? — A la bonne heure; aussi, je ne te reconnaissais plus. — Parbleu! me crois-tu donc de si mauvais conseil? Ce n'est qu'un emprunt que je te propose. La première chose que tu feras, ne sera-ce pas de restituer sur la masse, à laquelle, d'ailleurs, tu participeras des premiers comme gérant et comme intéressé? Le plus simple bon sens te défend d'hésiter devant la bonne fortune qui s'offre. La vengeance à tirer de la méfiance de ta femme, c'est une bonne peur. »

Gauthier, indécis, portait alternativement ses regards sur son ami et sur l'argent qu'Alexandre avait mis en dépôt chez sa sœur. Il ne savait à quoi se résoudre, quand il entendit la porte de l'allée se refermer avec bruit et Suzanne parler à son fils :

« C'est elle! Leroux. — Eh bien? — Remets cet or. — Non, car il faut sortir de notre misère, et nous n'avons qu'un moyen, celui que la révolte nous présente. — Mais, je te l'ai dit, c'est un vol, — Il faut du pain à ta femme et à ton enfant. » Et il décachette la boîte avec promptitude, donne 20 francs à son ami : « Voilà pour ton ménage. — Non, non, Leroux, rends-moi cette boîte. — A demain, aux carrières, à dix heures du matin. » Leroux disparaît. Il a franchi l'étage supérieur, tandis que Gauthier repousse précipitamment les tiroirs de la commode. Suzanne est montée, et quelques instants après Gauthier entend son ami descendre, fermer la porte de l'allée sur lui; et un coup de sifflet, qui fit tressaillir Suzanne, apprend à son mari que Leroux, possesseur de l'or, est parti sans obstacle.

« N'est-ce pas votre ami que je viens d'entendre? dit Suzanne. — Lui?..... non..... Pourquoi me dis-tu cela avec cet air? — Pourquoi? C'est.... Tenez, Gauthier, il faut que je vous parle sincèrement. — Oui, ma petite Suzanne. »

Et, pour cacher son trouble, le Franc-Comtois essayait de parler avec douceur à Suzanne; il caressait son fils et attirait sa femme sur ses genoux.

« Je sais ce que vous avez fait ce soir, monsieur. — Moi! » Et Gauthier eut un moment de terreur. « Oui, je vous ai vu au cabaret. — Ah! bien oui.... je sais.... Et puis?... — Et puis... Avouez que c'est très-mal. Au lieu de revenir près de votre petite femme, aller avec..... Ah! tenez, ne me laissez pas achever..... Je savais ce que c'est que Leroux, mais Clarisse!... C'est de ce soir seulement... — Suzanne, ma bonne petite femme... elle aime tant tes enfants! — C'est vrai, Clarisse est une malheureuse, mais bonne fille; et pourtant.... — Je n'étais pas avec elle; et je ne peux refuser à des amis.... à des gens qu'on ne verra peut-être plus... Allons, sois raisonnable.... Je t'aime, tu le sais bien; si je pouvais te rendre heureuse.... — Vous m'aimez, vous, méchant?... Prouvez-moi donc que vous m'aimez... » Et Suzanne se laisse prendre un baiser avec un air boudeur; puis elle sourit au sourire de Gauthier, et dit naïvement : « Ah! mon Dieu, que les femmes sont bêtes! »

Le petit Henri, en jouant sur les genoux de son père, fait rouler la pièce d'or que Leroux, en partant, a jetée sur la table. Gauthier tressaille.

« Qu'est-ce que cet argent? dit Suzanne. — C'est.... Et Gauthier hésite. — Eh bien, est-ce que ce n'est pas votre semaine? — Si fait, ma Suzanne, répond Gauthier en balbutiant. — Vingt francs!... Il y a longtemps que vous n'en avez tant apporté. — Tu me fais un reproche d'avoir été malheureux! — Sans doute; vous ne l'étiez pas avec moi. » Et, par un mouvement involontaire, elle prend le cou de son mari, penche sa tête sur l'épaule de Gauthier : « Vous avez souffert comme moi, et vous n'avez pas eu l'idée de vous en consoler avec moi. »

Elle embrassa son mari, lui raconta sa visite à madame Herbin; enfin, elle ne lui cacha pas même qu'après avoir remercié la couturière qui allait lui donner de l'ouvrage, elle avait été passer le reste de la soirée chez sa mère.

« Vous ne m'aviez pas fait le sacrifice de votre amitié pour un étranger, dit-elle : je ne devais pas, pour vous, renoncer à la tendresse de mes bons parents. »

Gauthier avait trop de reproches à se faire pour paraître irrité de la désobéissance de sa femme; il prit soin même de changer le sujet de la conversation pour parler à Suzanne de ses projets de travail et des espérances que lui faisait concevoir une coalition d'ouvriers contre l'injustice des maîtres.

« Et vous êtes de la révolte? dit Suzanne en frémissant. — Non, rassure-toi..... — Leroux en est, Leroux doit en être : il vous entraîne avec lui. — Suzanne, tu es dans l'erreur. — Vous mentez.... Je le vois à votre air d'embarras, à votre faux sourire... Gauthier, mon ami, tu ne penses donc pas à tes enfants? — Je te dis... — Tu me trompes... — Non, vrai, nous n'en serons pas. — Laisse-le, laisse-le se perdre, s'il le veut; mais toi, Gauthier, il faut que tu promettes... — Tout ce que tu voudras. — Si tu te compromets, nous en mourrons tous trois. — Je n'irai pas avec eux, je t'en donne ma parole et je la tiendrai... sois-en sûre. » Et, tout bas, le mari de Suzanne, répéta : « Je la tiendrai.... Seulement, à la pointe du jour, j'irai chercher l'argent d'Alexandre. »

L'effroi avait cessé de se peindre dans les regards de Suzanne, elle n'avait plus que l'air suppliant : Gauthier fit si bien qu'elle fut entièrement rassurée. Les deux époux convinrent que, le mardi suivant, on quitterait la maison : Suzanne avait trouvé un autre logement; Gauthier devait passer la journée du dimanche avec sa femme. Mais il ne pouvait laisser la petite fortune de son beau-frère entre les mains de Leroux : aussi, dès que les premiers rayons du soleil eurent percé l'obscurité de la nuit, il s'habilla sans bruit, fit glisser adroitement les verroux de la porte, envoya un baiser à Suzanne, et bientôt il fut dans la rue.

Le temps était superbe, et c'était un dimanche. Aussi, dès six heures du matin, quelques habitants de Paris se répandaient çà et là dans la campagne; plusieurs bandes d'aimables mauvais sujets, comme il est convenu de nommer cette foule d'impertinents qui, à la faveur d'un bel habit et d'un ton léger, insultent l'honnête homme en veste et poursuivent de propos saugrenus les jeunes filles qui se trouvent sur leur passage, des bandes de ces messieurs, disais-je, gravissaient en chantant les buttes Saint-Chaumont; ils couraient à la recherche des ingénues. Mais, sur ces hauteurs, témoins d'une héroïque défense, plus d'un de nos agréables plaisants sentit le poids de la robuste main de la fille des champs, et maint honteux soufflet fut donné là où tant d'honorables blessures avaient été reçues. Les cabaretiers ouvraient gaiement leurs caves en voyant se diriger de leur côté des familles qui aiguisaient leur appétit en aspirant l'air frais du matin. De temps en temps on apercevait des individus qui, marchant un moment ensemble, se séparaient, se réunissaient après quelques pas, et se séparaient encore, toujours en s'adressant des signes d'intelligence; puis ils se dirigeaient de divers côtés, et venaient, après quelques détours, se réunir au même point. Là, ces troupes d'individus paraissaient plus considérables; ceux qui les composaient, et qui s'étaient rencontrés sans s'adresser un mot, se rapprochaient, s'offraient mutuellement la main, et semblaient causer avec chaleur. De moment en moment, la réunion se recrutait de nouveaux venus; on se quittait encore, et, après une minute, cette place occupée par une population nombreuse était déserte; on n'y rencontrait plus que quelques jeunes gens qui, en courant, s'étaient éloignés de leur famille.

Les promeneurs, qui n'avaient d'autre but dans leurs excursions *extra muros* que d'entretenir l'élasticité de leurs articulations, ne s'apercevaient pas que des individus placés un à un, de distance en distance,

correspondaient ensemble par des signaux ; mais l'observateur ne pouvait longtemps ignorer qu'une ligne télégraphique était établie dans cette campagne et sur chaque exhaussement du sol. Lorsqu'un passant semblait marcher à l'aventure et cherchait à s'orienter, un cri répété sur tous les points qui dominaient la plaine dirigeait sa marche incertaine. On pouvait aussi observer ces rencontres successives de groupes qui semblaient étrangers les uns aux autres, et qui échangeaient quelques coups d'œil en se croisant ; c'était toujours vers les bas chemins que ces hommes, un moment dispersés, finissaient par se réunir, tandis que ceux qui parcouraient la campagne dans un but de plaisir se fatiguaient pour atteindre le plateau des hauteurs.

Au milieu de cette foule qui va, s'arrête, revient, deux hommes, après avoir répondu au signal des gens postés çà et là, descendent une colline et s'engagent dans un chemin tortueux qui aboutit à une immense carrière. L'un d'eux semble parler d'abondance, et l'on comprend à ses gestes qu'il cherche à persuader son compagnon de voyage : ce dernier, c'est Gauthier, qui, arrivé trop tard, a suivi Frému, qui venait chercher Leroux pour le conduire au rendez-vous général. Une seule idée occupe le Franc-Comtois : il veut obtenir de son ami l'argent dérobé la veille à son beau-frère ; aussi, pendant que le chef du complot signale pompeusement les avantages de la révolte, Gauthier renouvelle tout bas la promesse qu'il a faite à Suzanne. A mesure que les deux maçons avancent vers la carrière désignée pour servir de salle d'assemblée, de nouveaux venus se joignent à eux.

Une large ouverture sert d'entrée à cette carrière ; bientôt l'espèce d'antichambre se rétrécit, et n'offre plus qu'un long passage où deux hommes ne sauraient marcher de front. Après une trentaine de pas l'accès devient plus facile ; on trouve enfin une excavation d'environ cent pieds de circonférence. L'intérieur offre l'aspect d'une rotonde irrégulière supportée par de massives arcades, ici frappées d'un dernier reflet de la lumière extérieure, là sillonnées le long de leurs vives arêtes par des clartés dont la vacillation découvre et dissimule d'autres profondeurs ; le sol est en quelques endroits couvert d'éboulements de terre ; le plafond est soutenu par quelques étais grossièrement taillés ; dix à douze lampions éclairent ce vaste souterrain, qui menace de crouler et d'engloutir sous ses décombres les douze cents ouvriers qu'il renferme. Au moment où Frému, guidant les pas de Gauthier, a pénétré au milieu des conjurés, un sourd murmure de voix se faisait entendre, et les mots *première division, deuxième division* se croisaient, et l'on apercevait les groupes se former ; des chefs étaient placés à la tête de chacun d'eux, l'ordre s'établissait, et peu à peu les yeux des nouveaux venus, s'accoutumant à l'obscurité de ce lieu, découvraient la centurie à laquelle ils appartenaient. Des maçons chargés de faire l'appel de leurs camarades parcouraient le vaste espace, et guidaient les trembleurs vers leurs rangs en les encourageant par l'exemple d'une résolution ferme : « A droite ! à gauche ! » répétait-on de toutes parts. Bientôt un murmure de satisfaction retentit : « Voilà Leroux ! » s'écria-t-on. A ce nom, parti de plus de mille bouches, Gauthier et Frému se dirigèrent vers l'endroit d'où l'agitation paraissait naître. Dix fois avant qu'ils n'eussent pu parvenir au centre occupé par les chefs de la conjuration, les compagnons chargés de la police de l'assemblée, et qui devaient aussi veiller à ce qu'aucun ennemi ne se glissât parmi les frères, avaient arrêté en route l'époux de Suzanne et l'ami de Jacques Deleau :

« Votre nom ? — Frému, et le camarade est Gauthier le Franc-Comtois. — Passez. »

Parfois on entendait dans quelque coin obscur de la carrière un pauvre diable qui s'était trompé de bataillon demander grâce à ceux qui le trouvaient assis sur un monceau de terre, et appeler Dieu à témoin pour prouver qu'il était pour la bonne cause. « Voilà un mouchard ! » hurlaient d'un autre côté quinze ou vingt maçons qui se croyaient trahis ; et c'était avec grand'peine qu'on pouvait tirer vivant de leurs mains un camarade qui, trop ivre pour pouvoir répondre franchement aux questions qu'on lui adressait, balbutiait l'éloge du vin de la Comète quand on lui imposait la loi de vociférer contre son maître. Enfin Frému et Gauthier parvinrent près des gros bonnets de l'insurrection. Leroux causait avec Jacques Deleau en attendant l'ouverture de la séance. Le projet du Franc-Comtois était toujours de reprendre à son ami l'or qu'il savait appartenir à Alexandre ; il allait se décider à l'appeler à part pour lui confier ses remords et son désir de rester étranger à la révolte, quand Leroux prit ainsi la parole :

« Si ceux qui ont de bonne foi l'envie de ne pas travailler afin de punir les maîtres des injustices qu'ils commettent, et qui, en même temps, se sentent la langue assez bien pendue pour endoctriner les faibles, et le bras assez fort pour mettre du bon parti ceux qu'une *poussée* persuade mieux qu'un discours, si ceux-là, vous ai-je dit, méritent le respect de la masse, certes celui qui apporte son argent pour entretenir l'enthousiasme général a bien aussi le droit d'être mis à la tête de la conspiration. Gauthier offre quatre cent quatre-vingts francs !... » Et l'orateur tira de sa poche la boîte d'Alexandre. Gauthier vit l'or de son beau-frère passer des mains de Leroux sur une espèce de tapis étalé au milieu du cerle formé par les chefs. Un sentiment pénible s'empara de lui ; ses jambes tremblèrent, et, par un mouvement machinal, il allait se baisser pour reprendre la somme offerte aux conjurés ; mais, en ce moment, un murmure flatteur bourdonna dans la carrière ; son nom fut prononcé avec un certain respect, et Deleau lui tendit la main en lui disant : « C'est bien, garçon, je vous regarde comme un frère. » Alors la tête légère de l'époux de Suzanne s'enflamma d'un beau zèle ; il oublia le serment fait à sa femme, sa résolution du matin ; et chaque dizenier, en s'approchant du tapis pour y jeter le contingent de la cohorte qu'il commandait, l'accabla de tant de preuves d'affection qu'il parut être bientôt un des plus ardents à vouloir défendre les droits des ouvriers contre le despotisme des maîtres.

La caisse s'organisa ainsi : un homme assis à terre près d'un lampion soutenait sur ses genoux un registre où il consignait le total des versements faits par chaque dizaine d'hommes de chaque division. Une heure suffit à peine pour clore cette souscription. Enfin le secrétaire additionna les sommes, et la joie brilla sur tous les visages, l'enthousiasme s'empara même des plus sages quand ces mots : *Vingt-quatre mille francs ! Nous sommes riches de vingt-quatre mille francs !* parcoururent les divers groupes de l'assemblée.

Ce moment d'effervescence passé, on se rapprocha du centre, et Jacques Deleau prit la parole : « Camarades, nous sommes tous égaux ; il n'y a ici ni bons ni mauvais ouvriers, ni riches ni pauvres ; la masse appartient à tout le monde ; mais il faut que quelqu'un de nous se charge de la distribuer avantageusement pour tous. Si celui qui eut le premier l'idée de cette assemblée mérite votre confiance, je vous promets de justifier par mon zèle cette honorable distinction. Je prends donc la masse... — Un moment, dit Leroux ; n'embrouillons pas les moutures. Les bons conseilleurs peuvent bien ne rien entendre à manier les fonds de la société ; autre chose est de bien parler, autre chose est de gérer les finances. D'ailleurs il nous faut un homme sûr... — Sûr, reprit Jacques Deleau avec colère ; pour qui me prend-on ? — Pour un brave homme, parbleu ! Mais le plus sûr est celui qui aura le plus de voix. Je me mets sur les rangs avec Gauthier, et je défie qui que ce soit de pouvoir tenir un mauvais propos sur mon compte... — Il ne s'agit pas de menacer ici, dit à son tour Frému. Vous aviez commencé par bien dire : Il faut un homme sûr, c'est-à-dire celui qui

pourra par son propre avoir réparer une erreur de chiffres qui ferait trop baisser la balance d'un côté. »

L'homme qui avait enregistré le montant de la collecte se leva, et parla en ces termes :

« Il me semble que celui qui offre ici le plus de garanties, c'est moi. J'ai travaillé dans l'entreprise des fourrages, j'ai fait le courtage en secret, et trois pignons sur rue hypothèquent assez joliment vos vingt-quatre mille francs. »

Comme il achevait de parler, les dizeniers ayant recueilli les voix de ceux qu'ils commandaient, firent connaître les votes de l'assemblée. La crainte avait arraché quelques bulletins favorables à Leroux ; mais la confiance générale instituait gardien de la caisse Jean Péni, propriétaire des trois pignons. On applaudit au choix de l'assemblée ; et Leroux se réconcilia facilement avec Jacques Deleau, en faisant entendre à celui-ci qu'il serait ridicule de se garder rancune pour une phrase mal tournée.

La nomination des chefs succéda à l'élection du caissier ; mais elle n'offrit que le spectacle d'un assentiment général. Parmi ce grand nombre d'ouvriers, peu étaient capables d'imposer aux masses comme les quatre individus qui s'étaient réunis la veille au cabaret de la rue de la Bibliothèque. La force prodigieuse de Leroux faisait de lui un ennemi redoutable. La supériorité du talent attirait à Gauthier l'estime de tous. On savait que, par son esprit insinuant, Jacques Deleau saurait bien désunir ceux qu'on ne voudrait pas lui laisser commander. Quant à Frému, il était protégé par l'empire des souvenirs, et la révolte de l'Arc de l'Etoile avait légitimé son titre de chef dans cette nouvelle insurrection. Les maçons promirent unanimement de ne travailler que lorsque leurs supérieurs l'ordonneraient, et le serment de n'entrer en arrangement avec les maîtres que lorsqu'on leur proposerait une capitulation honorable et fructueuse, termina la séance.

Comme on se disposait à sortir avec ordre de la carrière, un frère qui avait été chargé d'embaucher quelques camarades indécis arriva : « Amis, dit-il, il y a des traîtres parmi nous. Avant de venir ici je suis passé à la Courtille : j'y ai vu des camarades qui sortaient de notre assemblée ; je les ai interrogés : « Va dire aux « tiens, m'ont-ils répondu, que leur association n'est « qu'une ruse pour attraper l'argent des imbéciles et « enrichir quelques fripons. Pour nous, qui avons aussi « apporté à la masse, nous avons réfléchi, et nous « travaillerons à tel prix que ce soit, et, à l'aide des « Limousins, qui ne reculent pas dans l'occasion, nous « ferons voir aux récalcitrants qu'il n'est pas permis « d'empêcher des pères de famille de donner du pain « à leurs enfants. » — Faut un exemple, dit Leroux. — Quand on en aura relevé un de dessus le pavé, reprit un autre, les plus entêtés réfléchiront à deux fois avant de prendre la truelle pour cinquante sous. — Allons à la Courtille, ajouta Jacques Deleau. — A la Courtille ! » répétèrent-ils tous.

Et, malgré le danger qu'il y avait pour eux à sortir en grand nombre de cette carrière, les maçons débouchèrent de tous côtés dans la campagne. Jean Péni et sept à huit compagnons se dirigèrent seuls sur Paris avec l'argent de l'association.

En quelques minutes, des bandes de vingt ou trente compagnons obstruèrent les allées et la chaussée du boulevard extérieur, et se répandirent dans toutes les guinguettes de la Courtille. Bientôt les promeneurs s'arrêtèrent devant quelques-unes des portes de ces salons de deux cents couverts. Des cris sortirent du fond des jardins ; les patrouilles pénétrèrent dans l'intérieur de ces lieux consacrés aux orgies. Les mots : *A la garde !* passèrent des cuisines au dehors : on vit au loin briller les armes ; des hommes sans chapeau et couverts seulement de fragments d'habits, entrèrent, sortirent, poussés et repoussés par les curieux et par les soldats ; et, au milieu de cette agitation générale, de ces scènes sanglantes, on entendait encore les virtuoses de vingt orchestres environnants exécuter *la sauteuse* et moduler *la boulangère*.

CHAPITRE IV

LE BEAU CUIRASSIER DE L'AN III

La Fortune veille à ce que nous ne soyons jamais sans douleurs.
(P. Syrus.)

« Allons ! prends ton chapeau, mon garçon. L'arrondissement tire à huit heures, il en est sept trois quarts : nous n'avons que le temps d'arriver à l'Hôtel-de-Ville. »

Le père Moreau, en parlant ainsi à son fils, était déjà sur la porte de la boutique ; Alexandre embrassait sa mère et Fanchette ; il essayait de calmer leurs craintes.

« Mais si tu tombes au sort, mon pauvre garçon ? — Eh bien ! qu'est-ce que ça fait, ma mère ? répondait le jeune homme en riant. — Ah ! qu'est-ce que ça fait ! reprenait Fanchette. Comme ça, monsieur, ça ne fait rien de quitter sa famille, de me quitter, moi ? — Mais vous ne comprenez pas : rassurez-vous. — Aurais-tu des protections, mon enfant ? ajoutait la fruitière en retenant ses larmes. — S'il n'en a pas, j'en ai, moi, et de fameuses encore ! dit M. Moreau. Il pourra choisir son corps ; c'est aussi bien que s'il était volontaire. »

Madame Moreau embrassa encore dix fois Alexandre ; le frère de Suzanne serra Fanchette dans ses bras, et la jeune fille lui répéta : « Vous avez dit : Qu'est-ce que ça fait ? méchant ! — Ma petite cousine, tu verras que j'ai mes raisons pour te dire cela. — Allons, Alexandre, prends ton chapeau ; te voilà à l'heure militaire. — Ça ne sent rien, un homme comme celui-là ! reprit la mère Moreau avec colère. »

Son mari lui rit niaisement au nez ; il fit encore signe à Alexandre, et le père et le fils partirent.

On nous pardonnera de ne pas rester auprès de l'excellente femme de la rue Mondétour pour calmer sa douleur et pour tâcher de lui faire comprendre qu'il est nécessaire qu'un citoyen soit appelé à servir son pays, et qu'il doit faire l'apprentissage des armes en temps de paix pour être prêt à défendre le sol natal quand l'heure sera venue de repousser un voisin turbulent. Rendons justice d'ailleurs à madame Moreau ; fille de militaire, épouse d'un brave, ne la flétrissons pas du sobriquet de femmelette. Elle était capable de mieux que de résignation après cette émotion de conscrit. Nous savons tous, par expérience, que, en dépit des exclamations de la philanthropie contre la guerre et les armées, un noble frémissement d'estime en faveur de la gloire court dans les veines et dans les entrailles de l'univers. Quoi qu'il en soit du caractère et des explosions de leur sensibilité dans le premier moment, toutes les filles d'Eve sont plus ou moins Spartiates. Lycurgue n'en doutait pas plus que Napoléon. D'où vient cette confiance, et sur quoi porte-t-elle ? est-ce une contradition du cœur humain ? est-ce un sentiment légitime ? Ne serait-ce donc pas, au fond des cœurs, le stigmate de la promesse du Vengeur qui devait, après avoir enchaîné le Serpent dans les enfers, restituer à notre race déshéritée le chemin triomphant des cieux ?

En regard du portail de l'église Saint-Gervais, après avoir longé le mur qui commençait à l'arcade Saint-Jean et qui allait former un angle obtus sur la place du Tourniquet, était autrefois une large porte mal jointe, et seulement fermée par une barre de fer qu'un grossier cadenas fixait dans la muraille. Cette porte ouvrait sur une cour plantée de quelques arbres rabougris, au bout de laquelle on trouvait une vaste salle dont l'intérieur ressemblait alors à une église de vil-

lage. Aux jours d'assemblée, quelques bancs de bois garnissaient les deux tiers de cette salle ; le dernier tiers était occupé par une espèce de théâtre élevé de trois pieds au-dessus du sol ; on parvenait sur ces planches par une demi-douzaine de gradins : les jeunes gens appelés par le sort attendaient au pied de l'escalier que leur tour de passer sous la toise soit venu.

Le maire de l'arrondissement convoqué pour le tirage est assis au milieu de ce théâtre ; devant lui est un meuble semblable à celui que nos dames nomment sac à ouvrage, et qui contient un nombre de numéros égal à celui des jeunes gens qui ont atteint l'âge de porter l'habit de soldat. Quelques officiers supérieurs et des gendarmes entourent le fonctionnaire public. Quant aux parents, aux amis des conscrits, ceux-ci ont pris place sur les bancs, et ne peuvent, malgré le respect commandé en ces lieux, s'empêcher d'applaudir à la fortune qui a bien servi leur fils ou leur frère.

Des bravos qui ne semblent pas avoir cette intention viennent de partir du coin de la salle, et cette joie intempestive attire les regards sur le fruitier, dont la conduite indigne tous les pères. Alexandre a tiré le numéro *onze*, et la toise n'a pas retenti trois fois au-dessus de la tête du jeune homme pour instruire les spectateurs que ce conscrit est de droit exempté du service militaire : Alexandre a plus que la taille exigible. « C'est une horreur ! a-t-on dit de toutes parts. Un si beau garçon ! On voit bien qu'il n'appartient pas à cet homme-là ! — C'est mon fils ! répond fièrement Moreau, et, comme vous dites, un beau garçon et un bon enfant encore ! Il fera un joli chemin, le gaillard ! » Puis il s'éloigne, et va rejoindre Alexandre à la sortie de la salle.

Il est à la fois touchant et singulièrement animé, le tableau offert aux regards du flâneur qui va établir son observatoire sur la place du Tourniquet le jour d'un tirage au sort : là des mères, des sœurs, des fiancées, en proie à la plus vive inquiétude, cherchent des yeux celui qui leur est cher ; elles pâlissent à l'aspect de chacun des conscrits qui sortent de la salle de l'Hôtel-de-Ville ; on les voit s'élancer avec rapidité au devant de celui qu'elles attendaient avec anxiété ; impatientes de connaître leur sort, elles n'osent cependant pas l'interroger ; heureuses de conserver encore un instant leur ignorance, elles ne pardonneraient pas à celui qui leur dirait brusquement la triste vérité, il leur aurait enlevé trop tôt le temps qu'elles consacrent à un doux espoir ; pourtant elles ne seraient pas moins courroucées contre la personne qui tarderait à leur apprendre qu'elles conservent le fils, le frère ou le prétendu qu'elles croyaient ne plus revoir.

On sort en foule de la salle de l'Hôtel-de-Ville ; une population nombreuse se presse sur la petite place du Tourniquet ; ici nous voyons des groupes de jeunes gens qui, réunis sous la conduite du plus robuste d'entre eux, attendent qu'il ait fait tourner le bâton orné de rubans pour se diriger, au son du tambour, vers une des barrières de la capitale ; et partout dans la foule se glissent des marchands de numéros qui ne demandent que cinq ou six sous pour décorer du chiffre et de la cocarde le chapeau d'un citoyen fait soldat.

Alexandre, après avoir percé la foule, est enfin parvenu à retrouver son père. « C'est pas un grand malheur, mon garçon, dit le fruitier : l'état militaire mène à tout. Aussi le petit Caporal nous faisait joliment aller, nous ! tout de suite dans les rangs, tout de suite de la chance ; on était tué ou bien sergent ; et puis on montait, on montait, jusqu'à ce qu'on descendît la garde. — Je ne me plains pas, mon père. — Tu as bien raison, car tu feras un joli soldat quand t'auras l'habitude de la grande tenue... Ah ça ! il faut que tu ailles avec tes camarades, c'est dans l'ordre. Moi, je te quitte. — Prévenir si tôt ma mère ? Attendez encore. — Je ne serai pas chez nous avant deux heures d'ici. Oh ! j'ai une idée... Tiens, entends-tu le roulement ? c'est la jeunesse du quartier qui défile : va prendre ton rang, et... Je ne t'en dis pas davantage ; tu verras si je suis ton père. Adieu, mon cuirassier. »

Le père Moreau fit en riant le salut militaire à son fils ; il le considéra un moment avec une sorte d'orgueil. Mais quand Alexandre eut rejoint ses camarades et qu'il eut pris place dans le petit bataillon qui allait parcourir Paris au bruit du tambour, le fruitier s'éloigna au pas accéléré en murmurant tout bas : « C'est dommage de le perdre, mais ça lui fera du bien à ce garçon, et ça nous fera honneur à tous. » Le père Moreau ne se dirigeait pas du côté de la fruiterie. Arrivé dans la rue Saint-Honoré, il avait laissé loin derrière lui le Palais-Royal, puis la place Vendôme, et il marchait encore ; enfin il s'arrêta près du faubourg du Roule, frappa à la porte d'un vaste hôtel, et se disposait à franchir une première cour quand le suisse l'arrêta.

« Où allez-vous ? — Chez mon général. — On n'entre pas ainsi chez M. le duc de Valmy. — Eh bien ! allez le prévenir que j'ai à lui parler tout de suite, mais tout de suite. — Votre nom ? — Parbleu ! il me connaît bien ; vous lui direz que c'est le Beau Cuirassier de l'an III. »

Le suisse semblait se consulter, et le père Moreau voyait que l'aparté du Cerbère n'allait pas lui être favorable, bien qu'il répétât obstinément : « Je vous dis qu'il faut que je lui parle, ça lui fera plaisir de me voir. » Heureusement pour le fruitier, le général essayait un cheval nouveau et s'amusait à le faire caracoler dans les cours de son hôtel. Sa main tremblante, mais vigoureuse encore, avait peine à retenir le fougueux animal, qui ne se soumettait qu'avec regret à la direction que son cavalier sexagénaire voulait lui donner. « Voilà mon général ! » dit Moreau en apercevant le héros de Valmy ; et malgré les cris du suisse il s'élança dans la seconde cour, s'approcha du cheval que montait le maréchal de France, et saisissant la bride de la monture : « Pardon, mon général, dit-il ; mais j'ai à vous donner l'occasion de rendre service à l'un de vos vieux soldats. — Parles-tu pour toi ? — Oui, général ; je suis Moreau. C'est malheureux pour moi si je porte le nom d'un... suffit ! mais c'est pas les mêmes sentiments qui me guident, voyez-vous ?..... Je suis Français, et, à l'affaire du Petit-Gibraltar, vous-même m'avez nommé le Beau Cuirassier. — Je me le rappelle maintenant, » répond le maréchal. Et, se tournant vers ses aides de camp qui chuchotaient entre eux : « Messieurs, sachez que ce brave homme était de la division de l'adjudant général Saint-Hilaire, qui, au Champ-des-Prêtres, battit avec quatre cents hommes deux mille impériaux commandés par le feld-maréchal Dewins. Vous ne rirez plus, j'espère, quand vous saurez que ce brave homme a, seul, arrêté et fait prisonniers deux aides de camp du général autrichien. — C'est bien dit, ça, général ! nous les avons rossés !... Mais ce n'est pas ça qui m'amène : je voudrais avoir l'honneur d'une conférence particulière. — Je suis à toi. »

Le duc de Valmy descend de cheval et conduit Moreau dans son appartement.

« Prends ce fauteuil, Beau Cuirassier. — A vos ordres, général. » Et Moreau va se placer sur le siége que le duc lui désigne. « Maintenant explique-toi. — Mon fils est un bel homme. — Je le crois. — Incapable de vouloir vous en imposer, mon général. — Après ? — Il est conscrit, il a eu ce que les femmes appellent un mauvais numéro... Général, je viens demander votre protection. — Pour l'exempter du service, mon ami ? — Non pas ; au contraire : c'est pour le bien placer dans un beau corps... enfin l'uniforme de son père... Vous sentez que sur un bel homme n'y a rien qui fasse mieux. — Oui, je comprends, tu veux que je le recommande au colonel. Attends, cela se peut ; mais il lui faudrait rejoindre tout de suite le dépôt. — Ça va ! — Je ne te demande pas si ton fils est bon sujet ? — Général, je suis un homme, vous me connaissez ; n'y a pas un che-

veu à m'ôter de dessus la tête, voyez-vous?... Le père et le fils, c'est la même chose pour les idées de probité. — J'aime à le croire, mon vieux camarade.— Oui, camarade de lit! je n'oublierai jamais ça : nous avons couché sur la même terre; c'était dur; mais c'était beau! — Est-ce que tu regrettes le temps où tu portais la cuirasse? — Oui, général : c'était le bon temps, parce que le petit Caporal commençait à faire son chemin et allait le faire faire aux autres. Quel homme c'était que le petit Caporal! »

Le duc sourit, plia un billet qu'il écrivait au colonel commandant le dépôt de Nancy, troisième division militaire. Il remit l'écrit à Moreau en lui disant : « Il y aura encore du bonheur pour le soldat; mais, patience! On doit attendre beaucoup du prince qui a dit que chaque conscrit avait en partant le bâton de maréchal dans sa giberne. — Ça serait encourageant surtout si on se battait encore; je ne dis pas... Mais il y a peu de chances, général, au jour d'aujourd'hui, pour le militaire. — Cela reviendra, mon ami, cela reviendra. — Pas pour nous, qui sommes vieux. — Vieux! dit le maréchal; nous pouvons encore... — Certainement, général, que nous pouvons... — Allons, sois tranquille, mon brave... Je m'intéresse à ton fils, et, s'il se conduit bien, je veillerai sur lui; il peut compter sur un avancement rapide. »

On annonça au duc que le déjeuner était servi. Il voulut faire passer le fruitier dans la salle à manger, mais Moreau était trop heureux d'avoir réussi dans sa visite pour ne pas éprouver le désir d'aller faire part de cette bonne nouvelle à son fils. Kellermann lui tendit la main; Moreau y posa respectueusement la sienne; il porta les doigts à son front et s'éloigna, non sans regarder avec fierté, en sortant, le suisse qui l'avait si mal reçu.

Alexandre, après avoir rejoint ses camarades, marchait à la tête du petit bataillon qui traversait la capitale au son du tambour. Partout, sur le passage de cette troupe, on voyait les promeneurs s'arrêter, les ouvriers sortir de leurs boutiques ou se mettre aux fenêtres. Les conscrits, guidés par le frère de Suzanne, arrivèrent rue Saint-Magloire au moment où deux jeunes femmes examinaient d'une haute croisée chaque passant dont la taille et les habits pouvaient offrir quelque ressemblance avec ceux du jeune Moreau. Fanchette fait un cri et se jette dans les bras de sa cousine, en lui disant : « Alexandre a le numéro onze! mon pauvre Alexandre va partir! — Calme-toi, Fanchette, répond Suzanne, calme-toi, et ne crains rien : il ne partira pas. — C'est impossible qu'il nous reste avec ce numéro-là! — Tu vas voir. » Elle se dispose à aller fouiller dans sa commode, puis elle revient sur ses pas. « Non, dit-elle, non, il faut que ce soit Alexandre lui-même qui apprenne cette bonne nouvelle à Fanchette. »

Le conscrit frappe à la porte. Il a remis le commandement du bataillon à l'un de ses camarades, et la petite troupe est partie après avoir fait promettre à Alexandre qu'il ira dans la journée retrouver ses amis.

« Eh bien, dit le conscrit en entrant, il faut avouer, ma bonne petite sœur, que j'ai bien fait de ne pas imiter mes camarades d'atelier : la chance a mal tourné pour moi, et cependant je puis rester avec vous. — Comment cela? dit Fanchette, impatiente de savoir quel moyen Alexandre emploiera pour se soustraire à sa mauvaise fortune. — Tu ne devines pas, Fanchette? — Mon frère a fait des économies. — Vraiment? Ah! ce cher Alexandre!... Tu pensais à moi... Tu seras un bon petit mari. — Aussitôt que nos parents le voudront... et j'espère qu'ils le voudront bientôt. »

Tandis que les jeunes gens se livrent aux transports que leur inspire l'espoir d'un bonheur prochain, Suzanne va ouvrir les tiroirs de sa commode.

« Voilà celle à qui j'ai confié ma petite fortune, dit Alexandre en désignant sa sœur; je savais bien qu'elle serait discrète. »

Mais Suzanne cherche vainement à la place où elle sait avoir posé la boîte. Elle était avec ses reconnaissances du Mont-de-Piété : ni les papiers ni les cinq cents francs ne sont plus là! Depuis deux jours elle n'a pas revu Gauthier; il est parti sans l'avoir éveillée : un soupçon affreux s'empare de l'esprit de la jeune femme. Elle sa cache la tête dans ses mains et dit d'une voix étouffée : « Rien! plus rien!... Ah! mon pauvre frère!... »

Alexandre et Fanchette ont cessé de parler; ils accourent vers Suzanne, qui se laisse tomber sur une chaise.

« Qu'as-tu, ma sœur? — Qu'est-ce que c'est, ma cousine? » Et le petit Henri s'attache à la robe de sa mère en criant : « Maman! maman! »

Suzanne relève la tête; ses traits sont décomposés, ses dents s'entrechoquent avec violence; un tremblement affreux s'est emparé de tout son corps; c'est à peine si elle peut articuler ces mots : « Rien! plus rien! » Et, d'une main mal assurée, elle désigne le tiroir ouvert. — Allons! allons! ne te fais pas de mal, ma sœur. J'ai compris ce que ton agitation veut dire : ton mari... — Son mari! répète Fanchette qui conçoit subitement toute la dégradation de Gauthier. — Ah! je suis bien malheureuse! reprend Suzanne qui vient, par un effort, de donner un libre cours à ses larmes. — Oui, pleure, c'est juste; nous devons tous pleurer, car nous avons tous contribué à ton mariage avec Gauthier, répond Alexandre. — Lui, un voleur! dit Suzanne en baissant la tête... Le père de mes enfants capable... Ah! c'est à en mourir! — Alexandre a donc tout perdu? ajouta Fanchette avec effroi. — Oui, et c'est un grand malheur, un bien grand malheur pour nous! mais il faut s'y résigner. Nos parents ignorent que j'avais mis cet argent de côté : qu'ils ne sachent pas jusqu'à quel point ma pauvre sœur est à plaindre. Entends-tu, Fanchette? c'est entre nous, cela. Notre mariage sera retardé, mais nous ne nous en marierons pas moins. Mettons que je n'ai pas su faire d'économies; il te suffit, ma cousine, de savoir que je pensais à toi. Voyons, ne te désole pas, Suzanne. » Et le bon jeune homme allait de l'une à l'autre en s'efforçant de calmer leur désespoir. Enfin les larmes de sa sœur cessèrent de couler; elle parut reprendre ses sens, rappela ses souvenirs, puis elle se dit : « Si Gauthier est coupable, il ne l'est pas seul : je me souviens maintenant que, samedi dernier, quand je rentrai, mon mari était là. Il paraissait troublé; il me parlait en affectant un air de douceur que je ne lui connaissais plus depuis longtemps. Et puis, quelques secondes après mon arrivée, j'entendis descendre de l'étage supérieur avec précaution. La porte de l'allée se referma, et un homme siffla dans la rue. C'était Leroux! je l'avais reconnu... Gauthier pâlit à ce coup de sifflet! C'est Leroux qui a engagé mon mari à faire cette mauvaise action! — C'est ta faute si tout cela est arrivé, continua le jeune Moreau agri par les pleurs de Fanchette : si tu n'avais pas été si faible avec lui, tu serais heureuse aujourd'hui; car Gauthier n'était pas un méchant homme. Il avait besoin d'être gouverné; tu as laissé un étranger prendre de l'empire sur lui au lieu de le dominer toi-même : voilà la cause de tous tes chagrins. »

Cette brusque sortie d'Alexandre renouvela les douleurs de Suzanne; elle semblait demander grâce pour son mari. Le jeune homme la comprit, et, tombant dans ses bras, il lui dit : « Eh bien, voyons donc! ce n'est pas toi que j'accuse; je ne dirai plus rien, Suzanne, je te le promets, tout le monde ignorera le crime de Gauthier. Puisse le chagrin qu'il te cause aujourd'hui être le dernier! Je ne regretterai la perte que je fais que pour Fanchette; mais je ne sais si je n'éprouverai pas quelque consolation en songeant qu'elle donne une leçon terrible à ton mari. Allons, ma cousine, tes larmes augmentent encore les souffrances de ma sœur. Retournons à la maison, et surtout promets-nous ici de ne rien dire à mes parents. »

Fanchette eut toutes les peines du monde à promet-

tre de se taire : elle éprouvait un si grand besoin de se venger de Gauthier, ne fût-ce que par des plaintes! Cependant l'état affreux dans lequel se trouvait Suzanne lui arracha ce serment.

« Pauvre petite cousine ! dit Suzanne en sanglottant, il ne faut pas m'en vouloir. Ah ! si je pouvais te rendre mon frère !—C'est impossible ! ajouta le jeune Moreau d'un air sombre ; je partirai... — Embrasse-moi, mon frère ! — Adieu, ma sœur ! — Et toi, Fanchette, tu ne me dis rien ? balbutia la femme du maçon.—Suzanne ! tu es encore la plus malheureuse ! »

Ils s'étreignirent tous trois, et bientôt Suzanne resta seule, en proie au plus vif chagrin.

Jusqu'ici nous avons vu la femme de Gauthier livrée aux inquiétudes de la tendresse conjugale, aux douleurs de l'indifférence, aux coups d'une jalousie brutale, aux horreurs de la misère ; mais elle ne s'était pas présentée à nous rougissant de celui qu'elle aimait encore et déshonorée par le crime d'un époux. Plus d'une fois, depuis son mariage, elle avait pu se croire au plus haut degré du malheur qu'il soit donné à une faible créature d'atteindre : maintenant elle reporte ses regards vers le passé, et conçoit à peine comment elle a pu jadis se plaindre des maux qu'elle a soufferts. « Aujourd'hui, se dit-elle, je suis bien certaine de n'en pouvoir éprouver davantage ; il a comblé la mesure : il m'abandonne ! il abandonne ses enfants !... il vole..... Ah ! qu'il meure maintenant ! je me croirai moins à plaindre. »

Malgré ce vœu coupable et presque justifié par tant d'infortunes, Suzanne, encore inquiète, craint, en voyant la fin de cette journée, que Gauthier ne soit victime de ses propres excès ; elle est tellement agitée, que c'est à peine si elle entend les cris de son dernier né. Elle se rappelle alors que cet enfant n'a rien pris encore : elle se hâte de le prendre sur ses genoux pour apaiser sa faim... Misère nouvelle ! Suzanne ne peut plus lui offrir qu'un sein stérile : la révolution qu'elle vient d'éprouver a tari les sources d'une nourriture bienfaisante, elle n'a plus de lait ! Oh ! c'est alors qu'un mouvement convulsif s'empare d'elle : « Tu vas mourir ! dit l'infortunée en contemplant son enfant étendu sur ses genoux ; tu vas mourir ! et c'est ton père qui te tue ! c'est lui qui fait le désespoir de toute notre famille ! »

La clef vient de tourner dans la serrure ; la porte s'ouvre. Suzanne éprouve un sentiment de dégoût et de joie : elle vient de voir entrer Clarisse. Maintenant elle connaît la dégradation de cette femme, mais elle espère obtenir de celle-ci quelque renseignement sur le sort de Gauthier.

« Mon mari ? lui dit-elle en l'apercevant. — On ne sait ce qu'il est devenu ; Leroux lui-même n'est pas rentré. — Ah ! que la mesure se comble aujourd'hui ! je m'attends aux plus grands malheurs. — Les deux amis étaient de la révolte des ouvriers ; la justice les surveillait ; il y en a eu plusieurs de tués. On ne dit ni les noms ni le nombre. Mais, Suzanne, je vous dis cela sans ménagements. Excusez : je viens d'apprendre ces nouvelles, et, dans le trouble où je suis... — Parlez, parlez, répond Suzanne en affectant un air calme. Je vous l'ai dit, je m'attends à tout, rien ne peut plus m'affliger ni me surprendre. — Les maçons avaient une masse de plus de vingt mille francs, dit-on : elle a été saisie. — Ah ! bien ! je comprends l'usage qu'on a fait de l'or d'Alexandre. — Hein ? que dites-vous, Suzanne ? — Rien, rien, Clarisse... Est-ce que j'ai parlé de vol ? — De vol ? Qui donc a-t-on volé ? — Personne !... N'allez rien dire ! Si le père de mes enfants n'existe plus, au moins qu'on ne sache pas !... » Ici Suzanne sentit ses forces l'abandonner encore une fois. Clarisse n'osa l'interroger davantage ; et, quand elle vit la jeune femme plus calme, elle s'éloigna en lui promettant de revenir si elle apprenait quelque nouvelle de Leroux et de Gauthier.

CHAPITRE V

LE MOBILIER DU PAUVRE

Le pauvre seul sait combien souffre le pauvre. (LESSING.)

Avant cinq heures du matin, grâce au père Moreau, Alexandre était éveillé ; et, comme le fruitier avait employé la veille à obtenir une feuille de route pour que son fils pût aller rejoindre le dépôt des cuirassiers, il se trouvait possesseur de tous les papiers nécessaires au voyage du jeune conscrit. « Mon garçon, lui dit-il en l'embrassant, il faut nous quitter ; mais nous te reverrons, car je suis bien revenu, moi, et certes il faisait chaud pour nous là-bas. Cependant, quoiqu'il n'y ait pas grand'chose à craindre, je te conseille de partir sans bruit : si les femmes venaient à s'éveiller par malheur, ce serait des cris, des pleurs à fendre la tête la plus solide, et ça n'avancerait à rien. Allons ! buvons la goutte, et à la santé du régiment !... Moreau, en achevant ces paroles, descendit chercher sur les marches de la cave une bouteille de vieille eau-de-vie qu'il réservait pour son usage particulier ; il posa doucement deux petits verres sur le comptoir et les emplit. — Ah ça ! reprit-il, tu ne peux pas partir sans fourniment ; mais j'ai pensé à tout, moi ; on n'a pas été vieux soldat seulement pour apprendre à jurer et à fumer : la vie de caserne donne de l'adresse. Aussi vois-tu que voilà un sac de voyage joliment tourné, et ta mère, qui se vante de travailler en couture, ne lui aurait jamais donné une mine comme celle-là. C'est l'ouvrage de la nuit, ça, garçon. — Comment ! mon père, vous avez veillé ? — Il y a quinze ans, madame Moreau s'en serait aperçue ; mais à présent elle dort... comme moi, continua-t-il en riant. Maintenant, que j'attache tes bretelles. Prends ce bâton ; et que, sacrebleu, j'entende dire bientôt qu'on a fait de toi un caporal ! ça mène à tout, ce grade-là. — Vous vous trompez, mon père ; il n'y a pas de caporaux dans la cavalerie. — Ah ! c'est vrai... Je pense toujours à ce malin... Enfin tu seras brigadier, soit. » Alexandre se chargea du sac, s'empara du bâton, prit le petit verre, et dit avant de boire : « A la santé de ma mère et de Fanchette ! Vous les embrasserez pour moi, mon père. — Oui, mon garçon, sois tranquille. Mais partons : les femmes n'auraient qu'à se réveiller !... »

Au moment où le père Moreau ouvrait la porte de sa boutique, il vit arriver à lui une foule de jeunes gens qui s'arrêtèrent devant la maison.

« Chut ! chut ! leur dit Alexandre : ma mère dort. » Et, s'adressant à son père, il lui apprit que la veille, quand il avait été instruit de sa visite chez le duc de Valmy et du succès de cette démarche, il s'était empressé d'aller faire ses adieux à ses camarades d'atelier. Ceux-ci s'étaient engagés à ne pas le laisser partir sans lui faire la conduite, au moins jusqu'à la barrière. Moreau déboucha une seconde fois la bouteille de Cognac, et un toast au bonheur et à l'avancement du jeune conscrit, porté par les typographes, suffit pour vider entièrement la dame-jeanne. On ferma la porte avec précaution ; l'un des amis d'Alexandre le débarrassa de son sac, passa les bretelles, et tout le monde se mit en route.

Nous ne les suivrons que jusqu'à la barrière, où ils font une première halte pour se rafraîchir, et, revenant sur nos pas, nous demanderons aux voisins de Suzanne si la jeune femme qui marche tristement derrière une charrette traînée péniblement par un commissionnaire n'est pas l'épouse du Franc-Comtois. C'est elle-même. Elle porte sur ses bras Henri et Pauline ; la pauvre mère préside seule au soin de son déménagement, car elle n'a pas encore revu Gauthier depuis le jour du vol. Avant de quitter son dernier logement, la jeune femme a eu soin de remettre chez la marchande de vin plusieurs de ses nouvelles

adresses : si Gauthier n'a point péri, au moins il saura où trouver sa femme et ses enfants. En priant la cabaretière de distribuer ces cartes aux personnes qui viendraient la demander, elle apprend que depuis deux jours un monsieur s'est présenté plusieurs fois pour parler au maçon. Il n'a jamais voulu monter chez Suzanne, mais il a remis un billet pour son mari, et il doit ce matin venir chercher la réponse. Suzanne demande à voir cette lettre : sa main tremble en reconnaissant l'écriture de Meunier, du contre-maître, dont elle n'a pas reçu de nouvelles depuis si longtemps. « Si vous m'en croyez, écrivait-il à Gauthier, vous fuirez la capitale..... Si vos moyens ne vous le permettent pas, venez me trouver, malheureux Gauthier ; j'essayerai de vous soustraire au sort qui menace les chefs de la révolte ; mais peut-être ai-je connu trop tard votre funeste résolution... Je tremble, non pas pour vous, mais pour votre pauvre famille, qu'il ne soit plus temps de vous offrir mes services. »

Cette lettre a porté dans l'âme de la jeune mère le



plus pénible sentiment d'effroi. « Il n'existe plus ! se dit-elle... je l'ai perdu !... car je n'ai pas revu Clarisse. » Elle part à la suite de la charrette qui transporte quelques misérables meubles à son nouveau domicile ; tantôt jetant un regard de pitié sur ses enfants, tantôt songeant à la délicatesse de l'homme qui l'aima, qui eut tant à se plaindre de celui qu'elle lui a préféré, et qui cependant veut le servir encore ; elle arrive enfin devant la nouvelle maison qu'elle doit occuper.

Nous l'avons laissée traverser au milieu de ces voitures qui se croisent quatre fois par année dans la capitale, sans que nous ayons plus qu'elle jeté un regard observateur sur ces déménagements trimestriels qui donnent aux habitants stationnaires de Paris une idée assez exacte de ces tribus nomades dont la vie se perd en déplacements continuels, et que la mort vient trouver au moment où ils songent encore à replier leurs tentes pour aller les fixer ailleurs. Rien de ce qui se passe autour de Suzanne ne peut l'intéresser : sa vie, ses impressions se concentrent maintenant sur deux seuls objets, son fils et sa fille ; elle n'a plus d'époux...

Dominée par les plus tristes pensées, la mère de Henri et de Pauline n'entend que comme un son vague la discussion qui vient de s'élever entre le commissionnaire qui l'a déménagée et le portier de sa nouvelle maison.

« Je vous dis que vous ne monterez pas ces guenilles-là chez nous, à moins que le premier terme ne soit payé d'avance. — Arrangez-vous de cela, mon homme, avec la bourgeoise que je déménage ; ça ne me regarde pas. — N'est-ce pas une horreur de louer dans une maison honnête quand on n'a pas de quoi répondre ? — Dépêchez-vous, portier, de faire votre compte avec cette brave femme ; je ne suis pas à l'heure, moi, et j'ai d'autres voyages à faire pour des

particuliers. — Vous n'entrerez pas cela ! dit avec colère le portier qui voyait le commissionnaire se disposer, malgré ses observations, à monter au quatrième la commode de Suzanne. — Alors je mets tout à la porte. Et il continua de débarrasser la charrette dans la rue. — Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? dit Suzanne qui commençait à prêter attention aux discours du portier. — Voilà ce que c'est ! dit celui-ci en mettant la main à son bonnet : monsieur le propriétaire m'a donné des ordres : les nouveaux locataires n'emménageront que s'ils apportent de quoi répondre du loyer. Les informations, voyez-vous, c'est de la bêtise : on y est pris comme dans un bois... Quand les propriétaires veulent se débarrasser d'un mauvais payeur... — Eh bien ! après ? — Après ? qu'il n'y a pas là pour trente francs à vendre sur la place du Châtelet, et qu'alors je ne peux pas vous recevoir. — Comment, vous ne pouvez pas me recevoir !... Que voulez-vous que je fasse dans la rue avec ces deux enfants ? — Ça ne me regarde pas ; je ne connais que ma consigne. Payez le premier terme d'avance, ou pas de logement. Nous ne sommes pas embarrassés de louer à des gens sûrs. — Mais c'est une indignité !... Ah ! si mon mari... — Si votre mari a de l'argent, mon Dieu ! je laisse passer vos meubles. — Au moins fallait-il m'avertir... — Est-ce qu'on croit qu'on aura affaire à des... pauvres gens ? Au fait, attendez à la porte le propriétaire : il ne tardera pas à venir, et peut-être bien qu'il vous acceptera..... Quant à moi, ça ne se peut, ma petite mère, je perdrais ma place. En parlant ainsi, le portier rentra dans sa loge. »

Pendant ce colloque, le commissionnaire avait placé pêle-mêle auprès du mur de la maison les meubles et et les effets de Suzanne. Il lui demanda le prix de sa course, et partit en laissant la malheureuse femme au milieu de la rue. Le petit Henri, qui marchait à peine, allait se heurter en riant contre les chaises, la table et la commode, exposées aux injures de l'air. Pauline pressait vainement le sein de sa mère : quelques gouttes de lait amenées avec effort irritaient sa soif au lieu de la satisfaire. Assise près de son chétif mobilier, Suzanne n'éprouvait plus que l'apathie du découragement. L'idée de recourir à sa mère et de faire transporter son mobilier chétif à la fruiterie de la rue Mondétour, ne traversa son esprit, nous l'avouerons, qu'avec un sentiment de répugnance et d'effroi ; car alors le sacrifice de Gauthier s'ensuivrait absolument, ce qui lui sembla pire que d'en porter le deuil. Ainsi la mauvaise candeur des coupables gagnait Suzanne, complice obligée du malheureux dont elle portait le nom. Ce ne fut pas sans se taxer d'ingratitude qu'elle s'obstina dans une fatalité sans issue, laissant à l'événement, devenu sa Providence, le soin de trancher le problème, et n'ayant plus ce courage d'y mettre du sien, elle n'espérait pas même en la pitié du propriétaire. Abattue par les coups qui l'avaient incessamment frappée depuis quelques jours, elle ne se figurait ni l'horreur d'une nuit passée sans abri, ni la possibilité de sortir de son affreuse position.

« Suzanne !... Suzanne !... que faites-vous là ? dit un homme couvert de sueur qui venait de s'arrêter devant l'infortunée. » La femme du maçon tressaillit en s'entendant appeler par son nom ; elle leva tristement la tête, et ses lèvres murmurèrent : « Vous, monsieur Meunier ! — Oui, c'est moi, ma pauvre enfant ! Oh ! je ne vous abandonnerai jamais..... Mais la pluie commence à tomber... — Il pleut ? répondit Suzanne avec surprise. Et, appelant son fils qui se promenait encore, elle le prit sur ses genoux, le couvrit de son châle. — Il est à l'abri, dit-elle. — Vous ne pouvez pas rester dans cette rue, madame Gauthier ! — On ne veut pas me recevoir... je suis trop pauvre. — Trop pauvre !... Oh ! qu'il mérite bien son sort celui qui vous a conduite à ce degré de misère ! — Son sort ! Vous connaissez le sort de Gauthier ? — Dans un moment nous en causerons ; mais il faut avant que vous soyez chez vous. Et Meunier entra chez le portier. Deux minutes après, celui-ci sortit de sa loge le bonnet à la main, faisant mille excuses à Suzanne et lui offrant de monter ses meubles. — Et prenez quelqu'un pour vous aider, ajouta Meunier : il faut que cela soit fait à l'instant. — Oui, monsieur. Comment donc ! mais vous serez content de moi ; je peux dire... »

Meunier lui imposa sévèrement silence. Le portier fit l'empressé, et en quelques instants le mobilier de Suzanne fut transporté au quatrième étage.

« Excellent homme ! » dit la jeune femme en tendant sa main à Meunier. Le contre-maître prit dans ses bras le petit Henri ; et, quoiqu'il parût encore essoufflé par une course rapide, il atteignit bientôt la mansarde de Suzanne. Son dessein, en montant aussi vite, était de congédier par un généreux pourboire le concierge et son aide. Quand Suzanne entra chez elle, les deux hommes satisfaits redescendaient l'escalier. Meunier avait préparé deux siéges : il en offrit un à la jeune femme, plaça le sien près d'elle, et entama la conversation suivante, tandis que Henri jouait sur ses genoux avec la chaîne de sa montre.

« Suzanne ! j'avais promis de ne plus vous revoir : sans l'insurrection des ouvriers, votre mari n'aurait jamais entendu parler de moi... J'ai connu le danger qu'il courait, et, songeant à l'amitié qui nous avait liés, j'ai voulu prévenir sa coopération à la révolte ; il était trop tard. — Ainsi, Gauthier n'existe plus ! — Je ne puis l'affirmer ; mes visites à la Morgue ont été infructueuses, et je n'ai pas mieux réussi en allant prendre des informations à la police. — Les soldats ont donc tiré sur eux ? — Non ; ce combat s'est passé entre les ouvriers eux-mêmes : ceux qui avaient résolu de ne plus travailler croyaient qu'il était de leur intérêt d'exterminer les maçons qui acceptaient l'ouvrage que nous pouvions leur offrir. Voilà, Suzanne, ce qui est arrivé, voilà ce qui m'a fait trembler pour vous quand j'ai su que, depuis plusieurs jours, vous n'aviez pas revu votre mari ; l'intérêt que vous n'avez cessé de m'inspirer a dû me faire oublier le serment que j'avais fait de ne plus me présenter devant vous... J'ai dû vaincre le sentiment pénible que j'éprouve en votre présence..... Je vous savais malheureuse, bien malheureuse !... mais moins encore que vous ne l'êtes vraiment... Maintenant, quels sont vos projets ?... car il ne faut plus compter sur Gauthier... il n'y faut plus compter ! — Je mourrai de chagrin ! — Mourir !... en avez-vous le droit ? et vos enfants ?... Il faut de l'énergie... il faut travailler, Suzanne. — Travailler ! et qui voudra confier de l'ouvrage à une pauvre femme comme moi ? Avec ces deux innocentes créatures, où puis-je aller ? — Ils n'ont plus de père !..... — Jamais ils n'en ont eu, monsieur Meunier... Mais vous ne connaissez pas tous mes chagrins : la révolution que j'ai éprouvée me force de chercher une nourrice à ma Pauline. — Eh bien ! j'adopte vos deux enfants. — Vous !... Oh ! non... non... Si mon mari existe encore... je n'y puis consentir. — Vous refusez mes bienfaits ? vous rejetez les offres d'un ami ? — Ami ! oh ! oui, excellent ami, encore ! Mais vous savez, il y a un an... cette scène affreuse !... — Parce que je n'avais pu sans vous aimer connaître votre bon cœur... Mais aujourd'hui !... — Sans doute, aujourd'hui on ne pourra vous croire encore de l'amour... Vous ne pouvez raisonnablement avoir d'autres sentiments que celui de la pitié pour une malheureuse défigurée par les larmes. — Suzanne ! reprit Meunier en lui serrant la main, jamais vous ne me parûtes plus intéressante ! — Oh ! ne me parlez pas ainsi, monsieur Meunier ! Je sens que j'ai besoin de vos bienfaits pour mes enfants, et si je pouvais croire que vous êtes pour moi autre chose qu'un étranger compatissant, je serais forcée de vous refuser. — Eh bien ! non, Suzanne, ce n'est plus de l'amour, ce n'est que l'amitié, l'amitié la plus sincère qui me conduit près de vous. Ne voyez en moi qu'un père pour vos enfants et pour vous : consentez à ce que je me charge de l'avenir de votre fils

et de votre fille. Si mes visites vous sont importunes, si vous croyez que votre réputation a quelque chose à redouter de nos entrevues, eh bien! je ne viendrai plus ici, je n'y viendrai jamais... jamais! je vous le jure, tant que je ne saurai pas que vous me cachez une infortune nouvelle qu'il serait en mon pouvoir de réparer. — J'accepte!... j'accepte pour ces pauvres petits, car je n'ai que vous, que vous au monde! — — Vous avez craint de vous confier même à votre mère. — Ma mère! je ne puis la revoir: je rougirais trop! — Peut-on craindre de se confier à ses parents quand on ne doit pas son malheur à soi-même? — Monsieur Meunier, vous ne savez pas tout encore; mais vous ne pouvez pas, vous ne devez pas tout savoir. — Je ne vous quitte pas, Suzanne, que vous ne m'ayez tout dit. — Prenez garde de m'interroger; je n'aurais qu'à laisser échapper un secret que je ne puis confier à personne! — Pas même à celui pour qui votre bonheur, votre repos, votre honneur sont si chers! — Mon honneur!... reprit Suzanne avec un douloureux effroi. — Il s'agit d'une mauvaise action, Suzanne! — Oui, d'un crime... d'un crime affreux!— Gauthier est le coupable? — Pas lui seul!... pas lui seul! Leroux l'a perdu! — Enfin m'expliquerez-vous, mon amie?...—Moi, votre amie!... Ah! si vous saviez... — Qu'est-ce?... un meurtre? — Oh! non, mais un vol, monsieur Meunier! chez moi..... cinq cents francs..... les économies de mon frère... Il voulait acheter un remplaçant... il faut qu'il parte; nos parents n'ont plus ni de fille ni de fils. Oh! pourquoi ne sommes-nous pas morts tous les trois! — Revenez à vous, Suzanne, ne vous livrez pas ainsi au désespoir: il faut sauver votre frère. — Et l'honneur de mes enfants?... —Encore si vos parents ignoraient...—Tout le monde l'ignore; Fanchette, ma cousine, est seule instruite... —Eh bien! rien n'est perdu! L'argent était chez vous, m'avez-vous dit? — Mon frère me l'avait confié. — Vous n'avez pu le retrouver quand il est venu le demander; mais maintenant vous l'avez, le voilà. Et tout en parlant ainsi, il tirait de sa poche vingt-cinq pièces d'or. — Non, monsieur Meunier, je ne peux accepter ce don. — Je ne vous donne rien, Suzanne: je prends cette somme sur le bien que nous sommes convenus que je ferai à vos enfants; je les appauvris de ces cinq cents francs pour sauver la réputation de leur père; ce sont eux qui vous les donnent. »

Suzanne ne put refuser plus longtemps; Meunier offrait son or d'un air si pressant, il mettait tant de noblesse à combattre les scrupules de la jeune femme que celle-ci, vaincue, prit involontairement la main du contre-maître et la pressa sur ses lèvres. Meunier était ému; il y avait du délire dans l'expression de la reconnaissance de Suzanne; elle baisait ses deux enfants, levait les yeux au ciel, les reportait sur Meunier, et laissait échapper ces mots: « Pourquoi n'êtes-vous pas leur père!—Je le serai... je le serai, Suzanne, croyez-le bien!... Aussi vais-je dès aujourd'hui m'occuper de leur sort... Vous ne pouvez les garder près de vous en travaillant; l'air de ce quartier est malsain: nous les mettrons à la campagne. — Quitter mon pauvre Henri, ma chère petite fille! — Nous les placerons près de Paris, à Belleville, par exemple; oui, à Belleville; justement j'y connais une bonne femme... — Et si Gauthier allait revenir, s'il apprenait!..... — Ce ne sera pas à moi que vous devrez encore ce service. L'or une fois retrouvé, vous pouvez aller voir votre mère: c'est elle qui vous aura procuré cette occasion de faire élever vos enfants au dehors... Eh! Suzanne, quand on se permet tant de mensonges pour faire le mal, n'en oserez-vous pas faire un pour excuser une bonne action? »

Suzanne présenta ses enfants aux baisers de Meunier; il lui tendit les bras: elle s'y laissa tomber avec abandon. Enfin il lui dit une dernière fois adieu, revint vers Henri, glissa dans son tablier deux pièces de cinq francs; Suzanne vit ce mouvement.

« Ah! monsieur Meunier!... dit-elle avec une espèce de honte. — Suzanne, c'est pour leur acheter des gâteaux.— Et du pain pour leur mère! » reprit tout bas la jeune femme en laissant tomber une larme. Meunier lui fit encore signe de la main, et disparut.

Dès que Suzanne se vit seule, son premier soin fut d'appeler le concierge, et, après avoir compté l'or, ficelé une petite boîte, elle adressa les cinq cents francs à madame Moreau, en se servant auprès d'elle du stratagème que Meunier lui avait indiqué. Une heure après, elle apprit avec quelle joie sa mère et Fanchette avaient reçu cette somme. Alexandre était parti le matin même, mais elles espéraient le revoir bientôt, grâce à cette fortune inattendue. Le portier était chargé d'un billet griffonné par Fanchette, dans lequel la jeune fille demandait pardon à Gauthier de son injuste soupçon. La nuit qui suivit cette orageuse journée fut beaucoup plus calme que Suzanne n'aurait été en droit de l'espérer. Elle en passa une partie à travailler au trousseau de ses enfants, qu'on allait lui enlever le lendemain.

Ainsi qu'il l'avait promis, Meunier fut chez elle de bon matin; une voiture attendait à la porte pour conduire Henri, Pauline et leur mère à Belleville. Suzanne trouva dans la femme que Meunier avait eu soin de prévenir de leur visite, une bonne grosse paysanne active qui caressa beaucoup les marmots, et qui fit force promesses de veiller sur eux. Après une visite de deux heures et des milliers de recommandations, Suzanne partit, emportant l'espérance que les seuls êtres qui l'intéressaient encore allaient retrouver près de madame Gérard la tendresse et les soins d'une mère. Meunier ne lui demanda pas la permission de la revoir, il ne lui offrit pas de l'accompagner à Paris; Suzanne lui sut gré de cette délicatesse. Aussi, lorsqu'après avoir embrassé ses enfants comme si elle allait les quitter pour toujours, Meunier, qui se tenait debout près de la porte, eut balbutié le mot adieu, elle se retourna vers cet homme généreux, et lui répéta avec le ton du reproche : « Adieu! et pourquoi donc ce mot-là? — Je n'osais dire au revoir, Suzanne, — Si, au revoir, et à bientôt encore! »

Puis elle s'éloigna, revint chez elle, mit en ordre son ménage, et retourna chez la couturière de la rue Saint-Honoré qui l'avait accueillie avec bienveillance une première fois. Elle ne fut pas moins heureuse à cette seconde visite. Madame Herbin préférait l'avoir auprès d'elle pour travailler : Suzanne, que ses enfants ne retenaient plus dans son ménage, accepta l'ouvrage qu'on lui proposait. Il y avait dix jours qu'elle occupait une place dans l'atelier de madame Herbin, c'était le quinzième qu'elle comptait depuis la disparition de Gauthier; les bruits les plus sinistres circulaient dans Paris sur la conspiration des ouvriers, et les journaux, toujours si bien instruits, portaient à trois mille les douze cents maçons révoltés. Il restait dans le cœur de Suzanne un sentiment pénible; mais si elle surprenait une larme, l'amour maternel, le plus puissant de tous, la rappelait à la raison, et elle se disait : Il n'y avait plus de bonheur à espérer pour moi, et sans cesse du déshonneur à craindre pour mes enfants.

Le quinzième soir après cette disparition, disons-nous, Suzanne allait se mettre au lit; déjà elle prenait l'éteignoir pour le poser sur la lumière, quand on frappa doucement à la porte. « Qui est là? demanda-t-elle. — Moi, répondit une voix bien connue. Suzanne laisse échapper un cri de surprise, elle doute si elle veille; il faut que ces mots : « Ouvre donc! c'est moi, Gauthier! » viennent retentir à son oreille pour qu'elle songe à tirer le verrou; le cœur de la jeune femme bat avec violence, elle ouvre la porte. Gauthier se glisse dans la chambre, il parcourt cette demeure d'un air sombre; Suzanne ne peut trouver un mot à dire; elle promène ses regards sur son époux, dont les vêtements sont sales et en lambeaux; il n'a plus de chapeau, ses cheveux sont en désordre, et une barbe longue et épaisse donne à sa physionomie un caractère

farouche. Après plusieurs minutes, il balbutie à voix basse cette question : « Est-on venu me demander? » Le timbre de sa voix vibre douloureusement au cœur de Suzanne; elle ne peut que répondre : « Je n'ai vu personne. » Encore quelques minutes de silence, il continue : « On ne rôde pas autour de la maison? Le portier ne t'a pas dit qu'on ait pris des informations sur moi? » Sa femme paraît éprouver une commotion nouvelle à chacune des paroles de Gauthier, elle articule avec peine une réponse négative... Enfin le maçon semble faire un effort sur lui-même, et, tournant la main vers la commode, il dit : « Tu as vu? tu sais? — Gauthier!... » reprend-elle vivement; elle ne peut en dire davantage. Le maçon appuie sa tête dans ses mains; Suzanne reste comme anéantie après cette parole, et ne recueille ses forces que pour répondre à la question qu'il lui adresse sur ses enfants : « Ils ne sont plus ici, je ne puis les nourrir... les chagrins ont tari mon lait. »

Ces paroles furent les dernières qu'on prononça dans cette triste soirée. Gauthier reprit un air plus sombre encore; Suzanne se mit au lit. Longtemps après, son mari vint se coucher à côté d'elle, et tout bruit avait cessé dans le quartier; on n'entendait plus que le balancier de l'horloge de bois du voisin, que les époux ne dormaient pas encore.

CHAPITRE VI

LES DROITS D'UNE FEMME.

La vertu est aussi une force.
(Toulotte.)

L'être le plus faible a aussi l'instinct de la résistance. (J.-J. Rousseau.)

Ce fut au village de Claye que le père Moreau et les compagnons imprimeurs portèrent un dernier toast à l'avancement et au retour d'Alexandre. Le fruitier, en quelques mots, instruisit son fils des habitudes de caserne; il lui enseigna comment on pouvait prévenir ou faire cesser les railleries des loustics du régiment; il lui aurait volontiers donné une leçon d'armes pour lui apprendre sa botte secrète; mais, comme le coucou du cabaretier marquait quatre heures, la majorité des assistants insista pour qu'on reprit le chemin de Paris. Moreau glissa quatre pièces de cinq francs dans la main d'Alexandre, en lui disant : « Ce n'est pas pour toi, ça, garçon... mais t'en profiteras tout d'même; c'est une vieille dette que j'ai contractée en quittant le troisième escadron... Il s'est cotisé pour boire avec moi la goutte d'adieu : voilà une bonne occasion pour rendre aux camarades les avances qu'ils m'ont faites; tu tiendras la place de ton père, et, sacrebleu! je suis sûr que tu me feras honneur. — Comptez sur moi. — Tu verras, mon garçon, s'il en reste encore des vieux, comme ils te parleront de moi; ça te donnera du cœur au ventre... Le nom de Moreau est révéré dans le troisième; il n'y a pas un seul camarade qui ne te dise que j'étais un sacré nom!... — Je tâcherai de soutenir la réputation de la famille. — Ah ça! j'oubliais! il faut que ces vingt francs soient bien employés : t'iras à la cantine, tu demanderas Françoise; si la vieille a fini son temps, adresse-toi à la jeune; c'est sa fille, une espiègle que j'ai tenue sur les fonts de baptême, mais qui n'est que ma filleule, quoique les amis aient dit de sa ressemblance avec le Beau Cuirassier de l'an III. Ce que je t'en dis, c'est pour toi. Tu lui diras : Je suis le fils de votre parrain, c'est vous dire que je connais le truc... Il me faut le vin à quinze, demi-tour à gauche... C'est le mot d'ordre qui veut dire le bon coin. »

Alexandre promit à son père de suivre ponctuellement ses instructions; il lui recommanda sa mère et sa Fanchette, passa les bretelles du sac de voyage, tendit la main à chacun de ses conducteurs, se jeta une dernière fois dans les bras de son père, l'étreignit avec amour. Le mot adieu fut dix fois répété. « Allons, va-t'en, que ça en finisse; tu me fais pleurer comme une bête, » dit le père Moreau. Alexandre poussa un soupir, il porta sa main à ses yeux comme pour essuyer une larme, et, faisant un dernier effort sur lui-même, il tourna les talons, s'éloigna, regarda plus d'une fois derrière lui ses amis et son père, qui étaient encore à la place qu'il venait de quitter; il disparut enfin au tournant de la route. Moreau cherchait encore à l'apercevoir, quand les amis de son fils lui rappelèrent l'heure qu'il était; alors on se remit en route pour Paris; le jour finissait lorsqu'on y arriva. Le fruitier, après s'être séparé des jeunes imprimeurs, revenait chez lui, songeant pour la première fois depuis le matin à l'accueil qui l'attendait à son retour; il croyait déjà entendre les cris de sa femme et les pleurs de Fanchette, et envoyait au diable ces femmes incapables de concevoir l'avantage qu'il y a pour un beau garçon de porter l'uniforme de cuirassier. Le père d'Alexandre arriva chez lui bien déterminé à se mettre au lit si sa femme et Fanchette faisaient mine de vouloir lui chercher querelle; et, pour prévenir les questions dont il pensait qu'on allait l'accabler, il débuta par ces paroles en entrant : « Alexandre est soldat cuirassier, sacré nom!... Je lui ai fait la conduite; il vous souhaite bien le bonjour... Il pensera à vous jusqu'à... — Jusqu'à ce qu'il revienne, et ça ne sera pas long, dit la mère Moreau. — Dans huit ans, ni plus ni moins, c'est la règle. Et Moreau, en parlant ainsi, détachait les boutons de ses guêtres. — Le méchant homme! on dirait qu'il est content d'avoir perdu son fils. — Perdu, madame Moreau! mon garçon perdu! apprenez qu'un régiment de cuirassiers, ça ne se perd jamais. — Heureusement pour toi, Moreau, que ton fils vaut mieux que son père; sans quoi je ne t'aurais jamais pardonné d'avoir fait partir mon Alexandre sans qu'il nous ait dit adieu. — Allons, bonsoir; je vais me coucher, interrompit Moreau qui craignait que la discussion ne devînt plus hostile. Demain je te conterai ce que j'ai fait pour lui, et tu verras que je suis un bon père et si mon vieux général est un brave homme. — Du tout, mon oncle, vous n'irez pas coucher encore, reprit vivement Fanchette : il faut écrire. — A qui? à mon général? — Eh non! à notre garçon, pour lui dire de revenir. — Ah çà! êtes-vous folles? Est-ce que vous croyez que le régiment ça se quitte comme une chemise? — Quand on a de l'argent, mon petit oncle, quand on peut se faire remplacer... — Dieu me damne! ces femmes-là ont perdu la tête. — Eh non! ce sont les 500 francs de mon pauvre fils qui sont retrouvés. Moreau resta près d'une minute la bouche béante. — Alexandre avait de l'argent, et il m'a laissé l'engager! Vous voyez bien que c'est une vocation pour l'état militaire; y ne faut jamais contrarier ces idées-là. — Mais non, mon oncle : le bon jeune homme craignait de faire de la peine à sa sœur en vous avouant la perte de ses économies : c'est chez elle qu'il les avait placées. — Ainsi, Moreau, tu vas lui écrire à la minute. — Non, sacredieu! puisqu'il est pour revenir, autant ne pas le laisser arriver là-bas. Je connais le métier : une fois qu'il en aurait goûté, il ne voudrait plus le quitter. Je retourne sur mes pas. — Demain matin, à la pointe du jour, n'est-ce pas, mon homme? — A l'instant. »

Et Moreau, un pied à terre et l'autre sur une chaise, remettait ses guêtres à demi-déboutonnées. Fanchette, dans l'effusion de son cœur, avait passé ses bras autour du cou de son oncle et le tenait étroitement embrassé, tandis que la mère Moreau comptait les 500 francs envoyés le matin par Suzanne. Le fruitier, après avoir mis l'argent dans sa poche, prit son chapeau, tourna le ruban de cuir de son bâton autour de sa main, et baisa sa nièce sur ses deux joues vermeilles. Pour la fruitière, elle prit la main, puis la tête de son mari, les baisa tour à tour; il eut toutes les peines du monde à se débarrasser de ses caresses; et,

quand il fut sur le seuil de la boutique, madame Moreau courut après lui, le serra encore une fois dans ses bras en lui disant : « Moreau, tu me rajeunis de vingt ans ; je t'embrasse comme le lendemain de nos noces. » Enfin l'intrépide voyageur se mit en route, et, comme il ne pouvait plus les entendre, l'adieu et les bénédictions des deux femmes furent perdus pour lui.

Nous avons presque tous éprouvé dans notre vie le supplice de nous trouver vis-à-vis d'une personne à laquelle nous brûlions de parler alors qu'un sentiment de gêne ou de terreur venait nous empêcher de l'interroger. Cent fois les lèvres se contractent comme si on allait articuler quelques mots ; le cœur bat avec force, l'émotion produit un tremblement dans tout notre être, et nous ne rendons qu'un son inintelligible. Reportons-nous à ces instants de crainte et d'espérance, et nos souvenirs nous instruiront bien mieux que les réflexions du romancier, de l'état insupportable dans lequel se trouvaient Suzanne et Gauthier le lendemain de ce retour inespéré. Sa femme n'avait point oublié ce qu'Alexandre lui avait dit sur sa propre faiblesse et sur l'ascendant dont jouissait Leroux. Elle avait acheté assez cher le droit de parler le langage de la raison pour faire entendre ses justes plaintes à son mari ; mais elle ne pouvait sans trembler essayer de parler la première. Quant à Gauthier, sombre, soucieux, il examinait son nouveau logement, clouait une planche, considérait son ouvrage et cherchait à questionner Suzanne ; mais lorsque les regards des époux se rencontraient, ils semblaient tous deux ne plus savoir quelle contenance tenir ; ils baissaient la tête et détournaient les yeux comme s'ils se fussent effrayés en se regardant. Enfin, las de cette contrainte, Gauthier, après s'être assis à table devant la tasse de lait que Suzanne venait de lui préparer sans lui adresser la parole, prit un parti violent, et, repoussant le déjeuner de côté, il dit : « Je veux voir mes enfants. — Il est temps après quinze jours. — Si j'avais osé revenir.... — Vous aviez peur encore de déplaire à votre Leroux. Il valait bien mieux lui sacrifier vos pauvres enfants.... Je ne vous parle pas de moi : votre femme est une malheureuse qui s'est dévouée à la misère et à la mort en se donnant à vous. — Suzanne, tu ne m'as jamais parlé ainsi. — Vous ne m'aviez jamais rendue si malheureuse. — Suis-je donc heureux, moi ? — Vous ne devez pas l'être, vous ne le serez jamais.... non, jamais, à moins que vous ne cessiez de voir celui qui a fait de vous un..... Je n'achève pas, vous devez me comprendre. — Si tu savais... — Je n'ai besoin de rien savoir. — Cependant je suis bien à plaindre.... — Oh ! moins que moi, bien moins ; car j'avais à trembler pour vous, à soupçonner la honte, et je ne pouvais nourrir mes enfants. — Je reviens à la raison, ma Suzanne ; et, si le Ciel permet qu'on n'exerce aucune poursuite contre moi, j'espère réparer..... — Réparer ! et les cinq cents francs, malheureux !... » Ces mots attérèrent Gauthier, mais ils ne produisirent pas moins d'effet sur Suzanne. Elle venait de se rappeler les bienfaits qu'elle avait reçus d'un homme dont la générosité pouvait porter ombrage à Gauthier. La jeune femme ne se dissimulait pas qu'il y avait eu de l'imprudence de sa part à accepter les services de Meunier. L'excès du malheur ne lui paraissait pas encore une assez forte excuse.

« Eh bien, dit le Franc-Comtois après un instant de silence, je les rendrai. — Jamais, tant que votre Leroux sera là, toujours prêt à vous compromettre. — Faut-il donc que je ne le voie plus ? — Ai-je le pouvoir de vous en empêcher ? Voyez-le, monsieur, passez votre vie avec lui ; mais, s'il reparaît ici, je ne suis qu'une faible femme... — Suzanne, je te défends... — Oserez-vous lever une seconde fois la main sur la mère de vos enfants ?.... — Ne me rappelle jamais ce jour-là... — Et pourtant vous m'avez fait bien plus de mal encore. Mais c'en est assez, c'en est plus que je ne me croyais la force d'en supporter.... J'ai vu ce que je pouvais avoir de courage pour le malheur.... je veux savoir maintenant combien j'aurai de force pour lutter contre votre ami... Oh ! ne croyez pas que ce soit un mouvement de colère : c'est mieux que cela, c'est un parti pris ; vous me trouverez maintenant sans cesse entre vous et lui : nous verrons qui l'emportera. Il ne s'agit aujourd'hui... aujourd'hui même, Gauthier, que de décider qui vous préférez perdre, d'un mauvais sujet qui a fait notre malheur à tous, ou de trois êtres à qui vous deviez tendresse et protection..... — Chut ! chut ! dit Gauthier, on vient de frapper à la porte. » Et il se leva. Suzanne, encore animée par son énergique sortie, ne trembla pas en apercevant Leroux. Le Franc-Comtois était pâle et semblait supplier Suzanne de se contenir ; mais elle se sentait trop forte de sa première audace pour ne pas profiter de cette circonstance, afin de ne plus laisser aucun doute aux deux maçons sur la résolution qu'elle avait prise de rompre leur union. A peine la porte fut-elle refermée que Suzanne reprit : « Ah ! vous voilà, monsieur Leroux. Je vous désirais... je suis contente de vous voir... Que venez-vous faire ici ?... Le chercher encore, l'entraîner dans quelque lieu de débauche ?... Vous n'avez pas assez fait notre misère et son déshonneur !... Vous me regardez avec surprise, vous ne semblez pas me comprendre. C'est moi, moi, Suzanne, la femme de Gauthier, cette pauvre créature que vos conseils ont fini par rendre la plus misérable des femmes, et qui, fatiguée de souffrir sans se plaindre, a senti qu'il était honteux de ne pas faire valoir ses droits... J'en ai... je suis mère !... je suis mère ! entendez-vous ? Il faut du pain à mes enfants, il leur faut plus encore, un nom honorable... Et où conduisiez-vous Gauthier ?... Oh ! ne cherchez pas à m'interrompre, ne le regardez pas ainsi pour lire dans ses yeux s'il consent à ce que je vous chasse de chez moi..... Je n'ai besoin ni de son consentement ni des conseils de qui que ce soit ; nous ne pouvons plus vivre ainsi.... Vous ne m'êtes rien à moi... et, si vous lui avez rendu quelques services, ne vous en a-t-il pas assez payé par l'abandon de sa femme et de ses enfants, par le sacrifice de sa réputation ? Il faut qu'il répare tout cela. Pour vous, qui n'avez plus rien à gagner ni à perdre, laissez-le, laissez-le mériter encore l'estime des autres.... Chacun lui rendra la sienne dès qu'on ne le verra plus avec vous.... Monsieur Leroux, je vous en supplie, ne revenez jamais ici. — Je vous le promets, Suzanne. » Ce fut la seule réponse de Leroux. Il y eut un instant de silence. « Eh quoi ! reprit Gauthier avec surprise. — Ta femme a raison : il y a deux ans qu'elle aurait dû parler comme cela. »

Le Franc-Comtois ne pouvait revenir de son étonnement, et Suzanne semblait désarmée par les paroles de Leroux. On aurait dit que cet homme si coupable s'était élevé par quelques mots bien au-dessus de son accusatrice, tant il y avait de calme dans ses traits et d'embarras dans la contenance de Suzanne. Elle cherchait à deviner si ce n'était pas une raillerie ou une ruse de la part de celui qu'elle chassait de chez elle ; mais elle put bientôt être convaincue de sa franchise quand il ajouta : « Oui, petite femme, vous vous y prenez un peu tard pour votre tranquillité ; cependant le bonheur peut encore revenir chez vous. Mais, vous avez raison, il faut que Gauthier travaille ; il n'y a que ça qui puisse vous relever. Nous avons jeté un joli coton avec notre vie de fainéants.... Quant à moi, pourtant, ça m'est égal : je n'ai ni femme ni enfants, et si je me couche sans souper... je ne vois que moi le lendemain qui aie bon appétit au réveil ; mais toi, mon garçon, il faut que tu penses pour quatre. Ta petite femme a du courage, et ça ira, morbleu ! ça ira. Avec ça que vous ne m'aurez plus là.... — Comment ? s'écrièrent Suzanne et Gauthier. — Non, pour votre bonheur, je pars, je quitte Paris, et voilà mon passeport. — Asseyez-vous, Leroux, dit Suzanne.... Oh ! je vous en voulais beaucoup ; mais, puisque vous partez... — Oui, vous m'aimerez..... de loin ; c'est toujours ça. —

Mais apprends-nous?... reprit Gauthier. — Si c'est un sacrifice que vous me faites, ajouta Suzanne. — Je pourrais m'en donner les gants aujourd'hui, ça ne ferait pas mal pour nous quitter bons amis; mais baste! vous apprendriez bientôt que c'est un voyage d'agrément que la police m'envoie faire au pays natal, et vous diriez: Leroux était un hypocrite. Voilà justement ce que je défends qu'on dise de moi. — On t'oblige de retourner à Bayonne? — Sur-le-champ, pas seulement le temps de dire adieu à tous les amis. Avec ça que je ne saurais trop où les retrouver, car c'est un remue-ménage dans les chambrées... Cette diable de révolte a tout gâté; et, comme il y a eu deux ou trois camarades envoyés dans l'autre monde, on a prié les maçons domiciliés chez les logeurs de retourner dans leur pays, n'ayant pas assez de place dans les prisons pour nous y loger tous. Maintenant qu'il n'y aura presque plus d'ouvriers, ceux qui restent auront beaucoup d'ouvrage. Toi, tu es marié, tu es père de famille, tu as des talents: on t'emploiera; c'est toujours comme ça: le malheur des uns fait le bénéfice des autres.... Ah ça, je vous dis adieu. Je vais tâcher d'attraper aujourd'hui la première étape et les trois sous par lieue. — Un moment, objecta Gauthier: tu ne partiras pas ainsi, tu ne quitteras pas comme cela un ami de deux ans. — Hein! qu'en dites-vous, Suzanne? — Gauthier a raison, monsieur Leroux: vous resterez pour aujourd'hui, puisque c'est pour la dernière fois..... et que maintenant personne ne pourra m'enlever mon mari. — Prenez-y bien garde, petite femme, il a la tête faible.... Oui, Gauthier, oui, mon garçon, faut que ta femme te surveille comme je te surveillais moi-même. Tu n'es pas méchant, je le sais; mais, vois-tu? si j'avais eu en bonnes dispositions ce que j'ai pour le vin, avec le cœur que je me connais, j'aurais valu mieux que toi... Ne te fâche pas si je te dis cela, attendu que nous n'aurions pas le temps de nous raccommoder, et qu'il faut nous quitter bons amis. — Méchant homme, » murmura Gauthier. Leroux se leva; il semblait chercher quelque chose dans la chambre. Suzanne s'en aperçut, l'interrogea: « Pardine!... c'est ma filleule, cette pauvre petite Pauline, que je veux embrasser... Vous me le permettez, madame Gauthier? — Mes enfants ne sont plus ici, répondit Gauthier en soupirant. Je ne les ai point encore vus depuis mon retour. — Tu les verras, reprit Suzanne; et vous aussi, monsieur Leroux: nous allons vous conduire, et si vous passez par Belleville... — C'est justement ma route. — Eh bien, c'est là aussi que j'ai placé Henri et Pauline. — L'adresse? — Madame Gérard, rue de la Mare, n° 10. — J'y vais. Allons devant, Gauthier. — Oh! non, non, dit vivement Suzanne: je ne le reverrais plus. — Mais tu viendras nous rejoindre, reprit le Franc-Comtois. — Je vous donne ma parole d'honneur, petite femme. — Monsieur Leroux, pourquoi ne puis-je aller avec vous? — J'ai deux mots à dire à des camarades qui m'attendent; c'est le dernier jour, c'est un adieu que je fais à votre mari. Je n'avais qu'une consolation en partant, c'était de me trouver seul avec lui aujourd'hui. J'ai enduré vos justes reproches sans me plaindre, et vous me refusez cette dernière satisfaction?... Ah! c'est mal! — Mais qui me répondra?... — Et ma parole d'honneur donc. Je n'y ai jamais manqué, entendez-vous? Et, lorsque autrefois, je venais chercher votre mari pour l'emmener au cabaret avec moi, si vous m'eussiez dit: Est-ce pour la journée que vous m'en privez? je vous aurais répondu: Oui aussi fermement que je vous promets que vous le retrouverez dans deux heures rue de la Mare, n° 10, à Belleville. Je suis mauvais sujet, mais avec franchise; je commets des fautes, mais je ne fais pas de mensonges; c'est une bassesse. — C'est vrai, dit Suzanne, jamais je ne vous ai interrogé. — Voilà votre tort le plus grand, car vous auriez su à quoi vous en tenir... Allons, voyons, une preuve de confiance, c'est la dernière. Que diable! je ne conduirai pas votre homme à Bayonne; il n'a pas de passeport, et la police ne m'a pas donné le temps de m'amuser en chemin.... Prends-tu ton chapeau, Gauthier? » Celui-ci regardait sa femme, incertain s'il devait rester ou suivre son ami: « Allons, va, dit-elle; mais, dans deux heures, rue de la Mare. — Suzanne, c'est un service que vous me rendez aujourd'hui, et jamais je ne l'oublierai si nous nous revoyons un jour. — Vous espérez revenir, Leroux? dit Suzanne avec effroi. — Non, lui répondit-il en souriant. — Tu ne crois pas revoir Paris? dit Gauthier avec inquiétude. — Je t'ai dit que non. » Et Leroux, en achevant de parler, tendit la main à Suzanne: « Tant mieux! n'est-ce pas, madame Gauthier? — Eh bien, oui, tant mieux, monsieur Leroux, » reprit-elle vivement en pressant la main qu'il lui tendait.

CHAPITRE VII

LES DEUX RIVAUX

Nos actions les plus pures ne sont pas dégagées de tout intérêt personnel.
(La Rochefoucauld.)

A peine Leroux et Gauthier furent-ils partis que Suzanne sentit toute l'inconséquence qu'elle venait de commettre: elle avait compromis, dans un moment de joie, le mystère des bienfaits de Meunier; elle risquait d'offrir à son mari l'occasion de soupçonner un homme généreux. Elle fut effrayée des conjectures qu'il pourrait tirer d'une rencontre avec le contre-maître. Il était trop tard pour empêcher Gauthier d'aller voir Henri et Pauline, mais elle pouvait encore prévenir madame Gérard de ce qu'il faudrait répondre aux questions du père de ses enfants. Suzanne s'empressa de s'habiller, bien certaine qu'elle était d'arriver la première à Belleville. En effet, lorsqu'elle entra chez madame Gérard, Gauthier n'était pas encore arrivé. Une jeune fille remplaçait cette femme auprès des deux enfants. Après deux heures d'attente, elle ne vit entrer que son mari: « Leroux a tenu sa parole, tu le vois, dit Gauthier: il ne peut venir lui-même, des amis le retiennent encore; mais il a eu soin de m'avertir que les deux heures étaient passées. » Suzanne embrassa son mari, et tous deux prodiguèrent à leurs enfants les plus tendres caresses: « Gauthier, disait Suzanne, voilà pourtant ceux que tu abandonnais. » Et le maçon s'accusait de ses fautes, parlait avec franchise de son repentir: il promettait de réparer le mal qu'il avait fait: « Je l'espère, interrompait Suzanne: Leroux ne sera plus là. » Enfin madame Gérard rentra. Ce retour, que Suzanne désirait si vivement une demi-heure plus tôt, lui causa, dans ce moment, une impression douloureuse: Gauthier allait l'interroger, pensait-elle; cette femme ignore quelle est l'importance d'un mot indiscret sur les rapports de Suzanne avec Meunier. Aussi, chacune des paroles que le Franc-Comtois adressait à la nourrice causait-elle une angoisse nouvelle à cette pauvre mère, qui avait eu déjà tant à souffrir. Cependant, grâce au soin qu'elle prit d'interrompre les questions de Gauthier et de prévenir les réponses de madame Gérard, la conversation n'offrait aucun danger à Suzanne. Cet instinct si naturel aux femmes, qui leur fait deviner qu'on veut cacher un secret, avait si bien appris à la nourrice que Suzanne voulait déguiser la vérité à Gauthier, qu'elle pâlit et devint tremblante quand elle entendit la carriole de Meunier s'arrêter à la porte. Elle regarda Suzanne, mais d'un regard si expressif que celle-ci comprit tout le danger de sa situation. Gauthier ne savait à quoi attribuer ce silence, au moins étrange, qui succédait au bruyant caquetage: « Qu'est cela? dit-il. — Rien, ajouta madame Gérard: c'est que je crois reconnaître un monsieur qui est venu pour louer la maison. Je vais lui parler. » Et elle se préparait à courir au devant du contre-maître, quand celui-ci ouvrit la porte: « C'est bon ami Meunier, » dit le petit

Henri, qui sauta de dessus les genoux de son père pour aller se jeter dans les jambes du nouveau venu. Suzanne se laissa tomber sur une chaise ; le contre-maître recula d'un pas en apercevant Gauthier, qui changeait de couleur et promenait des regards de colère sur sa femme et sur Meunier : « Vous ici, monsieur Meunier ! — Et vous, Gauthier ? — Oui, toujours... toujours devant vous pour vous reprocher..... — Je suis perdue ! s'écria douloureusement Suzanne. — Non, rassurez-vous ; il n'osera pas, dit le contre-maître. — J'oserai tout ! reprit Gauthier. — Grand Dieu ! ils vont se tuer ici, » dit madame Gérard effrayée d'un mouvement que venait de faire le maçon.

Meunier, loin de partager l'effroi des deux femmes, prit une chaise, s'assit, et dit froidement à madame Gérard : « Emmenez ces deux enfants ; ils demandent à jouer. » Elle prit Pauline dans ses bras et sortit, accompagnée de Henri, en jetant un regard de compassion sur Suzanne. « Revenez à vous, madame, continua le contre-maître quand la nourrice eut emmené ses deux enfants. — Monsieur Meunier !... monsieur Meunier !... criait Gauthier, je veux une explication.... à l'instant ! je la veux, entendez-vous ? — On attend un moment lucide pour parler raison aux fous : quand vous serez calme, je descendrai encore une fois à vous satisfaire, non pas pour vous, mais pour cette malheureuse femme que j'ai retrouvée chassée de chez elle, et épuisée de besoin et de fatigue, à la porte d'une maison où l'on refusait un asile à sa misère... Oui, je parlerai, Gauthier ; car il faut que je la justifie de ce qu'elle n'a pu mourir de douleur et de faim. »

Ces mots ont glacé le Franc-Comtois ; il n'a plus la force de prononcer une parole ; il baisse la tête et l'appuie contre un meuble, car il a senti ses jambes fléchir sous lui. Cependant, après une pause, il semble faire un effort sur lui-même, fronce les sourcils, et répond d'une voix ferme :

« N'importe ! quel que soit le degré du malheur où son mari l'a conduite, une femme est toujours la plus coupable quand elle se livre à un séducteur... Suzanne m'a trompé !... Suzanne s'est avilie en se donnant à vous !... Je dois me venger ! — Gauthier !... mon ami !... écoute-moi !... Elle s'est jetée aux pieds de son mari. — C'en est trop ! dit Meunier en se levant... Votre place n'est pas à ses genoux ! la sienne est sur les bancs de la police correctionnelle ! — Monsieur Meunier, vous vous repentirez de cette parole ! murmura sourdement Gauthier, et mon honneur... — Ton honneur, misérable !... Ne prononce pas ce mot devant moi ! je sais... je sais... — Méprisable créature ! reprit Gauthier en repoussant sa femme qui s'était avancée vers lui, tu as donc tout dit ? tu n'as pas rougi de me dénoncer ? — Ah ! monsieur Meunier, qu'avez-vous fait ? s'écria douloureusement Suzanne. Vous venez de rendre notre réconciliation impossible ! — Nous, nous réconcilier ! disait amèrement le maçon... C'est la vie de ton séducteur qu'il me faut... Oh ! nous nous battrons, Meunier ! si vous n'êtes pas un lâche, nous nous battrons ! — Il y a huit jours, j'aurais refusé de me mesurer avec vous... il y a des moments où l'on dit tout parce qu'on le doit... aujourd'hui je le peux : ma réputation est pure, et j'ai sauvé la vôtre. — Que dites-vous ? — Gauthier, mon ami ! si tu voulais m'entendre ! reprit Suzanne, qui, malgré les menaces de son époux, cherchait encore à s'approcher de lui. — Oui, j'ai sauvé ton honneur, malheureux ! continua Meunier ; sans moi, ta famille saurait aujourd'hui que tu fus coupable d'une bassesse : j'ai rendu à ton frère ce que tu lui avais volé. — Pardonne-moi d'avoir parlé ! interrompit la jeune femme en pleurs. Tes enfants seront pauvres : ils ont besoin d'un nom sans tache. »

Cette révélation du contre-maître, les dernières paroles de Suzanne avaient produit sur le Franc-Comtois une sensation difficile à décrire. D'une main il froissait sa poitrine, de l'autre il cachait ses yeux, comme s'il eût craint qu'on pût lire la honte qui se peignait dans ses regards.

« Eh bien ! êtes-vous plus tranquille maintenant ? reprit Meunier. Allons, monsieur Gauthier, asseyez-vous ; asseyez-vous aussi, Suzanne ; écoutez-moi. Nous en sommes venus au point d'avoir besoin tous trois d'une confiance mutuelle. Je sais que, malgré vos torts, ceux de votre femme et les miens seraient plus grands encore si nous avions pu oublier, elle ce que ses devoirs lui prescrivent, moi ce que je dois à son honneur, ce que je me dois à moi-même... Vous souvient-il qu'un jour je vous ouvris mon cœur, je déroulai devant vous le tableau des égarements de ma jeunesse ? Eh bien ! maintenant, je veux vous donner encore une preuve de ma franchise en vous avouant tout, absolument tout ce qui s'est passé entre nous. Je prends Dieu à témoin que Suzanne n'aura pas à rougir tant que je ne m'écarterai pas de la vérité.

C'était avec une certaine répugnance que l'excellent homme proposait de se justifier auprès de Gauthier ; il sentait toute la supériorité qu'il allait avoir sur cet être faible, injuste et coupable. Mais il éprouvait tellement le besoin d'assurer le repos de Suzanne qu'il sut vaincre le dégoût que lui inspirait celui qu'il venait de se donner pour juge. Suzanne s'était replacée sur sa chaise, Gauthier écoutait. Meunier continua avec calme :

« Le premier sentiment que j'éprouvai en voyant Suzanne si malheureuse fut celui qui s'empare involontairement de tout homme sensible à la vue d'un être souffrant. Mais quand, à force de prières, elle eut accepté, au nom de ses enfants, les secours que je lui offrais, je l'avouerai, en songeant à elle, je finis par penser à moi aussi, et je sentis que je l'aimais encore ; oui, Gauthier, j'ai plus aimé Suzanne que vous ne l'aimâtes jamais... Ne craignez rien ; je puis avouer cet amour : vous ne me reverrez plus, demain je quitte Paris... je pars pour le Dauphiné !... Je me croyais le droit d'exiger quelque reconnaissance de votre femme. Il m'était permis d'espérer quelque bonheur auprès d'elle... je vous croyais mort ; et plût au ciel !... — Ah ! monsieur Meunier ! interrompit Suzanne. — Oui, plût au ciel ! je le répète : vos enfants auraient un bon père... Cependant Suzanne ignora jusqu'à ce moment que je conservais encore quelque espoir. Vous vivez, elle est perdue pour moi... elle le sera peut-être bientôt pour ses enfants, Gauthier ; car Suzanne ne peut avoir longtemps la force de lutter contre les maux dont vous l'accablez... Ne m'interrompez pas... je vous parle avec la sincérité de mon âme... Votre caractère faible doit faire votre malheur et celui des êtres qui vous entourent. Que les deux pauvres créatures à qui vous avez donné le jour soient au moins à l'abri de la misère ; quand je m'éloigne, que j'emporte la consolation de savoir que votre bonne ou mauvaise conduite ne pourra rien changer à leur sort. Il est assuré par cette donation que je confie à la probité de Suzanne... Je fais peu ; mais je ne suis pas riche, et je dois craindre qu'en élevant plus haut ce secours, la méchanceté ne s'en serve comme d'une arme pour ternir la réputation de votre femme. Elle fut trop souvent calomniée par vous pour qu'elle puisse être respectée par les autres. Voilà ce que j'avais à vous dire. Adieu. »

Meunier jette l'acte sur la table, et disparaît sans que Gauthier ni Suzanne aient la force de répondre un mot.

Le contre-maître, en sortant, rencontra madame Gérard, qui tenait encore Henri et Pauline. Il les embrassa tour à tour et remonta dans sa carriole, qui bientôt roula sur la route de Paris. Ce fut le coup de fouet du départ qui tira Suzanne et Gauthier de leur immobilité.

« Enfin il est parti ! dit le maçon avec un soupir... En ai-je assez enduré ! — Oh ! j'ai bien souffert pour toi ! — Vrai, Suzanne, bien vrai ? — Ne t'ai-je pas prouvé combien je t'aimais ? — Si.... je le sais... Mais il est si cruel de soupçonner !... Vois-tu ?... la mort, ce n'est rien ; mais se croire trompé, c'est tout... On n'a pas d'âme ou l'on se venge, et bien cruellement

encore! — Comment est-il possible que tu m'aies crue capable?... — Je n'ai rien cru, mais j'ai tremblé en le voyant dans cette maison. Son ancien amour... — Ne t'ai-je pas préféré à lui? — Oui, il y a deux ans. Alors je te donnais des preuves de tendresse, tu pouvais espérer le bonheur avec moi; mais depuis...—Depuis? tu m'as rendue deux fois mère, Gauthier. — Bonne Suzanne! — Allons, ne vas-tu pas faire comme moi... pleurer? — Sois joyeuse, ma petite femme, de ces larmes : ce sont celles du repentir.— Es-tu bien certain, Gauthier, que Leroux soit parti? — Il est en route maintenant pour Bayonne. — Alors je t'ai tout pardonné. » Le maçon embrassa sa femme, puis il reprit : « Ah ça! et nos enfants? — Nous allons les emmener, Gauthier. — Oui; il ne faut pas revenir dans cette maison : nous y avons été trop malheureux aujourd'hui.— Et cet acte, mon ami?— Ah! le dernier bienfait de Meunier?..... Décide toi-même, Suzanne. — Avons-nous le droit d'en priver Henri et Pauline? — Nous pouvons encore leur assurer un sort en travaillant. Nous rendrons ce papier à Meunier. — Tu as raison, mon ami, nous lui rendrons sa donation. Il vaut mieux que ces pauvres petits ne doivent leur existence qu'à nous-mêmes.— J'aurai du courage, Suzanne! Je suis en arrière avec eux; mais j'ai des bras, et tu verras! »

La conversation fut interrompue par l'arrivée de madame Gérard, qui rentrait avec les enfants. Elle ne fut pas moins surprise que mécontente lorsqu'elle vit les deux époux d'accord sur le projet de lui enlever ses nourrissons. Cependant il fallut bien qu'elle les rendît à leurs parents : son premier mois lui avait été payé par Meunier. Tout en murmurant, elle alla chercher un voisin, qui se chargea de porter jusqu'à la barrière les lits et le trousseau; les enfants de Gauthier furent emmenés; Suzanne remercia la nourrice. On atteignit bientôt les limites de la Courtille; alors les époux montèrent dans un fiacre avec leur petite famille. L'obligeance du voisin fut récompensée, et bientôt la jeune femme se retrouva chez elle, occupée à préparer le lit de ses enfants et à mettre le couvert pour le souper de son mari.

Comme il n'entre pas dans notre plan de donner, heure par heure, l'histoire des peines ou des plaisirs de notre héros, le lecteur nous permettra de le transporter d'un coup de plume au lendemain. Nous ne rapporterons donc pas ce qui se passa dans la mansarde d'une maison de la rue du Ponceau depuis l'instant où Gauthier et sa femme y rentrèrent ensemble pour la première fois jusqu'au matin du jour suivant. Suzanne, en s'habillant, fredonnait gaiement, et Gauthier lui parlait du ton le plus doux. Il fallait qu'on se fût promis pendant la nuit de sortir de bon matin, car il n'était pas encore six heures quand la jeune mère descendit prier la femme du portier de veiller sur ses enfants pendant son absence. Quand elle remonta, suivie de la garde qu'elle plaçait auprès de son fils et de sa fille, Gauthier était prêt à partir. Il regarda parmi les papiers que contenait son portefeuille si l'acte de donation fait par le notaire de Meunier s'y trouvait encore. Alors, prenant le bras de Suzanne, il partit avec elle, longea le boulevart Saint-Martin, prit la rue de Lancry, et ne s'arrêta que devant la porte du contre-maître. Une voiture de voyage stationnait devant l'entrée de cette maison. Il était temps que le maçon et sa femme arrivassent : Meunier, enveloppé dans un manteau, coiffé d'un bonnet doublé de poil d'ours dont les côtés descendaient sous son menton, Meunier, disons-nous, se préparait à monter en voiture. Comme il avait tenu son départ secret, on ne voyait auprès de lui que sa portière et sa domestique; elles lui disaient adieu d'un air attendri.

« Ah! vous voilà! dit-il au Franc-Comtois et à sa jeune femme; vous venez me voir pour la dernière fois? — Comment! vous seriez parti sans avertir personne? — Je voulais éviter tout ce qu'une séparation a de pénible; mais je suis content et bien content de vous dire adieu. — Monsieur Meunier, dit le maçon, j'ai à vous remettre un papier. — Qu'est-ce? l'acte en faveur de vos enfants! dit avec étonnement le généreux contre-maître. — Oui, tenez.... reprenez-le; Suzanne et moi nous vous en prions. — Vous refusez ce léger abandon de quelques revenus?... — Je dois seul me charger d'assurer une existence à notre Henri et à ma Pauline. — C'était une consolation pour moi, Gauthier. — Eh bien, plus tard, monsieur Meunier, nous verrons, reprit Suzanne.—Si nos moyens ne nous procurent pas les moyens d'élever nos enfants, nous promettons d'avoir recours à vos bienfaits, interrompit Gauthier. — Je reprends cet acte, bien certain qu'un jour vous me le redemanderez. Quelle que soit notre destinée à tous, Henri et Pauline seront toujours riches du bien que je voulais leur faire aujourd'hui. »

En ce moment le postillon monta sur son cheval; Meunier serra la main de Gauthier et lui dit :

« Je vous souhaite plus de bonheur qu'à moi; ce n'est point désirer pour vous l'impossible, et cependant...— Monsieur Meunier, Suzanne sera heureuse... je vous le promets. »

Quant à la jeune femme, les yeux mouillés de larmes, elle était restée dans une encoignure, n'osant ni avancer ni parler.

« Vous ne me dites rien? ajouta Meunier, » qui d'une main tenait déjà la portière de la chaise de poste et se préparait à prendre sa place dans l'intérieur.

« Allons, embrasse-le, dit enfin Gauthier. »

Suzanne s'approcha, rougit beaucoup; le contre-maître la baisa au front en disant : « C'est un baiser de père, celui-là, Suzanne. »

Ces mots furent les derniers qu'il lui adressa. Bientôt la portière fut refermée, et les chevaux, aiguillonnés par les claquements du fouet, partirent au galop et firent devant eux tourbillonner la poussière.

CHAPITRE VIII

LE SOUPER

Il n'y a pas d'ami plus fidèle que le malheur.

Pourquoi donc irions-nous plus loin? nos jeunes héros sont heureux; nous ne voyons pas que Suzanne ait de nouvelles angoisses à souffrir; Gauthier a vraiment l'intention de se tenir maintenant dans les limites de ses devoirs; sa femme est résolue à montrer de l'énergie, elle pourra lui parler avec fruit, au nom de ses enfants, le langage de la raison : Leroux ne viendra plus par ses conseils neutraliser les effets d'une bonne résolution ou d'un sentiment honorable; le travail ramènera l'aisance, celle-ci ajoutera à la confiance et au bonheur; les liens de famille auront bientôt repris toute leur force; liens salutaires, qui sont une leçon en même temps qu'un charme, et dont la signification semble perdue pour le châtiment de nos temps d'incrédulité stupide, où le ciel qu'on ne médite pas, n'en offre plus à nos esprits, dans sa Trinité divine, le resplendissant et doux modèle; une vie paisible se prépare pour Suzanne et pour Gauthier; il n'y a plus d'émotions à espérer; tout lecteur sensible peut fermer le livre. Cependant, s'il est un seul lecteur qui ne partage pas cette opinion assez répandue qu'il faut, dans le monde, abandonner les amis et jeter de côté le roman quand l'auteur laisse respirer ses personnages, que celui-là seul poursuive : il aura peut-être à se louer de sa persévérance.

Laissons au temps le soin d'amener de nouveaux événements, et retournons près de Suzanne, qui s'habille à la hâte pour aller ouvrir la porte à deux personnes qui frappent et rient de toutes leurs forces.

Nous sommes au lendemain du jour où nous avons

vu Meunier monter en diligence et partir pour le Dauphiné.

« Qui peut venir si tôt? dit Suzanne. — Il me semble reconnaître la voix de Fanchette, reprend Gauthier. — Et d'Alexandre, ajoute la jeune femme. — Alexandre! répète le maçon; et il se lève, il passe un pantalon. Suzanne ouvre la porte, et bientôt les quatre jeunes gens se tiennent embrassés. — Pardonne-moi, dit Alexandre à Gauthier, pardonne-moi! mon frère! j'ai pu te soupçonner... — Ne parlons plus de cela, interrompt Suzanne, n'en parlons plus jamais. — Oh! je me le reprocherai toute ma vie! — Et moi aussi, continue Fanchette. — Gauthier ne vous en veut pas. N'est-ce pas, mon ami? Dis-le-leur toi-même.—Moi?... vous en vouloir! balbutia le Franc-Comtois que cette interpellation de sa femme avait rendu confus. »

Pauline et Henri furent caressés par les jeunes gens; la plus franche cordialité régna pendant le déjeuner, que Suzanne avait préparé sur-le-champ. Alexandre apprit à Suzanne et au maçon qu'il était arrivé la veille



avec son père; qu'en réjouissance de ce retour inespéré, madame Moreau consentait à oublier les torts que son gendre avait eus envers elle; enfin une réconciliation générale devait avoir lieu le soir au souper; Suzanne était ivre de joie. Elle apprit à Fanchette et à son frère le double départ de Meunier et de Leroux; les jeunes gens parurent affligés de la perte du contremaître, mais ce regret donné à l'honnête homme ne les empêcha pas d'accueillir avec transport la nouvelle de l'éloignement du mauvais génie de Gauthier. « C'est moi, moi seul qui serai ton ami! disait Alexandre à son beau-frère. — Que nous serons heureux! » répétaient Fanchette et Suzanne.

Après les plus agréables projets pour l'avenir, le jeune conscrit et sa fiancée partirent en faisant promettre aux deux époux de venir le soir souper rue Mondétour.

Enfin nous sommes arrivés à cette soirée, désirée par la jeune mère et redoutée par son mari. Gauthier se voit déjà en butte aux reproches de la famille Moreau; il ne se sent pas le courage de répondre par de dures paroles à des plaintes amères; il craint que cette réunion, qui doit assurer une réconciliation générale, ne serve qu'à rompre pour toujours la bonne intelligence qu'il voudrait voir régner entre les parents de sa femme et lui. Suzanne, plus rassurée par la visite d'Alexandre et de Fanchette, cherche à éloigner les tristes pensées qui s'emparent de l'esprit de son époux; elle se montre si joyeuse que le maçon n'a pas la force de lui résister, et même il partage bientôt sa confiance.

Suzanne ne s'était pas trompée: du plus loin que madame Moreau l'aperçut portant dans ses bras Pauline et le petit Henri, cette bonne mère poussa un cri de joie et courut au devant de sa fille pour embrasser plus tôt ses petits-enfants. « Vous ne dites rien à ce

1853. — De Soye et Bouchet, impr., r. de Seine, 36. — Paris.

pauvre Gauthier? » balbutia Suzanne. La fruitière tourna la tête vers son gendre, qui était resté en arrière : « Arrivez donc, mauvais sujet! lui cria-t-elle. — Ah! ma mère! reprit Suzanne avec le ton du reproche. — C'est juste, ne revenons plus sur ce qui est fait, dit madame Moreau. Puis elle ajouta : Arrivez donc! Faut-il que votre mère coure après vous pour vous embrasser? »

Gauthier fut bientôt dans les bras de l'excellente femme, qui ne put s'empêcher de lui dire : « J'espère que c'en est fini de cette mauvaise conduite, et que nous allons tous être heureux! Voyons, ne rougissez pas comme ça ; dites-moi franchement : J'ai tort! et prenez mon bras. Moreau ne vous en voudra pas dès qu'il verra que nous sommes bien ensemble. »

Gauthier s'empressa de saisir la main de madame Moreau, qui dit en entrant dans la boutique. « Ah ça! plus de querelles, plus de rancune; ne parlons plus de ce qui s'est passé entre nous, et rendons toute notre amitié à ce garnement-là, je le veux! »

Le beau-père, qui ne croyait à une réconciliation que lorsqu'elle était cimentée par le choc des verres, prit le chemin de la table, et s'éloigna de Gauthier, qui lui tendait la main pour qu'il la serrât affectueusement.

« Est-ce que vous lui en voulez encore? dit Alexandre en suivant le père Moreau. — Moi? par exemple! Qu'il vienne se mettre à table : il verra si j'ai de la rancune! — A table donc! » reprit Alexandre. Et quelques secondes après, la famille se trouva réunie dans l'arrière-boutique. »

Le repas fut gai ; une douce confiance régnait parmi les convives. Si, par des questions indiscrètes, le fruitier et sa femme enbarrassaient notre héros, Suzanne prévenait un éclaircissement dangereux pour son mari en se hâtant de prendre la parole et de justifier autant qu'elle le pouvait la conduite du maçon. Le dernier toast porté par tous peut se traduire par ces mots consolants : *Union et oubli.*

On était au dessert; la conversation avait cessé d'être générale, on n'avait plus de promesses mutuelles à se faire pour l'avenir. Gauthier ne pouvait plus conserver aucun doute sur la sincérité de sa réconciliation avec son beau-père : une demi-douzaine de bouteilles vides, couchées à côté de Moreau, prouvaient que le brave homme était arrivé à cet état où le cœur n'a plus la force de retenir un reproche ; et pas un mot qui sentît une arrière-pensée ne venait troubler la bonne intelligence qui régnait entre les convives.

« Maintenant, dit la fruitière à son mari, que tu n'as plus qu'à enrager en nous voyant casser des noix, qui sont, à ton âge quelque chose de mieux que le fruit défendu, pour ne pas t'ennuyer à nous regarder faire, conte-nous un peu comment que tu as trouvé un remplaçant pour notre pauvre enfant. »

Le brave homme prit la dernière bouteille qui restât sur la table, l'éleva jusqu'à la hauteur de la chandelle, il fit la grimace et sourit à sa femme, qui se contenta de répondre : « C'est assez pour aujourd'hui. » Alors le père Moreau humecta son palais avec quelques gouttes qui restaient dans son verre, puis il commença : « J'avais une fameuse chaleur quand je suis revenu de lui faire la conduite ; mais c'est égal, ça ne devait pas m'empêcher de partir : vous êtes là un tas de femmes que vous m'auriez pleurniché toute la nuit aux oreilles, et j'aurais juré comme un tonnerre; aussi j'ai mieux aimé marcher. Me voilà, en route. »

Bien que ce préambule n'eût rien d'effrayant, il fut interrompu par un cri de Fanchette et un signe de croix de la mère Moreau ; Suzanne cacha sa tête dans ses mains, et Gauthier et Alexandre sourirent en entendant le petit Henri s'écrier avec une surprise enfantine : « Tiens! cette chandelle du bon Dieu qui tombe du ciel! » Un second éclair ayant succédé au premier et donné lieu à la même exclamation de la future d'Alexandre, à la même pantomime de Suzanne et de sa mère, Moreau, qui tenait à être écouté quand il parlait, se leva ; il ouvrit la fenêtre, poussa le volet de bois, referma la croisée, tira le grand rideau sur le tout, et, sans dire un mot, il se remit à table, attendant que le premier mouvement de terreur fut calmé; puis, bien certain que la lueur des éclairs ne pourrait plus pénétrer dans la salle, il reprit en s'adressant à sa femme :

« Imbécile! ça n'est qu'un orage ; et qu'est-ce que c'est que ça un orage ici? Si tu avais été en Espagne donc! Dieu! que c'était beau! on était trempé jusqu'aux os, et des boues, ah! il y en avait, qu'on ne pouvait plus s'en tirer, à moins d'y laisser ses bottes... Enfin le bon temps est passé... Mais, si je ne peux plus jurer de toute ma force quand y tonne, au moins, ma femme, prie le bon Dieu tout bas quand je parle. »

Après ce léger incident, Moreau reprit le fil de sa narration, qui fut accompagnée du bruit lointain du tonnerre et de fréquents *Au nom du Père et du Fils* marmottés par la fruitière.

« J'en étais au commencement de mon histoire, c'est-à-dire cheminant sans trop savoir si je ne ferais pas bien de grimper sur la première diligence que je rencontrerais en route ; mais je me mis à compter avec moi-même, et ce calcul me fit bien voir que les cinquante francs que je dépenserais pour me faire cahoter et verser dans les ornières par l'entreprise des Messageries royales ne m'appartenaient pas ; aussi je me dis : Moreau, faut être sage ; et, sacredieu! c'était si bien dans ma tête que je n'avais pas encore rendu visite à plus de trois cabarets, que j'étais déjà arrivé à l'endroit où j'avais dit pour la dernière fois adieu à notre garçon. Sept lieues de faites, et rien que trois demi-setiers dans le ventre : c'est ça du cœur! »

Ici il s'arrêta, et, voulant prendre une revanche sur sa sobriété passée, il profita d'un nouveau signe de croix de sa femme pour avaler le verre de vin placé devant elle.

« Ne faites pas attention ; je continue. Bref, je commençais à me fatiguer et je sentais que mes jambes avaient moins de chaleur paternelle que ma tête, quand un brave homme... Quand je dis un brave homme, c'est-à-dire un nom de... — Fais donc attention, Moreau : il tonne. — Eh! que ça lui casse une de ses quilles pour m'avoir offert à ménager les miennes qui étaient un peu dans les traînards, et n'en parlons plus. Y m'dit comme ça en arrêtant son fourgon : — Bourgeois, est-ce que vous passez par Meaux? — Oui, camarade. — Y a place pour un sur ma voiture : si vous êtes fatigué, asseyez-vous ; je ne prends rien pour ça ; mais si le bourgeois est content, et surtout bon enfant, il paiera la goutte en arrivant. — Tope, l'ami! Les anciens cuirassiers savent ce que c'est que d'être un homme avec les hommes. — Vous êtes cuirassier? moi j'ai été dragon. Pour répondre à sa politesse, je lui dis : C'est un beau corps aussi, quand on ne leur met pas des lames de bois dans leur fourreau. — Ah! vous savez, me répondit-il, que Nicolas Tape-Tape, dit La Violette, l'autre enfin, a voulu nous punir de ce que nous n'avions pas été plus braves que le colonel. » Suffit ; je n'ai pas besoin de vous dire toute notre conversation; avec ça, que comme il m'envoyait ses paroles de dessus son cheval de file, et que je les recevais à l'autre bout du fourgon, il s'en est perdu pas mal en route. Le passé, mes petites, c'est la consolation des vieux quand ils prennent la goutte. La question de nos frontières du Rhin fut crânement agitée, je m'en vante ; et, pour tout dire, je trouvai la méthode pour me camper de sorte à ne pas me disloquer à chaque soubresaut quand il fallait emboîter le pavage. Bref, je n'avais pas manqué plus de trente fois de me laisser glisser de la voiture sur la route, quand elle s'arrêta. Alors le vieux dragon m'invita à entrer à l'auberge où il devait passer la nuit. Je ne pouvais pas faire autrement, pour reconnaître son honnêteté, que de lui offrir une bouteille d'un cru qui tape l'oreille et qu'il m'avait vanté au moment où nous allions entrer

dans la ville. Le camarade, quoique dragon libéré, buvait, ma foi! comme un cuirassier en activité; c'est la seule qualité que je lui aie connue; encore n'offrait-il jamais de payer sa tournée. Enfin nous soupons comme des chefs d'escadron qui se mettent en pension chez le bourgeois ennemi le lendemain d'une victoire, et nous dormons jusqu'à cinq heures du matin, après nous être promis, la veille, de faire encore un bout de chemin ensemble; car mon ancien dragon m'avait dit qu'il allait justement de mon côté. Il y avait cinq jours que je me faisais brouetter par son limonier boiteux et que je payais à boire, quand, à la porte de la ville où nous arrivions, le damné conducteur se ravise et me dit: Ah ça! où allez-vous, l'ami?— Parbleu! à Nancy. Ça le fait rire; je lui demande le pourquoi, il ne veut pas me le dire, et reprend: Depuis notre rencontre, vous avez toujours voulu payer, et c'est une justice à vous rendre que vous avez joliment étudié les vignobles de la route; ce soir, c'est à mon tour à régaler. Aimez-vous le salé? — Je crois bien! ça fait boire. — Eh bien alors, entrons dans la première auberge, et je vous joue un pied de cochon. — On les accommode donc bien ici? — Parbleu! nous sommes à Sainte-Menehould. »

Une hilarité générale interrompit le narrateur; le lecteur français, pour peu qu'il joigne, à l'intelligence de la carte routière de son pays, l'érudition la plus succincte en matière gastronomique, fera chorus avec l'auditoire de Moreau. Métaphore à part, les pieds de cochon de cette localité pourraient se passer de réclame. Le rire de nos bons amis avait donc ici sa double cause. Et comment se figurer, sans un fou rire, le pauvre fruitier conduit par le malin voiturier à douze ou quinze lieues de la route droite qu'il aurait dû suivre pour se rendre à la ville où séjourne le dépôt de la troisième division militaire? Sans un coup de tonnerre plus bruyant, la mère Moreau se fût livrée longtemps aux excès de sa joie convulsive; l'explosion de la foudre interrompit brusquement celle de sa gaieté, et permit à Moreau d'expliquer, avec une rigueur technique, comment son guide avait pris, en quittant Châlons, le chemin de Pont-de-Sommevelle et d'Orbeval, pour se rendre à Metz par Verdun, au lieu de suivre la chaussée et Vitry-sur-Marne, qui conduisaient droit à Nancy en passant par Bar-le-Duc. « Quand je vis, dit le père Moreau, qu'il me fallait revenir de quinze lieues sur mes pas pour rentrer dans Châlons, ce qui ne m'en aurait plus fait qu'une quarantaine jusqu'au dépôt, je me mis en colère contre le dragon; mais le sacré nom avait effilé la mèche de son fouet; et, comme je n'étais pas de force, attendu qu'il n'avait qu'à parler du pied de cochon aux rouliers qui se trouvaient là pour me faire traiter d'imbécile, je me contentai de l'appeler... par son nom; et, bien résolu à ne pas faire encore cinquante lieues, je me mis en route, afin de me dégourdir les jambes, en gagnant Bar-le-Duc à travers champs. Non, morbleu! un vieux cuirassier n'aurait jamais fait ça, que je me disais en forçant la marche afin d'arriver sur la ligne droite de Nancy avant le jour. Certainement qu'un homme de mon corps qui trouverait sur son chemin un citoyen de bonne volonté, lequel se chargerait de le désaltérer pendant cinq jours, saurait reconnaître l'énormité du service; et, saperbleu! je ne m'étais pas contenté de payer le liquide à mon voiturier, j'y avais joint le solide, et le chapitre des subsistances avait fait une maîtresse brèche à la petite fortune de mon garçon; car, si le nom d'un... buvait militairement, il mangeait encore mieux, de façon que je n'en avais pas été quitte avec soixante francs. La diligence ne m'aurait pas coûté plus, et je serais arrivé au dépôt. Comme je voyageais à travers les propriétés et les terres labourées, j'interrompais de quart d'heure en quart-d'heure mes réflexions pour laisser de côté un grand mur qui venait se planter face à face devant moi comme pour m'empêcher de passer; et souvent, quand je l'avais tourné à droite ou à gauche, je tombais juste devant un ruisseau de dix ou douze pieds de large, que je traversais en sondant provisoirement sa profondeur avec mon bâton. Je vous laisse à penser si je bénissais le dragon de malheur qui m'avait conduit à Sainte-Menehould tout exprès pour me faire avaler une bêtise. J'ai pas besoin de vous conter tout le mal que j'eus pendant plus de deux heures pour couper au milieu d'une vingtaine d'arpents de vignes qui descendaient, d'étage en étage, vers une plaine qui n'en finissait plus. Après m'être assuré que je suivais un sentier, attendu que je ne me sentais plus frappé dans l'estomac par des échalas mal plantés, je résolus d'arrêter l'élan que la pente du terrain donnait à mes jambes, et je m'y pris si bien que mes culottes n'avaient plus de fond quand j'arrivai au bas de la côte. Voilà pourquoi vous m'avez vu revenir ici avec un pantalon de nankin, quand j'avais mis mon beau velours neuf en partant. Si bien donc qu'il était jour quand je finissais de descendre sur les reins le maudit escalier. Une bonne femme que je rencontrai m'apprit que j'étais dans mon bon chemin, et qu'avant une heure et demie j'entrerais dans Bar-le-Duc. J'y fus en moins de quatre heures de marche: c'était mieux que je n'espérais. Depuis le pied de cochon du farceur, j'avais marché sans rien prendre: aussi l'appétit et le besoin de changer de culotte me forcèrent d'entrer dans la première auberge. On me servit des grillades et un pantalon de nankin; et après une couple d'heures de repos je me remis en route, n'ayant plus à peu près qu'un jour et demi à tricoter des jambes du côté de Nancy. Comme j'étais bien décidé à ne plus payer à boire qu'à moi-même, il ne m'arriva rien d'extraordinaire. J'avais oublié mon dragon pour ne plus songer qu'à trouver un remplaçant pour notre fieu. Ma bourse étant diablement endommagée, j'avais quelque inquiétude en réfléchissant que je pourrais bien ne pas trouver quelque chose de bon pour le reste de mon argent. Mais, que je me dis, l'honneur d'appartenir au troisième de cuirassiers grossit joliment une somme; si bien qu'en calculant ma pécune et l'avantage de porter l'uniforme, je me trouvai au pair. On a des ressources d'enfer dans l'esprit; j'aurais plutôt volé un coche. Cette pensée me donna tant de courage que je fis les neuf lieues de Laye à Velaine en cinq heures. A ce compte-là, je n'en avais pas pour une heure et demie avant d'arriver à Nancy. Donc, entre Velaine et Nancy, je me mis au pas ordinaire, en me permettant une petite halte dans un cabaret qui se trouve à demi-marche de la ville. Comme je sortais de l'auberge, v'là que j'avise un grand gaillard en uniforme de maréchal-ferrant; il dormait sur l'herbe. Le vin du pays m'avait frappé un peu sur l'oreille, et je ne savais trop si je n'avais pas tourné à gauche au lieu de monter sur ma droite. Je m'avance vers le dormeur, et, le touchant poliment de mon bâton, je vas lui demander excuse de le réveiller, quand le magot se relève, à moitié endormi, sur son séant, et me dit: « Guenon, te v'là encore! C'est pas moi qui suis le père de c't enfant-là: laisse-moi tranquille! » Vous jugez que ça me fait rire. Mon homme se frotte les yeux, me regarde comme une bête, et se reprend: « Pardon, bourgeois; j'croyais que vous étiez ma femme. — Je présume que, par bonheur pour le physique de la paroissienne, il y a un peu de différence entre nous. — Oui, quand on vous regarde; mais je croyais la reconnaître au bâton... Ah ça! qu'est-ce que vous me voulez? — Savoir si je ne tourne pas le dos à Nancy. — Du tout, vous v'là dans le chemin; mais en coupant un peu sur votre droite, en prenant par la ruelle de la ferme à Michel, puis en tournant jusqu'au moulin de Jobeau, vers l'auberge à Potin, vous gagnerez vingt minutes. — C'est beaucoup pour un homme qui marche depuis plus de six jours, mais je ne me reconnaîtrai jamais avec tous ces détours-là, et si j'arrive jusqu'à Michel, je m'embrouillerai avec Jobeau et Potin. Si tu voulais me conduire? lui demandai-je. — Donnerez-vous queuque chose? — Ça va

sans dire ; ne faut pas qu'un homme travaille pour rien. — Ah ! c'est pas un travail, parce qu'alors... — Tu ne le ferais pas? Camarade, est-ce que la besogne te fait peur? — Tiens ! c'est ennuyeux, ça, de piocher. N'y a pas un bon état dans le monde, pas même celui de prêtre ! — Comment sais-tu ça ? — J'ai étudié pour être curé ; je sais lire, moi ! Dieu de Dieu ! que c'est sciant d'apprendre à lire ! — Et pourquoi avez-vous quitté la partie? — Dame ! j'ai voulu me marier. Oh ! c'est drôle ; écoutez, vous allez rire. »

En parlant ainsi, le camarade s'était levé et m'avait fait tourner à droite. Je me laissai conduire ; il continua à jaser : « On m'appelle Pacant, moi ; c'est un nom d'amitié, et puis c'est plus distingué que Gorju ; cependant je signe Gorju... quand je fais ma croix. J'étais donc, un jour de mon apprentissage pour devenir curé, à balayer l'église, quand je vois une fille du pays, Catherine Chinon, qu'a été ma femme ensuite, avec un petit chien, qu'elle entre dans la paroisse. Je prends mon balai, parce que c'est la consigne quand il vient des chiens : c'était pour faire sauver la petite bête ; mais v'là que je lui fais peur ; si bien que je ne croyais me servir que du manche, et v'là qu'il faut que je balaie les ordures de l'animal. Comme j'étais malin, je fais semblant de pousser un peu la bête à Catherine Chinon, et je lui applique un grand coup de balai dans le derrière ; sa maîtresse me flanque une gaude. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'une gaude? Ça se donne sur le nez avec le poing fermé... et tandis que je mets la main à ma figure pour m'ôter mon mal, Tonton se jette après ma jambe et me mord le mollet. Je crie, le curé vient, et nous met à la porte tous trois ; vous comprenez : Catherine, Tonton et moi. V'là donc mon état perdu. Cependant je commençais à sonner assez bien la cloche fêlée du canton. Cet accident n'était pas trop un malheur pour moi, car la Chinon m'avait pris tout à coup en amitié, et la gaude n'était pas plutôt tombée sur ma figure qu'elle était devenue amoureuse de moi. Après quelques jours de réflexion, elle me dit : « Veux-tu être fermier ? Mon père est mort heureusement il y a six mois ; je suis sans parents : tu me serviras de tout. — Va ! que je réponds. » Je m'attendais pas qu'elle disait si vrai, car à peine j'étais en ménage, que v'là que je servais de vacher, de charretier, enfin que j'servais d'fille et d'garçon de ferme tous les jours. Ça m'a ennuyé pendant six mois ; avec ça que Tonton, depuis le jour de ma dispute avec lui, ne pouvait pas s'accoutumer à me voir un balai à la main sans avoir l'idée de me sauter aux jambes ; et, comme je faisais le ménage tous les matins, j'étais sûr de mon revenu. Un jour que j'avais eu des difficultés avec Catherine Chinon Gorju, mon épouse, je me dis : Je suis bien bête, moi fort, moi malin, de ne pas me venger de ma femme et de son chien. Aussitôt dit, aussitôt fait. J'appelle : Tonton ! mon petit Tonton ! viens, mon ami ; v'là de la pâtée. Le pauvre innocent vient en fretillant la queue, et quand je le vois bien à ma portée, je m'avise d'une niche. Il y avait chez nous un gros pavé pour aiguiser les serpes : je prends l'aiguisoir, et de ma hauteur je le laisse tomber juste sur la tête de Tonton, qui depuis ce temps-là n'aura plus mordu les jambes de personne, à ce que je présume ; car, une fois ma malice faite, je prends ma course et j'arrive à Velaine, où je m'engage chez un maréchal-ferrant pour tenir les pieds des chevaux, et ça à raison de quinze sous par jour ; c'est pas un liard par coup de pied. Pourtant, comme on dit chez nous, *n'y a rien qui s'fait qu'on ne s'y fasse.* Ainsi depuis un an j'maccoutumais aux bourrades dans l'estomac, quand v'là aujourd'hui, n'y a pas plus de deux heures de ça, que Catherine arrive en me disant qu'i faut que j'aille signer à la mairie que je suis le père d'un enfant. Quoiqu'on ne sache pas les lois, ça fait peur, un faux ! Je dis à Catherine que je n'irai pas : elle se fâche, je me sauve ; elle me poursuit, je me cache pendant une heure ; et comme elle me cherche par là-bas, j'arrive où vous m'avez trouvé. Je m'endors, vous me réveillez ; et me v'là en route avec vous sans savoir ce que je deviendrai après avoir été maréchal-ferrant. — Eh bien ! tu deviendras maréchal de France. — Bah ! — Si tu le veux ; y ne faut pour ça que te faire soldat. — C'est un bon métier? — Pardieu ! il n'y a rien à faire qu'à monter en grade. — Ça me va. — Je te fais cuirassier comme je l'ai été. — Ah ça ! vous êtes donc maréchal de France? — Non, mais, vois-tu, il y a longtemps que j'ai quitté la partie. De mon temps tout le monde le devenait ; j'ai voulu me distinguer. — Mais voudra-t-on me recevoir ? — Sans doute, car je te cède la place de mon garçon, que je vas chercher à Nancy. — Alors je vous remercie bien de votre bonté ; j'accepte. — Et tu accepteras aussi cent écus que je te donnerai pour payer ta bienvenue au corps. — Oh ! je n'en veux pas : votre fils me donne sa place, vous le sacrifiez pour moi : je ne prendrai pas votre argent. »

J'avais toutes les peines du monde à lui faire entendre que je lui devais au moins cela ; il ne voulait pas m'écouter. Bref, nous arrivons à la ville sans qu'il ait encore consenti à accepter mes cent écus. Cependant il valait bien trois cents francs : c'était un gaillard joliment tourné, et qui devait faire honneur à l'uniforme.

Enfin je retrouve notre garçon à Nancy. Nicolas Gorju était justement de la ville : il ne nous a pas fallu grand temps pour retirer son acte de naissance. Je présente mon remplaçant au colonel, qui l'accepte ; et j'allais quitter la ville, remportant l'argent qu'il n'avait pas voulu recevoir, quand je le vois arriver à notre auberge avec un brigadier de sa compagnie qui lui avait fait changer de sentiment sur l'article de la paie. Je reconnais dans le malin cuirassier un enfant de troupe qui promettait, de mon temps, d'être un des plus fins tireurs de carotte. Je ne demandais pas mieux que de payer Gorju : il n'y eut pas la moindre difficulté ; le compte fut réglé en un repas de corps. Le colonel donna la permission de dix heures, qui se prolongea jusqu'à minuit, attendu qu'on ne se lassait pas de faire répéter au brigadier une belle chanson de circonstance qu'il avait composée sur l'air : *Toujours je te serai fidèle,* avec un refrain que nous répétions en chœur. Gorju criait plus fort que les autres, sans doute à cause de ce refrain analogue à sa position:

Vive Pacant,
Qu'a du sentiment !
Y quitte sa femme pour le régiment ;
Quel heureux changement !

Ici le père Moreau termina un récit qui avait plus d'une fois fait oublier à la fruitière et aux jeunes femmes que l'orage augmentait à chaque instant. Suzanne, après un moment de silence, s'adressa à Gauthier et lui dit à l'oreille : « Il est onze heures. — Eh bien, partons, petite femme, reprit le maçon. — Du tout, vous ne vous en irez pas par ce temps-là, objecta la mère Moreau. » La femme de Gauthier fit entendre que ses enfants avaient besoin de repos : cette raison l'emporta sur toutes celles que la fruitière pouvait donner. Fanchette tira un large parapluie de son étui de toile verte ; la grand'mère de Pauline et de Henri, après avoir baisé et rebaisé les deux petits enfants, les plaça sur les bras de leur mère, puis elle les couvrit de son gros châle de poil de lapin. On renouvela la promesse de vivre en bonne intelligence ; Suzanne dit à Fanchette : « Adieu, ma sœur. » Ce mot fit rire toute la famille. Rire et pleurer ! quel est le rire du cœur où ne se mêlent pas d'excellentes larmes? « A demain ! bonne nuit ! » furent les dernières paroles qu'on se renvoya de part et d'autre. Gauthier ouvrit le parapluie, et nos héros se mirent en route pour regagner la rue du Ponceau.

L'orage a cessé un moment. Suzanne précède Gauthier de quelques pas ; elle arrive à la porte de sa maison, puis elle revient près de son mari en lui di-

sant avec un sentiment d'effroi : « Va le premier, Gauthier : il y a un homme endormi sur le banc ; je n'ose pas entrer... il me fait peur. — Enfant ! reprend le maçon. »

Et il marche droit à l'individu qui dort sur la pierre.

« Camarade, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule, vous vous oubliez : il est bientôt minuit. — Minuit ! répond l'étranger en se frottant les yeux. »

Suzanne tressaille.

« Leroux ! s'écrie Gauthier. — Te voilà enfin ! ajoute son ami. — Vous n'êtes pas encore parti ? balbutie Suzanne. — Si, mais je suis revenu. Je veux te parler, Gauthier. — A moi ? répète presque indistinctement le maçon. — Ne montez pas, dit Suzanne en cherchant à entraîner son mari ; il faut que je couche mes enfants, ils ont besoin de repos, et le bruit que vous feriez... — Montez, montez, petite mère ; je n'ai que deux mots à lui dire. »

Suzanne supplie Leroux de ne pas abuser de sa confiance ; elle recommande à Gauthier de rester sur la porte. « Je descendrai vous rejoindre, ajouta-t-elle, quand Pauline et Henri dormiront. — Il ne veut me dire que deux mots, reprend Gauthier pour la rassurer. — Je compte sur vous, monsieur Leroux, dit-elle encore. »

Elle monte un étage, rappelle son mari pour lui faire jurer qu'il ne quittera pas le seuil de l'allée : elle veut qu'il répète deux fois le même serment ; et tandis qu'il donne sa parole d'honneur, Leroux sourit et semble se dire : « C'est ce que nous verrons ! — Allons ! que me veux-tu encore ? dit Gauthier en revenant vers son ami. — Ecoute, Gauthier ! Et il le pousse dans la rue, tire la porte sur lui. Viens, lui dit-il, à présent. — Mais où ? — Tu le sauras. Et le prenant de force par le bras, malgré une légère résistance de Gauthier, il l'oblige à le suivre en lui disant : Tu seras bientôt près de ta femme si tu me suis... Dans le cas contraire, je ne te quitte pas. — Songe donc que j'ai promis de ne plus te revoir ! — Me suivre maintenant, voilà le seul moyen qui te reste pour te débarrasser de moi... Viens, viens ! Et les deux amis s'éloignèrent. »

Suzanne s'était empressée de mettre au lit Henri et Pauline afin de descendre bien vite auprès de son mari. Quand elle vit la porte de l'allée fermée, elle trembla que Leroux n'eût recouvré toute son autorité sur Gauthier. Bientôt l'aspect de la rue déserte la confirma dans sa pénible pensée ; mais, espérant encore dans la promesse du maçon, elle s'assit sur le banc, bien résolue à l'attendre là toute la nuit, malgré l'orage qui recommençait avec plus de violence.

Le lendemain matin, comme les habitants du quartier ouvraient leurs boutiques, Suzanne, glacée par la pluie et fortement agitée par le souvenir des maux que Leroux lui avait causés, était encore à la même place. Elle ne la quitta que pour se dérober aux regards de pitié et aux questions indiscrètes des passants.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES COMPLICES

Il est un laps de temps pendant le quel la moitié du globe est convertie en un vaste repaire : c'est quand la nuit règne. (YOUNG.)

Celui qui agit mal hait la lumière. (*Max. évangélique.*)

Rien n'est triste comme l'aspect des rues entièrement désertes. De minute en minute la pluie, tourmentée par les vents contraires, grossissait et tombait avec bruit du haut bord des toits sur les pavés ; les réverbères, balancés sur leurs cordes, faisaient errer çà et là une lumière pâle ; un ciel sombre semblait s'abattre sur les maisons ; quelques lueurs douteuses sorties des mansardes marquaient seules une limite accidentelle au sein de cette confusion d'objets d'une teinte noire et monotone.

Gauthier, craignant que Suzanne s'obstinât, par le temps qu'il faisait, à demeurer sur le seuil de l'allée, était fortement résolu à congédier au plus tôt Leroux.

Celui-ci avait hâté le pas et se mettait en devoir de l'entraîner rapidement ; mais Gauthier le retint avec une résolution ferme, et le pria de lui dire nettement et promptement le motif de sa visite à une heure si indue, ajoutant toutefois, pour justifier son opposition, que sa femme l'attendait et que le temps n'était guère favorable pour aller courir les rues.

« Quel homme ! dit Leroux en frappant du pied ; une femmelette et une averse le font trembler ! — Tu en parles bien à ton aise, dit Gauthier, toi qui n'es pas marié ! — Et qui me forçait d'attendre trois heures à la porte, si ce n'est une bonne nouvelle que j'ai à te communiquer ? — A quoi puis-je t'être utile ? — Marchons, tu le sauras. Le temps se passe, et tu nous feras manquer une affaire d'or. — Allons donc ! c'est une plaisanterie... Vois-tu, Leroux ? je suis décidé à reprendre mes outils ; j'irai chercher de l'ouvrage à la Grève. — Et ne donnerais-tu pas dix ans de ta vie pour restituer les cinq cents francs d'Alexandre que nous avons ?..... tu sais. »

Gauthier éprouva un frisson : la générosité de Meunier, le retour d'Alexandre se présentèrent à son esprit. Il fut sur le point de dire la vérité à Leroux ; mais Suzanne se trouvait mêlée à tout cela, et il répugnait au Franc-Comtois de raconter à son ami la grandeur d'âme du contre-maître. Leroux se trouvait évidemment sous le poids d'une préoccupation dont il eût été difficile de le distraire. Gauthier pressentit qu'un rire moqueur calomnierait l'épisode, et que des suppositions indignes entraveraient un éclaircissement difficile. Le faux honneur s'étaie sur l'estime de ceux-là même qu'on n'estime pas. Ses lèvres s'agitèrent et ne rendirent que de vains sons. Leroux ajouta d'une voix sourde en lui prenant la main : « Ce n'est que pour te tirer de cet embarras que je suis revenu. Demain, si tu veux, tu peux avoir cinq mille francs. — Cinq mille francs ! répéta Gauthier en cédant à l'impulsion du bras de Leroux qui l'entraînait ; cinq mille francs ! Et comment cela ? — Tu le sauras chez Clarisse : on nous y attend, je ne suis pas plus que toi dans le secret ; mais c'est un ami qui nous procure cette bonne affaire ; il ne veut s'expliquer que devant toi. — Laisse-moi avertir Suzanne que je ne rentrerai pas. — Elle s'en apercevra bien, et il n'y a plus une minute à perdre. Ecoute ! »

C'était l'horloge de Saint-Leu dont le timbre, rendu plus solennel par le calme de la nuit, fut frappé douze fois de suite. La vibration sonore du dernier coup murmurait encore aux oreilles de Suzanne, que Leroux et Gauthier avaient disparu. Nul autre bruit ne régna plus dans les environs que celui de l'eau du ciel qui fouettait les carreaux des fenêtres ou retentissait sur le pavé des rues.

Au milieu de la chambre de Clarisse, près d'une table chargée de quelques verres et d'une bouteille à moitié vide, deux hommes grossièrement vêtus étaient assis : l'un d'eux dépeçait avec insouciance une côtelette de porc frais ; son camarade, au contraire, une main dans la poitrine, et des doigts de l'autre battant machinalement une marche sur la table, fixait des yeux ternes sur un objet qu'il ne voyait pas, et les plis de son front, qui se resserraient ou se déployaient tour à tour, indiquaient sa préoccupation.

Clarisse tenait un livre à la main, et s'efforçait, mais en vain, d'en parcourir quelques pages. Ses joues étaient plus pâles que d'habitude, sa poitrine s'élevait

et s'abaissait avec vivacité. De temps en temps elle prêtait l'oreille du côté de la fenêtre ouverte et suspendait sa respiration, croyant entendre un bruit du dehors se mêler aux sifflements de l'air et aux battements précipités de la pluie.

Tout à coup le signal habitué de Leroux se fit entendre. Elle s'empara du flambeau, laissa les deux hommes dans l'obscurité, et dégringola quatre à quatre les six étages pour aller ouvrir la porte de l'allée.

« Ma foi ! Jacques, s'écria celui qui sortait de sa rêverie, grâce au mouvement qui venait de se faire, je te jure que je ne donnerais pas deux liards de ma peau, tant je la vois compromise dans tout cela. — Dam ! Varnier, c'est à toi de voir ; fais tes réflexions. Quant à moi, elles sont faites. Leroux n'est pas un homme à reculer quand il a une fois donné sa parole : lui, moi et un autre, il ne faut que cela et du cœur. Si son ami recule et si tu ne viens pas, nous ne serons que trois, et notre part n'en sera que meilleure. — Tu prends la mouche pour un mot. — C'est que tu as la fièvre pour une bagatelle. — Tu appelles cela une bagatelle, les galères ! — Paix ! voilà Leroux et son ami... Ne va pas nous refroidir avec tes scrupules d'imbécile. »

A travers le rideau de la porte vitrée, ils virent entrer successivement dans l'antichambre, Clarisse, Leroux et Gauthier. Ces deux derniers précédèrent la jeune femme, qui ferma la porte assez rudement, et vint poser la lumière sur la table avec une vivacité brusque où perçait la mauvaise humeur.

Leroux lui cria : « Du vin ! » et suivit ses mouvements pendant une demi-minute en fronçant le sourcil ; puis il se tourna vers Jacques et ses compagnons avec un sourire de cordialité ; il leur serra fortement les mains dans chacune des siennes, tira une chaise à lui, en indiqua une à Gauthier, et s'assit.

« Ah ça ! messieurs, saurai-je enfin ? dit Gauthier en s'approchant de sa chaise et en s'accoudant sur la table. — Buvons d'abord, » interrompit Leroux en appuyant le pied sur celui de Jacques. Puis, se tournant vers Clarisse qui débouchait une bouteille : « Toi, fais-nous le plaisir d'aller dans l'autre pièce. » Clarisse hésitait : Leroux fit un mouvement, et elle se hâta d'obéir. « Voilà ce que c'est, dit Jacques à demi-voix. J'ai été appelé dernièrement dans une maison dont le propriétaire et unique locataire est parti ce matin même pour la campagne : c'était à l'effet de murer une fenêtre qui donne sur les toits de la maison voisine. Comme ce particulier-là a recueilli un héritage assez considérable, tant en argent qu'en propriétés, et qu'il se proposait de quitter Paris pour aller visiter un de ses nouveaux biens, à trente lieues du côté de Rouen, il n'a pas voulu que, pendant son absence, on pût s'introduire chez lui et s'emparer de son argent. J'ai su tout cela par le vieux domestique. — Diable ! s'écria Leroux, je n'y avais pas pensé à ces domestiques. Y en a-t-il beaucoup ? — Non : deux seulement, l'homme et la femme, et encore le maître emmène-t-il l'homme pour conduire son cabriolet ; pour la femme, elle est si sourde qu'elle vous répondrait : Plaît-il ? si on lui tirait un coup de pistolet dans l'oreille. — Cet homme est un fier imbécile de laisser un pareil gardien chez lui, dit Gauthier. — C'est la réflexion que j'ai faite, dit Jacques. — Buvons ! » cria Leroux. Et ils burent un second coup. — Ah ça, objecta Gauthier, je ne vois pas trop pourquoi nous nous réunissons rue de la Bibliothèque pendant que cet homme va en cabriolet à Rouen. — Comment ! s'écria vivement Jacques, vous ne devinez pas que j'ai fait la besogne en conséquence ? — En conséquence de quoi ? »

Jacques haussa les épaules ; Varnier se prit à rire, et Leroux se mordit les lèvres.

En ce moment, une bouffée de vent éteignit la lumière ; deux ou trois éclairs traversèrent les cieux, et un roulement éloigné du tonnerre se prolongea sourdement.

Gauthier saisit la chandelle, souffla sur la mèche, qui se ralluma, grâce à un mouvement qu'il lui donna de bas en haut, et il se leva pour aller fermer la croisée.

« Entendez-vous ? dit Clarisse en ouvrant sans bruit la porte vitrée : c'est lui. — Chut ! » dit Leroux en faisant signe à Gauthier de s'arrêter. Et tous prêtèrent l'oreille.

Après quelques minutes du silence le plus absolu, Jacques remua la tête et dit : « Non, nous nous sommes trompés... Laissez la fenêtre ouverte, dit-il ensuite à Gauthier, et mettez la chandelle dans la cheminée. Cette lumière pendant la nuit pourrait paraître suspecte. — Bien vu, dit Leroux, on voit bien que vous n'êtes pas un novice. — Asseyez-vous, monsieur Gauthier, » dit Jacques en souriant.

Clarisse elle-même s'assit sur une chaise près de la cheminée. Elle se trouvait ainsi dans l'obscurité. La lumière, grâce à la profondeur du foyer, n'éclairait plus que le plancher, les pieds des buveurs et les bâtons inférieurs de leurs chaises. Leroux crut que Clarisse s'était retirée.

Gauthier s'était remis sur sa chaise, et l'obscurité empêcha ses compagnons de s'apercevoir de l'expression soucieuse qui régnait sur ses traits.

« J'ai voulu vous dire, mon ami, continua Jacques en lui prenant la main, que la maçonnerie que j'ai faite ne tient à rien, et que nous pénétrerions facilement dans la maison de cet homme par le toit qui est contigu. Y êtes-vous maintenant ? — Je ne crois pas, dit avec fermeté Gauthier. — Mais cela est clair, dit Leroux. — Parbleu ! ajouta Varnier. — Oh ! les malheureux, balbutia sourdement Clarisse. — A quoi cela mènerait-il ? demanda Gauthier d'un ton sec. — A prendre l'argent dont je connais la cachette, » répondit brusquement Jacques. Gauthier se leva et saisit son chapeau. « Où vas-tu ? » dit Leroux en s'élançant vers lui. Son ami le repoussa sans mot dire, et saisit le bouton de la porte vitrée ; Jacques et son ami s'opposèrent à sa sortie. « Allons donc, dit ce dernier, ne voyez-vous pas qu'on raille ? Rasseyez-vous et ne nous fâchons pas. Que diable ! nous sommes des Français : on peut bien rire un instant. — Non ! s'écria Leroux, je ne te tromperai pas..... mais, vois-tu, Gauthier ? il n'y a plus moyen de vivre pour nous à Paris si nous ne frappons un coup désespéré ; il ne faut pas t'abuser : tu n'auras d'ouvrage nulle part, ni moi. Le chemin se ferme. Si, rien que par des soupçons qu'on laisse voir sans les dire, on peut jeter un homme hors de sa route, à tout jamais, n'y a-t-il pas prise maintenant contre nous deux ? Et, dans la situation, répéterons-nous sans cesse des plaidoyers inutiles ? Eh bien, il s'offre une occasion, et, vois-tu ? à tout prix je veux te sortir de là. Après, nous irons.... où tu voudras : dans ton pays, par exemple. Mais te voir mourir de faim avec tes enfants, ce n'est pas possible ; il ne sera pas dit que je verrai cela de sang-froid ; je suis ton ami, je ne connais que ça. Pour une bagatelle qui, certes, ne mettra pas un vieil avare sur la paille, et sûrs de réussir comme nous le sommes, je ne ferais ni une ni deux ; c'est infaillible..... c'est de l'or que nous ramassons dans la rue ; il n'y a pas le moindre danger. Qu'est-ce qu'on te demande, au surplus ? De nous donner l'alerte. Eh bien, si tu veux, il n'y a rien de fait, et rien ne se fera. Mais, quand nous aurons mangé notre dernier morceau de pain, tu verras que nous serons réduits à pis peut-être pour faire vivre tes enfants. — Et qu'y a-t-il de pis ? s'écria Gauthier. — De nous asphyxier, répondit Leroux, et alors... — Allons, allons, calmez-vous, dit Jacques, et réconciliez-vous. Tâchons d'être raisonnables. »

Il versa à la ronde, et heurta son verre contre les autres verres. Il pressa à son tour le pied de Leroux, qui força Gauthier de se rasseoir. Puis, sous prétexte d'expliquer un malentendu dans une proposition qui n'était que trop claire et d'en assumer sur lui seul tout l'odieux, Leroux s'empara de l'entretien, calma Gau-

thier, que Deleau se chargea d'étourdir en lui versant de fréquentes rasades, revint avec des allusions fréquentes, et que Gauthier modérait par ses pressions de genou, sur l'affaire des vingt-cinq pièces d'or, et, principalement, à la faveur de cet argument, irrésistible dans la pensée de Leroux, arracha bien vite au malheureux un consentement positif en le poursuivant et en le serrant de près. Nos précédents, c'est un fait, sont autant de points d'appui pour nous encourager à marcher dans le mal ; le démon s'en fait comme une série d'autorités et de nécessités funestes ; il les coordonne dans sa logique, et les déploie à la façon d'une courte échelle dont chaque degré nous abrége le chemin. Ici, sans doute, l'argument portait à faux et dans le vide, mais Leroux l'ignorait et ne pouvait l'apprendre. C'était moins que jamais dans l'estime de Gauthier un temps pour des explications délicates. A dire vrai, le malheureux, autant ému par la vivacité de Leroux que par la violence du breuvage qu'on lui versait coup sur coup et l'intarissable flux de paroles de Jacques, préoccupé secrètement d'ailleurs de trouver un biais pour esquiver le mal, sans disputer de peur d'un assaut plus habile encore, devenait de plus en plus hors d'état de résister.

Cependant Leroux allait écouter à la fenêtre, et consultait de temps en temps avec inquiétude la montre de Jacques en se disant : « Il ne vient pas ! » Jacques lui-même l'interrogeait sur la cause du retard de celui qu'ils attendaient, et leurs yeux se rencontraient toutes les fois que le vent apportait quelques sons douteux qui semblaient trancher sur le tumulte de l'orage. Les éclairs étaient plus vifs et plus fréquents ; le tonnerre se rapprochait et l'eau tombait par torrents. Une lame de feu remplit tout à coup l'obscurité d'une clarté éblouissante, et la foudre, après avoir éclaté en deux ou trois détonations assourdissantes, roula autour des lieux environnants avec une violence qui fit trembler la maison jusque dans ses fondements. Clarisse poussa un cri aigu.

« Ah ! grand Dieu ! s'écria-t-elle, que je plains les pauvres femmes qui sont seules en ce moment ! » Gauthier tressaillit, et remit sur la table le verre qui avait touché le bord de ses lèvres.

Leroux se tourna brusquement vers Clarisse : « Je t'avais défendu de rester là, » lui dit-il. Et il la poussa dans l'autre chambre. La porte retomba, on entendit le bruit d'un soufflet ; et quand Leroux rentra en tenant une quatrième bouteille, le bruit qu'il fit en la posant sur la table et en repoussant la porte avec violence n'empêcha pas d'entendre les sanglots de Clarisse.

Des pas rapides retentirent sur le pavé de la rue.

« Pour le coup, le voilà ! » se dirent simultanément Deleau et Leroux. Celui-ci se précipita vers la fenêtre et siffla deux fois : Psit ! psit ! Le même signal fut répété au dehors ; et Jacques se préparait à descendre pour aller ouvrir, quand Leroux lui fit de la main un geste de terreur pour l'inviter au silence. D'un côté l'on entendit le piaffement de plusieurs chevaux, de l'autre le pas traînant et mesuré de quelques piétons. Bientôt le son des capucines d'un fusil qui vibrent sur le canon de fer fut suivi du cri : Qui vive ? On répondit : Patrouille ! et la gendarmerie continua son chemin, pendant que la garde nationale se croisait avec elle dans une direction contraire.

Jacques et les deux autres avaient pâli. Leroux ferma la fenêtre ; il revint, prit la lumière dans la cheminée, et dit en riant à ses compagnons : « Il s'est blotti dans l'allée en face ; mais j'ai eu peur pour un instant. »

Au bout de quelques secondes, la lumière dissipa graduellement l'obscurité où ils étaient restés, puis elle brilla tout à fait. Frému, vêtu d'une ample redingote sous laquelle il portait quelque chose, parut sur l'escalier, et arriva bientôt près du trio resté autour de la table.

Leroux ferma exactement les rideaux, et le nouveau venu jeta sur la table une pince de fer et des rossignols. Ensuite il sortit plusieurs pistolets qu'il recommanda de manier avec soin, attendu qu'ils étaient chargés.

Chacun se partagea les armes et les instruments ; on but un dernier coup et l'on descendit l'escalier avec précaution. Clarisse s'était évanouie : Leroux lui jeta un verre d'eau à la figure et tira la porte sur lui.

La tourmente des éléments semblait redoubler. Tantôt quelques lueurs pâles glissaient sur l'horizon, et longtemps après un murmure faible dominait la stillation de l'averse, qui avait alors la ténuité d'un épais brouillard ; tantôt, sur les ailes d'un vent rapide, le tonnerre éclatait coup sur coup autour de leurs têtes, et imprimait à l'atmosphère en feu une commotion qui faisait frémir les vitraux des édifices ; alors les gouttes de pluie devenaient plus larges, plus bruyantes, plus multipliées ; l'onde suivait la foudre comme pour éteindre ses incendies.

« Voilà un temps admirable pour notre expédition ! dit Jacques en prenant le bras de Leroux. Allons vite, vous autres, dit-il ensuite en s'effaçant contre la porte de l'allée pour livrer passage à ceux qui achevaient de descendre ; puis il tira doucement la porte ; le pêne de la serrure rentra dans sa gâche. « Le sort en est jeté ! dit Leroux, nous ne pouvons plus rentrer maintenant. Marchons ! — Nous devrions nous séparer, dit Gauthier, et convenir du point où l'on se réunira : notre rassemblement peut paraître suspect. — Il a raison, ajouta Frému. Un à un, nous serons moins exposés à faire du bruit, et nous trouverions plus facilement des cachettes. — Qu'en dites-vous, Jacques ? demanda Leroux. — Je dis que nous nous isolerons tellement qu'on perdra du temps ; que pour nous réunir il faudra faire de dangereux signaux, et qu'il vaut mieux aller ouvertement comme des gens qui sortent de riboter, et même en chantant ; cela éveille moins les soupçons. Si on nous questionne, j'ai mes papiers : je les montrerai ; vous ferez mine d'en faire autant, et on n'en demandera pas plus. D'ailleurs, ajouta-t-il d'une voix plus basse en passant son autre bras à celui de Frému, ne voyez-vous pas que le camarade Gauthier veut défiler la parade, et qu'il ne nous propose cette précaution que pour mieux cacher son jeu ? Pas de ça, s'il vous plaît : il faut qu'il se compromette avec nous, car il a notre secret. »

Jacques avait mis le doigt sur la question ; la voix tremblante et étranglée de Gauthier n'avait pas échappé au sang-froid de cet homme résolu. Il ne voulut pas qu'il restât sur le dernier rang, et l'infortuné Franc-Comtois, complice d'un crime qu'il voyait dans toute sa noirceur, mais complice seulement par son défaut d'énergie, vint, à l'appel de Jacques, se mettre en ligne avec les autres, non sans éprouver un étrange combat au fond du cœur.

Cependant l'air, épuré peu à peu par l'orage, avait considérablement fraîchi ; le souffle du vent poussait à leurs figures une pluie fine et pénétrante qui ajoutait chez Gauthier au frisson de la peur ; son pied glissait sur un pavé dont l'élargissement des ruisseaux avait lavé et poli la surface. La nécessité de joindre sa voix à celle des autres et d'affecter la joie bruyante de quelques retardataires lorsqu'une patrouille venait à passer, la considération importune et toujours renaissante des conséquences possibles de leur entreprise, faisaient fermenter la boisson dans sa tête : l'ivresse, une ivresse étrange, s'emparait de ses idées, de ses yeux, de ses jambes qu'il sentait fléchir de plus en plus, et les efforts qu'il faisait pour surmonter son trouble contribuaient à le redoubler.

Ils avaient laissé derrière eux la rue des Lombards, celle Saint-Merry, le marché Saint-Jean, quand, au détour de la rue Saint-Antoine, ils se trouvèrent face à face avec une patrouille grise.

Pour l'instruction de nos petits-neveux, qui peuvent trouver chez l'épicier ou chez le marchand de tabac quelques-uns des feuillets de cette histoire véridique, nous devons expliquer ce que l'on entendait alors par cette qualification de *patrouille grise*, dont l'espèce est aujourd'hui perdue.

Paris possédait seul alors cette race hermaphrodite de surveillants nocturnes qui n'étaient ni bourgeois ni militaires : ils étaient pris dans les rangs de la police, et on les lâchait dans les rues à l'heure où les vagabonds échappés du bagne s'essayaient à y retourner en continuant le métier qui les y avait précédemment conduits. On dit, mais nous croyons que c'est plutôt un raffinement de plaisanterie libérale que l'allégation franche d'un fait positif, qu'ils étaient ordinairement accouplés en nombre égal à celui des bagnes que l'on compte en France, et qu'ils en étaient l'élite; circonstance qui, l'hypothèse acceptée, rendait leur service très-utile, car ils reconnaissaient au premier coup d'œil les forçats libérés qui rompaient leurs bans et qui venaient exercer leurs talents dans le gouffre de la capitale, où les moyens de vivre caché sont plus sous la main que partout ailleurs. Quoi qu'il en fût, cette surveillance faisait trembler les plus honnêtes gens : il y avait dans leurs manières, leur ton et leur costume je ne sais quoi de repoussant qui les assimilait aux vagabonds, et rien, au premier aspect, ne les eût fait distinguer d'une bande de filous. Un mauvais chapeau s'abattait sur leurs yeux; leur redingote boutonnait sous le cou, et d'énormes bâtons ferrés par le bout tournaient entre leurs doigts à l'aide d'une forte courroie de cuir. On disait alors qu'ils étaient destinés à remplacer la garde nationale, dont un certain parti réclamait sourdement la dissolution, non sans motifs! car il est vrai de dire, et l'expérience le prouve, qu'il faut augmenter la force régulière dans tous les lieux où la garde nationale se trouve en force, ce qui multiplie les moyens de surveillance sans accroître la sécurité publique.

La bande Jacques, Leroux et compagnie, fut pétrifiée à cet aspect soudain; chacun de ceux qui la composaient eût voulu être à cent lieues.

« Halte! leur cria une voix rauque. Où allez-vous? qui êtes-vous? » Jacques s'avança sans hésiter. « Parbleu! s'écria-t-il, nous revenons de faire la noce, et nous avons nos papiers. »

En disant ces mots il tira un mauvais portefeuille de sa poche. Le chef de la patrouille le prit, s'avança sous le réverbère, mit le papier sous ses yeux et lut péniblement, à la clarté tremblante, le nom de Jacques Deleau; puis il continua à remuer les lèvres, mais sans articuler les mots. Jacques se rapprocha pour l'aider à déchiffrer le reste. De cette manière, il se trouva au milieu de cette auréole de clarté vague que la lanterne faisait vaciller.

« Voilà, tout de même, dit un homme du détachement, un drôle de costume de bal! — Il paraît, ajouta un autre, que les danseuses n'étaient pas de leur goût, car ils ont quitté de bonne heure; et probablement qu'il n'y avait pas de voiture, car ils sont trempés comme des soupes et crottés comme des barbets. Je crois bien qu'on va leur faire avaler encore un petit air de violon. — T'es bête! interrompit le dernier : faire la noce, c'est une expression du peuple; c'est qu'ils ont bu, quoi! »

En rassurant les amis par cette interprétation bénigne, l'agent s'approcha du groupe immobile et mit une pipe à sa bouche; il fouilla dans sa poche, en tira un petit flacon dans lequel il introduisit une allumette. Le soufre, enflammé par le contact du phosphore, jeta une clarté vive qui dessina en relief sur l'obscurité les visages contraints des amis de Jacques. Un rire malicieux s'arrêta sur la bouche du fumeur, qui continua d'observer les quatre complices en abaissant par l'aspiration la flamme d'un papier sur le tabac qui garnissait sa pipe, et en le laissant ensuite flamber vivement, pendant qu'une fumée épaisse sortait alors en tourbillons par le coin de sa bouche.

« C'est bon! dit le chef de la patrouille en rendant le papier à Jacques. — Et ceux-là? dit le fumeur. »

Les quatre amis firent le geste de se fouiller à la fois.

C'est inutile, continua le commandant; ces messieurs peuvent continuer leur route. — Hum! murmura l'agent, m'est avis qu'on devrait serrer les pouces à ces gaillards-là. »

Et après quelques mots confus, tandis que Jacques entraînait vivement les amis dans la direction opposée, la brigade grise disparut par la Vieille-Rue-du-Temple.

Gauthier s'appuyait en vain sur Frému : il ne voyait plus où il mettait le pied, son corps chancelait comme s'il marchait sur un plancher tournant; enfin il s'embarrassa dans les jambes de son compagnon et il tomba de son haut dans la boue.

On s'empressa de le relever; il se trouva dans un état à faire pitié : sa tête battait sa poitrine, il balbutiait des mots sans suite et ricanait stupidement en disant : « Ce n'est rien, je suis solide; c'est ce diable de pavé... » Puis il raidissait ses bras et se crispait avec violence en se retenant à ceux qu'il trouvait sous sa main. « Il faut le laisser, dit Frému : il ne peut servir qu'à nous compromettre. — Je vous le disais bien, ajoutait Varnier, qu'il ne fallait pas lui mêler de l'eau-de-vie dans son vin. — Sans cela nous ne l'eussions pas décidé, disait Jacques avec impatience. Qui pouvait penser qu'un grand cadavre comme cela fût mou comme un chiffon? Du reste, il va se remettre; attendons. — L'heure presse, dit Leroux; entrons-le dans une allée, nous le reprendrons en passant. — Maudit ivrogne! s'écria Jacques, et à deux pas de l'endroit encore! »

Ici on entendit le claquement d'un fouet, et une charrette tirée par une petite jument s'avança rapidement du côté où Gauthier gisait sans force, adossé contre un mur et assis sur une borne.

Il n'y avait pas à délibérer plus longtemps : Jacques et Leroux saisirent Gauthier, Frému ouvrit une allée dont il connaissait le secret; et on se disposait à l'y déposer quand Gauthier, se débattant plus vigoureusement qu'on ne devait s'y attendre, leur cria : « Non, je n'abandonne pas les amis!... Je n'ai pas la tête lourde... D'ailleurs, quand même que j'aurais bu, je vois bien... Suffit enfin... C'est ce coquin de pavé!... Mais je lui en garde une!... »

La charrette allait passer, on redoublait d'efforts; et Gauthier, extravaguant de plus belle, donnait des coups de pied à droite, à gauche, en interpellant Leroux et en lui disant : « Tu n'es pas mon ami! »

Aux éclats de cette voix, le charretier arrêta sa rosse, et, mettant son fouet autour de son cou, vint se joindre aux gens qu'il apercevait.

« Vous allez faire du mal à cet homme, leur dit-il; vous voyez bien qu'il n'est pas en état de vous résister. — De quoi qu'il se mêle celui-là? dit vivement Varnier. — Crois-tu me faire peur, dit le charretier, avec ta grosse voix?... Je me mêle de ce que je veux. Pourquoi battez-vous cet homme? — Passez votre chemin, mon brave homme, dit Leroux; c'est un de nos amis qui est ivre, vous le voyez bien. — A la bonne heure, ça! c'est parler raison, continua le charretier. — Je veux m'en aller avec vous, cria Gauthier... Je ne suis pas un homme à reculer; on sait que j'ai du cœur. — Le voilà qui bat la campagne, dit froidement Jacques. »

En effet, après quelques lourds bégaiements, Gauthier retomba sans force, et on l'entraîna dans l'allée; Jacques et Leroux en ressortirent de suite. « Pourquoi que vous ne le remontez pas chez lui? insista l'homme à la charrette. — Il demeure au rez-de-chaussée, répondit Jacques en tirant la porte sur lui. »

Le charretier examina la maison avec un air de doute; mais, intimidé par les regards fixes du quatuor immobile, il excita sa petite jument et continua son chemin en hochant la tête. Les amis de Gauthier disparurent lentement à ses yeux à travers les ténèbres; et notre nouveau venu, se replaçant sur le banc de sa voiture, se dit en ramassant les rênes et en mouillant la mèche de son fouet : « C'est drôle comme la voix de cet homme ressemble à celle de ce grand garçon qui a payé des ognons et du céleri à la petite fruitière que j'ai manqué d'écraser il y a deux ans! »

CHAPITRE II

LA MÈRE MAHUCHET

Sans un grain de sévérité, la bonté ne serait qu'un encouragement pour le vice. (BRUCKER.)

Lorsqu'après une forte crise la santé commence à reparaître sur les joues d'une jeune fille, il semble que leur coloris soit plus suave et plus pur; ce sourire, qui a triomphé de la mort, répand un charme nouveau sur tous ses traits, et la comparaison entre l'état où elle était et celui où on la retrouve fait ressortir mille nuances de beauté jusqu'alors inaperçues. C'est la sensation que fait naître l'aspect de la nature le lendemain d'un jour d'orage. Quelques traces attestent encore la colère des éléments : les ruisseaux enflés frémissent en s'écoulant vers les rues inclinées ; un reflet inaccoutumé brille sur les pavés, où la goutte d'eau,



péniblement formée à l'extrémité de la pente des toits, vient tomber avec un léger bruit. Sur les trois heures du matin, ce bruit seul ajoute à l'harmonie du chant des oiseaux et en marque la mesure; le gazouillement de la joyeuse bande qui voltige sur nos balcons chargés de fleurs est d'abord lent et doux comme l'impression de chaleur qui circule à mesure que le soleil s'élève sur l'horizon. Cet astre, à demi caché par les dômes des églises, découvre insensiblement son orbe lumineux et se dégage des vapeurs qui le voilent, comme d'une écharpe de mousseline ; ses rayons glissent sur les toits des maisons, et colorent d'une nuance d'or leurs cheminées blanches ; égarés sur la vitre qui étincelle, quelques-uns se brisent dans les airs, d'autres pénètrent par les intervalles des toits, et tracent un sillon lumineux sur chaque côté des édifices, dont les lignes parallèles s'étendent vers l'orient. Paris aurait alors l'aspect d'une ville abandonnée si, sur quelques points, on ne voyait apparaître une villageoise assise sur son âne entre deux lourds paniers, ou la charrette solitaire de quelque villageois des environs qui mène au marché des Innocents les légumes de son potager.

Tout ce menu fracas poétique, dont on s'inquiète fort peu à Paris, n'était point ce qui avait éveillé avant l'aube une assez belle maman, fraîche, grasse, et même encore très-alerte, malgré ces quarante-cinq ans bien révolus. Cependant elle avait mis le fin bonnet de mousseline à large dentelle ; un fichu blanc tiré à quatre épingles cachait un sein volumineux ; et dans la poche du tablier de taffetas noir, qui dérobait presque entièrement une robe de toile de Jouy d'un vert pâle, elle venait de mettre les deux clefs de sa porte. Elle descendait lentement deux étages d'un escalier fort obscur, et s'avançait à tâtons vers la porte de l'allée, qui n'était pas ouverte.

Un obstacle se trouva sous ses pieds, et un cri aigu fut arraché par la douleur à un individu qui occupait la largeur de l'étroite allée.

La grosse maman fit un bond en arrière, et un homme engourdi par le froid se dressa péniblement sur ses pieds. Pendant qu'il bâillait en se frottant les yeux et en frissonnant, la femme qui l'avait tiré de son sommeil avait eu le temps d'ouvrir la porte ; et, revenant à lui pour examiner ses traits, elle lui dit avec un intérêt qu'un jeune homme manque rarement d'inspirer : « Eh ! mon Dieu ! mon pauvre garçon, vous aurais-je fait du mal ? » Gauthier, dont les mâchoires étaient brisées par les bâillements, fit un signe négatif en regardant de tous côtés pour rappeler ses souvenirs ; il luttait encore contre un reste de sommeil, et paraissait surpris de se trouver là. « Comme il a froid ! dit la bonne dame, qui avait saisi sa main, et comme il est défiguré ! » En effet, dans sa chute de la nuit il s'était meurtri le front, et quelques traces de sang sillonnaient sa figure. « Il aura bu et se sera battu, continua-t-elle. Ces hommes, quand ça vous a une petite pointe... Il faut monter chez moi : mon ami, vous vous réchaufferez un brin. » Gauthier la regarda avec surprise, et le ton affectueux qu'elle avait le fit sourire. « Sans doute ! insista-t-elle vivement. Vous ne m'avez pas l'air d'un mauvais sujet, et je ne suis pas connue pour avoir un mauvais cœur. Je ne souffrirai pas que vous vous en alliez dans cet état. Les boutiques sont fermées : je vous ferai boire une petite goutte qui vous remettra du cœur au ventre. Allons, prenez mon bras. — Mais vous ne me connaissez pas, dit enfin Gauthier de plus en plus étonné. — Ça me regarde, dit-elle. Un joli garçon m'intéresse toujours : ça me rappelle mon jeune temps. » Il ne crut pas devoir résister davantage, et s'achemina avec effort, en pesant de tout son poids sur le bras de l'officieuse et réjouie commère, qui lui disait : « Appuyez-vous, ne vous gênez pas. Un matelas de pierre n'a pas dû vous dégourdir les jambes. »

Ils atteignirent le palier du deuxième étage ; et quand la porte eut été ouverte, quand Gauthier fut campé sur un vieux fauteuil dont le velours, rongé en plusieurs endroits, attestait les longs services, la vive et pétulante bonne femme sembla se multiplier, malgré son embonpoint : en un clin d'œil, un bon feu brilla dans l'âtre ; une bouilloire fut mise devant les tisons ; du café en grain sortit d'une boîte de fer blanc et cria sous la dent de fer d'un petit moulin à bras. Elle mit enfin la poudre dans la bouilloire en agitant avec une cuillère d'argent l'eau qui fermentait ; elle cassa ensuite en menus morceaux la calotte d'un pain de sucre, poussa devant Gauthier un guéridon chargé d'une tasse de porcelaine, où elle versa le breuvage brûlant.

« Je n'ai pas de crème, lui dit-elle, mais à la guerre comme à la guerre ! Ça vous réchauffera toujours ! —Vous êtes trop bonne, disait Gauthier avec embarras. — C'est ce qui vous trompe : je ne suis pas bonne du tout. Laissez faire un peu : quand vous serez bien remis, je vais vous en découdre, de la morale. Ah ! ah !... Oh ! mon Dieu, non, je ne suis pas bonne ! » Et elle prenait la casquette de Gauthier, l'essuyait, lui tournait un mouchoir sur la tête en s'écriant : « Les beaux cheveux bouclés ! Il a une figure de chérubin !... Et ça court les cabarets avec des ivrognes, pendant qu'il y a peut-être une jeune femme qui en raffole ! Y a-t-il le sens commun ?—Ma pauvre Suzanne, pensa tout haut Gauthier fort involontairement. — Quand je le disais ! s'écria-t-elle. Voyons, dit-elle plus vivement en se mettant sur une chaise, est-elle jolie aussi ? Contez-moi tout cela, car je suis curieuse ; il ne me reste que cela de ma jeunesse. — C'est ma femme, répondit sourdement Gauthier. — Comment, malheureux ! vous êtes marié, et vous menez ce train de vie !... Et avez-vous des enfants ? — Deux, madame. — Quelle horreur ! » Et elle éleva ses mains jointes vers le ciel. « Pauvres petites créatures, ajouta-t-elle en essuyant une larme, pourquoi Dieu vous a-t-il refusé un bon père ? » Une rougeur vive monta au front de Gauthier ; il resta muet. « Malheureuse femme ! continua-t-elle avec accablement. Puis, s'apercevant de l'émotion de Gauthier, elle s'empressa d'ajouter avec douceur : « Si jeune ! Ce sont les mauvais conseils qui vous perdent. A votre âge, on est faible, on est vicieux, mais on n'est pas méchant... Votre femme sans doute est jeune ? — Oui !... — C'est un mariage d'inclination ? comme dans notre classe, à nous autres gens du peuple... Dame ! le cœur, à nous, c'est le plus beau de notre fortune... Avec le temps, ça fait venir le reste. Le bon Dieu prend le cœur au piége du plaisir, qui nous mène tout doucement au devoir où l'on se change en héros, en acceptant des corvées sublimes. Mais, aussi, il ne faut pas jeter cela au vent ; il faut en garder pour les vieux jours. Quand on s'use tous deux le cœur, l'un par de mauvais procédés, l'autre à force de voir que les reproches ne mènent à rien, les disputes cessent, c'est vrai, mais on cesse tout accord ; la maison pèse sur les épaules, on la déserte chacun de son côté ; les enfants, élevés au bruit de ce triste concert, chantent sur le même ton à leur tour. Ils enchérissent sur les défauts des parents. De quel droit un paresseux dira-t-il à son fils : Travaille ! une mère sans conduite recommandera-t-elle la sagesse à sa fille ? Les paroles n'y feront rien, rien du tout, et les parents seront durement punis en se voyant désobéis et méprisés. Bientôt même ils seront abandonnés..... La vieillesse viendra : où frappera-t-on alors pour avoir des secours ? Chez ses enfants ? Non : ils vous humilieraient s'ils étaient meilleurs que vous ; ils vous chasseraient s'ils étaient pires. Il faudra mendier et aller mourir à l'hôpital... Oui, mon ami, voilà ce qui attend un mauvais père, un mauvais mari ! Croyez-vous que l'indulgence d'une femme tiendra contre l'abandon, contre le jeu qu'on se fera de ses chagrins ? Ses larmes couleront près du berceau de ses enfants, et le premier spectacle qu'elle leur donnera sera celui des tourments auxquels vous la livrerez. Quand l'habitude l'aura endurcie, quand elle n'aura plus de larmes et que son cœur aura un calus, elle prendra en horreur votre présence, et comptera ses minutes de tourment non plus du moment de votre départ, mais de celui de votre retour. Et quelle vue en effet que celle d'un homme étranger à tout ce qui le concerne, quittant le travail pour la boisson, la maison pour le cabaret, et la compagne de son choix pour des amis de débauches ! Eh ! mais, mon Dieu ! c'est la route la plus droite pour aller mourir de faim ; il ne faut pas grand génie pour en arriver là. Mais aussi ne cessez pas d'être ivre un instant, ou bonsoir ! si un quart d'heure, une simple minute de raison vient vous saisir (et cela doit arriver quand la bourse est vide), on voit alors l'avenir (et l'avenir c'est le lendemain) sans ressources, sans estime, sans pain ; on pressent les avanies ; on se voit sur un fumier, dans la rue, à l'injure du temps, en butte à celle des hommes ; et si la tête se monte, si on a le sot orgueil de ne pas reculer, si on s'obstine dans la paresse, alors on fait une veuve et des orphelins..... on se tue..... ou, ce qui est mille fois plus mal raisonné, on fait une bassesse..... on vole !... »

Gauthier frissonna de tout son corps et se cacha le visage dans ses deux mains.

« Oui, continua la digne femme, on vole !..... et la misère n'excuse rien ; car un honnête homme dans la misère est bientôt secouru par tout ce qu'il y a d'honnêtes gens autour de lui. On sait qu'il n'y a pas de sa faute : on ne rougit pas d'aller à lui, et il ne rougit pas d'aller aux autres ; mais dans le vice, on va, on va... C'est à votre âge, mon jeune ami, qu'il faut choisir sa route, prendre son parti, et s'en écarter le moins possible... Encore deux ans de cette vie, il ne serait plus temps, vous seriez dégoûté du bien. Vous avez une jeune femme qui sans doute n'a pas renoncé à des plaisirs doux et paisibles ; vous ne vous êtes pas marié avec elle sans y être poussé par une

certaine ressemblance dans vos caractères; eh bien! ce qui a formé vos amours peut embellir votre ménage. Ne voyez-vous pas alors que chaque jour que vous passez à lui donner des regrets de vous avoir aimé est un attentat imbécile que vous faites contre votre bonheur? Tout se tient dans la vie, mon ami: une larme que vous faites verser à votre Suzanne est un coup de couteau qui lui retranche un jour. Continuer encore, c'est la tuer. » (Voir *gravure*, page 89.)

Gauthier, la tête basse, les yeux mouillés de douces larmes, écoutait cette femme avec recueillement. Les souvenirs encore tout récents des adieux de Meunier, de la cordialité de la famille Moreau, de l'étreinte passionnée de Suzanne lorsqu'un aveu de ses torts s'était frayé passage devant elle et devant tous, ces souvenirs se retraçaient avec plus de vigueur dans son âme, comme une eau corrosive qu'on promène sur un vernis d'un cuivre y empreint plus profondément le travail du dessinateur; il semblait que cette éloquence désordonnée et sans recherche eût réuni dans un seul foyer toutes les raisons lumineuses dont on s'était plu à éclairer sa route. Il était pénétré, confus même, mais sans penser à en avoir honte. L'accent de la cordialité sollicitait le remords en en arrachant les épines. Il n'entendait pas la voix d'une étrangère; cette femme parlait comme la conscience quand on ne l'a pas absolument et décidément offensée.

« Si vous saviez, mon ami, ajouta-t-elle en lui saisissant le bras et en serrant fortement une des mains de Gauthier, ce que j'ai souffert, moi qui vous parle! Certes, je ne suis pas une méchante femme, et ce n'est rien de vous le dire, je compte vous le prouver; mais j'ai vu aussi dans les miens des vices naître et croître: le fils de ma propre sœur, mon neveu lui-même, que j'ai aimé comme j'aurais aimé mon fils, et mieux peut-être, a mal tourné. J'ai patienté tant que nul autre que lui n'avait à souffrir de ses désordres; mais lorsque, marié avec une brave fille, j'ai vu qu'il ne s'amendait pas, qu'il tombait de mal en pis, et même qu'il avait l'indignité de lever la main sur elle, j'ai moi-même excité ma nièce à se séparer de lui. J'ai soutenu le procès; je l'ai chassé de chez moi quand il a eu l'audace de venir faire une scène ici; et lorsqu'il est tombé dans le dernier degré de l'abjection, j'ai refusé à ma nièce de le voir et de le secourir. C'est lâcheté d'encourager le méchant: lui faire l'aumône, c'est soutenir le vice; on n'est pas embarrassé pour employer mieux son argent. Il a cru me braver, me faire trembler, me compromettre; lui et ses dignes amis m'ont abreuvée d'outrages. Enfin, quand leurs excès m'ont fatiguée, j'ai armé mon cœur d'une résolution de fer, et les magistrats en ont fait justice: mon neveu a été enfermé au dépôt de Saint-Denis. — Juste ciel! s'écria Gauthier, vous avez eu ce courage! — Je lui ai peut-être épargné les galères ou l'échafaud. »

Gauthier frémit, et son imagination, vivement agitée, lui rappela son complot nocturne et les scènes de la nuit. Il s'étonna vaguement de n'avoir pas revu Leroux, et souhaita de tout son cœur de ne plus le revoir. Il regardait en ce moment son amitié pour lui comme un rêve pénible, et s'avouait que la force de ce lien venait de sa faiblesse volontaire. Il se fortifia entièrement dans l'idée de rompre avec lui, et de retremper son esprit démoralisé dans des épanchements de cœur semblables à celui que venait d'avoir avec lui sa secourable inconnue. Un poids énorme avait, comme par enchantement, cessé de peser sur lui; les caresses d'une mère qui gronde et qui pardonne n'eussent pas fait naître plus de joie dans tout son être. Son cœur était trop plein pour qu'il pût dire un mot; mais sa paupière humide, son œil étincelant, sa respiration plus large et plus libre, sa main qui pressait la main de cette vertueuse femme, tout en lui annonçait une révolution rapide, une de ces émotions profondes qui décident quelquefois de toute la vie.

« Je vous ai fait de la peine, lui dit affectueusement la brave femme. — Vous m'avez fait du bien, répondit-il de même. — Vous aimez la franchise, jeune homme? c'est une grande qualité: avec cela et du caractère, on peut faillir, mais on s'éclaire par ses fautes. Vous me connaîtrez aussi.... Oh! moi, d'abord, je n'ai rien de caché... Dites-moi, mon garçon, comment vous nommez-vous? — Gauthier. — Et vous demeurez?.... — Rue du Ponceau, n° 7. — Votre état? — Maçon. — Avez-vous de l'ouvrage? — Non, dit-il en baissant les yeux. — Je devine: vous vous êtes fait renvoyer. Je me charge de vous en faire avoir, quand même le diable s'y opposerait... Et que fait cette bonne Suzanne? — Elle coud, elle brode. — C'est bon, je la verrai. Je ne vous prends pas en traître, monsieur Gauthier: nous vous ferons la guerre, je vous avertis. Ah! c'est que vous ne m'en ferez pas comme à elle, de ces contes bleus à dormir debout. J'ai de l'expérience, et c'est fâcheux, parce que ça me vieillit; mais enfin on en profite, et c'est toujours cela. »

Elle prit une carte dans un de ces petits meubles connus sous la dénomination assez ridicule de *bonheur du jour;* elle écrivit le nom et l'adresse du maçon, en se les faisant répéter, et mit ce souvenir entre le cristal de sa glace et la baguette de la bordure.

« Quant à moi, mon garçon, vous voyez où je demeure: tant que vous voudrez, venez, et la mère Mahuchet se fera un plaisir de vous recevoir. Promettez-moi d'être sage, et je vous ferai boire une petite goutte de cassis avant de vous renvoyer. » Gauthier sourit, et lui dit avec émotion: « Vous serez contente de moi. Tant mieux, dit-elle, car alors vous serez en paix avec vous-même. » Ils trinquèrent familièrement. « C'est moi qui ai fait cette liqueur, dit-elle en riant. Quand vous voudrez vous griser, venez un peu me tenir tête, si vous l'osez. Oh! vous ne me connaissez encore que de mon côté le plus triste... Au fait, c'est de votre faute; mais je suis une luronne quand je m'y mets: les marchandes d'oranges à la Halle, et dont j'ai l'honneur d'être, ajouta-t-elle en faisant une révérence comique, ne rient depuis trente ans qu'avec ma permission. Elles ne me laissent même pas quelquefois le temps de prononcer une parole: l'habitude est si forte qu'elles éclatent dès que j'ouvre la bouche. »

Elle arrangea elle-même la toilette de Gauthier, le brossa, ramena ses cheveux sur son front, lui fit mettre une cravate, le conduisit sur le carré, l'embrassa de tout son cœur, et rentra en s'écriant: « Si ce vilain magot de Mahuchet avait seulement porté une figure comme celle-là!... » Puis elle ferma sa porte. Une idée lui vint en réparant le désordre de sa chambre. Elle courut à sa fenêtre, qui donnait sur la rue, et cria de toute sa force à Gauthier: « Mon petit chou! dites à votre femme que j'irai la voir sur le coup de midi. »

Gauthier inclina la tête et tourna l'angle de la rue.

CHAPITRE III

UNE VISITE

Ceux qui ne s'inquiètent pas de la justice, forcent la justice à s'occuper d'eux. (D'Epremesnil.)

« Sais-tu, disait madame Moreau à sa fille, que tu as les yeux bien battus ce matin? C'est pis que si tu avais pleuré toute la nuit. — Vous trouvez, maman? dit Suzanne en se levant de table et en allant vers la croisée, comme si elle voulait se regarder au miroir; mais, en effet, pour dérober une larme que ce mot venait de faire naître. — C'est l'effet des réconciliations, murmura en souriant la bonne mère; mais je vous conseille, malgré cela, de n'y pas revenir souvent;

d'ailleurs, c'est fort imprudent lorsqu'on nourrit. »

Fanchette, qui avait tourné les yeux vers le berceau de son filleul, les ramena sur madame Moreau, dont la figure avait, malgré elle, une expression de raillerie. « Pourquoi me regardes-tu ? lui demanda sa tante. — Pour rien, répliqua Fanchette en affectant un grand sérieux. — Je gage que c'est pour ce que je viens de dire. De quoi cela se mêle-t-il, je vous demande ? — O mon Dieu ! ma tante, que vous êtes drôle aujourd'hui : vous cherchez à voir des finesses partout. »

Et elle se leva en sautant pour aller prendre Henri, qui venait de s'éveiller et qui lui tendait ses petits bras, en repoussant avec ses pieds les langes qui l'enveloppaient.

« Mauvais petit démon ! lui dit-elle en le couvrant de baisers. A-t-il la peau blanche ! C'est comme un satin. »

Suzanne vint s'agenouiller près de l'âtre. Elle retourna quelques tranches de pain qui rôtissaient sur les branches d'une pincette, puis alla à l'armoire, où elle prit trois tasses et autant de couverts d'étain qu'elle posa sur la table.

Pendant les préparatifs du déjeuner, madame Moreau, en ratissant des morceaux de pain qui étaient un peu trop charbonnés d'un côté et en étalant du beurre sur chacun d'eux, disait à Suzanne, qui lui répondait à peine : « Je te jure, ma pauvre Suzanne, que je m'en suis voulu d'avoir boudé hier ton mari pendant quelques minutes : il avait l'air si peiné ! Et, au fait, il a reçu là une fière leçon ! Je ne crois pas qu'il recommence de longtemps. Si on se tenait rigueur pour la moindre chose, on serait toujours en bisbille. Que diable ! nous ne sommes pas des anges, n'est-ce pas donc, Suzanne ? — Non, ma mère. — Parbleu ! sans cela, il n'y aurait pas de mérite à se bien conduire. Le repentir est quelque chose, et celui de Gauthier m'a touché au cœur. Je te réponds qu'il est sincère, et tu sais qu'on ne m'en fait pas accroire, je ne me trompe jamais... Tu n'a pas coupé assez de pain. — Si fait, maman. — Allons donc ! et Gauthier ? — C'est que je pense.... je crois me rappeler, du moins, qu'il ne rentrera pas pour déjeuner. — Bon ! Est-ce qu'il serait allé loin ? — Il m'a parlé d'ouvrage..... d'une course.... une visite.... — Pourvu, dit Fanchette qui faisait courir son filleul tout nu sur le tapis en excitant ses éclats de rire, pourvu qu'il ne rencontre pas Leroux. — Voilà ma bête ! riposta aigrement madame Morcau. On t'a dit hier qu'il était parti... Allons, donne-moi cet enfant, qui va s'enrhumer, et mets-toi tranquillement à table pour déjeuner. »

Fanchette remit le marmot à la grand'maman, et courut embrasser Suzanne en lui demandant à plusieurs reprises le pardon d'une étourderie à laquelle elle attribuait les pleurs qui coulaient sur les joues de sa cousine. Celle-ci l'embrassa et la serra avec amitié dans ses bras.

Madame Moreau prit avec son tablier la queue du large poëlon, en versa le café et la crême dans les jattes de faïence ; puis, suivant ses habitudes, elle sucra chaque portion avec cette stricte économie qui faisait que Fanchette guettait toujours un moment favorable pour doubler la dose.

Les deux jeunes femmes gardaient le silence, Fanchette par appétit, Suzanne par préoccupation ; mais l'intarissable madame Moreau, en donnant de temps en temps une cuillerée de café à Henri, plaçait, en forme de parenthèse, une observation entre chacune des bouchées qu'elle avalait.

« Je suis sûre, continua la maman, que mon pauvre gendre est maintenant bien décidé à venir loger près de nous. Ça écartera de lui les Leroux et toutes ces petites créatures insolentes à qui j'ai dit si vertement leur fait, et qui ne sont capables que de débaucher un homme de son ménage. » Suzanne laissa tomber sa cuillère ; Fanchette la regarda : « Dieu ! comme tu es pâle, ma cousine. » La rougeur remonta sur le front de Suzanne. « Je crois que cette petite sotte a la berlue, » dit madame Moreau.

Suzanne alla prendre sa fille dans la barcelonnette près de son lit. Elle fit quelques tours dans la chambre, et, pour avoir occasion de guetter le retour de son mari, prit une carafe et arrosa sur la fenêtre un petit rosier des quatre saisons, chargé de fleurs. Dans son trouble, elle versait à côté sans prendre garde au bruit de l'eau qui, en roulant sur le toit, courait se précipiter dans une rigole de ferblanc.

« Eh bien ! lui cria sa mère, à quoi penses-tu donc, et qu'est-ce que tu regardes ? » En ce moment, on frappa à la porte. La carafe échappa des mains de Suzanne. Elle roula, disparut, et on l'entendit se briser en éclats. « Là ! voyez-donc !..... Si elle avait fait un malheur ! » s'écria madame Moreau.

Fanchette s'était élancée pour ouvrir. Gauthier entra et repoussa légèrement la porte. Sans lui donner le temps de dire un seul mot, Suzanne alla rapidement à lui, passa un bras autour de son cou, lui jeta un coup d'œil douloureux, et s'écria vivement : « Fanchette et ma mère sont arrivées ce matin deux minutes après ton départ. » Gauthier regarda Suzanne avec une expression profonde de reconnaissance et d'amour. Il la baisa au front. Elle tremblait de tout son corps : « Et votre fille ? lui dit-elle en désignant Pauline. — Il ne faut pas m'en vouloir, Suzanne, » reprit-il d'une voix basse et suppliante. Et il s'empara de l'enfant. — Comme vous me rendez malheureuse ! — Tu sauras tout, Suzanne.... Sois tranquille ; calme-toi. » Il alla à madame Moreau : « Tu ne saurais croire, mon garçon, lui dit la bonne femme en lui tendant alternativement ses deux grosses joues rubicondes, la satisfaction que j'éprouve de vous savoir tous deux en bonne intelligence.... Ah ça ! continua-t-elle plus bas en se penchant à l'oreille de son gendre, il faut ménager ta femme... Tu m'entends... »

Gauthier, interdit, regarda sa belle-mère et Suzanne : « Qui vous a dit ?... — Eh non, interrompit Suzanne : c'est ma mère qui fait des conjectures. — Laisse donc, reprit madame Moreau en riant ; cela n'est pas visible peut-être ?... Il ne faut pas rougir pour cela, c'est bien naturel. Moreau et moi, quand nous avions votre âge... Mais, reprit-elle en faisant allusion à Fanchette, il y a des oreilles de trop ici.... Tenez, voyez-vous cette petite Fanchette qui croit que je ne l'ai pas vue rire. En vérité, il n'y a plus d'enfants. Oh ! nous ferons bien de la marier tout de suite. — A propos ! s'écria étourdiment sa nièce en venant s'asseoir près d'eux, il faut que je vous dise : Mon oncle Dubreuil est arrivé de ce matin. — A propos ! répéta malicieusement madame Moreau ; mais à propos de quoi ? — Eh bien, de ce que vous venez de dire, répondit la jeune fille en rougissant. — Voyez, si la fine mouche perd une de nos paroles. » Fanchette fit une petite moue d'impatience, qui redoubla la gaieté de sa tante et excita celle de son cousin ; Suzanne lui prit affectueusement les mains : « Dubreuil, notre oncle ! s'écria-t-elle avec intérêt. Est-ce qu'il vient se fixer à Paris ? Je serais bien aise de le connaître : mon père m'en a dit tant de bien. — Voilà une bonne occasion pour toi alors : il dîne chez nous demain dimanche. — Oui, mes enfants, et je viens vous engager à être des nôtres, ajouta la mère Moreau. Il apporte tous les papiers, et nous conviendrons, entre la poire et le fromage, du jour des noces de mon fils avec cette petite matoise-là. Etes-vous d'avis de cela ? — Qu'en dis-tu, mon ami ? demanda timidement Suzanne à Gauthier. — Mais, comment donc ! s'écria Gauthier, très-certaine... »

En ce moment le bruit de la porte, violemment repoussée, les fit tressaillir. Alexandre parut, essoufflé, pâle comme la mort, et dans le plus grand désordre. « Qu'as-tu, mon ami ? » s'écrièrent Suzanne et Fanchette en courant à lui. Madame Moreau et Gauthier se levèrent avec surprise. Alexandre faisait de vains efforts pour parler ; il était tombé sur une chaise ; sa respiration brève et précipitée indiquait assez qu'il

avait rapidement monté l'escalier. Enfin ces mots entrecoupés se firent jour : « Gauthier !.... sauve-toi !... on va te prendre !... »

Suzanne poussa un cri terrible et tomba sur le plancher. Madame Moreau se hâta de déposer Henri sur le lit de sa mère et d'enlever la petite fille des mains de Gauthier, qui, comme frappé de la foudre, demeurait immobile.

« Me prendre ! répéta-t-il. »

Et cependant on prodiguait en silence des secours à Suzanne. Alors on put entendre une rumeur sourde produite par le rassemblement de la foule dans la rue; les fenêtres des maisons qui faisaient face se remplirent de curieux, et ces cris volèrent de bouche en bouche: « Il y en a trois... Voilà le commissaire !... et la gendarmerie ! »

Alexandre courut à la fenêtre, il se glissa en rampant sur la saillie du toit; Fanchette, épouvantée, frémissait en détournant les yeux. « Eh bien? lui cria madame Moreau en frottant avec de l'eau les tempes de Suzanne. — On place deux gendarmes à la porte... La maison est cernée. !... — Ne reste pas là, mon bon Alexandre, disait Fanchette avec une voix faible. Il rentra et poussa la croisée.—Mais enfin, qu'est-ce que c'est? qu'as-tu entendu qui te dise que c'est pour moi? —J'ai vu Leroux et deux hommes assez mal vêtus... — Achève ! — Entourés de soldats et garrottés... Un soupçon m'a saisi... — Misérable que je suis ! s'écria Gauthier en se frappant le front avec rage. — Où est-il? où est-il? demanda faiblement Suzanne qui revenait de son évanouissement. Sauvez-le ! pour l'amour de Dieu, sauvez-le ! —Impossible ! criait Alexandre désespéré en se promenant dans la chambre comme un insensé : toute la maison est en révolution... Et tenez ! n'entendez-vous pas? »

En effet, le nom de Gauthier fut prononcé dans l'escalier, et l'on entendit le bruit de plusieurs personnes qui gravissaient pesamment les dernières marches. Alexandre ferma la porte et poussa les verroux.

« Qu'espères-tu? dit froidement Gauthier. —Te défendre ! répondit l'intrépide jeune homme. — Contre la force armée, n'est-ce pas? murmura Gauthier avec un rire amer. Et il repoussa les verroux et rouvrit la porte. Le commissaire entra suivi de deux gendarmes, qui s'arrêtèrent au seuil. »

Suzanne s'élança vers Gauthier et l'enlaça dans ses bras.

Un homme que Gauthier reconnut pour l'agent de police qui était de la patrouille grise la nuit précédente, le même qui, pour les mieux envisager, avait allumé sa pipe, sortit tout à coup du corridor, s'avança dans la chambre, et désignant le mari de Suzanne : « Voilà le cinquième de la bande, dit-il au commissaire. »

Fanchette et madame Moreau étouffèrent un cri aigu ; elles tremblaient comme la feuille.

« Il faut me suivre, monsieur, dit le magistrat. Mais avant... » Et il parla à l'agent de police, qui inclina la tête, fit un signe dans le corridor et se mit en devoir de visiter partout; deux autres agents vinrent l'aider dans cette besogne. En un clin d'œil les meubles, les lits, le linge furent mis sans précaution çà et là. Le plus profond silence régna pendant cette opération, que Gauthier suivait des yeux en serrant Suzanne contre lui et en lui parlant à l'oreille. « Il n'y a rien, dit enfin l'agent de police.—Fouillez cet homme, reprit le commissaire en désignant Gauthier. — Ne m'approche pas, misérable ! s'écria celui-ci en se dégageant avec impétuosité des bras de Suzanne. — Misérable ! répéta l'agent furieux; mais il en faut des misérables comme moi pour veiller sur des gredins de ton espèce. » Et tous deux firent un mouvement l'un vers l'autre.

Sur un signe du magistrat impassible, les deux gendarmes saisirent Gauthier, qui voulut en vain se débattre. Retenue à travers corps par son frère, Suzanne se tordait les bras en poussant des cris affreux. Sa mère, dans un désordre inconcevable d'esprit, criait : « Ma pauvre fille ! ma pauvre fille..... » Et Fanchette, l'œil hagard, demeurait comme pétrifiée près de la barcelonnette où Henri, assis à côté de sa petite sœur, jouait paisiblement avec un de ses souliers.

On trouva sur Gauthier le pistolet que Frému lui avait remis : il était chargé. Le procès-verbal fut dressé en deux minutes; et lorsque les gendarmes eurent mis les menottes à leur prisonnier, qu'Alexandre, Fanchette et madame Moreau eurent décliné leurs noms, prénoms et domiciles, sur un signe nouveau du commissaire les gendarmes s'avancèrent vers l'escalier.

L'état de Suzanne était déplorable ; accablée par ses efforts, elle était tombée à genoux et avait saisi la jambe de son mari. Ce fut avec une peine infinie qu'on parvint à lui faire lâcher prise ; on n'en vint à bout que dans le milieu du corridor. Sa tête donna contre terre et le sang jaillit autour d'elle. Aucun des locataires groupés sur l'escalier ne s'approcha pour lui porter des secours. Gauthier grinçait des dents, et faisait des soubresauts qur nécessitaient d'employer pour le contenir tout ce qu'il y avait là de monde aux ordres du commissaire. Ce magistrat, plus humain, malgré son inflexibilité, que la cohue de femmes attirées sur leurs portes par une curiosité avide, aida le jeune Alexandre à porter Suzanne évanouie sur son lit, et ne la quitta que lorsque la voix de l'agent de police lui cria, du dernier étage, ces mots vraiment caractéristiques : « Eh ! monsieur le commissaire ! ne vous amusez donc pas à la moutarde.

CHAPITRE IV

LA RÉSOLUTION

L'espoir est un piége.
(D'HOLBACH.)

L'espérance est le flambeau de la foi dans nos ténèbres.

Pendant la visite domiciliaire, Gauthier avait dit mystérieusement à Suzanne, en lui pressant la main, en la regardant avec expression jusque dans le blanc des yeux : « Ne t'inquiète pas, ma bonne amie : il y a une bonne âme qui s'intéresse à nous. Reste jusqu'à midi chez toi. »

D'abord trop préoccupée de la scène qui se passait sous ses yeux, elle n'avait pas songé à lui demander une explication plus détaillée ; mais lorsque ses idées revinrent peu à peu, les paroles qu'il avait dites de manière à n'être entendu que d'elle seule lui parurent renfermer le double conseil de les taire à ses parents et d'éloigner son frère, sa mère et sa cousine.

Une autre réflexion la fit persister dans cette résolution : la vive affection de sa famille ne provenait-elle pas tout entière en ce moment de l'horreur qu'avait pu exciter la révélation violente des nouveaux torts de son mari ? Chaque soupir mal étouffé lui portait une atteinte douloureuse ; elle devinait, jusque dans le silence qu'on gardait sur Gauthier, une condamnation sans miséricorde, un désespoir absolu de pouvoir plaider sa cause. Le nom de Leroux, jeté au milieu de cet événement, répandait un reflet sinistre sur toutes les conjectures, et ce pistolet chargé ne laissait à mesurer que la profondeur du crime. Les soupçons fermentaient au fond du cœur de Suzanne ; mais jalouse, pour son propre honneur, de lutter contre l'évidence, entre le supplice de rester tout à elle-même ou celui de voir flétrir son mari sans pouvoir le défendre, elle préféra le moindre, qui d'ailleurs se rapportait à l'ordre de Gauthier.

Il fallut qu'elle fit un effort sur elle-même pour tromper ses parents, car ils voulaient l'emmener à l'instant même; tous l'avaient conjurée de quitter sa chambre, d'emporter ses enfants et de venir s'établir dans la rue Mondétour. Elle feignit d'y souscrire et promit de les rejoindre. Soit tendresse, soit doute, on insistait pour qu'elle s'éloignât immédiatement de ce lieu où tout rappelait l'arrestation de Gauthier : elle prétexta le désordre de ses meubles, celui de son habillement, l'heure du sommeil de Henri, et pria son frère de venir la chercher plus tard. Elle dit cela avec une telle apparence de sincérité, que la famille prit enfin le parti de se retirer.

Le trouble d'esprit qu'elle éprouva pendant près de deux heures fut inexprimable. Personne ne vint. N'importe : Suzanne, résolue d'éviter Alexandre, et craignant même qu'il ne fût trop tard, s'arracha violemment de la stupeur profonde où elle était demeurée : elle habilla ses deux enfants, noua dans le coin de son mouchoir le peu d'argent qui lui restait, et quitta sa chambre en se promettant de n'y plus rentrer sans son mari.

Vingt fois elle broncha dans l'escalier sous le poids de son fardeau chéri, mais la force d'âme et l'énergie du désespoir viennent au secours du corps le plus faible. Elle n'était pas au bout de ses épreuves : sur chacun des paliers elle rencontra des commères qui, appuyées sur les rampes non loin de leurs portes ouvertes, babillaient à qui mieux mieux sur l'événement du matin ; des gens qui se détestaient la veille s'étaient ralliés pour se communiquer leurs conjectures, et Dieu sait comme la charité y brillait!

Cependant, à mesure que Suzanne descendait, son aspect ralentissait la violence du babil ; on se rangeait en silence, mais sans l'honorer d'un salut. Quelques gestes, quelques mots d'une insolente commisération frappaient sa vue et ses oreilles lorsqu'elle descendait d'autres marches qui la conduisaient sur un autre palier, où le même spectacle, la même cruauté, le même déboire l'attendaient. Les jeunes gens seuls semblaient peinés : Suzanne était jolie!...

Elle aperçut sur la porte une foule de gens réunis autour d'un homme qui pérorait. La saillie du mur l'empêcha de reconnaître les traits du discoureur : en approchant elle entendit la voix du portier.

« Notez bien, disait-il, que c'est la faute de l'ancien propriétaire, qui m'avait dispensé d'aller aux renseignements : j'avais vu quelque chose de louche là-dedans? Voyez-vous! on est portier pour faire son devoir ; et, quand j'ai vu le chenil duquel ça sortait, je me suis dit : C'est de la canaille ; ils ne pourront pas payer leur terme. — As-tu jamais payé le tien, toi qui parles? répondit aussitôt une grosse maman à figure épanouie, qui portait dans son tablier de taffetas noir des oranges enveloppées de papier joseph.— Excusez, monsieur, dit à un garçon boulanger une jeune femme chargée de deux enfants qui descendait les marches de l'allée. — Etes-vous pressée? dit-il en la regardant sous le nez ; moi, je ne le suis pas. — La voilà! dit le portier en la désignant. »

Le cercle s'ouvrit pour la laisser passer ; mais, une fois au milieu de la foule, cette jeune femme ne trouva pas d'issue.

« Elle n'est pas déjà si déchirée! dit un garçon perruquier en prenant un air de fashionable. — Oui, elle a de beaux cheveux! lui répondit le portier tout fier de la riposte. Et un ricanement stupide éclata sur divers points. — Laissez donc passer cette pauvre mère, grands imbéciles! dit la grosse maman en tirant deux grands dadais par le bras l'un après l'autre de manière à les envoyer pirouetter au milieu du cercle. »

Suzanne lui adressa un coup d'œil de reconnaissance et hâta le pas.

« Est-ce que vous êtes de quelque chose à cette créature-là? s'écria d'une voix menaçante à la femme aux oranges un de ceux qu'elle venait de bousculer. — C'est peut-être la recéleuse des vols, dit le portier qui avait sur le cœur l'apostrophe qu'elle lui avait faite.— Tu ne serais pas venu me confier les tiens, lui dit-elle avec fermeté, mauvais drôle! »

Les éclats de rire devinrent universels, et le portier, pourpre de colère, poussa la porte de l'allée avec violence. Le garçon boulanger qui avait rudoyé Suzanne reçut le coup sur la tête ; et, saisissant le marteau, il le fit retentir avec force en jurant et blasphémant comme un possédé. Cet incident permit à Suzanne de se dégager de la multitude sans fixer l'attention de qui que ce fût. Les flots de curieux croissaient ; elle crut s'entendre appeler par son nom de baptême, et, redoutant que ce ne fût Alexandre, elle s'éloigna aussi rapidement que le lui permettait le tremblement de ses jambes.

« La maison du commissaire? demanda-t-elle poliment à une jeune fruitière. — A cette lanterne, ma petite demoiselle, lui répondit celle-ci en étendant le doigt. » Suzanne fit un signe de tête pour remercier et entra dans la porte cochère désignée. Elle monta l'escalier, s'arrêta près d'une porte battante doublée de drap vert, mais n'osant l'ouvrir et plus émue que jamais. Enfin le bruit des pas de plusieurs personnes qui montaient, en riant aux éclats, le large escalier de pierre, lui fit surmonter son indécision ; elle entra.

Un gros commis, d'une figure assez commune, assis à un bureau, recevait d'un air dur et important des renseignements qu'un jeune homme lui donnait à voix basse. De temps en temps, en surcoupant le bec de sa plume, il promenait à travers la foule un regard impératif, puis se dressait brusquement à l'aide des mains sur les bras de son fauteuil et ordonnait violemment le silence, ce qui paraissait être fort peu du goût de la personne qui lui dictait.

La petite fille de Suzanne, éveillée par les éclats de cette voix tonnante, se mit à jeter les hauts cris.

« Faites taire cet enfant, s'écria-t-il, ou allez à la porte!... Qu'est-ce que vous venez faire ici? — C'est pour demander à M. le commissaire... — Il n'y est pas : revenez un autre jour, demain. — Y a-t-il quelqu'un à qui je puisse faire ma déclaration à sa place? — Oui sans doute. Est-ce que vous me prenez pour un zéro? — Eh bien!... — Oh! dans ce moment je n'ai pas le temps : je suis en affaire avec monsieur.— Deux mots seulement... — Ah ça! voulez-vous bien, dit-il en croisant les bras et en branlant la tête, me faire le plaisir de vous taire? A-t-on jamais vu un pareil entêtement? dit-il ensuite en souriant à l'homme richement vêtu qui était assis près de lui. Cette petite souillon qui s'imagine!... Eh! mais... mais... »

Suzanne se retirait en sanglotant.

« Voyons, mon enfant, dit en se levant soudain le beau monsieur qui dictait à ce brutal. Il lui prit la main, la ramena près du bureau : Dites ce que vous avez à dire ; j'attendrai bien. — Comment! monsieur, dit l'employé stupéfait, vous voudriez... ?—Je l'exige! reprit son interlocuteur avec sévérité. — Allons donc, je le veux bien ; mais en vérité... Voyons, petite, qu'est-ce que vous voulez? puisque monsieur a la complaisance... Mais soyons brefs surtout. — Remettez-vous, mademoiselle, lui dit son protecteur, et asseyez-vous à ma place. »

L'employé se mordit la lèvre inférieure, et, pour surcroît de mortification, il vit, en jetant un coup d'œil à la ronde, un sentiment de satisfaction animer toutes les physionomies. Il se trémoussa dans son fauteuil, fendit sa plume de travers, et la jeta par terre avec un mouvement de dépit, toujours en affectant une bonne grâce grimaçante et une soumission servile aux ordres du monsieur.

« Nous disons donc, mademoiselle?... — Hélas! monsieur, mon pauvre mari vient d'être arrêté tout à l'heure... »

L'employé se redressa, et prit un air triomphant et moqueur.

« Comment! et pourquoi? dit vivement la personne qui avait cédé sa place. — Je ne sais pas pourquoi, dit

la pauvre femme en sanglotant davantage ; ce sont des gendarmes et M. le commissaire lui-même... — Ah ! bon ! dit l'employé en se renversant sur le dossier de son fauteuil ; je sais... je sais... une bagatelle !... un petit vol... oui, oui... de nuit... c'est cela !... au nombre de cinq... avec effraction... à main armée... vingt-cinq mille francs !... Il y a même... un léger meurtre ! »

Suzanne poussa un cri effroyable, se rejeta en arrière en ouvrant les bras, et, sans les secours de la personne qui était restée debout devant elle, la petite fille, échappée de son sein, eût roulé à terre.

L'intérêt qu'on avait pris à Suzanne avait fait place à un sentiment contraire, et l'employé jouissait à son tour de la rumeur qui circulait dans la salle. Il prit négligemment une prise de tabac ; puis, chassant avec son mouchoir quelques-uns des grains tombés sur les pointes de sa cravate blanche : « Eh bien ! ma petite dame, dit-il ironiquement, que peut-on faire pour le service de ce brave homme ? — Vous êtes un drôle ! s'écria le jeune homme, dont les yeux étincelèrent. — Permettez-moi, monsieur... — Je me plaindrai à mon père, et il vous chassera... — Cependant, monsieur... — Où il me chassera moi-même, car je ne veux pas qu'on le prenne en horreur dans l'arrondissement pour vos manières de valet ! — Mais enfin, monsieur... — Je ne veux pas que vous me parliez davantage. Ne pas ménager une jeune femme ! une mère !... » Et en disant ces mots il marcha vers une porte vitrée, l'ouvrit, disparut, et plusieurs autres portes se fermèrent successivement avec violence.

Le ton plat et rampant de l'employé vis-à-vis du fils de son patron changea sensiblement à chacun des bruits qui lui prouvaient que le bon jeune homme s'éloignait de plus en plus. Il s'y mêla une rage concentrée qui se manifesta par un luxe de despotisme envers ceux qui l'environnaient ; il avait l'air furieux de ne pouvoir se fâcher. Un calme profond régnait, et personne n'osait sourciller.

« S'il croit me faire peur... murmura-t-il pour affecter le mépris des menaces du jeune homme... Hum ! hum !... ça ne me convient pas, ce ton ! Il faudra en rabattre, jeune homme !... Chasser ! chasser !... A qui croit-il parler ? »

Il bouleversait tout sur son bureau sans y rien cher-

« Au fait, que voulez-vous ? cria-t-il brusquement à Suzanne. »

Elle tressaillit.

« Je venais dire, balbutia-t-elle timidement, que je désire quitter le quartier. — Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ? — J'ignore si je dois le faire sans avertir. — Pourquoi cela ? — Parce que je crains qu'on ne suspecte cette démarche. — Est-ce tout ? — Faut-il déclarer où je me retire ? — Eh ! retirez-vous au diable, et laissez-nous la paix ! Quelle bêtise ! Croyez-vous qu'on serait en peine de vous empoigner, si cela devenait nécessaire ? En voilà bien d'une autre, ma foi ! Si c'est pour ça que vous êtes venue ici, vous eussiez tout aussi bien fait d'attendre l'événement où bon vous aurait semblé. Cette imbécile qui me fait avoir une dispute !... Allons, à d'autres ! »

Suzanne, brisée par tant d'amertumes, se retira la tête basse, tenant sa fille enveloppée dans son tablier et tirant Henri après elle.

Sur les derniers degrés ses jambes fléchirent ; elle s'assit dans une encoignure sombre, fit asseoir Henri, l'enveloppa de ses bras, courba sa tête, et des sanglots s'échappèrent avec violence, son pauvre cœur se soulagea. Les larmes sont un don du ciel. Retranchez-les ! L'épreuve serait intolérable. Dieu nous les a données comme un contrepoids divin dans sa justice et dans sa miséricorde.

Une idée fixe l'absorba entièrement ; on allait, on venait autour d'elle ; elle ne voyait, n'entendait rien : toutes ses facultés d'esprit se réunissaient sur cette question : « Où irai-je ? »

Elle s'était déjà dit : « Je ne rentrerai pas rue du Ponceau ; je n'irai pas chez ma mère. » Mais alors à quel abri rêvait-elle ? Suzanne avait des principes religieux, ou, si le mot paraît trop fort à ceux qui en saisissent nettement toute la valeur, la conscience d'une responsabilité vis-à-vis des siens et des sentiments du genre de ceux qui nous retiennent à la vie comme dans un poste qu'il est infâme de déserter parce que cette fuite en compromet d'autres et donne le mauvais exemple. Nous n'osons soupçonner qu'elle se livrât à des pensées de désespoir. Cependant il y a des moments où l'on est tenté de calomnier son ange gardien.

Ce sont les idées les plus simples qui se trouvent le plus difficilement : c'était à Gauthier qu'elle devait s'en rapporter sur cette question ; il fallait savoir dans quelle prison il était renfermé, lui faire parvenir un petit mot, et sans retard obéir à son ordre. Il ne pouvait exiger qu'elle affrontât l'opprobre de retourner à son logement après l'éclat du matin, et elle sentait qu'il ne lui parlerait pas de sa mère : c'était un grand pas pour vaincre l'obstacle contre lequel son imagination se brisait. Elle essuya ses yeux, embrassa ses enfants, et se prépara au plus douloureux des spectacles, celui d'une prison.

« Vous vous êtes trompée, ma fille, disait à quelques pas de là une dame. — Oh ! faites excuse, cela n'est pas possible, reprit une petite voix douce. — L'homme du bureau m'a dit que non, et elle n'y était pas. — Je l'ai pourtant suivie des yeux et vue entrer. La pauvre dame ! elle portait deux enfants. — Oh ! c'est bien elle ! Elle a un petit châle rouge, n'est-ce pas ? et une robe d'indienne rose à mille raies ? »

Suzanne, que cette désignation étonna, leva la tête, et n'apercevant que la jeune fruitière qui lui avait indiqué tout à l'heure même le bureau du commissaire et la grosse dame qui lui avait livré passage près de sa maison, elle s'avança fort surprise en faisant un léger salut.

« La voilà ! s'écrièrent à la fois la jeune fille et la dame. — Je te remercie, mon enfant, dit celle-ci à l'autre ; voilà pour ta peine. »

Elle jeta dans son tablier toutes ses oranges, n'en réservant qu'une seule qu'elle mit à la main d'Henri. La fruitière, joyeuse, fit un petit salut brusque, regarda ses oranges et disparut en trois bonds.

« Vous êtes bien bonne, madame ! dit Suzanne en remerciant pour son fils. — Eh bien ! madame Gauthier, votre pauvre mari a donc été arrêté ? — Serait-ce de vous qu'il m'aurait parlé ce matin ? s'écria Suzanne en pâlissant. — Eh bien ! eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que c'est donc que de pâlir comme cela ! Oui, je l'ai vu, et, si je ne me trompe, d'après tout ce que j'ai appris, c'est fort heureux pour vous ! — O mon Dieu ! madame, vous m'avez l'air d'une bien honnête personne ! vous ne voudriez pas me tromper. — Il n'y aurait pas de pitié ! Et tenez, ma foi, il a oublié cela chez moi. Reconnaissez-vous ?... — C'est une de ses cravates. En effet, je me rappelle maintenant... il n'avait pas la même... — Je lui en avais prêté une autre... vous saurez comment et pourquoi... Suivez-moi, nous causerons ailleurs que devant cette porte. Tout ce que je puis vous dire pour le quart d'heure, c'est que votre mari n'est pas coupable. »

Suzanne contint un violent mouvement de joie ; elle fixa des yeux étincelants sur le visage ouvert et riant de madame Mahuchet, qui tendit les bras à Henri et s'en empara.

« Bien sûr ! bien sûr ! dit Suzanne en bégayant et en secouant le bras de la digne femme... Ne vous faites pas un jeu de moi... Bien sûr ! bien sûr ! — Comme il y a un Dieu au ciel ! répondit celle-ci en élevant le doigt et avec une voix ferme. »

Suzanne la pressa avec effusion et se pencha sur son épaule en sanglotant.

« Eh bien ! des larmes ? Enfant ! dit la mère Mahuchet avec douceur en lui serrant la main. — Ah ! c'est de plaisir ! et celles-là font tant de bien !... — A la

bonne heure! Mais moi, les larmes me font du mal, dit la grosse maman en s'essuyant les yeux, et voilà la seconde fois que j'en verse pour vous aujourd'hui. »

Une faiblesse prit à Suzanne. Madame Mahuchet, avisant une jeune écaillère sur la porte d'un marchand de vin, lui fit un signe; celle-ci s'empressa d'accourir : « Mon chou, faites-moi le plaisir de me donner la petite fille de madame et de lui donner votre bras. Un cabinet particulier, s'il vous plaît, et vous nous ouvrirez douze douzaines d'huîtres. »

L'écaillère ne se le fit pas répéter deux fois; Suzanne, plutôt portée que conduite chez le marchand de vin, fut bientôt remise, grâce aux secours qu'on lui prodigua.

L'écaillère les servit : elle donna une nappe blanche, des serviettes, des verres. Madame Mahuchet, ayant le revers de la main gauche contre la hanche et de l'autre tenant l'orange de Henri, avait l'aspect fier et content de Charlemagne présidant au milieu des chevaliers de la Table-Ronde.

Pour Suzanne, sa maigreur et sa pâleur étaient extrêmes; mais ce frisson de joie, ce délire d'amour avec lesquels elle embrassait tour à tour ses deux enfants jetaient au fond de l'âme je ne sais quoi de passionné, de brûlant. Ah! c'est qu'elle trompait son esprit, c'est qu'elle adressait à Gauthier les caresses qu'elle prodiguait à ses enfants.

L'écaillère entra et posa sur la table un citron et du poivre, trois larges plats ovales; elle déboucha la bouteille de vin blanc et sortit.

« Allons, petite mère, mangeons, et passez-moi ce gros joufflu de garçon. — Je n'ai pas faim, lui dit Suzanne. — Par exemple! Des huîtres, ça se mange sans avoir faim. — Je ne les aime pas, madame. — Diable! s'écria madame Mahuchet, si j'avais su cela!... Enfin il ne faut pas que cela soit perdu : je me sacrifierai; on ne doit pas gaspiller le bien du Seigneur. »

Et elle se mit à dévorer les huîtres avec zèle.

« Au moins vous prendrez un morceau de jambon? — Dispensez-moi, je vous supplie!... — Alors, votre verre... »

Suzanne n'osa refuser, et laissa madame Mahuchet verser à sa guise; à peine humecta-t-elle le bord de ses lèvres.

Tout en humant le glutineux testacée, qu'elle acidulait avec du jus de citron et saupoudrait de poivre, madame Mahuchet ne perdait pas de vue le petit Henri : elle envoya chercher des gâteaux pour lui et pour sa sœur; puis s'adressant à la jeune mère : « Ah! ça! vous ne comptez pas sans doute retourner dans la maison d'où vous sortez? — Est-ce possible, madame? lui répondit tristement Suzanne. — Je ne dis pas cela, mon enfant; Dieu m'en garde! Si vous voulez vous fier à moi, je loge rue Saint-Antoine, à deux pas de la Force : couchez-y cette nuit; demain vous saurez si c'est l'avis de votre mari que vous restiez là. Ne vous en faites pas faute : j'ai ma nièce rue Aux Ours : elle me cédera son lit. — Non! non! s'écria Suzanne, je n'entends pas que quelqu'un se gêne pour moi.— Mais quand je vous dis... — Je ne veux pas abuser de votre bonté. — Alors, il faut m'obéir! »

Le garçon du marchand de vin entra avec des gâteaux sur une assiette.

« Posez cela sur la table, mon ami, et veuillez faire venir un fiacre. — Tout de suite, madame, reprit le garçon. Et il sortit. — Ainsi c'est convenu, continua madame Mahuchet en dominant la voix du Suzanne. J'ai à courir beaucoup aujourd'hui; il faut que je vous installe, et de là, que j'aille installer ma nièce à ma place, au marché des Innocents. Je vous apporterai une permission pour voir Gauthier demain. Il est possible que l'affaire traîne en longueur, et je n'entends pas que votre mari, qui est un joli homme, vive de la cuisine de la prison : je vous aurai de l'ouvrage parce que je sais que vous êtes laborieuse. Nous ferons connaissance si vous le jugez bon; et, si vous jugiez autrement, vous seriez furieusement difficile; mais enfin, chacun son goût. Quant à vous, vous me convenez, et je vous engage à me demander de l'argent pour peu que vous en ayez besoin. J'ai des robes à me faire faire : ce sera autant à rabattre sur le compte. Que diable! on ne peut pas mieux dire! Qu'en pensez-vous? — Je suis confuse de tant de bontés! lui dit Suzanne attendrie. — Et vous avez tort. Répondez-moi seulement oui ou non. — Eh bien! non, madame! — Et ce n'est pas par orgueil, madame Gauthier?... C'est qu'il ne faut pas rejeter l'argent des honnêtes gens... Vous en avez? bien sûr? — Assez pour quelques jours, et, d'ici là, si vous avez la complaisance de me procurer de l'ouvrage... — Vous voulez rire avec votre complaisance!... Ah! c'est que j'entends bien que toutes mes amies vous en donnent! Corbleu! si j'en savais une seule qui fit la revêche, je vous la mènerais tambour battant, je me brouillerais avec elle pour la vie! et d'ailleurs, ma petite, j'ai un moyen infaillible pour cela : nous allons entrer dans un magasin de nouveautés; je prendrai un coupon de mérinos lisse; vous me ferez une robe avec toutes sortes d'enharnachements et de gentillesses; puis, quand je me pavanerai là-dessous au milieu d'elles, ou je connais peu les femmes, ou elles se feront une pique d'être aussi braves que moi. C'est là où je les attends pour leur donner le nom et l'adresse de ma couturière. »

Suzanne sourit; elles s'embrassèrent cordialement. Une voiture s'arrêta à la porte. Madame Mahuchet tira la sonnette, paya l'écot, donna un pourboire généreux au garçon; elle serra la main de la petite écaillère en lui faisant compliment sur ses huîtres; puis, toute rayonnante de joie que le cocher lui eût dit que le petit Henri lui ressemblait comme deux gouttes d'eau, elle grimpa dans le fiacre à la suite de Suzanne.

« A la Frileuse, rue Saint-Denis, dit-elle au cocher. Je vous prends à l'heure. »

La portière fut fermée, et les deux chevaux, excités à grands coups de fouet, mais ralentis par la bride, partirent au petit trot.

CHAPITRE V

LE PRÉJUGÉ

Préjugé? Cela veut dire *jugé d'avance;* mais qui donc peut juger un fait avant qu'il n'arrive, si ce n'est Dieu qui veut avertir et mettre en garde la conscience de l'humanité?
(Boiste.)

Dans la salle à manger qui sert d'arrière-boutique à madame Moreau, cinq convives étaient assis autour d'une table ronde. Un jour terne et douteux pénétrait par la petite cour; aussi avait-on été contraint d'allumer bien avant la fin de la journée la lampe de ferblanc à un seul bec qui descendait du plafond à l'aide de trois chaînes de cuivre. Le volet de la croisée était fermé, et l'on avait tiré le rideau rouge. Le silence qui régnait dans la rue et dans le reste de la maison indiquait, aussi formellement que le calendrier, une après-midi de dimanche; la boutique était fermée, et le dogue, fidèle gardien de la fruitière, dressait sa lourde tête et ses oreilles déchirées quand, par hasard, quelqu'un faisait retentir sur le pavé de la rue déserte le bruit inattendu de sa marche précipitée.

L'abat-jour du quinquet était assez haut monté pour que la lumière traçât un cercle de clarté autour des convives, et, grâce aux reflets et à la couleur jaune d'un papier fraîchement posé par Alexandre, le buffet peint en brun se laissait apercevoir dans une encoignure avec ses pyramides d'assiettes, dont la blancheur luttait, à travers le treillage de fil d'archal, contre la teinte de clair obscur où les quatre pans de

la muraille étaient plongés. Près de Moreau, lourdement écrasé sur sa chaise, on discernait par terre, dans l'ombre, un panier carré où des bouteilles placées tête-bêche attendaient le moment de figurer à leur tour sur une scène plus élevée. Son fils était près de la croisée; il avait à sa droite la rieuse Fanchette, sérieuse alors, vous saurez pourquoi avant peu. Madame Moreau était à la gauche de son époux, pour trois raisons principales : d'abord on pouvait frapper; ensuite il fallait qu'elle pût vaquer librement autour du café qui bouillait sur un fourneau de terre, dans un coin de la boutique, et, finalement, elle voulait surveiller, suivant son usage, le penchant naturel de Moreau à s'écarter des lois de la sobriété.

Un cinquième convive d'une soixantaine d'années, placé à la droite de Fanchette, à la gauche de madame Moreau, faisait face au fruitier. Son costume tenait le milieu entre les modes provinciales et celles de la campagne; ses longs cheveux gris étaient retroussés sur ses oreilles, derrière lesquelles ils formaient de lé-



gères boucles. Son œil était bleu; un nez sec et aquilin formait le trait le plus long de sa figure. Ses lèvres fines et pincées paraissaient peu disposées pour le sourire, ce qui, avec le hâle de son teint et l'ovale régulier de sa tête, présentait je ne sais quoi de grave et de patriarcal. Sous une cravate de couleur les pointes de sa chemise balançaient, chaque fois qu'il remuait la tête, les anneaux d'or qui pendaient à ses oreilles. Des bouts de manchettes de batiste sortaient des manches de son habit de peluche couleur noisette. Un long gilet de piqué blanc recouvrait la ceinture d'une culotte de peau de chamois où se balançaient des breloques d'argent. Des guêtres de cuir serrées sur le genou étaient boutonnées jusqu'au niveau de la semelle d'un soulier carré garni de clous. Pour compléter l'équipage, il tenait dans sa main gauche une tabatière de corne et un mouchoir à carreaux; et l'on pouvait apercevoir son chapeau gris à larges bords, à ganse noire et à boucle de cuivre, placé dans un coin sur son bâton de cornouiller.

Ces cinq convives eussent formé un pentagone régulier sans la corpulence de madame Moreau, qui dérangeait un peu la symétrie.

« Mais vous ne mangez pas, Dubreuil, dit-elle en poussant devant lui la gibelotte de lapin. — A moins de me donner une indigestion pour vous obliger, je ne saurais aller plus loin. — Buvez un coup, pays, dit Moreau en versant à rase-bord. — Oh! mon ami, c'est trop des trois quarts! — Ça trouvera son emploi, dit madame Moreau. Alexandre, passe-nous le dessert. »

Fanchette s'empressa de l'aider, et un fort joli assortiment de friandises fut posé sur la table.

« Votre carrière est-elle en activité? demanda Alexandre à Dubreuil. — Oui, mon ami, dit ce dernier en enlevant la pelure d'une poire. On parle de faire un canal à Lons-le-Saulnier; les travaux seraient ou-

verts l'année prochaine; il en sera question au budget. Hier j'ai vu un chef de division du ministère de l'intérieur, qui m'a conseillé de réaliser mes rentes sur l'Etat pour soumissionner dans l'entreprise. Ça m'irait comme un gant : j'aurais le débit assuré de mes fouilles. — Est-ce toujours Nicolas-le-Déhanché, un beau brin d'homme tout de même, qui est à la tête de votre monde? demanda madame Moreau. — A propos! que je vous dise, s'écria Dubreuil; vous m'y faites penser!... Il est arrivé fièrement du remue-ménage dans la commune! — Vraiment! dit Fanchette en rapprochant sa chaise. — Contez-nous donc ça, dit madame Moreau en faisant un semblable mouvement. — Vous savez bien Clotilde?... — La nièce du maire? s'écria Fanchette. — A propos de laquelle on a tant jasé, continua Moreau. — Eh bien, elle est disparue, il y a deux mois, avec un jeune peintre qui revenait d'Italie. — Là!... Eh bien! croyez-moi si vous voulez, mais j'étais sûre qu'avec son ton de précieuse, elle finirait par quelque sottise. Oh! c'est que moi j'ai le coup d'œil juste! — Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle a pris les économies de son oncle, qui serait aujourd'hui dans de vilains draps si la commune n'était venue à son secours. — Ce pauvre cher homme! dit Fanchette. — Et Nicolas, quelle mine a-t-il fait? dit madame Moreau. — Le plus beau de l'histoire, continua Dubreuil, c'est que, la veille, ayant su que Grandjean-le-Rougeaud voulait parler à Clotilde pour le bon motif, voilà mon Nicolas qui se met martel en tête à cause qu'il avait pris son rival pour confident, ou que l'autre, après la confidence, s'était monté la tête pour couper l'herbe sous le pied de son ami. Tous deux étaient comme des coqs. On prévoyait du grabuge; et ça n'a pas manqué. Bref, ils se sont battus derrière le cimetière, et le Rougeaud est revenu borgne à la maison, où son père, pour lui remettre l'œil, lui a cassé un balai sur le dos. — Cette bêtise! dit Moreau. — C'est ce que j'ai dit au papa; mais c'est une bête brute à qui on ne peut pas faire comprendre la raison. Pour Nicolas, qui a été forcé de quitter le pays, où on l'aurait empoigné, il s'est engagé dans la gendarmerie. — Et c'est lui qui empoigne les autres, dit Alexandre. — Justement. Mais vous n'êtes pas au bout : j'ai rencontré Clotilde hier soir à Paris! — Vraiment! et où donc? demanda madame Moreau. — En sortant des *Français*, où j'ai vu tomber... — Etait-elle bien mise? interrompit Fanchette. — Ah! dame! fallait voir! des plumes, des chiffons, un tas de frafras... que sais-je! et des bagues à tous les doigts... enfin, d'un luxe... — — Parbleu! quand on vole, dit amèrement madame Moreau. — Baste! la bourse du maire n'était pas assez ronde pour fournir la moitié de tout cela. — C'était peut-être loué à l'heure, laissa échapper Alexandre en cassant un biscuit. — Peut-être aussi, dit vivement Fanchette, que son peintre l'a épousée. — Oui, épousée, dit Moreau : on l'épouse... je m'en moque... tous les jours sans curé ni maire. »

Alexandre poussa son père avec le coude, madame Moreau lui marcha sur le pied, Dubreuil fronça les sourcils, et Fanchette étonnée les regarda tous.

« Eh bien! puisque nous en sommes là-dessus, je vous dirai, moi Dubreuil, l'oncle paternel de Fanchette ici présente, que, malgré ma bonne intention de lui laisser tout mon bien, ce qui est cause que je ne me suis pas remarié, si, par malheur, elle tournait mal, si elle oubliait les principes que je lui ai donnés, je croirais agir scrupuleusement bien en la déshéritant comme l'oncle de Clotilde a déshérité sa nièce. »

Il se fit un instant de silence. Moreau cligna des yeux et fit un mouvement des épaules; Alexandre et Fanchette se regardèrent d'un air interdit et comme se demandant l'à-propos de cette sortie vigoureuse.

« Mais, pays, dit madame Moreau, il me semble qu'il n'y a rien de semblable à reprocher à votre nièce. — Eh! eh! murmura Dubreuil en ouvrant et refermant le couvercle de sa tabatière. — Expliquez-vous, monsieur, demanda Alexandre avec une voix altérée. — Oh! je m'expliquerai aussi. — Tout de suite, monsieur, tout de suite! ajouta l'impétueux jeune homme. — Vous voudrez bien attendre que je le veuille? dit Dubreuil d'une voix calme. — Oh!... mon Dieu!... mon Dieu!... dit Fanchette en sanglotant, comment... faudra-t-il... se conduire... si je... mérite ce reproche-là... de mon... oncle? — Mais, en vérité, je n'en reviens pas! dit madame Moreau en laissant tomber ses bras. — Il est fou, je crois, dit Moreau. — Il y en a un de nous deux, ajouta Dubreuil. Ecoutez! Je ne voulais pas troubler la joie de cette réunion; mais aussi bien, puisque je me suis laissé emporter comme un jeune homme, je ne sortirai pas d'ici sans avoir le cœur net. Il me va mal de tourner autour des choses; vaille que vaille, je vais droit au but. Vous m'avez dit en entrant que Gauthier ne viendrait pas dîner, qu'il avait de l'ouvrage, que... et que... enfin toutes sortes de choses que je ne vous demandais pas : eh bien!... je sais où il est. — Pourquoi nous l'avoir tu? dit Moreau. — Parce que votre mensonge prouvait combien cela vous faisait de peine. Voici comment je l'ai su, maintenant. J'étais hier à régler ma montre devant le cadran de l'Hôtel-de-Ville. Un gendarme vient à moi, me frappe sur l'épaule; je reconnais mon Déhanché, Nicolas, l'enfonceur de Grand-Jean-le-Rougeaud : poignée de mains, bonjour, comment qu'on se porte? *et cætera*; la rengaîne! « Je sors de chez les Moreau, lui dis-je par manière de parler. — Savez vous, me dit-il, ce qui vient de leur arriver? — Non. — Gauthier, leur gendre, à qui vous avez envoyé ses papiers du pays, vient d'être arrêté pour un assassinat. » — C'est faux! s'écria Alexandre. — Cela n'est pas possible! ajouta madame Moreau. — Faux! pas possible!... Soyez d'accord entre vous, mes amis. J'ai vu le procès-verbal... Ah! — Il était trop calme, dit la mère. — Il s'est rendu sans résistance, dit le fils. Le procès-verbal prouve qu'il avait un pistolet, insista Dubreuil. — Il était encore chargé, cria Fanchette avec impatience. — Mais où en veut-il venir par là? dit Moreau. — Comment! où j'en veux venir! répéta Dubreuil étonné. — Oui, dirent tous les autres d'un commun accord. — J'en veux venir à vous déclarer que jamais, de mon consentement, une Dubreuil n'entrera dans une famille où il y aura un homme envoyé par la Cour d'assises aux galères ou à l'échafaud! Et, comme je suis le tuteur de Fanchette, vous devez comprendre que, jusqu'à ma mort du moins, il n'y a plus de mariage possible entre ma nièce et votre fils. »

La maison, en craquant sur ses appuis comme pour écraser les convives, eût frappé la famille d'une stupeur moins profonde.

Dubreuil, calme et les bras croisés, avait l'attitude du champion qui a jeté son gant dans l'arène et qui attend fièrement qu'on le ramasse. Ce fut Fanchette qui la première l'osa.

« Mais, mon bon oncle, lui dit-elle en prenant une main de Dubreuil dans les siennes et en la baisant pour le disposer à l'écouter sans sévérité, au pays, nul ne le sait; vous et nous seuls le savons, ce triste événement. — Ah! lui dit-il, c'est pour nous tous une plaie bien cuisante! Quand on le saura à Lons-le-Saulnier... — Nous pourrions le cacher à tout le monde. — Eh! mon enfant, le bien se fait sans bruit : le mal a l'éclat du tonnerre; d'ailleurs les journaux vont partout. — Le nom que je porterai diffère du sien, vous le savez. — Qu'importe, si on les réunit dans la même idée? — Vingt fois, cent fois vous m'avez dit : La religion prescrit l'indulgence. — Nous sommes punis pour la désobéissance d'Adam, et les juifs pour le meurtre de Jésus-Christ. — Mais punis l'un à cause de l'autre! Les cinq doigts de la main ne se ressemblent pas. — Quand il y en a un de gangrené, la main est difforme. — Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, dit madame Moreau avec aigreur. — J'aurais eu tort, mais j'en doute. — Eh bien! lorsque le père de votre femme, réfugié en Suisse, fut condamné à mort par contumace pour avoir tué d'un coup de feu, à travers une

haie, Pierre, le garde champêtre, un brave homme, certes!... — Un très-brave homme. Ensuite? — Ensuite! vous n'avez pas divorcé avec Louise. Pourquoi cela, puisqu'alors la loi le permettait? — Mais, ma sœur, vous n'avez donc pas de mémoire? — Pourquoi? répondez! — Oui, pourquoi? insistèrent Alexandre, Fanchette et Moreau. — Parce qu'elle mourut deux mois après, répondit Dubreuil.—Ah! c'est vrai, avoua madame Moreau confuse. — Sans omettre, ma sœur, qu'on ne divorce pas quand on est chrétien, et que la loi civile, en ce cas, est comme non avenue dans ma conscience.— Disons le fin mot, reprit vivement le fruitier. Le principe vient à l'appui dans l'occasion pour ne pas divorcer non plus avec la dot, n'est-ce pas? » Dubreuil fit un mouvement; puis s'inclinant : « Merci, beau-frère, dit-il : c'est juste, vous me rappelez un devoir. Heureusement j'ai le temps de le remplir : que Dieu m'accorde seulement vingt-quatre heures, et vous serez content. Pour vous, ma nièce, apprenez par mon exemple à vous résigner à ce qui est loyal et religieux : la fille de mon frère ne sera point la belle-sœur de Gauthier. — Par ma foi! Alexandre, dit la mère Moreau à son garçon, le fils de ta mère ne sera pas le neveu d'un fou! il ne sera pas dit que nous ne lui renverrons pas son refus! — Qu'à cela ne tienne, reprit Dubreuil : retirez-lui votre consentement à cause de moi, comme je retire le mien à cause des vôtres; rien de plus naturel. Justice chez moi, colère chez vous, qu'importe? cela revient au même. — Appelez-vous justice un préjugé ridicule? s'écria Alexandre avec emportement. — Oh! pour Dieu! mon jeune adversaire, faites-moi grâce, s'il vous plaît, de vos maximes libérales : je ne suis pas à la hauteur de l'époque, ces inventions-là ne sont pas de mon temps. — Un préjugé qui choque les principes éternels! insista le jeune typographe avec beaucoup de véhémence. »

Madame Moreau regarda son fils la bouche béante.

« En fait de principes, dit froidement Dubreuil, je m'en tiens à ceux de l'honneur. — Eh! monsieur, presque partout on pense comme moi là-dessus. — Alors le choix des femmes ne vous manquera pas. — La fille du bourreau même, si elle a des vertus, peut mériter la main d'un honnête homme. — Epousez, mon garçon, épousez! — Jean-Jacques Rousseau l'a dit, monsieur! — Oh! j'attendais bien là Jean-Jacques Rousseau : c'était immanquable! — Et non-seulement lui, mais la raison! — Mais, jeune homme, je crois l'avoir aussi, la raison : qui jugera entre nous? N'ai-je pas quelque droit de préférer mon autorité de soixante ans à votre autorité d'enfant? N'ai-je pas le triple de votre âge, et vingt fois votre expérience? Dois-je me guider par vos lumières ou me fier aux miennes? répondez... Je veux bien admettre encore qu'il y ait une balance entre votre amour pour Fanchette et mes droits sur elle : eh bien! je jette maintenant le nom de Gauthier dans un plateau : que jetez-vous dans l'autre?—Ainsi donc, monsieur Dubreuil, je porterai le fardeau de son crime! on le punira jusque sur moi! le bourreau, en le rayant du monde, m'en chassera! il aura l'échafaud et moi la honte!... — Vous m'en voyez au désespoir; mais le nom de Dubreuil est sans tache, et tant que je vivrai... — Sans tache! interrompit Moreau avec une violence qu'on ne lui aurait pas imaginée; sans tache! et c'est vous qui, le premier, avez arboré à Besançon le drapeau blanc sur la citadelle!... — Mes souverains légitimes, répondit Dubreuil avec un air froid et dédaigneux, appelés par la France... — Vous les aviez oubliés il y avait beau jour, ma foi! vous aviez prêté serment à l'Empereur. — Avouez, dit Dubreuil mis hors de lui-même et ne laissant percer encore que l'ironie, avouez qu'au moins les alliés ne sont pas entrés dans la ville, tandis que vous quittiez le pays pour fuir à Paris, où vous n'avez pas eu seulement le cœur de faire voir le jour à une lame de sabre. — Tu en as menti! s'écria Moreau en se levant avec impétuosité; il est encore là pour te couper les oreilles! — Mille millions de tonnerres! cria Dubreuil en saisissant son bâton et enfonçant son chapeau sur sa tête, crois-tu que je n'ai plus dans les veines le sang qui y coulait aux Pyramides? — Et moi le cœur qui battait sous ma cuirasse à la journée d'Arcole? reprit Moreau qui avait saisi son sabre placé sur le haut du buffet. — Mon oncle, je vous en prie, ne vous battez pas! s'écria Fanchette en se jetant au devant de Dubreuil. — Voulez-vous bien être raisonnable, mon père? dit Alexandre en saisissant Moreau. — Range-toi! dit Dubreuil à Fanchette, que je lui montre... — Lâche-moi! dit Moreau à son fils; je vais lui prouver... — N'allez-vous pas aussi commettre des assassinats? » cria d'une voix terrible madame Moreau.

En ce moment Moreau, voulant tirer son sabre du fourreau, où il était probablement rouillé, en démonta la garde; elle lui resta dans la main. Alexandre fit un grand éclat de rire : tous les yeux se portèrent sur Moreau, dont le désappointement rendait la figure si comique qu'on rit de plus belle, et que de proche en proche tous les fronts se déridèrent, jusqu'à celui de Dubreuil lui-même, pendant que son antagoniste se demandait comment il s'y était pris pour faire son chef-d'œuvre.

Plusieurs coups heurtés avec impatience se firent entendre à la porte de la boutique.

« Qui va là? cria la fruitière. — Eh! il y a une heure que je frappe! — Oh! une heure! dit madame Moreau en ouvrant à un commissionnaire. — On aurait cru quasi qu'on s'assommait. Cette drôle de gaieté! Tenez... c'est une lettre pour vous. C'est ici madame Moreau, n'est-ce pas? — Oui, mon ami. — Eh donc! dit le commissionnaire tirant la porte sur lui après avoir salué. — Qu'est-ce qu'il m'apporte, ce Gascon-là? dit madame Moreau en regardant l'écriture à la lueur du quinquet suspendu... Tiens!... une lettre de Suzanne! — Elle nous écrit! bon signe! » dit Alexandre en saisissant la lettre. Dubreuil avait tiré ses lunettes et les avait mises sur son nez. « Lisez, monsieur, lui dit Alexandre avec respect en la lui passant décachetée. — Mon petit oncle, lisez-nous ça, dit Fanchette en s'appuyant sur l'épaule de Dubreuil et en glissant sa figure chiffonnée près de la physionomie du vieillard. »

Moreau but un coup pour se calmer et prêta l'oreille; sa femme, les yeux sur Dubreuil, suivait tous les mouvements de sa figure.

Ma mère, soyez heureuse : Gauthier est innocent!

« Eh bien!... s'écrièrent-ils tous à la fois d'un air de triomphe. »

Dubreuil fit un signe de croix, une larme roula dans ses yeux, et il dit : « Mon Dieu, je te rends grâces! » Alexandre baisa la main de Fanchette et saisit sur la table celle de sa mère. « Recommencez-nous ça, » dit Moreau en poussant un long soupir et en s'accoudant sur la table pour entendre de plus près.

... Ma mère, soyez heureuse : Gauthier est innocent! J'ai trouvé un ange protecteur pour lui et pour moi.

« Ça arrive comme mars en carême, dit Moreau. — Des étrangers portent secours à nos enfants! dit sa femme avec amertume. — Elle a voulu s'épargner des mots pénibles sur le compte de Gauthier, » objecta Dubreuil.

... Il ne nous manque que votre bénédiction : donnez-nous-la; priez Dieu de nous l'envoyer.

« De bien bon cœur! dit madame Moreau en sanglotant. — Silence donc! » lui dit Moreau.

... Il m'en coûte de vous le dire, mais j'ai juré de ne vous revoir qu'après le jugement.

« Mais ça peut durer longtemps, dit Moreau. — Il ne sera donc pas libre tout de suite? s'écria Fanchette. — Il faut purger l'accusation, reprit Alexandre. — Hum! hum! murmura Dubreuil; » et il continua :

Cette épreuve est assez forte pour corriger Gauthier.

« Amen. »

... Il ne reverra pas Leroux. Le malheureux! s'il n'avait pas eu un bon cœur, il n'eût pas été dangereux pour mon mari!

« C'est vrai, dit Alexandre. — C'est comme le vin, dit Moreau : il ne me griserait pas si souvent s'il était désagréable à boire. — Tais-toi donc aussi ! » lui dit sa femme.

... *Puisse Fanchette !...*

« Elle parle de moi, cette bonne Suzanne ? »

... *Puisse Fanchette prendre assez d'empire sur mon frère pour l'empêcher de préférer ses amis à sa femme ! Mais nous ramènerons Gauthier ; il n'est pas méchant au fond, et il a toujours été honnête homme. Sa liberté vous rendra votre fille, qui vous aime tant.*

SUZANNE.

Madame Moreau prit la lettre, la baisa et dit à Dubreuil : « Eh bien ? — Il y a beaucoup à dire, répondit lentement celui-ci ; et, entre nous, je ne conseillerais pas à Alexandre de fréquenter Gauthier. — Mais pour le mariage des deux amoureux, qu'est-ce que vous en dites ? — Oh ! ça va tout seul maintenant. »

Alexandre et Fanchette poussèrent un cri de joie.

« Quand je dis tout seul, j'y mets une condition : c'est que, si toutes les démarches sont faites avant la mise en liberté de Gauthier, la cérémonie n'aura toujours lieu que le lendemain. — Est-ce que vous croyez ?... — Rien ; c'est mon idée comme cela. Je tiens à mes principes. — J'y souscris, dit Alexandre ; je partage l'espoir de ma sœur. — Eh bien ! veux-tu encore me tuer ? dit Dubreuil à Moreau en lui tendant la main. — Conviens que tu as bien la plus mauvaise tête !... répondit celui-ci en lui prenant la main avec cordialité. Trinquons avec une petite goutte de kirch. — Va pour le kirch ! — Et nous prendrons le café, et nous chanterons la petite chanson, dit la mère Moreau. — Comme vous voudrez. — Ah ! nous reconnaissons là Dubreuil ! s'écria chaque convive. — A la bonne heure comme cela, mes amis ! Mais, ne criez pas au préjugé si vite. Soyez convaincus, malgré Jean-Jacques et compagnie, que les préjugés ne sont pas si sots que ceux qui les attaquent. Elevons notre sphère et ne l'abaissons pas. Ne mettons jamais l'honneur au rabais ; quand le hasard jette un criminel dans une famille, il ne faut pas faire un reproche à un honnête homme d'en éloigner ceux qu'il aime. »

CHAPITRE VI

LA GAGEURE

La lumière et les ténèbres sont mêlés dans le cœur de l'homme. (POPE.)

« Je compte sur votre parole, dit le jeune homme en étendant la main. — J'en ai pris Dieu à témoin. Soyez tranquille, mon fils. » Et le vieillard qui venait de répondre serra cordialement une des mains de son interlocuteur. Il s'approcha ensuite d'une porte basse et garnie de larges bandes de fer ; puis, saisissant un marteau de même métal, il le laissa retomber fortement. Un vasistas s'ouvrit, et à travers les mailles serrées d'une grille un rayon vif de la lumière du jour alla donner sur les traits de celui qui venait de frapper. « Qu'est-ce ? dit une voix forte. — Ouvrez-moi, Laurent, répondit-on avec douceur. — Par ma foi ! dit le guichetier en livrant passage à un ecclésiastique et en se rangeant respectueusement de côté, je n'aurais pas cru, monsieur l'abbé, que ce fût vous : il ne vous arrive pas souvent de heurter de la sorte, si ce n'est pourtant lorsqu'un de nos prisonniers est à l'agonie et vous demande le sacrement de l'Extrême-Onction. Y aurait-il quelque chose dans ce goût-là ? — Non, Laurent ; mais hâte-toi de sonner pour qu'on ne me fasse pas attendre au second guichet ; je suis pressé de revenir. — Volontiers, dit Laurent qui tira la lourde porte, repoussa les verroux, puis saisit une corde qu'il secoua violemment. On entendit accourir avec précipitation, à la porte de sortie de cette chambre, le second guichetier. — Tiens, Laurent, dit encore le prêtre en jetant deux ou trois pièces d'argent sur une table, voilà quelque menue monnaie : si le prisonnier qu'on nomme Leroux a besoin de quelque chose, procure-le-lui ; fais-lui même porter une ou deux bouteilles. — Je n'ai pas dans l'idée, monsieur l'abbé, dit le guichetier en serrant l'argent dans une bourse de cuir, qu'il en boira beaucoup plus ; car c'est demain sans retard qu'on le juge, et, ma foi !... vous savez la couleur de la carte qu'il a retournée. »

Le prêtre leva les yeux au plafond, et disparut lentement par la seconde sortie, qui se referma aussitôt sur lui. Bientôt Laurent entendit retomber la dernière porte du dernier guichet. Il profita de ce moment pour prendre, dans un petit caveau creusé sous le plancher, deux bouteilles cachetées d'une cire noire, et entra, suivi de son énorme chien, dans la salle où se promenaient les prisonniers.

Cette salle, dont la construction remonte à des temps fort éloignés, est large de vingt pieds et longue du double ; le plafond, qui n'est qu'à six pieds au-dessus du sol, est supporté par plusieurs piliers massifs construits en larges pierres de taille, ainsi que les quatre pans du mur qui règne autour d'eux ; l'air et la lumière du jour n'y pénètrent pas. Quelques mauvais quinquets éclairent sépulcralement ce lieu lugubre, où les prisonniers viennent se réchauffer pendant quelques heures lorsque le froid piquant de la mauvaise saison fait craindre pour leur santé. Quelques tables sont placées entre les piliers, et l'on voit souvent les misérables habitants de ce séjour s'étourdir, en jouant aux cartes, sur les remords de la veille et les terreurs du lendemain. Là règne une apparente gaieté ; cependant il est facile, après un léger examen, d'apercevoir qu'un sentiment universel de méfiance tient constamment chacun des prisonniers sur ses gardes. Il n'y a de conversations particulières que parmi ceux qui se connaissent bien ; les détenus redoutent le laisser-aller avec quelques espions mis au milieu d'eux, car l'entière innocence même n'empêcherait pas ces misérables de broder sur un mot aventuré, pour faire doubler le salaire que l'on donne à leur zèle.

De dix pas en dix pas, des portes entr'ouvertes, sous lesquelles on ne peut passer qu'en se courbant, laissent apercevoir l'intérieur des cachots contigus ; des bancs de chêne scellés dans le mur occupent les intervalles. Des amis, des parents viennent, aux heures de visite, s'y asseoir auprès d'un prévenu et lui apporter quelques consolations.

Sans le feu qui brûle dans un poële de briques, et qui renouvelle et purifie l'air, les émanations putrides de ce souterrain seraient insoutenables. Dans l'hiver, les détenus ne montrent aucun souci d'aller se transir au préau ; ils se tiennent renfermés pour profiter de la chaleur. L'huile qu'on brûle pour les éclairer n'étant pas de premier choix, il en résulte une odeur âcre qui saisit au gosier et imprègne les vêtements.

Ce triste séjour présentait en ce moment tout le pittoresque dont il est susceptible : des avocats vêtus de leur robe noire, assis sur des bancs, les jambes croisées pour soutenir leurs portefeuilles à fermoirs de cuivre, conversaient avec leurs clients, et puisaient dans un petit encrier de poche avec le bec effilé de la plume, pour noter scrupuleusement les points indispensables des plaidoyers ; là une jeune femme, cachant sa tête dans les genoux de son mari, cherchait à vaincre ses sanglots ; plus loin une mère s'évanouissait à l'idée du jugement prochain d'un fils qu'elle avait follement aimé ; et, au milieu du bourdonnement de ceux qui parlaient à voix basse et du bruit qui retentissait sur les dalles, on entendait l'explosion du rire d'un joueur qui venait de gagner au piquet et qui offrait la revanche à son adversaire, ou le choc des verres et les ap-

pels des buveurs au guichetier qui tenait la cantine.

Laurent, à qui ce spectacle était trop familier pour qu'il s'en inquiétât le moins du monde, avait traversé tous les groupes jusqu'à ce qu'il découvrît Leroux. Celui-ci était assis à une table près de Gauthier; Suzanne était à côté de son mari et ne le perdait pas de vue; elle répondait à toutes les questions que Leroux lui adressait sur sa filleule, mais brièvement et à contre-cœur. Chaque fois qu'un bruit nouveau se faisait entendre, elle éprouvait un tressaillement, et interrogeait le fond de la salle comme si elle eût craint qu'on ne vînt dire qu'il fallait se retirer; sa figure était pâle et ses traits amaigris. Gauthier disait de temps en temps à Leroux: « Mange donc un morceau. » Et il poussait devant son ami une moitié de volaille que Suzanne avait apportée à son mari de la part de madame Mahuchet; mais Leroux refusait avec un mouvement de tête, en ajoutant: « Je n'ai pas faim. — Voilà toujours pour la soif, lui dit Laurent en posant les deux bouteilles près de lui. C'est l'abbé qui vous les envoie, pour vous dédommager sans doute de quelque sermon. Il y a plaisir à se convertir avec lui. — Crois-tu qu'il tarde longtemps? demanda Leroux en faisant sauter le bouchon d'une bouteille et en tendant un verre à Laurent. — Parbleu! vous êtes donc furieusement vite devenu bigot? lui dit Laurent en baissant son verre jusqu'à ce qu'il fût plein à ras de bord. Epluchez votre conscience, l'ami: le bonhomme ne laissera pas damner un gaillard comme vous. Cela doit être un gibier fort rare dans le paradis, et je le tiens pour sorcier s'il vous y loge. Au reste, ainsi soit-il. » Et il porta le verre à sa bouche, pencha la tête en arrière et but lentement. Un coup de cloche le rappela à son poste; il acheva de vider son verre en grommelant entre ses dents: « Chien de métier! j'aurais volontiers doublé la dose. » Il passa le revers de sa main sur sa bouche, et, suivi de son dogue, il traversa brusquement la foule.

Quelques secondes après, deux avocats qui semblaient causer avec chaleur s'approchèrent de la table où étaient les deux amis: ceux-ci se levèrent à leur approche. L'un des nouveaux venus était le jeune défenseur chargé d'office de plaider pour Leroux, l'autre un vieil avocat que madame Mahuchet avait chargé de la défense de Gauthier. Ce dernier avait un sourire équivoque sur les lèvres; le premier, colère et soucieux, tira violemment une chaise à lui, se mit près de Leroux, et lui dit crûment, mais d'une voix sourde: « Je vois toute l'affaire maintenant, Leroux: très-certainement vous êtes beaucoup plus une dupe qu'un scélérat: vous avez agi d'une manière épouvantable, mais on vous y a poussé. — Oh! monsieur, lui dit Leroux d'un ton calme, j'ai marché de bon cœur et de mon aveu; j'allais au vol et non au meurtre, voilà tout. Je suis encore à me demander comment cette pauvre diablesse de vieille a roulé dans l'escalier et s'est tuée. J'ai voulu l'effrayer: je m'y suis pris comme un homme qui a peur; le sang m'a porté à la tête, et ma main n'a pas consulté ma volonté. Mais je suis venu là avec réflexion et de plein gré; je mentirais de dire autrement. Il est tout naturel qu'une mauvaise démarche ait une mauvaise fin. »

Le jeune avocat écoutait Leroux avec une impatience marquée; il haussa les épaules.

« Eh! mon Dieu! il ne s'agit point de cela: expliquez-moi un peu comment vous avez été assez sot pour vous laisser conduire par un assassin avéré. »

Suzanne pâlit et regarda Leroux, qui faisait machinalement des entailles sur la table avec un couteau.

« Jacques Deleau? demanda celui-ci sans lever la tête. »

Gauthier rencontra le regard étincelant de Suzanne et baissa les yeux.

« O mon Dieu! s'écria-t-elle en croisant les mains, celui qu'ils avaient arrêté eux-mêmes à Vincennes! — Justement, dit le jeune avocat; et même j'ai sur moi la copie du procès-verbal. — Dame! murmura Gauthier, il paraît que son affaire s'était arrangée. Il nous a dit que son frère... — Arrangée! un meurtre! reprit impétueusement l'avocat; et vous n'avez pas senti sous ce masque une odeur d'agent provocateur? »

Leroux se frappa le front comme éclairé par cette idée; puis il croisa les bras, et la contraction d'un rire amer fit saillir tous les muscles de son visage. Bientôt les arcs de ses noirs sourcils s'abaissèrent sur ses yeux devenus menaçants; un frisson le parcourut de la tête aux pieds; il saisit la main de Gauthier et lui dit d'une voix sourde et tremblante: « Ma stupidité nous a perdus! — Est-il arrêté? demanda Suzanne dont la pâleur était effrayante. — Bon! reprit l'avocat en haussant les épaules, arrêté! On ne l'arrête pas, lui. »

Un cri étouffé sortit de la poitrine de Suzanne; le vieil avocat lui fit respirer un flacon qu'il portait à la main; et, s'emparant de l'attention de Gauthier, commença un entretien à voix basse pendant que son confrère tirait Leroux à l'écart.

« Eh bien? dit Leroux avec fermeté. — J'espère écarter la préméditation sur la question de meurtre. — Et où cela me mènera-t-il? — Aux galères. »

Leroux sembla réfléchir.

« Et Gauthier? » demanda-t-il.

L'avocat se rangea de côté pour lui désigner Suzanne, qui baisait avec vivacité la main de son vieux collègue.

« Que la mort reste donc sur moi! s'écria Leroux; et il retourna à sa première place. — Dans ce cas, il faudrait appeler du jugement, dit en le retenant le jeune avocat. — Pourquoi? pour paraître lâche, pour reculer d'une ligne le... Et il porta la main à son cou. Non! »

L'avocat passa son mouchoir sur ses yeux. La porte de la prison roula sur ses gonds avec un bruit sourd. L'ecclésiastique, dont nous avons parlé plus haut, marcha d'un pas mesuré entre les divers groupes qui s'ouvrirent devant lui; il soutenait une femme tremblante. Deux cris partirent à la fois: Clarisse et Leroux se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

La solennité d'une pareille introduction excita la curiosité de tous ceux qui se trouvaient là. Il y avait dans le costume de Clarisse un mélange si bizarre de luxe et de misère que cette disparate ne pouvait échapper à personne. Les caresses et les expressions d'amour qu'elle prodiguait à un homme dont l'aspect ne réveillait aucune idée de fortune, ou simplement d'aisance, contrastaient avec la tolérance étrange, au premier abord, du religieux qui l'avait amenée: on cherchait à lire dans les yeux des autres témoins de cette scène l'opinion qu'ils en concevaient. Clarisse ne voyait, n'entendait rien; et bientôt une crise nerveuse se manifesta sur sa figure et sa poitrine: ses veines se gonflèrent et ses bras se raidirent; le jeune avocat la fit asseoir. Leroux lui frappa dans les mains, Suzanne la délaça, le prêtre lui jeta quelques gouttes d'eau: enfin elle devint plus calme. Quelques exclamations d'intérêt se firent entendre dans la foule. Debout devant elle, absorbé dans une pensée profonde, Leroux semblait la regarder avec une émotion douloureuse: « Clarisse! écoute-moi! lui dit-il d'une voix grave et dont il s'efforçait de raffermir l'accent. Elle releva la tête, et un silence absolu succéda aux murmures des assistants. — Je sais que j'ai été aimé de toi. — Jamais tu n'as cessé de l'être, lui dit Clarisse en saisissant une de ses mains qu'elle baigna de larmes. — Je ne le méritais pas, continua sourdement Leroux. Il fit une pause, puis reprit: Dans quatre jours, à pareille heure, j'aurai vécu. » Le résonnement indistinct d'une grosse horloge se fit entendre en effet, et sonna quatre heures: tout le monde resta glacé autour de lui. « J'aurai vécu! répéta-t-il. Clarisse! ma pauvre amie, tu ne peux demeurer dans une ville où mon sang va couler, tu ne le peux; il faut fuir, et fuir à l'instant! il faut aller cacher tes larmes là où tu seras inconnue,

là où tu n'entendras point parler de ma mort, et où l'on ne pourra te désigner du doigt en disant : Elle fut la compagne d'un assassin ! Je te connais, Clarisse, il y avait en toi l'étoffe d'une femme honnête si tu eusses aimé un honnête homme : ton destin ne l'a pas voulu, il t'a jetée à moi... Ma misérable condition m'a pesé ; j'ai voulu me procurer un repos ignoble en l'achetant par ta honte ; je t'ai contrainte au vice afin de me dispenser du travail ; je t'ai crié : Sois vile et nourris-moi ! J'en recueille en ce moment le salaire. Mais toi, que ma mort rend libre, profite de la leçon terrible que le bourreau va me donner !... Clarisse, il n'y a existence si obscure, métier si repoussant qui ne soient mille fois préférables à la condition dont je t'ai fait connaître l'infamie. Dieu soit loué ! que je puisse prendre toute la faute sur moi ! Va, j'avais surpris tes larmes secrètes ; tes yeux m'avaient si souvent adressé des reproches ! J'affectais de ne rien voir, de ne rien comprendre : si je ne t'avais pas dominée par la terreur, si tu ne m'avais pas connu violent et incapable de reculer, rien de tout ce qui arrive ne fût arrivé. Ainsi la paresse, l'abus de la force, la faiblesse et la peur ont fait de nous deux coupables : que le plus proche du châtiment enseigne donc le repentir à l'autre, et je n'aurai plus qu'un vœu suprême à former. Toi, qui du moins n'as pas des mains sanglantes, rappelle-toi nos adieux, mon enfant ! que l'idée de mon échafaud te réveille quelquefois pour prier en faveur de ton pauvre Leroux ! C'est peut-être une faiblesse de ma part, mais qu'importe ? j'entends une voix là qui me dit que, quelque part que Dieu m'attende, tes prières me feront du bien... Clarisse ! c'est ma dernière volonté que je te dicte ici : jure-moi de t'y conformer ; jure-le, Clarisse, et pardonne-moi ! »

Il s'agenouilla devant elle. Est-ce donc au sentiment religieux qui le remplissait que Leroux devait ce langage, inusité jusqu'alors dans sa bouche ? Quoi qu'il en fût, quand sa voix s'arrêta, quelques sanglots étouffés se firent entendre.

Clarisse voulut parler, mais elle ne le put ; elle saisit Leroux, mouilla son visage de pleurs, l'étreignit contre sa poitrine, et son regard, qu'elle n'éloignait de lui que pour l'élever vers la voûte, suppléait éloquemment aux paroles qu'elle ne pouvait répéter.

« Il faut se retirer, dit alors Laurent. — A l'instant, mon ami, répondit l'ecclésiastique. »

Leroux se releva ; il désigna Clarisse au saint homme : « Je compte sur vous, dit-il. — J'en ai pris Dieu à témoin, répéta le prêtre d'une voix ferme. — Adieu donc ! » s'écria Leroux en embrassant avec force Clarisse. »

Elle voulut se lever ; mais elle chancela, pâlit, et retomba tremblante entre les mains du prêtre et de Suzanne. Leroux s'éloigna de quelques pas, Clarisse poussa un cri ; Leroux frémit, se retourna, hésita un instant, et, s'armant enfin de résolution, il se jeta dans un cachot dont il ferma la porte. Il s'assit sur un lit et cacha sa figure dans ses mains.

Quand il sentit son agitation calmée, il rentra dans la salle, où il ne restait plus qu'une dizaine de prévenus. Les uns avaient repris les cartes, les autres faisaient galerie autour des joueurs. Gauthier vint à Leroux et lui raconta les dernières angoisses de Clarisse. On l'avait entraînée mourante ; Suzanne et le prêtre avaient promis de ne pas la perdre de vue. Leroux demeura froid et rêveur ; puis il se promena lentement tout autour des piliers ; Gauthier se mit sur un tabouret près du poêle, et le suivit des yeux sans oser le troubler dans sa préoccupation nouvelle.

Quelques minutes après, cependant, il arrêta Leroux par le bras.

« Que deviendra-t-elle ? lui dit-il. — Qui ? — Clarisse. — Ah !... Elle part ce soir pour Nancy. Pauvre Clarisse !... je suis sûr d'avoir une dernière preuve d'affection sincère, une lettre de toi avant de mourir ! »

Et il reprit sa marche lente. Gauthier ne savait à quoi attribuer son abattement et sa rêverie. Il le vit s'animer insensiblement, marcher avec plus de vivacité, tantôt croiser ses bras, puis remuer les lèvres, tantôt porter la main à son front et s'arrêter un instant, puis courber la tête et réunir ses deux mains en arrière. Leroux semblait en proie à une agitation violente. Après une quinzaine de tours, il se campa brusquement devant son ami : « Que t'a promis ton avocat ? demanda-t-il. — Deux circonstances bien favorables, répondit Gauthier. — Pour ton affaire ? dit Leroux en s'asseyant près de lui. — Oui, mon ami, et dont Suzanne est bien contente. — Et toi ? dit Leroux en plongeant sur les yeux de Gauthier un regard scrutateur. — Moi ?... reprit Gauthier étonné de la question. — Oui, insista sèchement Leroux. — Mais... de quel air tu me demandes cela ! »

Leroux se leva avec un air amer et reprit sa marche en grommelant : « Au fait ! c'est tout naturel. — M'expliqueras-tu ?... dit Gauthier en courant à lui et l'arrêtant. — Rien... rien, répondit Leroux en secouant la tête ; cela s'entend de reste. » Gauthier fit ce léger signe de tête qui indique qu'on ne devine point. « Quoi ! tu ne m'a pas compris ? dit Leroux avec dureté. — Tu le vois bien. — Voilà les amis ! dit Leroux d'un son de voix étranglé. Et il s'éloigna. — Tu ne crois pas à mon amitié maintenant ? reprit Gauthier en le suivant. — Non ! s'écria Leroux en faisant halte. Et avec un sourire sardonique il lui porta l'index de la main droite sur le visage, en imprimant à ses yeux un clignement qui en rendit l'expression plus perçante. Tu te réjouis déjà de ta liberté, ajouta-t-il lentement ; tu la hâtes de tes vœux !... Et moi, dit-il enfin en croisant ses bras et reprenant à grands pas sa marche, moi ! je regrettais la mort à cause de toi. — Quoi ! Leroux, tu douterais ?... — Je ne doute pas, je suis sûr. — Homme injuste et cruel ! — *Injuste !* moi qui te vois calme, qui t'entends me parler de la joie de Suzanne !... sa joie ! et la tienne sans doute !... *Cruel !* moi qui voulais me perdre ou m'enrichir avec toi !... Va, tu ressembles aux autres... Je pue déjà l'échafaud, n'est-ce pas ? tu as horreur de moi ? tu me vois déjà au milieu des huées de la canaille, descendant de la charrette, devant le bourreau ?... Tiens, vois-tu, Gauthier ! il n'y a qu'une heure, je comptais sur l'amitié d'un ami : cela seul me soutenait contre tout et plaidait pour moi au fond de mon cœur ; je me disais : Dans cette foule il y aura un cœur qui battra pour moi. Mais tu en as moins qu'une femme, moins que Clarisse ; ma honte t'effraie, c'est la pierre de touche de ton courage... Mon opprobre commence : c'est toi qui me le fais sentir le premier en me dévoilant combien ton âme était vide. Que ne l'ai-je su plus tôt ! »

Et Leroux, qui avait parlé avec une espèce de rage sourde, porta violemment ses deux mains sur son visage.

« Misérable ! s'écria Gauthier avec désespoir en le secouant avec tant de force qu'un lambeau de la chemise de Leroux lui resta dans la main ; est-ce ma faute si je ne meurs pas avec toi ? Voyons, sais-tu un moyen pour que je démente l'opinion infâme que tu as conçue de moi ? »

Leroux le regarda et vit une telle empreinte de sincérité dans ce mouvement de colère, qu'il le serra dans ses bras. « Je te reconnais, ami ! Excuse un moment de doute. — Non, reprit Gauthier en le repoussant : impose-moi telle obligation que tu jugeras à propos ; ou, si tu ne le peux, ce n'est pas de doute, c'est d'ineptie et d'ingratitude que tu dois t'accuser. Je suis décidé à tout : imagine, commande, je le veux ! »

Leroux parut frappé d'une idée. Il s'assit sur un tabouret et s'accouda sur une table ; puis, après une minute de réflexion, il remua la tête et se dit : « Oh ! non !... ce serait effroyable ! — Parle, insista Gauthier en le regardant face à face. — Non ! reprit Leroux. — Je l'exige ! repartit l'obstiné Franc-Comtois. — Ecoute : auras-tu le courage de me dire adieu quand je me ren-

drai à la Grève?... Mais il faut me le dire devant tout le monde, à voix haute... — N'est-ce que cela? — C'est beaucoup, Gauthier! — Ce n'est rien. — Songes-y bien! il y aura là une foule immense qui t'assiégera de ses regards, qui aura horreur de toi... — Que m'importe? Tu as plus besoin de mon amitié que moi de la leur. — Gauthier! ta langue se glacera dans ta bouche, j'en suis sûr. — Je parie le contraire! s'écria Gauthier en tendant la main. »

Par un mouvement irréfléchi Leroux laissa tomber la sienne.

« Et que pariez-vous? dit en ricanant un détenu qui écoutait ce singulier colloque. — Tout ce que j'ai sur moi, s'écria Gauthier en jetant sur la table le peu d'argent qu'il avait dans son gousset. — Bon! reprit un autre détenu en riant. Mais si Leroux gagne, comment paierez-vous le pari? Cela me semble difficile. Un éclat de rire universel retentit dans la prison.—C'est juste, dit Gauthier un peu honteux; et il rassembla son argent. — Attends! reprit vivement Leroux... Combien y a-t-il là? — Cinquante sous, dit un des interlocuteurs. — Donne! je mets cinquante autres sous : si tu ne dis rien, je remettrai l'enjeu à mon confesseur pour le donner aux pauvres; si tu tiens ta promesse, je le remettrai au valet du bourreau pour te le donner. — C'est dit! reprit Gauthier. — Eh bien! messieurs!... dit Leroux aux autres détenus.— Ma foi! répliqua l'un d'eux, je n'aurais pas imaginé celui-là. — Ni moi, répéta chacun des assistants. »

Leroux alla frapper au guichet : il demanda du vin à Laurent. La plus grande cordialité régna entre les deux amis pendant tout le reste de la soirée, qui n'offrit aucun autre incident remarquable.

CHAPITRE VI

EXTRAIT DES FEUILLES JUDICIAIRES

(COUR D'ASSISES.)

Si la conscience n'était qu'un sentiment communiqué, l'ignorant pourrait être scélérat en conscience.
(GUILLAUME PENN.)

Combien de lois on rendrait inutiles si l'on en faisait de bonnes sur l'éducation!
(LA BEAUMELLE.)

« Dans la nuit du 7 au 8 août 1819, sur les deux heures du matin, des cris perçants retentirent à deux reprises : ils partaient d'une maison de la rue de Fourcy, dont le propriétaire, absent depuis vingt-quatre heures, avait confié la garde à la femme Germain, sourde et âgée.

« Le nommé Henriot, concierge de la maison voisine, éveillé par sa femme, s'habilla à la hâte, donna l'alerte à tout le quartier et courut au corps de garde de la mairie.

« Les gardes nationaux trouvèrent près de la porte cochère, dont la serrure avait été forcée : 1° un pistolet qui était chargé; 2° un paquet de rossignols; 3° une pince de fer, et 4° un chapeau dont le fond portait, sur une vignette gravée, l'adresse d'un chapelier de la rue Planche-Mibray.

« Déjà plusieurs personnes du voisinage étaient accourues et prodiguaient à l'envi des secours à la femme Germain, qui gisait sur le palier du second étage. Ses pieds, tournés vers l'escalier du troisième, la position de son corps étendu sur le dos, et la blessure large qu'elle avait à l'occiput indiquaient assez qu'on l'avait précipitée à la renverse; elle était demi-nue, et sa chemise était ensanglantée; le sang avait jailli de tous côtés. Un chirurgien qui fut appelé déclara que, dans cet état, la femme Germain avait à peine une heure à vivre; on la transporta dans une maison de santé voisine.

« Le commissaire du VII[e] arrondissement procéda à la visite de la maison.

« On remarqua d'abord dans le vestibule les débris d'un plateau de cristal, de deux verres à quinquet, et les deux branches d'une lampe de ferblanc peint, qui se trouvaient à terre. La corde qui servait à soutenir la lampe au centre de l'escalier circulaire ne balançait plus que le récipient, dont l'huile tombait goutte à goutte. Deux souliers garnis de clous, et qui formaient la paire, parurent être le projectile qui l'avait brisée.

« Chacune des marches de l'escalier portait l'empreinte de trois chaussures diverses entre elles par la grandeur, la largeur et la position des clous; toutes ces empreintes étaient faites avec du plâtre. On essaya d'adapter les souliers trouvés dans le vestibule avec ces traces : il n'y avait aucun rapport possible.

« La porte du troisième et dernier étage était ouverte, et les mêmes traces de plâtre aperçues dans l'escalier se laissaient voir sur l'encaustique dont le carreau était rougi; le soulier, cette fois, s'adapta parfaitement avec quelques-unes des empreintes. On fit une observation décisive à ce sujet : c'est que la pointe des souliers n'était point tournée vers le fond de l'appartement, tout démontrait qu'on ne s'était pas introduit par la porte cochère ni par l'escalier de la maison.

« Dans la deuxième pièce, un coffre scellé dans un mur épais par de fortes bandes de fer avait été fracturé : la pince trouvée près de la porte cochère s'adaptait parfaitement aux entailles. Sur un meuble voisin, une bougie commune de cire jaune, qui achevait de se consumer, avait noirci et brûlé l'acajou. Dans l'intérieur du coffre trois sacs énormes avaient été dérangés : ils contenaient des pièces de 5 francs et étaient intacts; la cire rouge qui retenait les ficelles portait un cachet formé des deux initiales J. R. (Julien Roques, nom du propriétaire.)

« Une sébile de buis était retournée dans un coin du coffre, et cachait une pièce d'or. On en ramassa une autre dans la direction du palier; mais, quelques perquisitions qu'on fit sur les marches des trois étages, il ne s'en trouva plus.

« Restait à visiter la chambre qui donnait sur la rue, et par où les voleurs s'étaient introduits : elle avait effectivement sur le côté une fenêtre qui avait été récemment condamnée et qui donnait sur le toit de la maison voisine; une large ouverture avait été pratiquée dans le plâtre encore frais. L'examen du toit contigu fut fait par deux maîtres couvreurs : une suite de tuiles cassées ou dérangées attesta la ligne qu'avaient suivie plusieurs individus; elle aboutissait à la mansarde d'un grenier dont la fenêtre et la porte avaient été forcées. Des entailles faites dans un mur de quelques pouces s'adaptaient encore avec la pince déjà trouvée. Cette maison n'avait pas de portier, et la porte de l'allée pouvait s'ouvrir à toute heure de la nuit pour ceux qui en savaient le secret.

« On rentra dans l'appartement du troisième : on pénétra dans un grand cabinet vitré attenant à la pièce donnant sur le palier. Un lit provisoire y avait été placé pour la femme Germain, qui devait y coucher pendant l'absence de son maître. Il était vide et portait l'empreinte de deux corps. Le concierge Henriot affirma que cette femme avait avec elle sa petite filleule Pauline, enfant de dix ans, qu'on trouva en effet blottie sous le lit et toute tremblante.

« Revenue de sa frayeur, l'enfant raconta en détail qu'ayant entendu, au milieu de la nuit, quelque chose rouler avec fracas dans la pièce qui donnait sur la rue, elle avait soulevé le rideau du vitrage; que presque aussitôt une clarté avait brillé à travers la porte de la seconde chambre, et qu'alors elle avait éveillé sa marraine. Celle-ci s'était levée, lui avait fait signe de rester immobile, et avait lentement ouvert la porte

du carré. Par malheur, la porte cria sur ses gonds, et le bruit attira les voleurs; ils étaient au nombre de quatre. Un deux saisit sa marraine, qui se mit à crier et s'élança vers l'escalier. Alors quelque chose rebondit avec un bruit sourd sur les marches, un dernier cri se fit entendre, puis le silence régna durant deux minutes. Les trois autres voleurs se consultaient des yeux : le quatrième avança la tête dans la chambre : « Sauve qui peut! » dit-il à voix basse; et il dégringola rapidement les trois étages, suivi de deux de ses camarades, dont l'un tenait une barre de fer. Le dernier rentra dans la seconde pièce, prit dans le coffre une sébile pleine de pièces d'or qu'il versa dans la poche de sa redingote, qu'il boutonna; puis il s'élança à la suite des autres, mais sans faire autant de bruit en descendant; seulement la petite Pauline entendit un bruit sec et éclatant comme celui que produiraient des vitres cassées. Le retentissement de la porte cochère contre le mur parvint encore à ses oreilles, et les cris : *A la garde! au voleur!* qui succédèrent lui firent tellement peur qu'elle se glissa sous le fond sanglé du lit dans la ruelle.

« Pendant qu'on dressait le procès-verbal, l'échelle d'un petit grenier qui faisait face sur le palier du troisième, à la porte de l'appartement, attira l'attention d'un garde national : un des bâtons de traverse avait fléchi et était sorti du montant. On conjectura, à la netteté de la fracture, qu'elle était récente. Il n'y avait ni cadenas ni serrure à la porte du grenier : on la poussa, et le premier objet qui frappa la vue, dans l'intérieur, fut une troisième pièce d'or qui brillait à terre. On découvrit un homme accroupi derrière de vieux meubles. Il se débarrassa brusquement d'un objet qu'il fourra dans une botte de foin : c'était un pistolet tout semblable à celui qu'on avait trouvé au rez-de-chaussée. Ses pieds étaient nus, et les souliers trouvés dans le vestibule étaient à sa mesure; ils les avait sans doute jetés d'en haut pour éteindre le quinquet ou pour ne pas laisser de traces de plâtre sur les bâtons de l'échelle, ce qui aurait indiqué sa cachette. Il se laissa garrotter et mettre les menottes, mais il refusa obstinément de répondre à aucune question. On trouva sur lui une somme considérable en pièces de 20 francs, qu'il avait réparties dans les poches de sa redingote et de son pantalon.

« La petite Pauline le reconnut pour celui qui était parti le dernier.

« On fit une recherche scrupuleuse dans les écuries et les caves, mais qui n'apprit rien de plus.

« Le procès-verbal fut clos et signé par toutes les personnes présentes.

« La petite Pauline fut reconduite chez ses parents, et la malheureuse femme Germain expira sur les huit heures du matin. Son état de surdité et les angoisses que lui donna un pansement très-laborieux ne permirent pas d'en tirer le moindre renseignement.

« L'examen des rapports des rondes de nuit donna l'itinéraire de cinq individus qu'on avait rencontrés marchant dans la direction de l'est, une heure après minuit.

« Ces rapports s'accordaient avec ceux de la police : on avait vu ces individus dans le voisinage du marché Saint-Jean, mais leurs papiers avaient été trouvés en règle. Plusieurs agents de police furent chargés d'aller à la découverte.

« Un d'eux se transporta chez le chapelier de la rue Planche-Mibray, qui reconnut le chapeau pour l'avoir vendu récemment à un nommé Varnier, ouvrier maçon, en chambrée rue Saint-Martin. Le logeur, interrogé, répondit que Varnier était rentré sur les trois heures du matin et reparti presque aussitôt. Sous le chevet de son lit on trouva un troisième pistolet; mais le chien était abattu, le bassinet ouvert et sans poudre; le canon était chargé à poudre et à plomb.

« Un fourbisseur à qui on montra les pistolets reconnut qu'une des platines était neuve et qu'elle sortait des ateliers d'un armurier de la rue du Roule. L'ouvrier qui avait réparé cette arme désigna un nommé Frému à qui il l'avait remise la surveille, ainsi que quatre autres du même calibre que ledit Frému prétendait vouloir vendre à un de ses amis.

« Enfin Varnier fut arrêté dans un cabaret où il prenait ses repas. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il reconnut que le voleur arrêté le matin, et qui lui fut confronté, s'appelait Frému; il nomma ensuite Jacques Deleau comme auteur de l'entreprise, et Leroux comme l'assassin de la femme Germain. Quand l'agent de police fut introduit, Varnier baissa la tête, et, malgré la sommation qui lui fut faite, il s'obstina à dire qu'ils n'étaient en tout que quatre, bien que l'agent affirmât qu'ils étaient cinq, et que le rapport de la brigade de sûreté confirmât cette déclaration. Frému continua de garder le silence.

« Ce point obscur de l'instruction fut bientôt éclairci. On se transporta au domicile du nommé Leroux, logé rue de la Bibliothèque, n° 2, chez la fille Clarisse. On sut qu'il n'avait pas reparu, et on se garda de lui donner l'éveil. Le garçon marchand de vin qui tenait la cave du coin, interrogé en secret par le magistrat sur une réunion qui, suivant la déclaration de Varnier, devait avoir eu lieu la veille même chez la fille Clarisse, déclara qu'il avait monté huit bouteilles de vin chez elle dans la soirée, mais qu'il ne savait rien du reste. Il nomma les gens qui se réunissaient habituellement chez lui avec Leroux : parmi eux se trouvaient les deux individus déjà arrêtés, dont l'un avait acheté un litre d'eau-de-vie chez lui comme il allait fermer sa boutique, ainsi que le nommé Deleau, et un autre qui logeait rue Saint-Magloire, n° 11, et se nommait Gauthier.

« Gauthier était déménagé : on alla rue du Ponceau sur l'indication de la femme Martin, sa voisine. A deux pas de la rue Guérin-Boisseau, l'agent de police avisa un individu qui, à l'aspect de la gendarmerie, s'enfonça brusquement dans une allée : on s'en empara, malgré la force prodigieuse dont il fit preuve en se débattant : on trouva sur lui un passeport au nom de Leroux, visé depuis trois jours par le commissaire du quartier et portant injonction expresse de ne pas résider plus de vingt-quatre heures à Paris, plus un livret au même nom et un quatrième pistolet également chargé. Il se répandit en imprécations contre la force armée; on lui mit des menottes et des poucettes.

« Gauthier fut saisi à son domicile, et trouvé porteur du cinquième pistolet. On écroua ces quatre prévenus à la Force.

« Quant à Jacques Deleau, il fut impossible de s'emparer de lui, malgré les indications de Varnier et le signalement minutieux du propriétaire de la rue de Fourcy, qui ne reconnut dans aucun des prévenus le maçon qui avait muré sa fenêtre avant son malencontreux voyage à Rouen.

« Tels sont les précédents du crime qui amenait aujourd'hui sur les bancs de la Cour d'assises quatre individus placés sous la double prévention de vol nocturne, par effraction, avec armes et escalade, au nombre de cinq, dans une maison habitée, et de meurtre avec préméditation.

« Bien avant l'heure des débats un nombreux auditoire se pressait dans l'enceinte réservée au public. La Cour et les jurés sont introduits et prennent place. Les gendarmes amènent les accusés; un profond silence s'établit. On remarque sur une table couverte d'un tapis vert cinq pistolets, une pince en fer, des rossignols, un soulier et un chapeau; plusieurs livrets s'y trouvent également.

« Le greffier donne lecture de l'acte d'accusation qui rapporte au long les faits dont nous avons donné le résumé; on procède ensuite à l'interrogatoire de Leroux, après avoir fait retirer les autres prévenus.

« Le prévenu déclare se nommer Leroux (Hippolyte), né à Bayonne en 1793.

« *Demande.* Pourquoi, Leroux, êtes-vous resté à Paris malgré l'ordre formel de l'autorité? — *Réponse.* Parce que j'en avais le droit.

« *D.* On vous regardait sans doute comme un homme dangereux? — *R.* On ne m'avait condamné pour aucun délit.

« *D.* Nous avons sous les yeux des certificats de plusieurs maîtres maçons qui vous sont peu favorables. — *R.* S'il y en a un seul qui ait déposé contre ma probité à son égard, celui-là en a menti.

« *D.* N'étiez-vous pas chef d'une association faite contre les maîtres? — *R.* Je ne suis pas ici pour répondre des faits étrangers au procès.

« *D.* Quels étaient vos moyens d'existence? — *R.* Nuls.

« *D.* Cependant les travaux de votre profession n'ont eu qu'une légère interruption. (Silence.) Vous viviez avec une nommée Clarisse? (Même silence.) Est-ce chez elle que vous avez formé le complot du vol? — *R.* Non, monsieur le président.

« *D.* Cependant l'accusé Varnier a déclaré, dans son premier interrogatoire, qu'il ne lui en avait été parlé que là, dans la soirée même, par le contumace Deleau. — *R.* C'est possible; c'est qu'alors j'étais sorti sans doute.

« *Le procureur du roi.* N'étiez-vous pas allé chercher l'accusé Gauthier? — *R.* Gauthier n'a point participé au vol ni au meurtre.

« *D.* Répondez seulement à la question. — *R.* J'y suis allé.

« *D.* Qui vous a fourni des armes et des instruments? — *R.* Je ne me suis pas mêlé de cela.

« *Un membre du jury.* L'accusé se rappelle-t-il qui a le premier formé la résolution d'agir? — *R.* Je ne saurais dire; cela nous est venu en jasant et en buvant.

« *D.* Fixez vos souvenirs. — *R.* C'est la surveille, avec Jacques Deleau.

« *D.* Ne vous êtes-vous pas trouvé ce jour même à Pantin avec lui et Gauthier? — *R.* Gauthier m'a quitté sur la route, à une portée de fusil du village.

« *D.* Pour quelle affaire si mystérieuse l'emmeniez-vous dans la campagne? — *R.* Il n'y avait pas de mystère; je quittais Paris, il me faisait la conduite.

« *D.* Savez-vous le nom du cabaretier où vous vous êtes arrêté? — *R.* Non; mais c'était à l'enseigne des *Moissonneurs*.

« *Le procureur du roi.* En vertu de son pouvoir discrétionnaire, M. le président est invité à faire comparaître ce temoin.

« La séance est un instant suspendue : le président remet un ordre à un des huissiers, qui s'incline et sort. On reprend l'interrogatoire.

« *D.* Vous avouez donc avoir formé la résolution avec Deleau? — *R.* Oui, monsieur le président.

« *D.* Vous ne l'auriez communiquée à Gauthier que le lendemain soir? — *R.* Oui.

« *D.* Chez la fille Clarisse? — *R.* Chez elle, si vous voulez; mais elle n'était point présente.

« *D.* Il ne s'agit point d'elle, mais de Gauthier, qui aurait consenti aussitôt. — *R.* Gauthier a la tête faible : nous l'avons grisé, et il nous a suivis moins de gré que par ruse et par force.

« *D.* Quel est celui qui a pratiqué l'effraction? — *R.* Moi.

« *D.* Qui a forcé le coffre? — *R.* Moi.

« *D.* Nommez l'auteur du meurtre? — *R.* Moi.

« Un murmure sourd circule dans l'auditoire.

« Je ferai observer à messieurs les jurés, dit Me Gressin en se levant, que mon client cherche, par pure générosité, à tout prendre sur lui; c'est un parti désespéré, qui ne prévaudra point contre la vérité. La déclaration de la petite Pauline fait foi qu'il n'a pas forcé le coffre.

« *Le président.* Me Gressin, vous développerez vos moyens subsidiaires après le réquisitoire du procureur du roi.

« Le greffier donne lecture des procès-verbaux des chirurgiens sur les blessures et le genre de mort présumé de la femme Germain. L'accusé écoute avec recueillement, et répond d'une voix altérée à l'interpellation du président :

« Je n'ai rien à objecter. »

« Frému est introduit. Il déclare en substance que les pistolets lui ont été remis en mauvais état par Jacques Deleau pour les faire raccommoder par un armurier de sa connaissance et pour les vendre alors à meilleur prix et en boire l'argent ensemble; il ajoute que le même Deleau les avait chargés chez lui Frému, où il avait couché la veille, et qu'il l'avait même prié le matin, en le quittant, de les apporter chez Leroux avec la pince et les rossignols; que lui et tous les autres ont été enivrés et entraînés par Jacques Deleau, et que Gauthier n'avait pu les suivre parce que le contumace avait mêlé de l'eau-de-vie dans le vin; qu'enfin Deleau avait forcé le coffre; mais que lui Frému ne pouvait rien dire de l'assassinat, étant presque hors d'état de voir et d'entendre.

« *Le procureur du roi.* Quoiqu'en état de prendre tout l'or qu'il a pu trouver sous la main.

« Le président oppose à Frému ses interrogatoires précédents; le procureur du roi demande qu'il en soit fait lecture au jury. L'avocat du prévenu s'y oppose; Frému s'écrie : « On y a mis ce qu'on a voulu : je ne sais ni lire ni écrire. Je le répète, Deleau nous a abusés et entraînés dans un piége.

« *Le procureur du roi.* Cela est si faux que, sans le réveil de l'enfant, le crime était couronné d'un plein succès.

« *L'avocat de Frému.* Bon! Jacques Deleau avait d'autres moyens en réserve.

« *Me Gressin, avocat de Leroux.* On saura pourquoi la police ne l'a pas trouvé.

« Un chuchotement se fait entendre dans la foule.

« Huissiers, dit le président, faites faire silence. »

L'accusé Varnier est introduit. Il est pâle et tremblant; on lui laisse le temps de se remettre. Il dit que c'est Frému qui l'a entraîné; qu'il ne peut dire au juste si Gauthier est resté avec eux ou dans la rue; qu'il avait eu peur de Leroux et de Frému; qu'il n'avait pris garde à rien autour de lui; que s'il a déclaré le contraire, c'est que Leroux le lui avait ordonné. Sur ce qu'on lui objecte que Leroux n'avait pu lui commander de l'accuser d'un meurtre, que cela ne paraît pas vraisemblable, et que d'ailleurs ils ont fui dans deux directions contraires et que le temps a dû leur manquer pour faire cette convention, il déclare s'en référer à son avocat. On lui demande de nouveau si Gauthier n'était pas avec eux dans la maison : il ajoute qu'il est possible qu'il soit resté dans la rue, en bas; mais qu'il ne répond de rien; car lui, Varnier, avait été tellement enivré par Frému et Leroux, qu'à dire vrai il ne peut témoigner de rien. Un membre du jury demande si la pente du toit par où les prévenus se sont introduits paraissait périlleuse. Le président passe au chef du jury le plan des lieux qu'on a fait dresser. Le chef du jury fait demander à l'accusé comment, dans son état d'ivresse, il a pu se tenir sur un toit d'une déclivité si rapide. Varnier répond : « L'habitude du métier, je suis maçon. Il reconnaît le pistolet qu'on lui présente, et fait observer qu'il n'y avait pas de poudre dans le bassinet et que le chien était abaissé. Il interpelle Leroux de témoigner qui l'a mis dans cet état pendant qu'on ouvrait le secret de l'allée : Leroux déclare que c'est vrai, et qu'il a, dans le premier moment, attribué cela à la maladresse de Varnier, qui voulait mettre le chien de l'arme au repos.

« *Le président.* Quel est celui qui a trouvé le secret de l'allée? — *R.* C'est, je crois, Frému.

« *L'avocat de Varnier.* Il est évident que c'est Deleau; mais si mon client évite de l'incriminer, principalement sur ce point, qui est capital, c'est qu'il croit que cet homme peut lui obtenir les bonnes grâces de la police.

« *Le procureur du roi.* Vous affirmez la culpabilité de votre client plus décisivement que lui-même.

« *Le président.* Me Simonin, êtes-vous ici l'accusateur de Varnier, ou son défenseur d'office?

« *Me Simonin.* Son défenseur, sans contredit, monsieur le président; mais, je le répète, il est évident que Deleau seul a pu donner le secret de l'allée; cela résulte de la déposition écrite du propriétaire de la rue de Fourcy.

« *Le procureur du roi.* Les registres de la police ont été communiqués à messieurs les juges d'instruction.

« *L'avocat de Leroux.* Leur a-t-on aussi communiqué tous les noms que Jacques Deleau peut prendre?

« *L'avocat de Varnier.* Il faut d'ailleurs qu'il paraisse clair comme la lumière du jour que Jacques Deleau est à l'abri de toute atteinte, pour que mon client, dont les facultés d'esprit sont des plus médiocres, soit capable en ce moment d'un tel calcul de mensonge.

« *Le procureur du roi.* Tout ceci est de la petite guerre contre l'autorité, et non de la défense de bonne foi.

« On amène Gauthier. Sa présence fait sensation dans l'auditoire. Il penche la tête sur sa poitrine et répond d'une voix faible. Le président l'invite à élever la voix.

« *D.* Accusé Gauthier, dans quel but avez-vous été à Pantin avec Leroux dans la matinée du 6 août. — *R.* Il partait pour Bayonne : je lui faisais la conduite.

« *D.* Où vous êtes-vous arrêté avec lui? — *R.* A une centaine de pas du village.

« *D.* Pourquoi n'avez-vous pas été à Pantin? — *R.* Ma femme m'attendait à Belleville chez la dame Gérard, et d'ailleurs je ne voulais pas voir Jacques Deleau, qui devait rejoindre Leroux à l'enseigne des *Moissonneurs*.

« *D.* D'où venait cette répugnance? — *R.* De ce que je commençais à croire que ses conseils m'étaient pernicieux.

« *D.* Leroux vous a-t-il communiqué son dessein de revenir à Paris? — *R.* Il m'en a parlé comme d'une chose éloignée, et m'a donné son adresse à Bayonne, de sa main, au crayon, sur une page déchirée de son livret. Vous pouvez vérifier ce fait.

« *Me Méry, avocat du prévenu.* Je tiens entre mes mains une attestation en règle de cette circonstance, qui m'a été envoyée du Dauphiné.

« *Le president.* Huissier, apportez-la sur le bureau. (Au prévenu.) Qui vous a parlé le premier de l'expédition du 7 au 8? — *R.* Jacques Deleau.

« *D.* Cependant c'est Leroux qui a été vous chercher? — *R.* Il m'a parlé vaguement de gagner beaucoup d'or, mais il ne m'a rien proposé.

« *D.* Varnier, répondez. A quelle heure Frému vous aurait-il parlé de l'affaire? — *R.* La nuit même, quelques minutes avant d'agir.

« *Gauthier, vivement.* C'est faux! Vous étiez avec Jacques Deleau quand je suis arrivé avec Leroux, et nous sommes partis immédiatement après l'arrivée de Frému, qui nous avait distribué les pistolets et avait apporté la pince.

« *D.* Accusé Frému, vous avez dit que Jacques Deleau vous avait tous grisés, et il résulte que, si vous n'avez pu enivrer Varnier, on n'avait pu vous enivrer vous-même. — *R.* Je n'avais pu quitter Jacques Deleau de toute la journée.

« *D.* Vous venez de déclarer devant le jury qu'il vous avait prié d'apporter les armes, les rossignols et la pince chez Leroux, et qu'il vous avait fait cette prière le matin en vous quittant. — *R.* Nous nous sommes revus dans la journée.

« *D.* Alors vous avez pu le quitter. Nommez l'endroit où vous vous êtes revus. — *R.* Cela n'est plus présent à ma mémoire.

« Une rumeur sourde circule par toute l'assemblée; l'avocat de Frému prend rapidement des notes.

« *D.* Accusé Gauthier, c'est donc avant l'arrivée de Frému qu'on vous a parlé du sujet de la réunion? — *R.* Oui, monsieur.

« *D.* Varnier, combien s'est-il passé de temps depuis l'arrivée de Gauthier jusqu'à celle de Frému? — *R.* Une heure juste.

« *D.* Vous êtes sûr?—*R.* Oui, monsieur le président; j'ai consulté plusieurs fois la montre de Deleau.

« *D.* Cette observation est bien précise pour un homme si troublé par le vin.

« *Varnier, vivement.* Ce n'est que dehors que le grand air m'a frappé.

« *D.* Alors vous avez participé de sangfroid à la délibération. — Accusé Gauthier, quand vous êtes entré dans la chambre de la fille Clarisse, avez-vous observé quelque mésintelligence entre vos camarades? — *R.* Bien au contraire, Monsieur, mes scrupules ont beaucoup fait rire M. Varnier.

« *D.* A qui exposiez-vous principalement vos scrupules? — *R.* A Deleau.

« *D.* Frému, y avait-il du punch à l'eau-de-vie sur la table quand vous êtes venu? — *R.* Non, monsieur, il n'y avait que du vin.

« *D.* Gauthier, avez-vous bu de l'eau-de-vie avec ces messieurs avant de partir? — *R.* Il n'en a pas été servi.

« *D.* Varnier, à quel usage avez-vous fait servir le litre d'eau-de-vie que vous avez été chercher chez le marchand de vin pendant l'absence de Leroux?

« Pour toute réponse, Varnier se met à fondre en larmes. (Mouvement sur les bancs du jury.)

« L'audience est un instant suspendue.

« *Le président.* Accusé Frému, à quel endroit Gauthier s'est-il trouvé hors d'etat d'aller plus loin? — *R.* A dix pas de la rue de Fourcy, dans la rue Saint-Antoine.

« *D.* Pourriez-vous désigner l'endroit? — *R.* Je vois bien que je suis perdu déjà, et cette demande me tue; mais je dois dire toute la vérité en faveur de Gauthier. C'est à mon bras qu'il cherchait à se soutenir quand l'ivresse le fit tomber; nous ne savions qu'en faire; Deleau, qui voulait nous perdre tous, parlait de l'emmener; l'état de Gauthier faisait peine. Le bruit d'une charrette nous donna l'alerte : j'ouvris une porte d'allée, Leroux et Deleau l'y portèrent, et ce dernier tira la porte sur lui. Je me rappelle très-bien qu'alors Varnier reprocha à celui-ci d'avoir mis de l'eau-de-vie dans la boisson.

« *D.* Vous ne vous étiez pas aperçu du mélange chez Leroux? — *R.* On n'en avait peut-être mêlé que dans le verre de Gauthier.

« *D.* Accusé Varnier, est-ce vous qui versiez à boire? — *R.* Non, Monsieur, c'était Jacques Deleau.

« *D.* S'est-il servi d'eau-de-vie pour griser Gauthier? *R.* Oui, Monsieur.

« *D.* Dans quel but? — *R.* Gauthier chicanait sur tout : ça l'a rendu raisonnable.

« Des marques d'hilarité se font voir sur tous les visages des conseillers, le public laisse échapper des éclats de rire. M. le président a beaucoup de peine lui-même à conserver sa gravité. Le silence se rétablit.

« On procède à l'audition des témoins.

« Plusieurs dépositions sans intérêt se succèdent, telles que celles du propriétaire de l'argent volé, du chirurgien, qui entre dans des détails d'anatomie sur la blessure occipitale de la femme Germain. On entend successivement le concierge Henriot, le garçon marchand de vin de la rue de la Bibliothèque, l'ouvrier armurier, le chapelier de Varnier; ils confirment les détails de l'instruction.

« Le marchand de vin de Pantin est introduit : il prête serment; il reconnaît Leroux pour l'avoir vu chez lui, le 6 août, avec un individu qui n'est point Gauthier ni Frému.

« On appelle le témoin Jérôme Houberot. Il s'avance

au milieu de l'enceinte avec son fouet à la main et sa casquette sur la tête, et dit en bâillant : « Ma foi ! tant mieux que ça soit mon tour : il y a une heure que je m'embête.

« *Le président.* Otez votre casquette, mon ami.

« *Houberot.* Merci, Monsieur le président, je suis enrhumé ; ça ne m'empêchera pas de vous dégoiser comme...

« *Le président.* Huissier, ôtez la casquette du témoin.

« *Houberot.* Bien obligé, mon ami ; je la garderai, ça me tient chaud. (Hilarité générale.)

« *Le président.* Vous ne pouvez prêter le serment qu'en vous découvrant.

« *Houberot.* Eh bien ! est-ce qu'on ne peut pas me dispenser du serment ? (L'hilarité redouble.)

« Sur un signe du président, on enlève la casquette du témoin.

« Le président dicte la formule du serment, que le témoin répète en menaçant l'huissier avec son poing.



On lui dit de lever la main : il lève d'abord la gauche, puis la droite, sans vouloir quitter son fouet ; on le lui ôte ; on lui ordonne de donner les détails qu'il sait sur l'affaire du vol.

« *Houberot.* Bref, monsieur le président, j'étais donc, sous votre respect, à causer avec Cocotte... C'est ma petite jument, à votre service, une bonne bête !... Quand je dis causer, c'est avec la mèche de mon fouet, vous comprenez...

« *Le président.* Allez au fait.

« *Houberot.* C'est la vérité pure, Monsieur le président, aussi vrai que voilà un soulier sur cette table... Donc il y avait près d'une porte d'allée un tas de vauriens qui chiffonnaient un homme... Dame ! ça me chiffonne aussi... Monsieur le président, voulez-vous me permettre de reprendre ma casquette ?

« *Le président.* Reprenez-la, et continuez.

« *Houberot.* Merci, monsieur le président... Bref, ça me chiffonne donc, la moutarde me grimpe au nez, et je leur dis... Monsieur le président, voulez-vous qu'on me rende mon fouet ?

« *Le président.* Achevez d'abord votre déposition.

« *Houberot.* J'achève. Bref donc, je vas à eux, je les dispute, ils me le rendent bien ; ils me disent qu'il était gris, qu'on le rentrait chez lui ; ce qui me parut louche, car, franchement, ces messieurs-là ne portaient pas un costume à me faire croire qu'ils avaient des amis qui logeaient au rez-de-chaussée d'une maison un peu propre. Mais, comme ils étaient quatre et que je n'étais que moi, la partie n'étant pas égale, je filai en me disant : « Je connais la voix de l'ivrogne, mais je ne me rappelle pas trop... Si fait... oui, ma foi !... » Tant il y a, monsieur le président, qu'à force de me casser la tête, je me suis rappelé mon homme ; que j'ai entendu parler hier matin de cette affaire ; que, de jaseries en jaseries, on m'a fait rester à Paris

pour vous dire ce que je savais, et que je n'ai plus rien à dire, Dieu merci! car je m'embrouille.

« *Le président.* Quelle heure était-il?

« *Houberot.* Quand je suis passé devant l'Hôtel-de-Ville, l'heure de deux heures a sonné : il était donc une heure trois quarts.

« Après ce témoin, on entend la petite Pauline, qui raconte ce qu'elle a vu avec beaucoup d'aisance et de vivacité. Elle reconnaît Varnier pour celui qui portait la pince, Leroux pour celui qui a poussé sa marraine vers l'escalier ; elle déclare que Gauthier n'est pas celui qui causait avec Varnier, et que sa figure lui est inconnue; elle demande s'il n'y en a pas un autre.

« Ensuite on entend la dame Mahuchet, marchande à la Halle, qui raconte avec beaucoup de volubilité qu'elle a trouvé Gauthier endormi dans son allée, qu'elle l'a fait monter chez elle, qu'il avait encore la tête lourde et était fort étonné de se trouver là.

« Quand sa déposition est finie, elle demande à se retirer.

« *Le président.* Cela n'est pas possible.

« Le procureur du roi se lève : « Messieurs les jurés, les hommes que vous voyez aujourd'hui sur ces bancs vous présentent l'effrayant tableau d'une réunion de tous les vices : la soif du sang alimentée par le goût de l'oisiveté, entretenue par la débauche, perfectionnée dans le vin, germée dans l'ignorance, les a tous coalisés contre le repos public. C'est dans un asile de prostitution qu'ils ont établi le laboratoire du crime. Une inspiration digne d'un tel lieu les arme au sein de la nuit; aucun péril ne les retient, aucune prévision salutaire n'arrête leurs pas; ils se précipitent avec audace vers le mal, tourmentés qu'ils sont d'un avenir sans pain, parce qu'ils le veulent sans travail. Dans leur brutal oubli de tous les devoirs, ils marchent avec gaieté de cœur à l'assassinat ; ils ont fait, le verre à la main et avec joie, le serment de tenir une ligne mixte entre le forfait et l'échafaud : ils ne veulent que commettre l'un et braver l'autre ; ils ne voient dans les chances de leur entreprise qu'une prime d'impunité ; excès d'audace qui naît d'un excès d'ignorance. Demandez-leur comment ils ont assez de lumières pour connaître le côté faible de l'organisation sociale : on est étonné de leur stupide insouciance ; le crime, sans doute, se fera le plus doucement du monde. La Grève leur a dit mille fois le contraire : n'importe! ils se sentent dignes d'un privilége, car ils s'élèvent si haut dans l'infernale estime qu'ils se portent, que l'ordre naturel doit être interverti pour eux. Armés de cette conviction aveugle, ils s'ouvrent au milieu des ténèbres une voie vers le vol et le meurtre ; et tout porte à croire qu'ils voulaient ensevelir leurs traces dans un incendie.

« Après cet exorde, le procureur du roi suit pas à pas le complot; il explique, interprète et commente la marche suivie dans l'attentat du 7 au 8 août; puis il suit les prévenus dans leur défense, et fait ressortir principalement le doute qui s'attache à la participation du prévenu Gauthier. Il insiste sur l'emploi qu'il a dû faire du temps de deux à trois heures : l'a-t-il employé à dormir ou à veiller à la sûreté de ses complices? Il n'est pas croyable que ces derniers, si stupides qu'ils soient, n'aient pas laissé quelqu'un aux aguets pour veiller sur le calme des environs. Il trouve quelque chose de pénible, de recherché, de faux et d'obscur dans les dépositions des témoins à décharge. Il ne croit pas ces témoignages mendiés, mais il craint que la compassion de quelques braves gens ne leur ait persuadé qu'il fallait torturer un peu la vérité pour affaiblir la sévérité des lois. Il conclut en s'en rapportant à cet égard à la prudence du jury.

Me Gressin, avocat de Leroux, se lève : Je demande à tout le monde comment il se peut faire qu'un assassin connu comme Jacques Deleau, arrêté et incarcéré pour le meurtre de sa femme, se trouve aujourd'hui libre sans une intervention puissante, et contumace dans une affaire dont la police a si ingénieusement trouvé en quelques minutes tous les fils.

« (Mouvement profond dans l'auditoire. Des applaudissements se font entendre.)

« *Le président :* Si ces applaudissements se renouvellent, nous ferons évacuer la salle.

« Après avoir écarté la criminalité du nombre, Me Gressin s'étudie à écarter l'intention de meurtre, et termine en recommandant au jury de peser les considérations qu'il a fait valoir en commençant.

« L'avocat de Frému s'efforce de disculper son client, et revient sur Jacques Deleau, malgré les objections du procureur du roi. Enfin le défenseur de Varnier se lève :

« — Messieurs, dit-il, Varnier a, sans doute, le secret de Jacques Deleau : il ne l'accuse qu'à regret et par force majeure. Tout montre en lui tant de stupidité dans la défense, de lâcheté dans le crime, que l'on conçoit qu'il n'a pu figurer ni dans le projet ni dans l'exécution. Non-seulement il a tergiversé devant la Cour, mais devant moi-même. Ce n'est pas à moi qu'il s'est confié pour sa défense : quelques suggestions secrètes lui sont indubitablement parvenues au fond de son cachot. Tout mon ministère pour lui se réduit à garder le silence, et à vous assurer que, dans mon âme et conscience, je ne lui crois aucune énergie pour le bien ou le mal : c'est un être purement négatif. Je le recommande à la miséricorde du jury et de la Cour.

« Me Méry, l'avocat de Gauthier, se lève; il paraît souffrant.

« *Le président :* Maître Méry, restez assis; la Cour vous le permet.

« La voix faible de l'avocat nous empêche de le suivre dans le développement de sa plaidoirie, malgré le silence universel. Il conclut ainsi : — L'innocence de mon client résulte donc de toute la procédure : j'attends sans crainte que la justice prononce.

« *Le président.* Avez-vous quelque chose à ajouter, Messieurs, dans l'intérêt de la défense?

« *Me Gressin.* Rien, monsieur le président.

« Les membres du jury entrent dans la salle des délibérations... Ils reviennent au bout de deux heures. Le chef du jury, la main sur le cœur, prononce ces mots d'une voix altérée :

« Sur mon âme et conscience, devant Dieu et devant les hommes! oui, l'accusé Leroux est coupable de vol avec effraction et de meurtre avec préméditation ;

« Oui, l'accusé Frému est coupable de vol avec effraction ;

« Oui, à la majorité de sept voix contre cinq, Varnier est coupable ;

« Non, Gauthier n'est point coupable.

« La Cour se retire pour en délibérer. Au bout de quelques minutes elle se rassied, et le président confirme le jugement du jury. Le procureur du roi réclame l'application des articles du Code criminel.

« Le président adresse la parole à Gauthier.

« Jeune homme, croyez que c'est avec un vif plaisir que nous vous rendons à la liberté. Tant d'espérances reposent sur votre tête que notre cœur saignait de vous voir sur le banc des accusés. Que cette apparition soit la seule! Rentrez dans votre vie obscure et honnête, reprenez vos travaux; votre femme et vos enfants vous attendent. Que d'angoisses ont pesé sur eux! L'épreuve dont vous sortez pur doit vous faire trembler pour l'avenir. Gardez cette terreur salutaire; attachez-vous à votre condition, qui est honorable, ou n'en sortez que par des voies dont vous ne puissiez rougir. Le malheur ou le bonheur de la plupart des hommes vient de leur moralité plutôt que de leur état.

« La séance est levée; les gendarmes emmènent les condamnés. »

CHAPITRE VIII

LA DERNIÈRE ENTREVUE

Si l'on pouvait approcher de la mort assez près pour entrevoir la vie à venir, on se conduirait autrement.
(BOURDALOUE.)

De deux personnes qui s'aiment, il y en a nécessairement une condamnée au supplice de la mort de l'autre.
(SOCRATE.)

Tandis que le sort de Gauthier s'agitait devant un tribunal, que faisait Suzanne? Elle était avec ses enfants, et plus seule que jamais près de ces deux pauvres petits êtres. Leurs caresses enfantines, leurs doux baisers, leur rire innocent ne la captivaient pas; loin de là, ils aigrissaient l'inquiétude poignante dont elle était dévorée. Enfin Henri s'était assis à quelques pas de sa mère, et dévidait gravement deux bobines de cordonnet; sa petite sœur, que Suzanne balançait dans sa barcelonnette, s'endormait peu à peu, au triste refrain d'une complainte assoupissante que murmurait sa mère.

On était à cette époque de l'hiver où les nuits viennent de si bonne heure, où les soirées sont si longues, même pour les gens qui ne souffrent pas, même pour ceux dont l'imagination n'admet aucune des superstitions nocturnes si familières aux jeunes femmes. A chaque nouvelle teinte d'obscurité qui se répandait sur les objets, Suzanne, immobile mais tremblante, croyait qu'elle allait voir surgir autour d'elle quelque apparition sinistre d'accord avec les pressentiments qui l'obsédaient. Son ouvrage était sur ses genoux, mais absolument au même point qu'au moment où madame Mahuchet l'avait quittée, le matin en la priant de se calmer et surtout de ne point traîner ses deux enfants au tribunal. Que cette journée lui avait paru tour à tour longue et rapide! La mobilité de sa confiance et de sa terreur lui faisait précipiter ou ralentir l'heure. Mais, avec la dernière lueur du crépuscule, une émotion si brûlante, une fièvre si active s'empara d'elle qu'il lui fallut, pour ne pas jeter des cris aigus et se laisser aller tout entière à l'amertume dont elle était la proie, un courage inouï à son âge, enfin un courage de mère.

Un coup violent retentit à la porte. Suzanne tressaillit; elle se traîna dans le corridor, et ouvrit sans pouvoir articuler une seule question. « Il va venir! » Ce fut le seul mot que put prononcer madame Mahuchet, qui, tout essoufflée, tomba sur une chaise qu'elle trouva sous sa main. « O mon Dieu! mon Dieu! vous avez pris pitié d'une pauvre mère! » s'écria Suzanne en tombant à genoux. Et elle saisit sa digne amie dans ses bras en versant un torrent de larmes de joie. « Ah! j'avais bien besoin de pleurer! j'étouffais, je serais morte! — Et vous restiez sans lumière, ma bonne amie! cela n'est pas sage. »

Madame Mahuchet trouva le briquet, le battit pendant un bon quart d'heure en se frappant sur les doigts, tant elle était peu à ce qu'elle faisait. Suzanne avait pris ses deux marmots, elle les baisait avec amour en faisant mille folies comme un enfant, en adressant des questions à sa bonne amie et en riant aux éclats.

« Comme vous êtes pâle, ma chère! lui dit madame Mahuchet en posant sur le guéridon la chandelle allumée. Je gage que vous n'avez rien pris de toute la journée? — Et mes enfants!... s'écria Suzanne avec une réflexion rapide. — Peut-on, peut-on oublier à ce point... murmura la bonne femme. — Mais, s'il va venir, nous souperons tous ensemble. — D'abord, il est avec Leroux. — Leroux... encore! — Hélas! Suzanne, évitez-lui ce dernier reproche!... Le malheureux!... dans trois jours... — Ah!... Ne m'en veuillez pas, mon amie, Dieu m'est témoin que j'ai prié pour lui, quoiqu'il m'ait coûté bien des tourments... Mais n'y a-t-il aucun espoir? — Il a déclaré qu'il n'en appellerait pas. Les gendarmes voulaient le ramener tout de suite en prison : « Ne peut-on accorder une halte de dix minutes à celui qui marche depuis six mois à la mort? » s'est-il écrié d'une voix terrible. Gauthier s'est jeté dans ses bras; tout le monde sanglotait... moi-même... je me suis dérobée à ce spectacle; il était déchirant! — Mais Gauthier tardera-t-il? — Non, Suzanne... Vous pensez bien que je ne puis rester à cette entrevue. — Et pourquoi? — Folle, qui me demande cela! Suzanne, six mois d'absence, tes chagrins, ta joie, son repentir, le besoin de vous parler à cœur ouvert... Tu sens bien que je serais de trop entre vous. — Vous croyez, vous! notre seule amie, notre protectrice! — Ecoute, Suzanne, ne me dis pas cela, ou nous nous fâcherons. Je t'ai tutoyée comme ma fille : tutoie-moi comme ta mère, car je veux l'être... et qui m'en empêcherait? J'ai des projets; tu les sauras. Je viens d'acheter à Brives-la-Gaillarde un petit bien; ce n'est pas considérable, mais c'est assez pour nous. Gauthier ne peut rester à Paris. Le bon air fera du bien à tes enfants, à nos enfants, Suzanne! Quoi qu'il arrive, eux et toi, vous ne me quitterez plus; Gauthier se fera tisserand, laboureur... Oh! il saura bien s'employer. J'ai assez fait pour ma famille : ce qui me reste sera pour Henri et sa sœur. Nous travaillerons, Suzanne, car il faut prêcher ton mari d'exemple... Et puis il sera dépaysé. Moi, je suis une bonne femme, toute ronde et sans façon : ce sera bien le diable s'il ne nous aime pas. Je vais terminer promptement quelques affaires à Versailles et à Saint-Germain; je veux tout mettre en règle une bonne fois pour n'y plus revenir, pour être toute à toi et à ta famille. Dis-en un mot à Gauthier. Mais pas de faiblesse, ma fille, il y va de notre bonheur à tous; et il aura peut-être besoin d'être violenté..... Tu me l'as dit, quand l'ascendant de Leroux n'est plus là pour le dominer, tu reprends de la puissance sur lui : n'hésite donc pas; frappons un grand coup! O ma bonne Suzanne! je crois déjà nous voir tous réunis, obscurs et heureux. Je n'ai jamais tant aimé la vie que depuis le moment où j'ai formé le projet de la terminer au milieu de vous!

Et la digne femme pleurait sans cacher ses larmes, car c'étaient des larmes d'extase et de ravissement. Suzanne la contemplait avec un doux intérêt en baisant sa fille, tandis que Henri fouillait dans la poche du tablier de taffetas noir et en tirait une grosse orange.

« C'est aujourd'hui mercredi, se dit à elle-même madame Mahuchet en se levant : je vais être deux jours absente. J'aurai besoin de ma matinée du samedi pour retirer mes actes de chez le notaire. Viens alors à deux heures chez ma nièce avec ton mari et nos enfants : nous dînerons en famille; après, nous irons faire nos adieux à ta mère. Je la rendrai jalouse, mais que veux-tu? Gauthier et toi vous êtes perdus si vous restez à Paris. Tu auras de la tête, Suzanne, tu me le promets! Au nom de tes enfants, je t'en conjure! — Bonne amie! s'écria Suzanne. » Elles s'embrassèrent plusieurs fois; puis madame Mahuchet alluma sa bougie, et Suzanne descendit avec elle acheter ce qu'il fallait pour composer un petit souper.

En rentrant elle laissa la porte entr'ouverte; et en allumant du feu pour réchauffer l'appartement, en dressant la table, en découvrant le lit, en préparant du linge pour Gauthier, Suzanne, de temps à autre, courait sur l'escalier : elle se penchait sur la rampe pour écouter si l'on n'ouvrait pas la porte de l'allée et pour entendre les pas de ceux qui allaient et venaient, faisant une petite mine de dépit et souriant avec espoir quand elle avait une fausse alerte, et que la pendule de cuivre doré qui ornait la cheminée

l'avertissait qu'elle était réellement trop impatiente.

Elle s'assit près du berceau où était sa fille, et lui fit prendre un peu de mie de pain dans du lait. L'enfant avait souffert et crié toute la journée : il prenait avidement ce qu'on lui présentait. Henri mordait à la fois dans un gâteau et dans son orange, quand la porte fortement repoussée donna entrée à Gauthier. Suzanne fit un cri perçant et alla se jeter au cou de son mari. Aussi prompt que sa mère, Henri vint se cramponner à ses jambes en bégayant : « Papa! — Otez-vous! laissez-moi! dit Gauthier d'une voix sourde. »

Il repoussa durement Suzanne et Henri. La mère retint son enfant qui faillit tomber.

Gauthier lança son chapeau sur le fauteuil; il se jeta sur une chaise et couvrit sa figure de ses deux mains. Un frisson agitait tout son corps, et les muscles de ses mains et de son visage étaient violemment tendus. Suzanne resta interdite et le contempla fixement. Il paraissait absorbé dans un violent désespoir. Un quart d'heure, qui parut un siècle à Suzanne, s'écoula sans qu'il quittât cette position. Enfin il laissa pesamment retomber ses bras, et jeta un œil éteint et indifférent sur tout ce qui l'environnait; un soupir prolongé sortit péniblement de sa poitrine. Il était pâle, défait, et paraissait d'une faiblesse excessive.

« Tu devrais manger, mon ami, lui dit Suzanne. — Je n'ai pas faim, dit-il en détournant la tête et en fronçant les sourcils. — Serais-tu indisposé? — J'ai soif! » dit-il en appuyant sa main avec force sur le creux de son estomac. Suzanne se hâta de lui verser à boire, et lui tendit le verre d'une main tremblante. « Que n'est-ce du poison! » s'écria-t-il. Et il but avec avidité; puis il posa le verre sur la table avec tant de colère qu'il le brisa. « Il pense à Leroux, » se dit intérieurement Suzanne. Et, pour entrer dans les idées de son mari, elle fut à lui, lui prit la main, et dit avec le son de voix affectueux qu'elle mettait à tout ce qui pouvait intéresser Gauthier : « Comment as-tu laissé ce pauvre Leroux? — Leroux! s'écria Gauthier en se dressant sur ses jambes et en détachant avec rage la main de Suzanne de la sienne; Leroux!... Peux-tu bien prononcer ce nom! Leroux! c'est nous qui l'avons tué! — Nous, mon ami! s'écria-t-elle avec terreur. — Oui, nous! dit-il sans desserrer les dents, nous!... Maudit soit le jour où il m'a sauvé la vie, où j'ai connu cet infâme Meunier, où je t'ai connue, où j'ai connu ta gueuse de famille!... Il a fallu du pain à ces enfants-là : voilà pourquoi Leroux est mort!... Ah! je sens qu'ils ont tué mon ami : je ne pourrai jamais les revoir! » Il s'élança vers son chapeau, puis s'écria comme un forcené : « Je ne les reverrai plus! »

Une seconde après, la porte de l'allée retomba avec un retentissement terrible. Suzanne se précipitait sur ses pas; Henri effrayé jeta un cri de douleur : Suzanne s'arrêta, frémit, ses yeux hagards parcoururent l'appartement. Ce n'était point un rêve : Gauthier était disparu; ses derniers mots retentissaient encore à l'oreille de Suzanne. Elle tressaillit, puis, avec un cri déchirant, se laissa tomber sur le berceau de sa fille : « Pauvres enfants! s'écria-t-elle, vous n'avez plus de père! »

CHAPITRE IX

L'ÉGLISE

> La nuit laisse toute sa puissance à la douleur, et n'affaiblit que la raison.
> (Madame de Staël.)

> Otez la croyance à l'immortalité de l'âme, et je soutiens que la création du monde est l'œuvre du mauvais génie.

C'était par une matinée de décembre; une neige fine tourbillonnait dans l'atmosphère et se jouait à travers les groupes populaires qui se croisaient rapidement dans toutes les directions; un froid vif et piquant se faisait sentir; déjà l'ample carrick à plusieurs collets succédait à la redingote écourtée, et nos élégantes Parisiennes, empaquetées dans le disgracieux manteau de soie, se hâtaient en frissonnant de courir aux plaisirs, qui sont leur affaire principale; de distance en distance, les balayeurs entassaient pyramidalement la neige qui obstruait les pavés, ou semaient de la poussière et des gravois pulvérisés sur les endroits de nos rues où les voitures n'auraient pu monter sans péril. Rien n'était pittoresque comme les toits blanchis, d'où le vent chassait des bouffées de flocons éblouissants qui tombaient à l'improviste sur quelque badaud occupé à lire les affiches du coin de la rue et le détail du spectacle de la veille. Quelquefois le vent sifflait avec violence et poussait horizontalement la neige devant lui : alors toutes les personnes qui se dirigeaient vers le point d'où partait le souffle glacé se retournaient d'un commun accord, comme autant de fuyards à qui un capitaine fait faire volte-face; et lorsqu'on avait repris haleine, on retournait de plus belle en enrageant pour soi, en riant des autres, en se moquant du maladroit qui s'était laissé choir, et en tombant à son tour à quelques pas plus loin. Les étrangers que le hasard amène dans notre capitale ont tous remarqué cette agitation indiscontinue, ce bruit assourdissant de nos rues, où des milliers de gens, la plupart très-désoccupés, se croisent avec une précipitation affairée, sans s'inquiéter les uns des autres. On assure que l'homme est né sociable! Qui le croirait à cette mêlée brusque, impatiente, où la rudesse des manières le dispute à la précipitation. Que le cercle de chacun est circonscrit dans cette foule! Franchement, on comprend l'arrêt de Dieu dans ce monde en poussière. C'est un second chaos. Cette agitation redouble dans les beaux jours de l'hiver : le froid, comme un éperon plus aigu, met au galop la population tout entière; et c'est miracle qu'il n'y ait pas plus de personnes tuées ou écrasées au dépôt de la Morgue et dans les hôpitaux. Landaus, charrettes, haquets, omnibus, diligences, fiacres, cabriolets, fourgons, tilburys, tout se mêle et se croise à la fois avec des ribambelles d'enfants qui vont à l'école chez les frères de la doctrine chrétienne, des femmes qui reviennent de la Halle avec d'énormes paniers, des porteurs d'eau dont le cri déchirant fait trembler la pratique jusque dans sa mansarde, et des milliers de marchands ambulants qui encombrent la voie publique.

Depuis le matin, et comme pour renchérir sur le bruit, des crieurs s'étaient dispersés sur tous les points, et vociféraient avec des hurlements de dogue un papier tout récemment imprimé; leurs dignes moitiés reprenaient après eux, sur un fausset criard, les paroles qu'ils avaient prononcées. Ce concert inintelligible se terminait par ces mots articulés nettement : *Le voilà pour deux sous!* Aussitôt la curiosité attirait sur sa porte la vieille buraliste d'une loterie, la grosse cabaretière du coin et la petite mercière qui, sous le bonnet de gaze à la Fanchon, souriait en rougissant aux jeunes galants du voisinage, et faisait signe au crieur de lui donner, en échange du décime républicain, l'arrêt de la Cour d'assises qui tentait sa curiosité.

« Vous n'auriez pas d'autre monnaie, ma petite dame? Je n'ai pas assez pour vous rendre, disait à une petite femme qui portait un enfant sur ses bras et qui en tenait un par la main, la propriétaire d'une mercerie. — Non, madame; je n'ai sur moi qu'un second écu de six francs. — Louise! Louise! s'écria la mercière, où est donc cette étourdie? » Une jeune fille poussa la porte de la rue : « Maman, voilà ce que l'on crie. — Bien! Va demander de la monnaie chez l'épicier; dépêche-toi. » Louise prit l'écu de 6 francs et partit comme l'éclair. « Asseyez-vous, ma petite dame, » ajouta la mercière à sa pratique. Puis elle prit le papier, le parcourut et s'écria : « Tiens! c'est, Dieu me

pardonne ! l'affaire de ces gredins qui ont déposé un de leurs camarades dans notre allée, le jour... je veux dire la nuit qu'ils ont tué cette brave madame Germain, qui achetait chez nous les bonnets de coton et les gants de son maître... Une affaire horrible !... Vous n'avez pas entendu parler de cela, madame ; vous n'avez pris domicile à la place de madame Mahuchet que le lendemain. Si vous voulez le lire ?... Si fait, je sais, répondit la petite femme en frissonnant. — Au fait, c'est juste : madame Mahuchet vous aura tout dit. Là ! convenez que c'était bien imprudent de sa part de donner asile à un vaurien capable... En vérité, ça m'a fait frémir pour elle !.... Il est vrai, vous me direz, qu'elle ne pouvait pas savoir : mais, dans ce cas-là... Est-ce que vous avez froid, ma petite dame ? Voulez-vous ma chaufferette ? — Ce n'est rien... un peu de frisson. — C'est la saison ; et vous avez bien fait de prendre des petits chaussons fourrés pour cette petite fille... car ce sont deux petites filles ?... — Le plus grand est un garçon, bégaya naïvement la petite dame, qui semblait de plus en plus mal à son aise. — Oh ! mon Dieu ! qu'il est joli ! c'est un chérubin, un amour !.... On m'a dit, madame, que cet homme qu'on a caché dans notre allée avait deux enfants aussi. C'est bien heureux pour eux qu'il en soit quitte. Mais je ne voudrais être ni son enfant ni sa femme..... Conçoit-on qu'un homme ait si peu de sentiment que de.... Ah ! voilà une pratique. — Bonjour, madame Legros, dit en entrant un garçon de quinze ans. Je voudrais une cravate de couleur. — De couleur, mon garçon ? Prends-en une noire ou attends jusqu'à demain. — Va donc pour une noire, car je ne fais que la demi-journée. — Bon ! un jour de paie ? — Il n'y a pas de samedi qui tienne : je vas voir guillotiner ce farceur qui a fait des siennes dans notre arrondissement. — Comment ! tu vas voir cela ? — Pardine ! ça n'arrive déjà pas si souvent. Je ne quitte pas l'ouvrage sans motif légitime, vous savez bien. — Fi donc ! un jeune homme bien élevé comme toi se mêler à la cohue. — Bah ! j'ai une fenêtre. — Ah ! c'est différent. Sais-tu si je pourrais avoir une place ? — Hum ! hum ! il y a le bourgeois et la bourgeoise, leurs trois demoiselles et moi... Dame ! je leur demanderai. Amèneriez-vous Louise ? — Oh ! non ; et la boutique ? — Allons donc ! tout Paris y sera. C'est dit, hein ? — Va t'assurer d'une place pour nous.

Le jeune menuisier se hâta de sortir et se trouva nez à nez, à la porte, avec mademoiselle Louise, à laquelle il ne dit que très-peu de mots ; et cependant elle rentra en sautant de plaisir et rouge comme une cerise. Elle embrassa sa mère et lui dit d'un ton caressant : « Tu m'emmènes ! Que tu es bonne ! » Puis elle embrassa le filleul de Leroux et passa dans l'arrière-boutique en fredonnant un air de valse, pendant que sa mère comptait et recomptait la monnaie qu'elle rendait à Suzanne,

Ce n'était ni le premier ni le dernier crève-cœur qui lui était destiné. Que ce temps passé dans une solitude absolue, du mercredi soir au samedi matin, avait paru amer et empoisonné à la triste Suzanne ! qu'il avait laissé de traces sur sa figure ! Ses yeux étaient rouges, ses lèvres pâles, ses joues creuses ; il y avait quelques traces d'égarement sur ses traits ; son regard inquiet se portait de tous côtés ; elle précipitait sa démarche ; disons-le, elle tremblait de rencontrer Gauthier.

Ne pensons pas toutefois que, dans cette âme si tendre, la haine eût violemment succédé à l'amour ; mais elle craignait qu'avec ce sentiment qui lui parlait encore avec tant de puissance pour un ingrat, elle ne devînt la complice du mauvais destin de ses enfants. Mille indices fugitifs, mais sûrs, des souvenirs cruels et multipliés s'étaient réunis en foule dans sa mémoire, et lui avaient invinciblement démontré qu'il n'y avait pas dans son mari l'âme d'un père. Le malheureux l'avait isolée de tout appui. Se retirer près de sa mère avait été la première idée de Suzanne, mais c'était rester à Paris, c'était rester sous le poids du hasard d'une rencontre ; et s'il apparaissait dans sa famille, s'il venait y faire un éclat ! Et puis voir Fanchette heureuse, Alexandre aimé d'elle et de tous, c'était un contraste qu'elle ne pourrait contempler de sang-froid. L'idée de Meunier la poursuivait alors : il eût été un si bon père ! Ce mot révèle toute la profondeur de son désespoir. Et quelle est, après tout, la femme qui, dans une situation si cruelle, n'ait pas quelque remords d'avoir eu tant de vertu ? Dans ce monde, où l'on prescrit durement au sexe le plus à plaindre des devoirs dont nous savons nous dispenser si légèrement, il n'y a guère qu'une femme qui puisse balancer longtemps entre la misère et le vice : notre choix serait bientôt fait.

Enfin elle en revint, après mille projets contradictoires, à l'idée qui s'offrait si naturellement d'elle-même, c'était de se jeter dans le sein de madame Mahuchet, dont elle avait apprécié tout à la fois le caractère ferme et la bonté exquise. Elle n'aura pas à rougir de tenir tout de cette digne amie ; elle pourra pleurer devant elle, parler de ses souvenirs, sans craindre qu'un mot amer vienne la faire rougir du père de ses enfants. Bref, elle quittera Paris. Ce seul point était décisif, car elle prévoyait que Gauthier, une fois hors de la route du bien, devait aller plus loin encore : la peur, la honte, la jalousie même, lui prescrivaient de fuir Paris.

C'est un grand point, dans le malheur, que d'en pouvoir calculer l'étendue. Le criminel condamné n'a plus qu'à s'occuper de la mort, il n'a plus d'incertitude ; et l'incertitude est le poids le plus lourd pour la faiblesse humaine. Bientôt Suzanne se trouva riche de tout ce qu'elle n'avait pas perdu : ses enfants étaient avec elle, sa conscience était pure, et un avenir lui restait. D'ailleurs, se disait-elle, la bonté de Dieu est grande : il me soutient dans mon malheur ; peut-être me tient-il en réserve une dernière, une douce consolation. Il n'a pas abandonné tout à fait Gauthier, et, avec le temps..... Puis une larme d'espoir brilla dans ses yeux. Elle contemplait son premier-né avec joie et amour, l'embrassait, et murmurait involontairement : « Qu'il est beau, mon Henri ! C'est tout le portrait de son père. »

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'elle s'achemina vers la rue Aux Ours, après avoir vêtu chaudement ses deux enfants, dont le rire joyeux et la mine réjouie prouvaient qu'ils étaient l'objet constant des soins de leur mère. Elle arriva enfin près de l'endroit où elle devait s'arrêter, et chercha dans son sein le papier sur lequel madame Mahuchet avait écrit le numéro de la demeure de sa nièce. Elle l'avait oublié sur sa table.

Il y avait beaucoup de gens sur le seuil des allées ; ils examinaient quelques voitures arrêtées devant une grande maison. Suzanne demande timidement le nom de la dame chez qui elle voulait aller : on ne pouvait le lui dire. La foule grossissait dans la rue : la jeune femme fut contrainte de passer de l'autre côté des maisons et de tourner les fiacres pour s'informer aux seules portes dont l'accès était libre.

Près de la porte cochère où les voitures s'arrêtaient, comme Suzanne aidait Henri à franchir un petit ruisseau et veillait à ce que la roue subitement ébranlée ne pût ni le toucher ni l'éclabousser, le retentissement sourd d'un marteau lui fit tourner la tête : elle aperçut une bière entourée de cierges sous une tenture noire à franges d'argent. Un homme portant l'uniforme des employés des pompes funèbres achevait de clouer la tenture, tandis qu'un prêtre, agenouillé sur une chaise, lisait à voix basse dans un livre de messe. Un crucifix d'argent fut posé sur la bière, et un vase du même métal, dans lequel trempait un rameau d'hysope imbibé d'eau bénite, fut placé aux pieds des tréteaux par un jeune enfant de chœur. Suzanne s'arrêta, fit un signe de croix, et jeta quelques gouttes d'eau bénite en murmurant une prière, puis s'arracha à cette image de destruction.

A peine fut-elle dans la rue qu'une rumeur soudaine, qui s'éleva sous la porte cochère qu'elle venait de quitter, la fit retourner aussitôt.

Une jeune personne vêtue de noir, pâle et tremblante, poussait des sanglots déchirants, et plusieurs femmes s'empressaient de la faire monter dans une voiture : « Ma pauvre tante ! » s'écria-t-elle.

Suzanne l'a reconnue : c'est la nièce de madame Mahuchet.... Madame Mahuchet est morte !...

Suzanne n'a point fléchi sur ses jambes, elle est restée debout, l'œil fixe et sans larmes ; elle ne voit rien, n'entend rien ; un sourire convulsif s'est arrêté sur sa bouche ; elle demeure immobile et glacée.

On passe auprès d'elle, on la repousse, on lui dit de se ranger ; sa langue est muette, son oreille est sourde, elle obéit machinalement à l'impulsion qu'on lui donne ; et, quand au bout d'une heure entière, le corbillard se met en marche, alors elle le suit, mais sans regarder autour d'elle, sans penser à s'informer de la date précise de son malheur, sans demander quel accident lui a ravi son amie et l'ange gardien de ses enfants.

Qu'a-t-elle à demander, en effet ?... qu'importe ?.... Avec l'explication de la cause protestera-t-elle contre le résultat ?... A quoi bon ?... La mort de madame Mahuchet, c'est l'explosion d'un coup de pistolet qui frappe Suzanne et ses deux enfants.... Mon Dieu, pardonnez-nous le doute, vos épreuves sont quelquefois bien effroyables !

On arrive devant l'église de Saint-Leu. Le portail est ouvert, la nef est tendue de noir ; une foule immense marche à la suite du cercueil dans un recueillement religieux ; on entend à peine le froissement des pieds sur le saint parvis.

Autour de ce cercueil, à la lueur pâle de ces cierges allumés, sous ces arcades où les rayons d'un jour demi-voilé semblent se glisser furtivement, un chant solennel et lugubre, une symphonie de mort commence ; les prêtres du Dieu vivant invoquent sa justice et sa miséricorde, et chacun des assistants redit la prière avec un accent pénétré.

Suzanne est agenouillée près d'un des piliers de l'église ; elle tient sa fille dans ses bras, penche sa tête sur elle, et réchauffe ainsi sans le vouloir le corps engourdi de l'enfant, qui s'assoupit en la caressant.

Henri, seul, isolé au milieu de cette foule, se promène en courant dans la nef ; il tourne autour de sa mère, et déchire une image qui s'est échappée d'un livre de prières ; l'innocent ignore son malheur.

Cependant l'air froid de ces lieux, l'impression glaciale de la pierre où elle est à genoux, le calme qui règne dans l'église rappellent peu à peu Suzanne aux objets qui l'entourent et sa première pensée est à Dieu. (Voir *gravure*, page 81.)

Ce n'est point pour le blasphémer, pour lui demander compte de sa rigueur. Un sourire doux et mélancolique a pour un instant embelli ses traits amaigris ; on croirait voir un ange condamné à passer son temps d'exil sur la terre et loin du séjour céleste, qui prie le Seigneur de lui rendre sa patrie, de lui élargir les voies à l'immortalité.

Bientôt elle porte les yeux sur le cercueil, et ses vœux deviennent plus fervents, plus épurés ; ils lui semble que l'âme de son amie plane sous cette voûte et recueille les sanglots qui entrecoupent la voix de ceux qui prient. Bientôt des larmes longtemps comprimées roulent sur son visage, et la tranquillité se glisse peu à peu dans son âme. Suzanne est confiante en Dieu ; elle sait que le Créateur contracte une dette envers la vertu en permettant qu'elle soit malheureuse sur la terre.

Cependant elle regarde ses enfants : elle pense au lendemain, et tremble de boire tout le calice des douleurs. « Permettez, mon Dieu, que je marche seule sur les épines tombées de votre fatale couronne, et souffrez que mes enfants ne s'y blessent pas les pieds ! »

Il est bien à plaindre celui dont le triste génie marche sans les entretiens consolateurs de la foi ! cette compagne échappée du ciel qui nous empêche d'être solitaires en ce monde. Il voit avec désespoir la tombe dévorer chaque jour un citoyen illustre, un parent chéri, la femme qu'il adora, l'enfant qui faisait sa joie et son orgueil ; l'enfant ! cette portion de nous-mêmes, qui se réalise par nous, tout autour de nous, comme pour multiplier notre être. L'athée reste debout, chargé d'ans et de regrets, au milieu d'un spectacle de ruines ; il survit à tout ce qu'il aime et révère, si c'est survivre que d'assister à sa destruction anticipée, de se voir tomber en lambeaux, de nourrir un regret inconsolable jusqu'au moment, toujours trop éloigné, où, las de son rôle, et trouvant l'univers absurde, il meurt à son tour dans la persuasion que tout est néant et poussière. On insulte ici-bas l'athée : on devrait le plaindre. En se fermant le ciel, on se ferme la terre.

Depuis quelques instants, le chant pieux avait cessé ; la porte du temple était fermée, la tenture mortuaire avait été détachée et rentrée dans la sacristie avec les flambeaux d'argent. Suzanne était encore en prières, quand le bruit de plusieurs pas précipités la fit sortir de son extase. Henri, fatigué de courir et de n'occuper personne, s'était assis et dormait appuyé sur les genoux de sa mère ; elle le regardait et n'osait le réveiller. En portant les yeux du côté où elle venait d'entendre un léger tumulte, elle entrevit dans une chapelle latérale, sur les degrés de l'autel, des cierges allumés auxquels un sacristain attachait deux pièces d'argent : c'était une messe de mariage que l'on célébrait. Bientôt la foule de curieux qui se trouvait entre Suzanne et la chapelle se dispersa sur les points environnants, et elle put voir les fiancés du lieu où elle était. Leur position ne lui permettait pas d'examiner leurs traits. Elle frémit pour la jeune épousée en se disant : « Je n'ai pourtant pas encore trois ans de ménage ! »

Ses regards se fixèrent précipitamment sur un vieillard dont la figure était pleine d'onction et qui priait avec ardeur : son costume était d'une mode que l'on ne voit plus à Paris ni à vingt lieues à la ronde ; sa stature était haute et droite ; il y avait un mélange de force et de douceur dans sa figure légèrement hâlée ; il répondait à voix haute et en même temps que l'enfant de chœur. On chuchotait près de Suzanne sur lui et sur les autres personnes de la noce, qu'elle ne pouvait apercevoir, car toutes étaient assises. Elle réveilla Henri, détourna les yeux et reprit le chemin de la porte. Elle avait fait quelques pas...

« Alexandre Moreau... » dit à cet instant le prêtre d'une voix forte.

Suzanne tressaillit et s'arrêta contre le pilier.

« Acceptez-vous pour femme et légitime épouse Fanchette Dubreuil ? »

Suzanne n'en entendit pas davantage.

Tout un monde éclata dans son âme et lui voila le nôtre. Elle en était aussi la victime expiatoire. Elle s'offrit à Dieu pour ceux qu'elle aimait. Elle s'agenouilla, et appela du fond de son cœur les bénédictions divines sur l'union de sa cousine avec son frère.

Dès qu'elle fut avertie par le mouvement des chaises que le mariage religieux était accompli, elle voulut s'éloigner : sa force la trahit. Elle mit son mouchoir sur ses yeux, attira Henri sur ses bras pour qu'on ne pût la voir, et sa famille passa près d'elle.

« Ah ! Dubreuil, disait la bonne mère Moreau, il faut que ma fille soit bien malheureuse avec lui pour ne pas oser venir nous voir ! Elle a de l'âme, ma pauvre enfant : elle ne veut pas rougir de son mari devant nous. — C'est son devoir, dit Dubreuil ; elle n'en est que plus estimable. »

Et bientôt la porte de sortie cessa de retentir ; un roulement de voitures se fit entendre ; l'église était déserte.

Dubreuil venait innocemment de porter un coup

terrible au cœur de la malheureuse : cet éloge dur et sévère acheva de troubler la paix de l'âme de Suzanne; ce que n'avait pas fait la perte de sa bienfaitrice, ce mot seul le fit. Sur le champ de bataille de la vie, certaines proclamations métamorphosent des esprits timides en héros : la voix du commandement a ses effets magiques. Suzanne résolut de justifier Dubreuil, de rentrer dans son malheur hardiment et de plein gré, de retrouver Gauthier enfin, et de remettre à cet homme coupable le soin de la destinée de ses enfants. Ce fut une pensée fixe qu'elle ne voulut ni raisonner, ni approfondir. Dans un désordre d'esprit inexprimable, elle s'avança vers la porte.

« La charité, s'il vous plaît, ma bonne dame, pour l'amour de Dieu ! »

C'était un de ces mendiants qui se tiennent à la porte de l'église. Suzanne, dans son émotion, passait sans l'apercevoir.

« Ayez pitié d'un pauvre père de famille ! ça portera bonheur à vos enfants. Celui qui donne au pauvre place son argent dans le ciel. »

Suzanne s'arrêta, elle leva sur le mendiant des yeux égarés, chercha précipitamment dans son sac, donna tout ce qu'il y avait et s'élança dans la rue.

« Cette femme-là est folle ou imbécile, dit avec un ricanement le mendiant : il y a au moins onze francs dans ce qu'elle m'a donné. »

Et, en mettant son bâton sous son bras, il se dirigea vers le cabaret voisin, où une vingtaine de ses confrères l'attendaient.

CHAPITRE X

LE PONT-AU-CHANGE

> « Le premier progrès de l'homme sur la terre fut le plus terrible et le plus grand, il y domicilia la mort.

« M. Dubreuil l'a dit, répétait Suzanne en sortant de l'église, c'est mon devoir : je le remplirai. » Et, se consultant pendant une minute, elle essaie de rassembler assez de probabilités sur la résolution de Gauthier pour savoir vers quel endroit elle doit se diriger pour le trouver. » Sur les marches du Palais ! à la porte de la Conciergerie ! il doit être là, car il aura voulu voir son ami une dernière fois. Eh bien ! j'aurai le courage d'attendre qu'il ait perdu tout espoir ; mais après leur séparation éternelle, quand la charrette sera passée, quand le père de mes enfants ne croira plus pouvoir tourner ses yeux vers des objets qui doivent lui être chers, alors je me présenterai avec mon fils et ma fille, je m'attacherai à ses pas, je supporterai ses injustes reproches, ses mauvais traitements même, jusqu'au moment où, touché de ma résignation, de ma constance à souffrir, il me rendra sa tendresse... Il me la rendra ! dit-elle. Mais, si le malheur voulait qu'il persévérât dans le mal, au moins tout le monde dira comme Dubreuil : « Elle a fait son devoir. »

Ferme dans sa résolution, Suzanne suit le torrent qui grossit à l'approche de l'Apport-Paris, et qui, vomi de cette place, se disperse et s'étend sur les quais et les ponts.

Au débouché de la ruelle du Chevalier-du-Guet, la voix puissante d'un marchand de chansons ébranle et fait vibrer douloureusement toutes les fibres du cœur de Suzanne : ce chanteur vient d'annoncer aux badauds la complainte du condamné. Que nous sommes gais ! que nous sommes aimables ! On a connu des philanthropes qui déblatéraient pathétiquement le matin contre la peine de mort, sauf, au dessert, entre la poire et le fromage, à mettre en bouts-rimés grotesques l'histoire du crime et de l'exécution de Papavoine sur l'air traditionnel du Juif-Errant. Ne faut-il pas se détendre l'esprit ?... Effrayée, la jeune mère se retourne pour prendre un autre chemin ; mais en ce moment ses regards s'arrêtent sur un sourire satanique qu'elle n'a vu qu'une fois... c'était le jour de l'assassinat de Vincennes !

Suzanne baisse la tête, serre de plus près ses enfants, et se laisse entraîner machinalement par la foule. . . . . .

En dépit de Bichat et des physiologistes du XIX^e^ siècle, si nous considérons la Vie en elle-même, sa loyale définition, manquée autant de fois que tentée, semble devoir exclure obstinément jusqu'à la moindre apparition de quoi que ce soit qui tienne de près ou de loin au domaine de la Mort; autrement, ce ne serait pas dire ce que c'est que la Vie; ce serait dire ce qu'elle n'est pas... Toutefois, si, déserteurs des hauteurs éblouissantes qui ne sont accessibles en définitive qu'à la bonne foi de l'esprit religieux, nous nous prenons à considérer la Vie dans la marge des circonscriptions qui lui sont assignées ici-bas, la thèse change; la Vie descend en effet à l'état d'ébauche, d'avortement, d'essai manqué; elle s'atténue dans notre estime; et, réflexion faite, on dirait presque un mauvais rêve. En profondeur, en largeur, en hauteur, on croirait voir en effet une bière. Son jeu se restreint à ce globe, l'un des plus chétifs du tourbillon astronomique; son cours est borné dans une période assez misérable, que rétrécit l'enfance, que courbe la décrépitude; et, ce qu'il y a de pis, nos cœurs, de même qu'autant d'impénétrables énigmes, semblent condamnés à ne nouer entre eux que des relations pour le moins suspectes. L'espace et le temps nous échappent donc; mais le dernier aspect, celui des cœurs, a quelque chose de plus amer encore. On nous désigne deux amis !... Qui nous empêchera de croire que ce sont à la fois deux dupes et deux fripons ?... De Démocrite qui se moquait de tout, d'Héraclite continuellement en pleurs, lequel est dans le faux ? On ne l'oserait dire. A la grimace près, le sarcasme de l'un ressemble à la misanthropie de l'autre. Quoi de plus mystérieux que nos consciences, n'en déplaise aux braves enthousiastes qui se portent fort de proclamer la fraternité sur la terre? La fraternité paraît être le roman du genre humain ; c'est le fratricide qui en est l'histoire ; et si la mort n'existait pas, nous l'inventerions. A la triste clarté de ce second examen, les conceptions de l'infini n'éclairent qu'un contraste. L'idée, l'inévitable et fatale idée d'une condamnation suprême se dresse, et justifie la Mort. Dût-on ne rien comprendre au mystère de la Mort, il faut l'avouer; et nul de nous ne saurait s'y soustraire. La science humaine baisse le front !... Abstraction faite de l'attirail et des solennités de la place de Grève, qui que nous soyons, tous, un peu plus tôt, un peu plus tard, nous sommes, dans un temps fatal, dévolus à ce bourreau mystérieux que l'on nomme la Mort. Enveloppés dans la pourpre impériale, ou couchés sur le grabat des gueux, contents ou non contents de nous-mêmes, nous n'esquiverons pas son échafaud. Sur environ un milliard d'êtres qui peuplent notre planète, il en meurt, l'un portant l'autre, quatre-vingt mille par jour; c'est-à-dire que, pendant l'aller et le retour du balancier, le problème du monde se trouve éclairci pour l'un de nous. Historiquement parlant, près de cent cinquante milliards de nos semblables gisent déjà dans ce cimetière. Nous escortons ainsi, pas à pas, les funérailles du premier homme. Ce sont les nôtres. Si la religion de Jésus-Christ ressuscité n'élevait la voix au-dessus des blasphèmes de la démence, franchement, je ne verrais, pour ma part, dans cette humanité qui croit à ses progrès ici-bas, qu'un timide troupeau de moutons que le fouet de quelque garçon boucher chasse en pêle-mêle vers l'abattoir...

En dépit du froid qui redoublait à mesure que le soleil déclinait à l'horizon, une foule avide se précipitait de tous les quartiers vers l'étroit emplacement déjà encombré où Leroux devait être conduit, entre la force et la religion, pour satisfaire à la loi. Les voi-

tures ne remontaient qu'au pas ce torrent qui entraînait tout sur son passage ; on entendait des éclats de rire, des plaisanteries et des quolibets partis de tous côtés et de toutes les bouches ; et, certes, les moralistes, ceux qu'une sensibilité de parade met en verve de protestations contre quoi que ce soit, n'étaient pas les moins grotesques de tous, car, en faisant des remarques très-amères sur l'espèce de cruauté qui se mêlait à la curiosité générale, leur physionomie trahissait une profonde impatience d'arriver au lieu du supplice.

Au débouché de la rue Saint-Denis, sur la place du Châtelet, c'était un étrange spectacle que ce flot de population qui inondait les quais et le Pont-au-Change. La neige n'avait pas discontinué de tomber depuis le matin ; elle jetait sur tous les objets un voile blanc, et faisait ressortir avec éclat les murs enfumés du vieux palais de la Cité et la tour de l'Horloge. Les branchages dépouillés des petits arbres, à peine éclos alors, du marché aux Fleurs, étaient poudrés de givre ; des milliers de particules blanches se croisaient rapidement dans une atmosphère calme et jonchaient incessamment le pavé ; leur couche épaisse craquait sous les pieds ; et dans les endroits où la foule se dirigeait de préférence, une teinte brune dessinait un large sentier, comme une tache de rouille sur une étoffe d'une éblouissante blancheur.

Dans les courts intervalles du silence universel, on entendait les glaçons que charriait la rivière se heurter et se rompre contre les arches du pont ; puis ils s'engouffraient sous les arcades avec un bruit rauque, et continuaient leur route vers le Pont-Neuf en se pressant et en s'entrechoquant ; on en voyait quelques-uns chassés sous les autres par la force du courant qui les entraînait, et l'eau jaillissait à travers ces larges crevasses dont la bouche se refermait presque aussitôt.

Des enfants, des femmes et des hommes, bravant l'impression gaciale de la température et l'ennui de l'attente, étaient grimpés sur les parapets, de distance en distance, autour des poteaux de fer noirci qui soutenaient les réverbères ; de temps en temps, pour s'amuser aux dépens de leurs compagnons de curiosité et de plaisir, ils poussaient ce cri de l'impatience satisfaite qui fait croire à la foule qu'elle va jouir enfin du spectacle qu'elle est venue chercher.

« Prenez garde, ma petite dame, vous ne pouvez pas vous mettre ici, disait une grosse maman à une jeune femme en étendant ses deux mains sur une place voisine de la borne du trottoir où elle était assise : c'est la place de mon petit qui va venir. Il faut qu'il voie aussi, ce cher enfant. Allez ailleurs avec les vôtres. — Au diable soient ces pecques de commères qui viennent se camper devant nous avec leurs marmots ! dit un perruquier qui tenait ses fers à la main. Est-ce que ça ne ferait pas mieux de raccommoder les chemises de son mari ? — Mais rangez-vous donc ! reprit un troisième : voilà la voiture du rapporteur. Voulez-vous que les chevaux des gendarmes passent sur le corps de vos enfants ? »

En effet un brouhaha général retentit, et tous les yeux se portèrent à la fois vers la place du Palais-de-Justice. Un gendarme, le sabre à la main, précédait le fiacre où était le rapporteur, qui se rendait à l'Hôtel-de-Ville.

La petite femme franchit les premiers rangs de la foule en serrant avec frayeur ses deux jeunes enfants contre son sein, et vint s'appuyer contre le parapet, sur lequel elle fit asseoir son aîné ; puis, s'aidant de quelques pavés qui étaient à terre, elle s'assit elle-même sur la large pierre de taille.

Ce groupe offrait quelque chose de pénible et de pittoresque, qui, en tout autre moment, eût fixé les regards de la foule : cette femme était si jeune que rien ne pouvait faire croire qu'elle fût mariée ; elle avait un visage souffrant et abattu ; ce joli enfant qui la regardait avec un sourire en lui montrant sa main qu'il avait remplie de neige ; le regard doux et plein de mélancolie qu'elle lui adressait en l'entourant de son bras droit, tandis qu'avec l'autre bras elle reployait son châle autour d'un poupon de quelques mois dont les petits doigts se jouaient avec le tulle de son bonnet, tout cela eût donné à Raphaël l'idée de la Vierge *à la neige*.

Une inquiète avidité se lisait sur tous les fronts ; chacun s'arrangeait pour ne perdre que le moins de gestes possibles du condamné quand la charrette paraîtrait.

« Serait-ce un sermon par hasard que ces masses de badauds viennent chercher ici ? s'écrie d'un air déclamatoire un empressé de mauvaise humeur dont les évolutions de la foule ont compromis la toilette. — Pourquoi pas, monsieur, riposte flegmatiquement un grand sec. Le tableau de la Mort a son éloquence, et peut porter profit, non moins que la parole d'un Bourdaloue. Le peuple vient chercher à la Grève les pensées et les méditations dont sa nature n'a pas perdu le besoin, quoiqu'on lui en ait fait perdre la règle supérieure, le rendez-vous pacifique et la route. — Propos de jésuite ! dit à demi-voix l'empressé mécontent. — Voudriez-vous, réplique le grand sec, que l'opinion d'un jésuite ne fût pas aussi libre que la vôtre ? — Jésuite ou non, le bon sens a ses lois, et vous compariez presque l'échafaud à la chaire. — Aux différences près, je note les rapports. Il y monte un prêtre aussi ; vous allez le voir. — Voilà justement ce qui peut affliger à certains égards. Enfin, il faut bien de son temps pour les lumières. Pourquoi ce rôle tout négatif de la part du prêtre ? Sa mission, de vous à moi, monsieur, pourrait être plus efficace. Que ne marche-t-il avec nous ? La mort de Jésus-Christ, le juste par excellence, n'est-elle pas une protestation éloquente contre le bourreau ? — On me l'a dit, mais je ne le vois pas très-nettement, répond l'antagoniste imperturbable. — Oh ! oh !... c'est que vous ne prenez pas vos lunettes, pour sûr. — Ou que les vôtres et les miennes ne sont pas du même numéro, mon cher monsieur. Le prolongement d'une vie fragile est de peu de valeur, osez m'en croire, n'est rien du tout même, en comparaison d'une existence éternelle ; et, si vous me permettez de vous le dire, la résurrection de Jésus-Christ me paraît, à moi, sa protestation par excellence contre la mort. — Bien riposté ! murmure en se frottant les mains un homme du peuple. — La résurrection ! la résurrection ! sifflotte entre ses dents le philanthrope égayé ; c'est bel et bon à dire ; mais vaut mieux en jaser à son aise que de s'y fier, et je ne tablerais pas dessus trop étourdiment, je vous jure. — Vous ne croyez peut-être pas à l'immortalité de l'âme ? Prenez garde ! un philanthrope fameux, Robespierre y croyait. — Je crois à ce que je veux, réplique aigrement l'interpellé qui s'échauffe. Et je ne juge pas à propos de m'expliquer avec vous là-dessus. — Le silence est libre... comme les opinions. — Bravo ! Le particulier vous enfonce, monsieur ! dit l'ouvrier qui frappe sur l'épaule du philosophe. Tenez votre bonnet. »

Le philosophe, préoccupé de sa toilette insultée, toise le manant avec un dédain superbe et frotte avec soin son casimir qu'on n'a pas sali.

« Qui est-ce qui vous parle, à vous ? demande-t-il sévèrement et par-dessus l'épaule. — Personne ! riposte l'ouvrier. Mais je vous prenais pour un homme sensible et je me donnais licence de me mêler à vos dires. Excusez du sans-gêne, on ne le fera plus. Il paraît que vous n'êtes sensible qu'à la plaisanterie, et que vous prenez facilement la mouche. »

Le critique s'adoucit et s'arrange pour avoir des formes plus complaisantes.

« Croyez-vous faire acte de sensibilité, mon ami, lorsque vous vous rendez à de pareils spectacles ? — J'ai mes idées. Et vous ? — Moi ? je dois rendre compte de l'exécution dans mon journal, et vous ne seriez pas flatté de mon opinion. Vous n'en ririez pas. — Peut-être. Moi, je ne songe qu'à m'instruire moi-même.

Charité bien ordonnée, comme dit le proverbe !... La Mort, voyez-vous, c'est obscur, et l'on ne sait pas trop ce que c'est. Même qu'on n'y croit guère. — Allons donc ! — C'est comme ça. Taxez-moi rondement de folie ! Soit. Vous le devez en bonne franchise. On est souvent plus ferré dans le conseil à donner aux autres que dans la conduite qu'on mène soi-même. Qu'est-ce que prouverait ma folie? Que j'ai la conscience de mon état et besoin d'une douche. Il me semble que je viens la chercher en bon endroit. La Mort? Non, il ne m'est pas démontré qu'elle me rendra visite. On en passe pourtant la revue, n'est-ce pas? et terriblement, de droite à gauche, tout le long de la vie. Bah ! quelque chose au fond de notre cœur tient ferme et nous dit le contraire. On se tue dans les émeutes, sur le champ de bataille, entre amis au besoin. Rien de moins rare. Eh bien (mais ça m'est peut-être particulier), ma conviction, à moi, tient tête à mon expérience, et je me raidis contre ma réflexion. J'ai comme une éternité dans le ventre. Je le sens. J'ai vu des morts de toutes les couleurs, et, malgré tout, j'ai passé bail avec je ne sais quel démenti contre la Mort. Les plus vieux y sont les moins prêts; et, vu que ça n'arrive qu'une fois, ils n'en ont pas du tout contracté l'habitude. — Ne pas croire à la Mort! Vous voulez rire, mon ami. — Je ne ris pas; c'est plus fort que moi. — C'est donner des soufflets à l'évidence. — Peuh ! ne donne-t-on que celui-là? J'ai des modèles, et dans le grand genre. Voilà le condamné de ce soir! Croyez-vous [illegible] qu'il ait tenu le jeu contre les atouts de l'ordre sans s'imaginer un tantinet qu'il pourrait bien perdre la partie? Il avait ses lunettes sur le nez, mais il fermait l'œil. Quoi qu'il en soit, et dussiez-vous en rire, monsieur, je voudrais, moi, si la chose était possible, me trouver deux petites minutes, rien que pour voir, dans la peau de l'intrépide gaillard qu'on va mener là-bas, éternuer dans le sac, afin d'être en état de m'expliquer, aussi nettement qu'il doit le faire en ce moment, le fort et le faible de la conviction qui vous scandalise et qui me tarabuste. Dame! cet Hippolyte Leroux n'a pas d'illusion à se faire, lui. Voilà son affaire toisée! Il voit la mort comme je vous vois. Au lieu de se nommer de son nom de baptême, il peut se nommer *Quatre-Heures* à présent, s'il veut. La mort marche à sa rencontre comme l'aiguille du cadran, lestement, d'un pas délibéré, à doigt et à l'œil. Il nous en donnerait le signalement. Il ne l'évitera pas. C'est écrit cette fois, et de bonne encre. Oui, s'il pouvait me céder sa position une petite seconde, je la lui payerais au prix d'une quinzaine. J'aurais son point de vue. On doit avoir alors plus d'idées que bon nombre de flâneurs que je sais bien, et de plus fortes !... — Il ne tient qu'à vous, dit le critique goguenard. — Merci ! reprend l'ouvrier. — La place est libre, récidive l'autre. — Je le conçois bien. Aussi, jusqu'à certain point, je me sens pour l'heure dans sa conscience. De la sensibilité ! j'en ai comme vous. Je sens fort bien qu'on me chatouille la peau dans la sienne, et je m'explique son histoire, sous tous les points de vue, chapitre par chapitre. Il a fait un crime, et moi, je n'en ai pas fait encore, de l'espèce du sien s'entend; de ceux où le pied glisse, où la tête porte. Mais faut pas tant se flatter, car ça peut venir. On ne fait pas le crime pour le plaisir du crime. Non. Leroux s'est mis tout doucement, petit à petit, dans une passe à commettre enfin le crime malgré lui, pour satisfaire ses goûts, quoi ! une idée, des amusettes, l'envie de faire les beaux bras et de vivre à son aise. Du plus au moins, quand je m'examine, je me vois dans cette passe et je me rends justice, allez ! Et pas seulement à moi, mais à vous aussi, mais à tout le monde. Ce coquin-là est au bout de son affaire; vous et moi, nous ne sommes qu'au commencement. Il n'avait d'abord que nos tentations, ni plus ni moins. Nous n'y avons pas encore cédé jusque-là. Mais, voyons, qu'est-ce qui nous sépare de lui? Peut-être l'épaisseur d'une pièce de six liards. — Ne parlez que pour vous, s'il vous plaît. — Je voulais vous faire une politesse. Dame ! on n'a peut-être pas prêché ce Leroux, quand il était petit. Peut-être aussi qu'il se sera dispensé du prêche quand il était grand. Ou la règle en avant, ou la règle en arrière, nous ne l'évitons pas ! On paie sa dette. Le plaisir a son charme ainsi que la bouteille, et l'on fait sa tête ! On en revendrait à notre saint père le pape; on se regimbe. Si l'on avait des montagnes d'écus à dépenser, le diable nous ferait sauter jusque par dessus la barricade de l'extrême-onction. On s'endurcirait; on se trouverait d'emblée dans le royaume du diable dont les gueux ne sont pas les favoris. Un pauvre qui bisque d'être pauvre a des tentations de coquin, et, dès qu'il en contracte les goûts, il en prend la route. A-t-on vraiment la bonne chance lorsque l'on peut contenter tous ses goûts, malgré les recommandations du catéchisme et les prônes sempiternels de M. le curé? Le curé nous jure que non de la part de Dieu. Ne me dites pas le contraire; vous me pousseriez du côté de Leroux. Au jour d'aujourd'hui, quoique fort tard, je gage que ce pauvre Leroux enraye ! Il est bien temps d'enrayer, direz-vous. S'il a le temps, ça suffit. N'est-il pas payé pour s'en rapporter enfin aux conseils du prêtre? Il verse maintenant toute la carafe dans son verre; il renonce à sa vie passée de buveur sans soif, de joli-cœur et de *faignant*, d'amateur du bien d'autrui, de tapageur prêt à bousculer tout pour se faire de la place. Il fait sa malle avec soin pour monter dans la diligence de l'éternité qui part à quatre heures. La Mort met l'homme en question, et nous y passerons tous. La certitude de la Mort, à titre d'événement, n'empêcherait pas que l'on s'intriguât encore sur son caractère et sa manière d'être. Ici, les avis se partagent, et les plus commodes (au dire de certaines gens, du moins) ne sont pas de beaucoup les plus sûrs. Leroux, du moins, a la puce à l'oreille; c'est le soldat sous les armes, prêt à crier *Qui vive !* Par le privilége de la position qu'il travaillait depuis si longtemps à se faire et qu'il s'est faite, la Mort ne le prendra pas en traître. Leroux ne peut plus être son propre Judas, s'embrasser lui-même et s'en faire accroire encore. Il a sur vous et moi tout l'avantage de l'échafaud et de ses avertissements. La bonne envie qu'on a trop souvent, et pour cause, que la Mort soit le néant et rien au-delà, n'en est pas une preuve très-satisfaisante, non plus qu'un tas de gaudrioles de chansonniers qu'on braille afin de lever le coude. L'échafaud, c'est sérieux. On ne vous y met pas dans la main des quolibets de farceurs pour les peser avec des mesures et des balances d'ivrogne. Ma foi ! que la petite justice d'ici-bas soit comme le purgatoire de la grande, l'avertissement des avertissements, la sommation de se préparer à quelque chose de prodigieusement plus grave, j'y verrais le comble de la charité divine, un plan superbe, l'épuisement jusqu'à satiété des mille et un bons conseils dont nous n'avons que trop longtemps fait fi. L'enfer ! mais, mon Dieu, ce n'est pas Dieu qui m'y pousse, c'est moi, moi seul qui me le fais, et qui m'y laisse aller tout de mon long par obstination d'orgueilleux, surdité méchante, taquinerie niaise. Je prétends, moi, que Leroux a, pour le quart d'heure, des lunettes qui portent plus loin que mes yeux et que les vôtres, tant pour se rendre compte de ce qui lui pend au nez que des fins finales et du dessous des cartes de la chose. Feu ma mère, qui faisait ses Pâques (Dieu lui fasse miséricorde), voyait la Mort de plus près, et de son aveu, la sainte femme, chaque fois qu'elle éprouvait ses petits besoins d'aller à confesse; et ses péchés (je le jurerais) étaient des miniatures auprès des miens comme auprès des vôtres. Les péchés, quand on est catholique d'instinct et d'habitude; les crimes et l'apparition de l'échafaud, quand on a des croyances de sacripant, ça fait sortir la bête humaine de son insouciance. On se réveille, on se dégrise. Vrai ! ça ne serait pas assez de la Mort, c'est-à-

dire de ce petit chassé-croisé de rien que l'on exécute comme un éclair sur l'échafaud, si l'on ne se repentait pas d'avoir tordu le cou de quelqu'un, comme l'a fait ce farceur. Je le suppose donc, voyez-vous, dans ma sensibilité, quand je me mets à sa place, en veine du besoin d'être franchement un honnête homme, comme le bon larron du Calvaire ; d'ouvrir les yeux, comme une porte cochère sur la façon bête dont il les a fermés le long de son chemin ; de vouloir payer son éternité rubis sur l'ongle, en belles et bonnes larmes du poids de l'or pur ; et d'être susceptible de se rattraper en ce moment (ce qui suffit s'il est sincère) à plus d'excellents principes que ni vous ni moi nous n'en aurons peut-être jamais de toute notre chienne de vie. Prenez cette exécution comme je la prends, en bonne part. De fait, une mort comme celle-là, en grand spectacle, quand le sujet en vaut la peine, fait faire cent cinquante fois, mille fois plus de réflexions, à vous comme à moi, et dans les journaux, et dans les rues, par des innocents de notre espèce, que nous n'en ferions peut-être, notre vie durant, et dans les émeutes, et dans les batailles, et dans la maladie, et à la Porte-Maillot. C'est de l'extrême-onction pour tout le monde : ou celui-ci rechigne et meurt comme une bête, ou celui-là se décide et meurt comme un chrétien. Des deux morts, ayant le choix, je voudrais la meilleure, et je vous la conseille. Lorsqu'on ne va pas de bonne heure et de bon cœur chercher les sermons par en haut, on s'expose à les rencontrer bien tard, sous la forme la plus désagréable et par en bas. L'ennui de recevoir des bons conseils, lesquels (j'en conviens) ne sont pas toujours débités dans un style et sur un ton fort amusant, dispense de l'ennui bien autrement indigeste d'aller faire des révérences très-humbles devant la machine à Sanson et devant le diable. Il y a peut-être un diable après tout, mon cher monsieur ! Si vous me donniez votre parole d'honneur qu'il n'y en a pas, tenez ! je vous regarderais ou comme son compère ou comme un fou. Je comprends ce que ce grand monsieur vous disait en rapprochant la chaire de l'échafaud. Je me débrouille de mieux en mieux sur ce que vous ne compreniez pas d'abord, ni moi non plus. Vrai ! si la Mort n'avait pas de sens, ni pour la mère Germain ni pour Leroux, la Vie serait par trop bête, ma parole d'honneur ! »

Des approbations franches saluèrent l'ouvrier qui finissait sa tirade, et dont le grand sec pressa la main.

Un murmure sourd, mêlé d'exclamations, circula, grossit, et devint éclatant quand un piquet de huit gendarmes sortit de la grille du palais de la Cité. « Le voilà ! le voilà ! » s'écria-t-on.

Après quelques mouvements confus, quelques cris des uns aux autres, une sorte de silence régna, car Leroux, devenu le point de mire universel, assis sur une banquette, les mains attachées derrière le dos, et retenu par une chaîne aux ridelles de la charrette, traversa le Pont-au-Change. Son confesseur, le crucifix à la main, lui parlait et s'essuyait les yeux...

Les réflexions se croisaient et s'échangeaient à demi-voix :

« Il porte bien le crime sur sa figure, celui-là. — Mais non : vous vous faites des préjugés, madame. Il y a du caractère dans cette tête. Profil grec ! et de beaux cheveux noirs ! — Cette pauvre madame Germain ! Il l'a tuée tout de même comme un poulet. — Regardez donc ! Le voilà qui baise le crucifix ! Est-ce qu'il aurait le front de croire en Dieu, maintenant ? — C'est le cas ou jamais. A qui voulez-vous qu'il croie ? — Ah ! l'hypocrite. — Silence donc, imbéciles ! Je voudrais vous y voir. Est-ce que l'on peut être hypocrite si près de la mort ? — Vous croyez ? — Pardine ! — C'est pas l'embarras. Il n'y a guère que le bon Dieu pour lui tendre l'échelle à présent. — Au fond, c'est la société qui a tort et non pas lui. — Est-ce que voulez qu'on fusille la société ? Dites-le tout de suite. — Non. Mais il y aurait manière de s'y prendre ; car, enfin, s'il avait eu dix bonnes mille livres de rentes, il ne finirait certainement pas comme cela. Dire qu'il y a des gens qui ont tant et d'autres rien. — Est-ce que vous avez dix mille livres de rentes, vous ? — Ah ! je voudrais bien. — Et moi aussi. — Tant de bonheur ne peut pas régner sur la terre. — Pourquoi pas ? Si l'on s'arrangeait de façon..... — Oui, nous devrions souscrire les uns pour les autres. — Tout le monde y met de la mauvaise volonté. — Ça ne ferait-il pas encore une société superbe que celle qui se composerait d'épicuriens de cette espèce ? — Si j'étais gouvernement, moi, j'instituerais (et cela pas plus tard que demain) une commission de phrénologues pour tâter les bosses des enfants qui viendraient au monde, et l'on ferait comme dans l'antiquité, où l'on noyait les petits quand ils étaient conformés de travers ou qu'on en avait de trop. — Quelle horreur ! — C'est une idée, ça ! Quand serez-vous gouvernement ? — Ils étaient jolis, vos Siciens ! — Est-ce que vous donnez dans la bosse, monsieur ? — Le fait est qu'il y aurait peut-être moins d'échafauds. — On escompterait les scélérats d'avance, n'est-ce pas ? — Et si l'on se trompait ? — Ah ! dame ! — Taisez-vous donc, tas de cretins ! vous m'empêchez de voir. »

Tel était l'échantillon des propos mis en circulation de toutes parts. La charrette avançait toujours. En avançant, elle forçait, pour ainsi dire, les gens au silence. Une fascination fiévreuse régnait sur les physionomies qui sondaient Leroux jusqu'au fond de l'âme.

Soudain le patient, dont les yeux se sont mis à parcourir la foule, tourne avec effort sa tête du côté de l'instrument de supplice et regarde par-dessus son épaule droite. Une rougeur violente lui monte au front, un sourire brille sur sa figure sombre, et une voix forte, partie d'un groupe de gens placés debout sur le parapet du pont, à la tringle du dernier réverbère, s'est écriée : « Adieu, Leroux !— Adieu, Gauthier ! » répond le condamné en remuant plusieurs fois la tête. (Voir *gravure*, page 107.) Et Leroux, tranquillisé désormais, reprend son entretien avec le prêtre, tandis qu'une rumeur extraordinaire éclate au milieu de la multitude et que tous les yeux se portent simultanément, avec une sorte d'indignation, vers l'homme qui vient de parler familièrement à l'assassin.

La petite femme, assise sur le parapet, pousse un cri terrible et lève les yeux vers Gauthier, qui n'est qu'à deux pas. Ce cri fait retourner le maçon à son tour : il voit le corps d'une femme qui serre convulsivement deux enfants tomber à la renverse, rebondir, et laisser une marque sanglante sur la saillie d'une arche avancée, puis frapper avec force les glaçons, qui, en s'entr'ouvrant sous ce fardeau, l'engloutissent et continuent leur cours. . . . . .

FIN DU MAÇON

Biblioteka Śląska

Biblioteka Śląska w Katowicach
ID: 0030001873409
III 40546

Biblioteka Śląska w Katowicach
ID: 0030001873487
III 40547

Biblioteka Śląska w Katowicach
ID: 0030001874055
III 40548

Biblioteka Śląska w Katowicach
ID: 0030001873546
III 40549